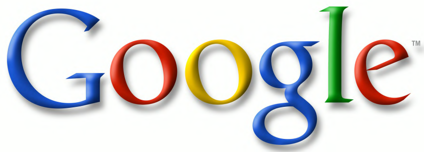


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

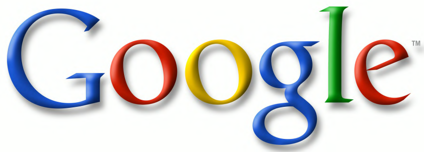
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

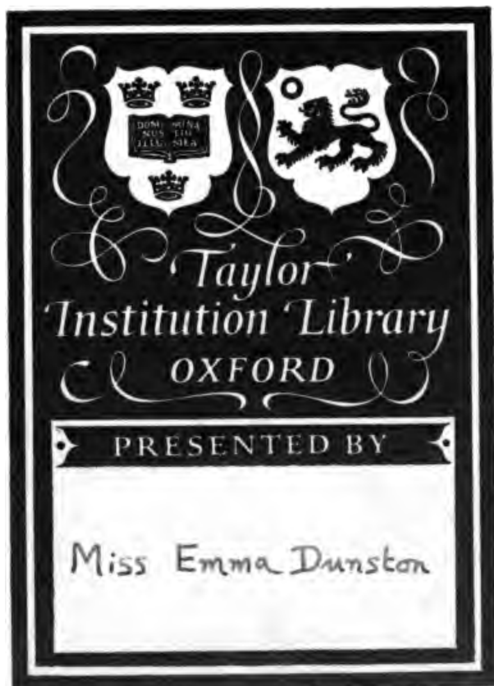
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

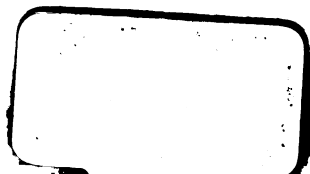
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





Vet. Fr. III A. 1143



LE COMTE

DE MONTECRISTO.

LE COMTE

DE MONTECRISTO

PAR

Alexandre Dumas.

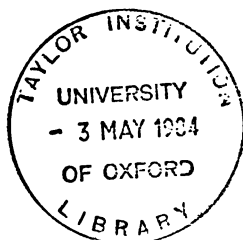
TOME QUATRIÈME.



BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1846


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 3 MAY 1984
OF OXFORD
LIBRARY

LE COMTE

DE MONTECRISTO.

I

L'INSULTE.

A la porte du banquier, Beauchamp arrêta Morcerf. « Écoutez, » lui dit-il, « tout à l'heure je vous ai dit chez M. Danglars que c'était à M. de Montecristo que vous deviez demander une explication. — Oui, et nous allons chez lui. — Un instant, Morcerf, avant d'aller chez le comte, réfléchissez. — A quoi voulez-vous que je réfléchisse? — A la gravité de la démarche. — Est-elle plus grave que d'aller chez M. Danglars? — Oui; M. Danglars était un homme d'argent, et, vous le savez, les hommes d'argent savent trop le capital qu'ils risquent pour se battre facilement. L'autre, au contraire, est un gentilhomme, en apparence du moins; mais ne craignez-vous pas, sous le gentilhomme, de rencontrer le bravo? — Je ne crains qu'une chose, c'est de trouver un homme qui ne se batte pas. — Oh! soyez tranquille, » dit Beauchamp, « celui-là se battra. J'ai même peur d'une chose, c'est qu'il ne se batte trop bien; prenez garde! — Ami, » dit Morcerf avec un beau sourire, « c'est ce que je

demande ; et ce qui peut m'arriver de plus heureux, c'est d'être tué pour mon père : cela nous sauvera tous. — Votre mère en mourra. — Pauvre mère ! » dit Albert en passant la main sur ses yeux, « je le sais bien, mais mieux vaut qu'elle meure de cela que de mourir de honte. — Vous êtes bien décidé, Albert? — Allons donc! — Mais croyez-vous que nous le trouvions? — Il devait revenir quelques heures après moi, et certainement il sera revenu. »

Ils montèrent et se firent conduire avenue des Champs-Élysées, n° 30. Beauchamp voulait descendre seul, mais Albert lui fit observer que cette affaire, sortant des règles ordinaires, lui permettait de s'écarter de l'étiquette du duel. Le jeune homme agissait dans tout ceci pour une cause si sainte, que Beauchamp n'avait autre chose à faire qu'à se prêter à toutes ses volontés; il céda donc à Morcerf et se contenta de le suivre.

Albert ne fit qu'un bond de la loge du concierge au perron. Ce fut Baptistin qui le reçut. Le comte venait d'arriver effectivement, mais il était au bain, et avait défendu de recevoir qui que ce fût au monde. « Mais, après le bain? » demanda Morcerf. « — Monsieur dînera. — Et après le dîner? — Monsieur dormira une heure. — Ensuite? — Ensuite il ira à l'Opéra. — Vous en êtes sûr? » demanda Albert. « — Parfaitement sûr; monsieur a commandé ses chevaux pour huit heures précises. — Fort bien, » répliqua Albert; « voilà tout ce que je voulais savoir. » Puis, se retournant vers Beauchamp : « Si vous avez quelque chose à faire, Beauchamp, faites tout de suite; si vous aviez rendez-vous ce soir, remettez-le à demain. Vous comprenez que je compte sur vous pour aller à l'Opéra. Si vous le pouvez, amenez-moi Château-Renaud. » Beauchamp profita de la permission et quitta Albert après lui avoir promis de le venir prendre à huit heures moins un quart. Rentré chez lui, Albert prévint Franz, Debray et Morrel du désir qu'il avait de les voir le soir même à l'Opéra. Puis il alla visiter sa mère, qui depuis

les événements de la veille avait fait défendre sa porte et gardait la chambre. Il la trouva au lit, écrasée par la douleur de cette humiliation publique.

La vue d'Albert produisit sur Mercédès l'effet qu'on en pouvait attendre; elle serra la main de son fils et éclata en sanglots. Cependant ces larmes la soulagèrent. Albert demeura un instant debout et muet près du lit de sa mère. On voyait, à son visage pâle et à ses sourcils froncés, que sa résolution de vengeance s'émoussait de plus en plus dans son cœur. « Ma mère, » dit Albert, « est-ce que vous connaissez quelque ennemi à M. de Morcerf? » Mercédès tressaillit; elle avait remarqué que le jeune homme n'avait pas dit : A mon père. « — Mon ami, » dit-elle, « les gens dans la position du comte ont beaucoup d'ennemis qu'ils ne connaissent point. D'ailleurs, les ennemis qu'on connaît ne sont point, vous le savez, les plus dangereux. — Oui, je sais cela; aussi j'en appelle à toute votre perspicacité. Ma mère, vous êtes une femme si supérieure, que rien ne vous échappe, à vous! — Pourquoi me dites-vous cela? — Parce que vous aviez remarqué, par exemple, que le soir du bal que nous avons donné, M. de Montecristo n'avait rien voulu prendre chez nous. » Mercédès, se soulevant toute tremblante sur son bras brûlé par la fièvre : « — M. de Montecristo? » s'écria-t-elle, « et quel rapport cela aurait-il avec la question que vous me faites? — Vous le savez, ma mère, M. de Montecristo est presque un homme d'Orient, et les Orientaux, pour conserver toute liberté de vengeance, ne mangent ni ne boivent jamais chez leurs ennemis. — M. de Montecristo notre ennemi, dites-vous, Albert? » reprit Mercédès en devenant plus pâle que le drap qui la couvrait. « Qui vous a dit cela? Pourquoi? Vous êtes fou, Albert. M. de Montecristo n'a eu pour nous que des politesses. M. de Montecristo vous a sauvé la vie, c'est vous-même qui nous l'avez présenté. Oh! je vous en prie, mon fils, si vous aviez une pareille idée, écartez-la, et si j'ai une recommandation à vous

faire, je dirai plus, si j'ai une prière à vous adresser, tenez-vous bien avec lui. — Ma mère, » répliqua le jeune homme avec un sombre regard, « vous avez vos raisons pour me dire de ménager cet homme. — Moi! » s'écria Mercédès, rougissant avec la même rapidité qu'elle avait pâli, et redevenant presque aussitôt plus pâle encore qu'auparavant. « — Oui! sans doute, et cette raison, n'est-ce pas, » reprit Albert, « est que cet homme ne peut nous faire du mal? » Mercédès frissonna, et attachant sur son fils un regard scrutateur : « — Vous me parlez étrangement, » dit-elle à Albert, « et vous avez de singulières préventions, ce me semble. Que vous a donc fait le comte? Il y a trois jours vous étiez avec lui en Normandie; il y a trois jours je le regardais et vous le regardiez vous-même comme votre meilleur ami. » Un sourire ironique effleura les lèvres d'Albert. Mercédès vit ce sourire, et avec son double instinct de femme et de mère, elle devina tout; mais prudente et forte, elle cacha son trouble et ses frémissements.

Albert laissa tomber la conversation; au bout d'un instant la comtesse la renoua. « Vous veniez me demander comment j'allais? » dit-elle; « je vous répondrai franchement, mon ami, que je ne me sens pas bien. Vous devriez vous installer ici, Albert, vous me tiendriez compagnie; j'ai bien besoin de n'être pas seule. — Ma mère, » dit le jeune homme, « je serais à vos ordres, et vous savez avec quel bonheur, si une affaire pressée et importante ne me forçait à vous quitter toute la soirée. — Ah! fort bien, » répondit Mercédès avec un soupir, « allez, Albert, je ne veux point vous rendre esclave de votre piété filiale. » Albert fit semblant de ne point entendre, salua sa mère et sortit.

A peine le jeune homme eut-il refermé la porte, que Mercédès fit appeler un domestique de confiance et lui ordonna de suivre Albert partout où il irait dans la soirée, et de lui en venir rendre compte à l'instant même. Puis elle

sonna sa femme de chambre, et si faible qu'elle fût, se fit habiller pour être prête à tout événement.

La mission donnée au laquais n'était pas difficile à exécuter. Albert rentra chez lui et s'habilla avec une sorte de recherche sévère. A huit heures moins dix minutes Beauchamp arriva : il avait vu Château-Renaud, lequel avait promis de se trouver à l'orchestre avant le lever du rideau. Tous deux montèrent dans le coupé d'Albert qui, n'ayant aucune raison de cacher où il allait, dit tout haut : « A l'Opéra. »

Dans son impatience, il avait devancé le lever du rideau. Château-Renaud était à sa stalle : prévenu de tout par Beauchamp, Albert n'avait aucune explication à lui donner. La conduite de ce fils cherchant à venger son père était si simple que Château-Renaud ne tenta en rien de le dissuader, et se contenta de lui renouveler l'assurance qu'il était à sa disposition. Debray n'était pas encore arrivé, mais Albert savait qu'il manquait bien rarement une représentation de l'Opéra. Albert erra dans le théâtre jusqu'au lever du rideau. Il espérait rencontrer Montecristo, soit dans le couloir, soit dans l'escalier. La sonnette l'appela à sa place, et il vint s'asseoir à l'orchestre entre Château-Renaud et Beauchamp. Mais ses yeux ne quittaient pas cette loge d'entre-colonnes qui pendant tout le premier acte semblait s'obstiner à rester fermée.

Enfin, comme Albert, pour la centième fois, interrogeait sa montre, au commencement du deuxième acte la porte de la loge s'ouvrit, et Montecristo, vêtu de noir, entra et s'appuya à la rampe pour regarder dans la salle ; Morrel le suivait, cherchant des yeux sa sœur et son beau-frère. Il les aperçut dans une loge du second rang et leur fit signe.

Le comte, en jetant son coup d'œil circulaire dans la salle, aperçut une tête pâle et des yeux étincelants qui semblaient attirer avidement ses regards; il reconnut bien Albert, mais l'expression qu'il remarqua sur ce visage boule-

versé lui conseilla sans doute de ne point l'avoir remarqué. Sans faire donc aucun mouvement qui décelât sa pensée, il s'assit, tira son binocle de son étui et lorgna d'un autre côté. Mais sans paraître voir Albert, le comte ne le perdait pas de vue, et lorsque la toile tomba sur la fin du second acte, son coup d'œil infaillible et sûr suivit le jeune homme sortant de l'orchestre et accompagné de ses deux amis. Puis la même tête reparut aux carreaux d'une première loge en face de la sienne. Le comte sentait venir à lui la tempête, et lorsqu'il entendit la clef tourner dans la serrure de sa loge, quoiqu'il parlât en ce moment même à Morrel avec son visage le plus riant, le comte savait à quoi s'en tenir, et il s'était préparé à tout.

La porte s'ouvrit. Seulement alors Montecristo se retourna et aperçut Albert livide et tremblant; derrière lui étaient Beauchamp et Château-Renaud. « Tiens ! » s'écria-t-il avec cette bienveillante politesse qui distinguait d'habitude son salut des banales civilités du monde, « voilà mon cavalier arrivé au but. Bonsoir, M. de Morcerf. » Et le visage de cet homme si singulièrement maître de lui-même exprimait la plus parfaite cordialité. Morrel alors seulement se rappela la lettre qu'il avait reçue du vicomte, et dans laquelle, sans autre explication, celui-ci le priait de se trouver à l'Opéra, et il comprit qu'il allait se passer quelque chose de terrible. « — Nous ne venons point ici pour échanger d'hypocrites politesses ou de faux semblants d'amitié, » dit le jeune homme; « nous venons vous demander une explication, M. le comte. » La voix tremblante du jeune homme avait peine à passer entre ses dents serrées. « — Une explication à l'Opéra? » dit le comte avec ce ton si calme et avec ce coup d'œil si pénétrant, qu'on reconnaît à ce double caractère l'homme éternellement sûr de lui-même. « Si peu familier que je sois avec les habitudes parisiennes, je n'aurais pas cru, monsieur, que ce fût là que les explications se demandaient. — Cependant lorsque les gens se font celer, »

dit Albert, « lorsqu'on ne peut pénétrer jusqu'à eux, sous prétexte qu'ils sont au bain, à la table ou au lit, il faut bien s'adresser à eux là où on les rencontre. — Je ne suis pas difficile à rencontrer, » dit Montecristo, « car hier encore, monsieur, si j'ai bonne mémoire, vous étiez chez moi. — Hier, monsieur, » dit le jeune homme dont la tête s'embarrassait, « j'étais chez vous parce que j'ignorais qui vous étiez. » Et en prononçant ces paroles, Albert avait élevé la voix de manière à ce que les personnes placées dans les loges voisines l'entendissent, ainsi que celles qui passaient dans le couloir. Aussi les personnes des loges se retournèrent-elles et celles du couloir s'arrêtèrent-elles derrière Beauchamp et Château-Renaud au bruit de cette altercation.

« D'où sortez-vous donc, monsieur? » dit Montecristo sans la moindre émotion apparente. « Vous ne semblez pas jouir de votre bon sens. — Pourvu que je comprenne vos perfidies, monsieur, et que je parvienne à vous faire comprendre que je veux m'en venger, je serai toujours assez raisonnable, » dit Albert furieux. « — Monsieur, je ne vous comprends point, » répliqua Montecristo, « et quand même je vous comprendrais, vous n'en parleriez encore que trop haut. Je suis ici chez moi, monsieur, et moi seul ai le droit d'y élever la voix au-dessus des autres. Sortez, monsieur! » Et Montecristo montra la porte à Albert avec un geste admirable de commandement. « — Ah! je vous en ferai bien sortir de chez vous! » reprit Albert en froissant dans ses mains convulsives son gant, que le comte ne perdait pas de vue. « — Bien, bien! » dit flegmatiquement Montecristo, « vous me cherchez querelle, monsieur, je vois cela; mais un conseil, vicomte, et retenez-le bien : c'est une coutume mauvaise que de faire du bruit en provoquant. Le bruit ne va pas à tout le monde, M. de Morcerf. »

A ce nom, un murmure d'étonnement passa comme un frisson parmi les auditeurs de cette scène. Depuis la veille,

le nom de Morcerf était dans toutes les bouches. Albert, mieux que tous, et le premier de tous, comprit l'allusion, et fit un geste pour lancer son gant au visage du comte; mais Morrel lui saisit le poignet, tandis que Beauchamp et Château-Renaud, craignant que la scène ne dépassât la limite d'une provocation, le retenaient par derrière. Mais Montecristo, sans se lever, en inclinant sa chaise, étendit la main seulement, et saisissant entre les doigts crispés du jeune homme le gant humide et écrasé : « Monsieur, » dit-il avec un accent terrible, « je tiens votre gant pour jeté, et je vous l'enverrai roulé autour d'une balle. Maintenant, sortez de chez moi, ou j'appelle mes domestiques et je vous fais jeter à la porte. » Ivre, effaré, les yeux sanglants, Albert fit deux pas en arrière. Morrel en profita pour refermer la porte. Montecristo reprit sa jumelle et se remit à lorgner comme si rien d'extraordinaire ne venait de se passer. Cet homme avait un cœur de bronze et un visage de marbre.

Morrel se pencha à son oreille : « Que lui avez-vous fait? » dit-il. « — Moi? rien, personnellement, du moins, » dit Montecristo. « — Cependant cette scène étrange doit avoir une cause? — L'aventure du comte de Morcerf exaspère le malheureux jeune homme. — Y êtes-vous donc pour quelque chose? — C'est par Haydée que la chambre a été instruite de la trahison de son père. — En effet, » dit Morrel, « on m'a dit, mais je n'avais pas voulu le croire, que cette esclave grecque que j'ai vue avec vous ici, dans cette loge même, était la fille d'Ali-Pacha; mais je n'ai point voulu le croire. — C'est la vérité, cependant. — Oh! mon Dieu! » dit Morrel, « je comprends tout, alors, et cette scène était préméditée. — Comment cela? — Oui. Albert m'a écrit de me trouver ce soir à l'Opéra, c'était pour me rendre témoin de l'insulte qu'il voulait vous faire. — Probablement, » dit Montecristo avec son imperturbable tranquillité. « — Mais que ferez-vous de lui? — De qui? —

D'Albert? — D'Albert, » reprit Montecristo du même ton, « ce que j'en ferai, Maximilien? Aussi vrai que vous êtes ici et que je vous serre la main, je le tuerai demain avant dix heures du matin; voilà ce que j'en ferai. » Morrel à son tour prit la main de Montecristo dans les deux siennes, et il frémit en sentant cette main froide et calme. « — Ah! comte, » dit-il, « son père l'aime tant! — Ne me dites pas ces choses-là! » s'écria Montecristo avec le premier mouvement de colère qu'il eût paru éprouver; « je le ferais souffrir. » Morrel, stupéfait, laissa retomber la main de Montecristo. « — Comte! comte! » dit-il. « — Cher Maximilien, » interrompit le comte, « écoutez donc de quelle adorable façon Duprez chante cette phrase :

O Mathilde! idole de mon âme.

Tenez, j'ai deviné, le premier, Duprez à Naples et l'ai applaudi le premier. Bravo! bravo! » Morrel comprit qu'il n'y avait plus rien à dire, et il attendit.

La toile, qui s'était levée à la fin de la scène d'Albert, retomba. Presque aussitôt on frappa à la porte. « Entrez, » dit Montecristo sans que sa voix décelât la moindre émotion. Beauchamp parut. « Bonsoir, M. Beauchamp, » dit Montecristo comme s'il voyait le journaliste pour la première fois de la soirée; « asseyez-vous donc. » Beauchamp salua, entra et s'assit. « — Monsieur, » dit-il à Montecristo, « j'accompagnais tout à l'heure, comme vous avez pu le voir, M. de Morcerf. — Ce qui veut dire, » reprit Montecristo en riant, « que vous venez probablement de dîner ensemble. Je suis heureux de voir, M. Beauchamp, que vous êtes plus sobre que lui. — Monsieur, » dit Beauchamp, « Albert a eu, j'en conviens, le tort de s'emporter, et je viens, pour mon propre compte, vous faire des excuses. Maintenant que mes excuses sont faites, les miennes, entendez-vous, M. le comte? je viens vous dire que je vous crois trop galant

homme pour refuser de me donner quelque explication au sujet de vos relations avec les gens de Janina. Puis j'ajouterai deux mots sur cette jeune Grecque. » Montecristo fit de la lèvre et des yeux un petit geste qui commandait le silence. « — Allons ! » ajouta-t-il en riant, « voilà toutes mes espérances détruites. — Comment cela? » demanda Beauchamp. « — Sans doute, vous vous empressez de me faire une réputation d'excentricité ; je suis, selon vous, un Lara, un Manfred, un lord Ruthwen ; puis, le moment de me voir excentrique passé, vous gâtez votre type, vous essayez de faire de moi un homme banal. Vous me voulez commun, vulgaire ; vous me demandez des explications, enfin. Allons donc ! M. Beauchamp, vous voulez rire. — Cependant, » reprit Beauchamp avec hauteur, « il est des occasions où la probité commande... — M. Beauchamp, » interrompit l'homme étrange, « ce qui commande à M. le comte de Montecristo, c'est M. le comte de Montecristo. Ainsi donc, pas un mot de tout cela, s'il vous plaît. Je fais ce que je veux, M. Beauchamp, et, croyez-moi, c'est toujours fort bien fait. — Monsieur, » répondit le jeune homme, « on ne paye pas d'honnêtes gens avec cette monnaie ; il faut des garanties à l'honneur. — Monsieur, je suis une garantie vivante, » reprit Montecristo impassible, mais dont les yeux s'enflammaient d'éclairs menaçants. « Nous avons tous deux dans les veines du sang que nous avons envie de verser, voilà notre garantie mutuelle. Reportez cette réponse au vicomte, et dites-lui que demain avant dix heures j'aurai vu la couleur du sien. — Il ne me reste donc, » dit Beauchamp, « qu'à fixer les arrangements du combat. — Cela m'est encore parfaitement indifférent, monsieur, » dit le comte de Montecristo ; « il était donc inutile de venir me déranger au spectacle pour si peu de chose. En France, on se bat à l'épée ou au pistolet ; aux colonies, on prend la carabine ; en Arabie, on a le poignard. Dites à votre client que, quoique insulté, pour être excentrique jusqu'au bout, je lui

laisse le choix des armes, et que j'accepterai tout sans discussion, sans conteste; tout, entendez-vous bien? tout, même le combat par voie du sort, ce qui est toujours stupide. Mais moi, c'est autre chose, je suis sûr de gagner. — Sûr de gagner! » répéta Beauchamp en regardant le comte d'un œil effaré. « — Eh! certainement, » dit Montecristo en haussant légèrement les épaules. « Sans cela, je ne me battrais pas avec M. de Morcerf. Je le tuerai, il le faut, cela sera. Seulement, par un mot ce soir chez moi, indiquez-moi l'arme et l'heure, je n'aime pas à me faire attendre. — Au pistolet, à huit heures du matin, au bois de Vincennes, » dit Beauchamp décontenancé, ne sachant pas s'il avait affaire à un fanfaron outrecuidant ou à un être surnaturel. « — C'est bien, monsieur, » dit Montecristo; « maintenant que tout est réglé, laissez-moi entendre le spectacle, je vous prie, et dites à votre ami Albert de ne pas revenir ce soir; il se ferait tort avec toutes ses brutalités de mauvais goût; qu'il rentre et qu'il dorme. » Beauchamp sortit tout étonné. « Maintenant, » dit Montecristo en se retournant vers Morrel, « je compte sur vous, n'est-ce pas? — Certainement, » dit Morrel, « et vous pouvez disposer de moi, comte; cependant... — Quoi? — Il serait important, comte, que je connusse la véritable cause... — C'est-à-dire que vous me refusez? — Non pas. — La véritable cause, Morrel, » dit le comte, « ce jeune homme lui-même marche en aveugle et ne la connaît pas. La véritable cause, elle n'est connue que de moi et de Dieu; mais je vous donne ma parole d'honneur, Morrel, que Dieu, qui la connaît, sera pour nous. — Cela suffit, comte, » dit Morrel. « Quel est votre second témoin? — Je ne connais personne à Paris à qui je veuille faire cet honneur que vous, Morrel, et votre frère Emmanuel. Croyez-vous qu'Emmanuel veuille me rendre ce service? — Je vous réponds de lui comme de moi, comte. — Bien! c'est tout ce qu'il me faut. Demain, à sept heures du matin chez moi, n'est-ce pas? — Nous y serons.

— Chut ! voici la toile qui se lève, écoutons. J'ai l'habitude de ne pas perdre une note de cet opéra ; c'est une si adorable musique que celle de *Guillaume Tell!!!* »

II

LA NUIT.

M. de Montecristo attendit, selon son habitude, que Duprez eût chanté son fameux *Suivez-moi!* et alors seulement il se leva et sortit. A la porte, Morrel le quitta en lui renouvelant la promesse d'être chez lui avec Emmanuel le lendemain matin à sept heures précises. Puis il monta dans son coupé, toujours calme et souriant. Cinq minutes après, il était chez lui.

Seulement il eût fallu ne pas connaître le comte pour se laisser tromper à l'expression avec laquelle il dit en rentrant à Ali : « Ali, mes pistolets à crosse d'ivoire. »

Ali apporta la boîte à son maître, et celui-ci se mit à examiner ces armes avec une sollicitude bien naturelle à un homme qui va confier sa vie à un peu de fer et de plomb. C'étaient des pistolets particuliers que Montecristo avait fait faire pour tirer à la cible dans ses appartements. Une capsule suffisait pour chasser la balle, et de la chambre à côté on n'aurait pas pu se douter que le comte, comme on dit en termes de tir, était occupé à s'entretenir la main.

Il en était à emboîter l'arme dans sa main, et à chercher

le point de mire sur une petite plaque de tôle qui lui servait de cible, lorsque la porte de son cabinet s'ouvrit et que Baptistin entra. Mais avant même qu'il eût ouvert la bouche, le comte aperçut dans la porte demeurée ouverte une femme voilée, debout, dans la pénombre de la pièce voisine, et qui avait suivi Baptistin. Elle avait aperçu le comte le pistolet à la main, elle voyait deux épées sur une table, elle s'élança. Baptistin consultait son maître du regard. Le comte fit un signe, Baptistin sortit, et referma la porte derrière lui.

« Qui êtes-vous, madame? » dit le comte à la femme voilée. L'inconnue jeta un regard autour d'elle pour s'assurer qu'elle était bien seule, puis s'inclinant comme si elle eût voulu s'agenouiller, et joignant les mains avec l'accent du désespoir : « — Edmond, » dit-elle, « vous ne tuerez pas mon fils! » Le comte fit un pas en arrière, jeta un faible cri et laissa tomber l'arme qu'il tenait. « — Quel nom avez-vous prononcé là, madame de Morcerf? » dit-il. « — Le vôtre, » s'écria-t-elle en rejetant son voile, « le vôtre que seule peut-être je n'ai pas oublié. Edmond, ce n'est point madame de Morcerf qui vient à vous, c'est Mercédès. — Mercédès est morte, madame, » dit Montecristo, « et je ne connais plus personne de ce nom. — Mercédès vit, monsieur, et Mercédès se souvient, car seule elle vous a reconnu lorsqu'elle vous a vu, et même sans vous voir, à votre voix, Edmond, au seul accent de votre voix, et depuis ce temps elle vous suit pas à pas, elle vous surveille, elle vous redoute, et elle n'a pas eu besoin, elle, de chercher la main d'où partait le coup qui frappait M. de Morcerf. — Fernand, voulez-vous dire, madame? » reprit Montecristo avec une ironie amère; « puisque nous sommes en train de nous rappeler nos noms, rappelons-nous-les tous. » Et Montecristo avait prononcé ce nom de Fernand avec une telle expression de haine, que Mercédès sentit le frisson de l'effroi courir par tout son corps.

« Vous voyez bien, Edmond, que je ne me suis pas trompée, » s'écria Mercédès, « et que j'ai raison de vous dire : Épargnez mon fils ! — Et qui vous a dit, madame, que j'en voulais à votre fils ? — Personne, mon Dieu ! mais une mère est douée de la double vue. J'ai tout deviné, je l'ai suivi ce soir à l'Opéra, et, cachée dans une baignoire, j'ai tout vu. — Alors, si vous avez tout vu, madame, vous avez vu que le fils de Fernand m'a insulté publiquement ? » dit Montecristo avec un calme terrible. « — Oh ! par pitié ! — Vous avez vu, » continua le comte, « qu'il m'eût jeté son gant à la figure si un de mes amis, M. Morrel, ne lui eût arrêté le bras. — Écoutez-moi. Mon fils vous a deviné aussi, lui ; il vous attribue les malheurs qui frappent son père. — Madame, » dit Montecristo, « vous confondez : ce ne sont point des malheurs, c'est un châtiment. Ce n'est pas moi qui frappe M. de Morcerf, c'est la Providence qui le punit. — Et pourquoi vous substituez-vous à la Providence ? » s'écria Mercédès. « Pourquoi vous souvenez-vous quand elle oublie ? Que vous importent, à vous, Edmond, Janina et son vizir ? Quel tort vous a fait Fernand Mondego en trahissant Ali Tebelen ? — Aussi, madame, » répondit Montecristo, « tout ceci est-il une affaire entre le capitaine franc et la fille de Vasiliki. Cela ne me regarde point, vous avez raison, et si j'ai juré de me venger, ce n'est ni du capitaine franc ni du comte de Morcerf : c'est du pêcheur Fernand, mari de la Catalane Mercédès. — Ah ! monsieur, » s'écria la comtesse, « quelle terrible vengeance pour une faute que la fatalité m'a fait commettre ! car la coupable, c'est moi, Edmond, et si vous avez à vous venger de quelqu'un, c'est de moi qui ai manqué de force contre votre absence et mon isolement. — Mais, » s'écria Montecristo, « pourquoi étais-je absent ? pourquoi étiez-vous isolée ? — Parce qu'on vous avait arrêté, Edmond, parce que vous étiez prisonnier. — Et pourquoi étais-je arrêté ? pourquoi étais-je prisonnier ? — Je l'ignore, » dit Mercédès. « — Oui, vous l'ignorez,

madame, je l'espère du moins. Eh bien ! je vais vous le dire, moi. J'étais arrêté, j'étais prisonnier, parce que sous la tonnelle de la Réserve, la veille même du jour où je devais vous épouser, un homme, nommé Danglars, avait écrit cette lettre que le pêcheur Fernand se chargea lui-même de mettre à la poste. »

Et Montecristo, allant à un secrétaire, fit jaillir un tiroir où il prit un papier qui avait perdu sa couleur première et dont l'encre était devenue couleur de rouille, qu'il mit sous les yeux de Mercédès. C'était la lettre de Danglars au procureur du roi, que, le jour où il avait payé les deux cent mille francs à M. de Boville, le comte de Montecristo, déguisé en mandataire de la maison Thomson et French, avait soustraite au dossier d'Edmond Dantès. Mercédès lut avec effroi les lignes suivantes :

« M. le procureur du roi est prévenu par un ami du « trône et de la religion que le nommé Edmond Dantès, « second du navire *le Pharaon,* arrivé ce matin de Smyrne, « après avoir touché à Naples et à Porto-Ferrajo, a été « chargé par Murat d'une lettre pour l'usurpateur, et par « l'usurpateur d'une lettre pour le comité bonapartiste de « Paris.

« On aura la preuve de ce crime en l'arrêtant, car on « trouvera cette lettre ou sur lui, ou chez son père, ou « dans sa cabine à bord du *Pharaon.* »

« Oh! mon Dieu ! » fit Mercédès en passant sa main sur son front mouillé de sueur ; « et cette lettre... — Je l'ai achetée deux cent mille francs, madame, » dit Montecristo ; « mais c'est bon marché encore, puisqu'elle me permet aujourd'hui de me disculper à vos yeux. — Et le résultat de cette lettre... — Vous le savez, madame, a été mon arrestation ; mais ce que vous ne savez pas, madame, c'est le temps qu'elle a duré, cette arrestation. Ce que vous ne savez pas, c'est que je suis resté quatorze ans à un quart de lieue de vous, dans un cachot du château d'If. Ce que vous

ne savez pas, c'est que, chaque jour de ces quatorze ans, j'ai renouvelé le vœu de vengeance que j'avais fait le premier jour, et cependant j'ignorais que vous aviez épousé Fernand, mon dénonciateur, et que mon père était mort, et mort de faim! — Juste Dieu! » s'écria Mercédès chancelante. « — Mais voilà ce que j'ai su en sortant de prison, quatorze ans après y être entré, et voilà ce qui fait que sur Mercédès vivante et sur mon père mort j'ai juré de me venger de Fernand, et... et je me venge. — Et vous êtes sûr que le malheureux Fernand a fait cela? — Sur mon âme, madame, et il l'a fait comme je vous le dis; d'ailleurs ce n'est pas beaucoup plus odieux que d'avoir, Français d'adoption, passé aux Anglais; Espagnol de naissance, combattu contre les Espagnols; stipendiaire d'Ali, trahi et assassiné Ali. En face de pareilles choses, qu'était-ce que la lettre que vous venez de lire? une mystification galante que doit pardonner, je l'avoue et le comprends, la femme qui a épousé cet homme, mais que ne pardonne pas l'amant qui devait l'épouser. Eh bien! les Français ne se sont pas vengés du traître; les Espagnols n'ont pas fusillé le traître; Ali, couché dans sa tombe, a laissé impuni le traître; mais moi, trahi, assassiné, jeté aussi dans une tombe, je suis sorti de cette tombe par la grâce de Dieu, je dois à Dieu de me venger; il m'envoie pour cela, et me voici. » La pauvre femme laissa retomber sa tête et ses mains; ses jambes plièrent sous elle et elle tomba à genoux. « — Pardonnez, Edmond, » dit-elle, « pardonnez pour moi qui vous aime encore! » La dignité de l'épouse arrêta l'élan de l'amante et de la mère. Son front s'inclina presque à toucher le tapis. Le comte s'élança au-devant d'elle et la releva. Alors, assise sur un fauteuil, elle put, à travers ses larmes, regarder le mâle visage de Montecristo, sur lequel la douleur et la haine imprimaient encore un caractère menaçant.

« Que je n'écrase pas cette race maudite! » murmura-t-il; « que je désobéisse à Dieu, qui m'a suscité pour sa puni-

tion ! impossible, madame, impossible !... — Edmond, » dit la pauvre mère, essayant de tous les moyens, « mon Dieu ! quand je vous appelle Edmond, pourquoi ne m'appelez-vous pas Mercédès? — Mercédès! » répéta Montecristo, « Mercédès ! Eh bien ! oui, vous avez raison, ce nom m'est doux encore à prononcer, et voilà la première fois, depuis bien longtemps, qu'il retentit si clairement au sortir de mes lèvres. Oh ! Mercédès, votre nom, je l'ai prononcé avec les soupirs de la mélancolie, avec les gémissements de la douleur, avec le râle du désespoir; je l'ai prononcé, glacé par le froid, accroupi sur la paille de mon cachot; je l'ai prononcé, dévoré par la chaleur, en me roulant sur les dalles de ma prison. Mercédès, il faut que je me venge, car quatorze ans j'ai souffert, quatorze ans j'ai pleuré, j'ai maudit; maintenant, je vous le dis, Mercédès, il faut que je me venge ! » Et le comte, tremblant de céder aux prières de celle qu'il avait tant aimée, appelait ses souvenirs au secours de sa haine. « — Vengez-vous, Edmond, » s'écria la pauvre mère, « mais vengez-vous sur les coupables, vengez-vous sur lui, vengez-vous sur moi, mais ne vous vengez pas sur mon fils ! — Il est écrit dans le livre saint, » répondit Montecristo : « Les fautes des pères retomberont « sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième généra- « tion. » Puisque Dieu a dicté ces propres paroles à son prophète, pourquoi serais-je meilleur que Dieu ? — Parce que Dieu a le temps et l'éternité, ces deux choses qui échappent aux hommes. » Montecristo poussa un soupir qui ressemblait à un rugissement, et saisit ses beaux cheveux à pleines mains. « Edmond, » continua Mercédès les bras tendus vers le comte, « Edmond, depuis que je vous connais j'ai adoré votre nom, j'ai respecté votre mémoire. Edmond, mon ami, ne me forcez pas de ternir cette image noble et pure reflétée sans cesse dans le miroir de mon cœur. Edmond, si vous saviez toutes les prières que j'ai adressées pour vous à Dieu, tant que je vous ai espéré

vivant et depuis que je vous ai cru mort ! Oui , mort , hélas ! Je croyais votre cadavre enseveli au fond de quelque sombre tour ; je croyais votre corps précipité au fond de quelqu'un de ces abîmes où les geôliers laissent rouler les prisonniers morts , et je pleurais ! Moi , que pouvais-je pour vous , Edmond , sinon prier et pleurer? Écoutez-moi; pendant dix ans j'ai fait chaque nuit le même rêve. On a dit que vous aviez voulu fuir, que vous aviez pris la place d'un prisonnier, que vous vous étiez glissé dans le suaire d'un mort, et qu'alors on avait lancé le cadavre vivant du haut en bas du château d'If; et que le cri que vous aviez poussé en vous brisant sur les rochers avait seul révélé la substitution à vos ensevelisseurs devenus vos bourreaux. Eh bien ! Edmond , je vous le jure sur la tête de ce fils pour lequel je vous implore, Edmond , pendant dix ans j'ai vu chaque nuit des hommes qui balançaient quelque chose d'informe et d'inconnu au haut d'un rocher; pendant dix ans j'ai chaque nuit entendu un cri terrible qui m'a réveillée frissonnante et glacée. Et moi aussi , Edmond , oh ! croyez-moi, toute criminelle que je fus , oh ! oui , moi aussi , j'ai bien souffert ! — Avez-vous senti mourir votre père en votre absence? » s'écria Montecristo en enfonçant ses mains dans ses cheveux; « avez-vous vu la femme que vous aimiez tendre sa main à votre rival tandis que vous râliez au fond du gouffre?... — Non , » interrompit Mercédès; « mais j'ai vu celui que j'aimais prêt à devenir le meurtrier de mon fils ! » Mercédès prononça ces paroles avec une douleur si puissante, avec un accent si désespéré , qu'à ces paroles et à cet accent un sanglot déchira la gorge du comte. Le lion était dompté; le vengeur était vaincu. « — Que me demandez-vous? » dit-il; « que votre fils vive? eh bien ! il vivra !... »

Mercédès jeta un cri qui fit jaillir deux larmes des paupières de Montecristo, mais ces deux larmes disparurent presque aussitôt, car sans doute Dieu avait envoyé quelque

ange pour les recueillir, bien autrement précieuses qu'elles étaient aux yeux du Seigneur que les plus riches perles de Guzarate et d'Ophir. « Oh! » s'écria-t-elle en saisissant la main du comte et en la portant à ses lèvres, « oh! merci, merci, Edmond! te voilà bien tel que je t'ai toujours rêvé, tel que je t'ai toujours aimé; oh! maintenant je puis le dire. — D'autant mieux, » répondit Montecristo, « que le pauvre Edmond n'aura pas longtemps à être aimé par vous. Le mort va rentrer dans la tombe, le fantôme va rentrer dans la nuit. — Que dites-vous, Edmond? — Je dis que puisque vous l'ordonnez, Mercédès, il faut mourir. — Mourir! Et qui est-ce qui dit cela? Qui parle de mourir? D'où vous reviennent ces idées de mort? — Vous ne supposez pas qu'outragé publiquement, en face de toute une salle, en présence de vos amis et de ceux de votre fils, provoqué par un enfant qui se glorifiera de mon pardon comme d'une victoire; vous ne supposez pas, dis-je, que j'aie un instant le désir de vivre. Ce que j'ai le plus aimé après vous, Mercédès, c'est moi-même, c'est-à-dire ma dignité, c'est-à-dire cette force qui me rendait supérieur aux autres hommes; cette force, c'était ma vie. D'un mot, vous la brisez. Je meurs. — Mais ce duel n'aura pas lieu, Edmond, puisque vous pardonnez. — Il aura lieu, madame, » dit solennellement Montecristo; « seulement, au lieu du sang de votre fils que devait boire la terre, ce sera le mien qui coulera. » Mercédès poussa un grand cri et s'élança vers Montecristo, mais tout à coup elle s'arrêta. « — Edmond, » dit-elle, « il y a un Dieu au-dessus de nous, puisque vous vivez, et puisque je vous ai revu, et je me fie à lui du plus profond de mon cœur. En attendant son appui, je me repose sur votre parole. Vous avez dit que mon fils vivrait; il vivra, n'est-ce pas? — Il vivra, oui, madame, » dit Montecristo surpris que sans autre exclamation, sans autre surprise, Mercédès eût accepté l'héroïque sacrifice qu'il lui faisait. Mercédès tendit la main au comte. « — Edmond, » dit-elle,

tandis que ses yeux se mouillaient de larmes en regardant celui auquel elle adressait la parole, « comme c'est beau de votre part! comme c'est grand ce que vous venez de faire là! comme c'est sublime d'avoir eu pitié d'une pauvre femme qui s'offrait à vous avec toutes les chances contraires à ses espérances! Hélas! je suis vieillie par les chagrins plus encore que par l'âge, et je ne puis même plus rappeler à mon Edmond par un sourire, par un regard, cette Mercédès qu'autrefois il a passé tant d'heures à contempler. Ah! croyez-moi, Edmond, je vous ai dit que moi aussi j'avais bien souffert; je vous le répète, cela est bien lugubre de voir passer sa vie sans se rappeler une seule joie, sans conserver une seule espérance; mais cela prouve que tout n'est point fini sur la terre. Non, tout n'est pas fini, je le sens à ce qui me reste encore dans le cœur. Oh! je vous le répète, Edmond, c'est beau, c'est grand, c'est sublime de pardonner comme vous venez de le faire! — Vous dites cela, Mercédès, et que diriez-vous donc si vous saviez l'étendue du sacrifice que je vous fais? Supposez que le Maître suprême, après avoir créé le monde, après avoir fertilisé le chaos, se fût arrêté au tiers de la création pour épargner à un ange les larmes que nos crimes devaient faire couler un jour de ses yeux immortels; supposez qu'après avoir tout préparé, tout pétri, tout fécondé, au moment d'admirer son œuvre, Dieu ait éteint le soleil et repoussé du pied le monde dans la nuit éternelle; alors vous aurez une idée, ou plutôt non, non, vous ne pourrez pas encore vous faire une idée de ce que je perds en perdant la vie en ce moment. »

Mercédès regarda le comte d'un air qui peignait à la fois son étonnement, son admiration et sa reconnaissance. Montecristo appuya son front sur ses mains brûlantes, comme si son front ne pouvait plus porter seul le poids de ses pensées. « Edmond, » dit Mercédès, « je n'ai plus qu'un mot à vous dire. » Le comte sourit amèrement. « Edmond, » continua-t-elle, « vous verrez que si mon front est pâli,

que si mes yeux sont éteints, que si ma beauté est perdue, que si Mercédès enfin ne ressemble plus à elle-même pour les traits du visage, vous verrez que c'est toujours le même cœur !... Adieu donc, Edmond ; je n'ai plus rien à demander au ciel... Je vous ai revu... et revu aussi noble et aussi grand qu'autrefois. Adieu, Edmond... adieu et merci ! »

Mais le comte ne répondit pas. Mercédès ouvrit la porte du cabinet et elle avait disparu avant qu'il ne fût revenu de la rêverie douloureuse et profonde où sa vengeance perdue l'avait plongé.

Une heure sonnait à l'horloge des Invalides quand la voiture qui emportait madame de Morcerf, en roulant sur le pavé des Champs-Élysées, fit relever la tête au comte de Montecristo. « Insensé, » dit-il, « le jour où j'avais résolu de me venger, de ne pas m'être arraché le cœur ! »

III

LA RENCONTRE.

Après le départ de Mercédès, tout retomba dans l'ombre chez Montecristo. Autour de lui et au dedans de lui sa pensée s'arrêta ; son esprit énergique s'endormit comme fait le corps après une suprême fatigue. « Quoi ! » se dit-il, tandis que la lampe et les bougies se consumaient tristement et que les serviteurs attendaient avec impatience dans l'antichambre ; « quoi ! voilà l'édifice si lentement préparé, élevé avec tant de peines et de soucis, écroulé d'un seul coup,

avec un seul mot, sous un souffle ! Eh quoi ! ce moi que je croyais quelque chose, ce moi dont j'étais si fier, ce moi que j'avais vu si petit dans les cachots du château d'If, et que j'avais su rendre si grand, sera demain un peu de poussière ! Hélas ! ce n'est point la mort du corps que je regrette : cette destruction du principe vital n'est-elle point le repos où tout tend, où tout malheureux aspire, ce calme de la matière après lequel j'ai soupiré si longtemps, au-devant duquel je m'acheminais par la route douloureuse de la faim quand Faria est apparu dans mon cachot ? Qu'est-ce que la mort pour moi ? Un degré de plus dans le calme et deux peut-être dans le silence. Non, ce n'est donc pas l'existence que je regrette, c'est la ruine de mes projets si lentement élaborés, si laborieusement bâtis. La Providence que j'avais crue pour eux, était donc contre eux ? Dieu ne voulait donc pas qu'ils s'accomplissent ? Ce fardeau que j'ai soulevé, presque aussi pesant qu'un monde, et que j'avais cru pouvoir porter jusqu'au but, était selon mon désir, et non selon ma force ; selon ma volonté, et non selon mon pouvoir ; et il me le faudra déposer, à peine à moitié de ma course. Oh ! je redeviendrai donc fataliste, moi que quatorze ans de désespoir et dix ans d'espérance avaient rendu providentiel ? Et tout cela, tout cela, mon Dieu ! parce que mon cœur, que je croyais mort, n'était qu'engourdi ; parce qu'il s'est réveillé, parce qu'il a battu, parce que j'ai cédé à la douleur de ce battement soulevé au fond de ma poitrine par la voix d'une femme ! Et cependant, » continua le comte, s'abîmant de plus en plus dans les prévisions de ce lendemain terrible qu'avait accepté Mercédès ; « cependant il est impossible que cette femme, qui est un si noble cœur, ait ainsi, par égoïsme, consenti à me laisser tuer, moi plein de force et d'existence ! il est impossible qu'elle pousse à ce point l'amour, ou plutôt le délire maternel ! Il y a des vertus dont l'exagération serait un crime. Non, elle aura imaginé quelque scène pathétique, elle viendra se jeter entre les

épées, et ce sera ridicule sur le terrain, de sublime que c'était ici. » Et la rougeur de l'orgueil montait au front du comte. « Ridicule, » répétait-il, « et le ridicule rejaillira sur moi... Moi ridicule ! Allons ! j'aime encore mieux mourir. »

Et à force de s'exagérer ainsi d'avance les mauvaises chances de ce lendemain, auquel il s'était condamné en promettant à Mercédès de laisser vivre son fils, le comte s'en vint à se dire : « Sottise ! sottise ! sottise ! que de faire ainsi de la générosité en se plaçant comme un but inerte au bout du pistolet de ce jeune homme ! Jamais il ne croira que ma mort est un suicide, et cependant il importe pour l'honneur de ma mémoire... (ce n'est point de la vanité, n'est-ce pas, mon Dieu ! mais bien un juste orgueil, voilà tout), il importe pour l'honneur de ma mémoire que le monde sache que j'ai consenti moi-même, par ma volonté, de mon libre arbitre, à arrêter mon bras déjà levé pour frapper, et que de ce bras, si puissamment armé contre les autres, je me suis frappé moi-même. Il le faut, je le ferai.» Et saisissant une plume, il tira un papier de l'armoire secrète de son bureau, et traça au bas de ce papier, qui n'était autre chose que son testament fait depuis son arrivée à Paris, une espèce de codicille dans lequel il faisait comprendre sa mort aux gens les moins clairvoyants. « Je fais cela, mon Dieu ! » dit-il, les yeux levés au ciel, « autant pour votre honneur que pour le mien. Je me suis considéré depuis dix ans, ô mon Dieu ! comme l'envoyé de votre vengeance, et il ne faut pas que d'autres misérables que ce Morcerf, il ne faut pas qu'un Danglars, un Villefort, il ne faut pas enfin que ce Morcerf lui-même se figurent que le hasard les a débarrassés de leur ennemi. Qu'ils sachent, au contraire, que la Providence, qui avait déjà décrété leur punition, a été corrigée par la seule puissance de ma volonté ; que le châtiment évité dans ce monde les attend dans l'autre, et qu'ils n'ont échangé le temps que contre l'éternité. »

Tandis qu'il flottait entre ces sombres incertitudes, mauvais rêves de l'homme éveillé par la douleur, le jour vint blanchir les vitres et éclairer sous ses mains pâles le papier azur sur lequel il venait de tracer cette suprême justification de la Providence. Il était cinq heures du matin. Tout à coup un léger bruit parvint à son oreille. Montecristo crut avoir entendu quelque chose comme un soupir étouffé; il tourna la tête, regarda autour de lui, et ne vit personne. Seulement le bruit se répéta assez distinct pour qu'au doute succédât la certitude. Alors le comte se leva, ouvrit doucement la porte du salon, et sur un fauteuil, les bras pendants, sa belle tête pâle et inclinée en arrière, il vit Haydée qui s'était placée en travers de la porte, afin qu'il ne pût sortir sans la voir, mais que le sommeil si puissant contre la jeunesse avait surprise après la fatigue d'une si longue veille. Le bruit que la porte fit en s'ouvrant ne put tirer Haydée de son sommeil. Montecristo arrêta sur elle un regard plein de douceur et de regret. « Elle s'est souvenue qu'elle avait un fils, » dit-il, « et moi j'ai oublié que j'avais une fille. » Puis secouant tristement la tête : « Pauvre Haydée! » dit-il, « elle a voulu me voir, elle a voulu me parler, elle a craint ou deviné quelque chose... Oh! je ne puis partir sans lui dire adieu, je ne puis mourir sans la confier à quelqu'un. » Et il regagna doucement sa place et écrivit au bas des premières lignes :

« Je lègue à Maximilien Morrel, capitaine de spahis et « fils de mon ancien patron, Pierre Morrel, armateur à « Marseille, la somme de vingt millions, dont une partie « sera offerte par lui à sa sœur Julie et à son beau-frère « Emmanuel, s'il ne croit pas toutefois que ce surplus de « fortune doive nuire à leur bonheur. Ces vingt millions « sont enfouis dans ma grotte de Montecristo, dont Ber- « tuccio sait le secret. Si son cœur est libre et qu'il veuille « épouser Haydée, fille d'Ali, pacha de Janina, que j'ai

« élevée avec l'amour d'un père et qui a eu pour moi l'a-« mour et la tendresse d'une fille, il accomplira, je ne dirai « point ma dernière volonté, mais mon dernier désir. Le « présent testament a déjà fait Haydée héritière du reste « de ma fortune, consistant en terres, rentes sur l'Angle-« terre, l'Autriche et la Hollande, mobilier dans mes diffé-« rents palais et maisons, et qui, ces vingt millions pré-« levés, ainsi que les différents legs faits à mes serviteurs, « pourra monter encore à soixante millions. »

Il achevait d'écrire cette dernière ligne, lorsqu'un cri poussé derrière lui, lui fit tomber la plume des mains. « Haydée, » dit-il, « vous avez lu? » En effet, la jeune femme, réveillée par le jour qui avait frappé ses paupières, s'était levée et s'était approchée du comte sans que ses pas légers, assourdis d'ailleurs par le tapis, eussent été entendus. « Oh ! mon seigneur, » dit-elle en joignant les mains, « pourquoi écrivez-vous ainsi à une pareille heure? Pourquoi me léguez-vous toute votre fortune, mon seigneur ? Vous me quittez donc? — Je vais faire un voyage, chère enfant, » dit Montecristo avec une expression de mélancolie et de tendresse infinies ; « et s'il m'arrivait malheur... » Le comte s'arrêta. « — Eh bien?... » demanda la jeune fille avec un accent d'autorité que le comte ne lui connaissait point et qui le fit tressaillir. « — Eh bien ! s'il m'arrive malheur, » reprit Montecristo, « je veux que ma fille soit heureuse. » Haydée sourit tristement en secouant la tête. « — Vous pensez à mourir, mon seigneur ? » dit-elle. « — C'est une pensée salutaire, mon enfant, a dit le sage. — Eh bien ! si vous mourez, » dit-elle, « léguez votre fortune à d'autres ; car, si vous mourez... je n'aurai plus besoin de rien. » Et prenant le papier, elle le déchira en quatre morceaux qu'elle jeta au milieu du salon. Puis cette énergie si peu habituelle à une esclave ayant épuisé ses forces, elle tomba non plus endormie cette fois, mais éva-

nouie sur le parquet. Montecristo se pencha vers elle, la souleva entre ses bras; et voyant ce beau teint pâli, ces beaux yeux fermés, ce beau corps inanimé et comme abandonné, l'idée lui vint pour la première fois qu'elle l'aimait peut-être autrement que comme une fille aime son père. « Hélas! » murmura-t-il avec un profond découragement, « j'aurais donc encore pu être heureux! » Puis il porta Haydée jusqu'à son appartement, la remit, toujours évanouie, aux mains de ses femmes, et, rentrant dans son cabinet, qu'il ferma cette fois vivement sur lui, il recopia le testament détruit.

Comme il achevait, le bruit d'un cabriolet entrant dans la cour se fit entendre. Montecristo s'approcha de la fenêtre, et vit descendre Maximilien et Emmanuel. « Bon! » dit-il, « il était temps! » Et il cacheta son testament d'un triple cachet. Un instant après, il entendit un bruit de pas dans le salon, et alla ouvrir lui-même. Morrel parut sur le seuil. Il avait devancé l'heure de près de vingt minutes.

« Je viens trop tôt peut-être, M. le comte, » dit-il; « mais je vous avoue franchement que je n'ai pas pu dormir une minute et qu'il en a été de même de toute la maison. J'avais besoin de vous voir fort de votre courageuse assurance pour redevenir moi-même. » Montecristo ne put tenir à cette preuve d'affection, et ce ne fut point la main qu'il tendit au jeune homme, mais ses deux bras qu'il lui ouvrit. « — Morrel, » lui dit-il d'une voix émue, « c'est un beau jour pour moi que celui où je me sens aimé d'un homme comme vous. Bonjour, M. Emmanuel. Vous venez donc avec moi, Maximilien? — Pardieu! » dit le jeune capitaine, « en aviez-vous douté? — Mais cependant si j'avais tort... — Écoutez, je vous ai regardé hier pendant toute cette scène de provocation, j'ai pensé à votre assurance toute cette nuit, et je me suis dit que la justice devait être pour vous ou qu'il n'y avait plus aucun fond à faire sur le visage des hommes. — Cependant, Morrel, Albert est votre ami? —

Une simple connaissance, comte. — Vous l'avez vu pour la première fois le jour même que vous m'avez vu? — Oui, c'est vrai, mais que voulez-vous? il faut que vous me le rappeliez pour que je m'en souvienne. — Merci, Morrel. » Puis, frappant un coup sur le timbre : « Tiens, » dit-il à Ali qui apparut aussitôt, « fais porter cela chez mon notaire. C'est mon testament, Morrel. Moi mort, vous irez en prendre connaissance. — Comment! » s'écria Morrel, « vous mort? — Eh! ne faut-il pas tout prévoir, cher ami? Mais qu'avez-vous fait hier après m'avoir quitté? — J'ai été chez Tortoni, où, comme je m'y attendais, j'ai trouvé Beauchamp et Château-Renaud. Je vous avoue que je les cherchais. — Pourquoi faire, puisque tout cela était convenu? — Écoutez, comte, l'affaire est grave, inévitable. — En doutiez-vous? — Non. L'offense a été publique, et chacun en parlait déjà. — Eh bien? — Eh bien! j'espérais faire changer les armes, substituer l'épée au pistolet. Le pistolet est aveugle. — Avez-vous réussi? » demanda vivement Montecristo avec une imperceptible lueur d'espoir. « — Non, car on connaît votre force à l'épée. — Bah! Qui m'a donc trahi? — Les maîtres d'armes que vous avez battus. — Et vous avez échoué? — Ils ont refusé positivement. — Morrel, » dit le comte, « m'avez-vous jamais vu tirer le pistolet? — Jamais. — Eh bien! nous avons le temps, regardez. »

Montecristo prit les pistolets qu'il tenait quand Mercédès était entrée, et collant un as de trèfle contre la plaque, en quatre coups il enleva successivement les quatre branches du trèfle. A chaque coup Morrel pâlissait. Il examina les balles avec lesquelles Montecristo exécutait ce tour de force, et il vit qu'elles n'étaient pas plus grosses que des chevrotines. « C'est effrayant, » dit-il; « voyez donc, Emmanuel! » Puis, se retournant vers Montecristo : « Comte » dit-il, « au nom du ciel, ne tuez pas Albert! le malheureux a une mère! — C'est juste, » dit Montecristo, « et moi je n'en ai pas. » Ces mots furent prononcés avec un ton qui fit frissonner Morrel.

« Vous êtes l'offensé, comte. — Sans doute; qu'est-ce que cela veut dire? — Cela veut dire que vous tirez le premier. — Je tire le premier? — Oh! cela je l'ai obtenu ou plutôt exigé; nous leur faisions assez de concessions pour qu'ils nous fissent celle-là. — Et à combien de pas? — À vingt. » Un effrayant sourire passa sur les lèvres du comte. « — Morrel, » dit-il, « n'oubliez pas ce que vous venez de voir. — Aussi, » dit le jeune homme, « je ne compte que sur votre émotion pour sauver Albert. — Moi, ému? » dit Montecristo. « — Ou sur votre générosité, mon ami; sûr de votre coup comme vous l'êtes, je puis vous dire une chose qui serait ridicule si je la disais à un autre... — Laquelle? — Cassez-lui un bras, blessez-le, mais ne le tuez pas. — Morrel, écoutez encore ceci, » dit le comte; « je n'ai pas besoin d'être encouragé à ménager M. de Morcerf; M. de Morcerf, je vous l'annonce d'avance, sera si bien ménagé, qu'il reviendra tranquillement avec ses deux amis, tandis que moi... — Eh bien! vous? — Oh! c'est autre chose, on me rapportera, moi. — Allons donc! » s'écria Maximilien hors de lui. « — C'est comme je vous l'annonce, mon cher Morrel, M. de Morcerf me tuera. » Morrel regarda le comte en homme qui ne comprend plus. « — Que vous est-il donc arrivé depuis hier soir, comte? — Ce qui est arrivé à Brutus la veille de la bataille de Philippes; j'ai vu un fantôme. — Et ce fantôme? — Ce fantôme, Morrel, m'a dit que j'avais assez vécu. »

Maximilien et Emmanuel se regardèrent; Montecristo tira sa montre. « Partons, » dit-il, « il est sept heures cinq minutes, et le rendez-vous est pour huit heures juste. »

Une voiture attendait tout attelée; Montecristo y monta avec ses deux témoins. En traversant le corridor, Montecristo s'était arrêté pour écouter devant une porte, et Maximilien et Emmanuel, qui, par discrétion, avaient fait quelques pas en avant, crurent l'entendre répondre à un sanglot par un soupir.

A huit heures sonnant on était au rendez-vous. « Nous voici arrivés, » dit Morrel en passant la tête par la portière, « et nous sommes les premiers. — Monsieur m'excusera, » dit Baptistin, qui avait suivi son maître avec une terreur indicible, « mais je crois apercevoir là-bas une voiture sous les arbres. »

Montecristo sauta légèrement en bas de sa calèche et donna la main à Emmanuel et à Maximilien pour les aider à descendre. Maximilien retint la main du comte entre les siennes. « A la bonne heure, » dit-il, « voici une main comme j'aime la voir à un homme dont la vie repose dans la bonté de sa cause. — En effet, » dit Emmanuel, « j'aperçois deux jeunes gens qui se promènent et qui semblent attendre. » Montecristo tira Morrel, non pas à part, mais d'un pas ou deux en arrière de son beau-frère. « — Maximilien, » lui demanda-t-il, « avez-vous le cœur libre? » Morrel regarda Montecristo avec étonnement. « Je ne vous demande pas une confidence, cher ami, je vous adresse une simple question; répondez oui ou non, c'est tout ce que je vous demande. — J'aime une jeune fille, comte. — Vous l'aimez beaucoup? — Plus que ma vie. — Allons, » dit Montecristo, « voilà encore une espérance qui m'échappe. Puis avec un soupir : « Pauvre Haydée! » murmura-t-il. « — En vérité, comte, » s'écria Morrel, « si je vous connaissais moins, je vous croirais moins brave que vous n'êtes. — Parce que je pense à quelqu'un que je vais quitter et que je soupire! Allons donc, Morrel, est-ce à un soldat de se connaître si mal en courage? Est-ce que c'est la vie que je regrette? Qu'est-ce que cela me fait, à moi, qui ai passé vingt ans entre la vie et la mort, de vivre ou de mourir? D'ailleurs soyez tranquille, Morrel, cette faiblesse, si c'en est une, est pour vous seul. Je sais que le monde est un salon dont il faut sortir poliment et honnêtement, c'est-à-dire en saluant et en payant ses dettes de jeu. — A la bonne heure, » dit Morrel, « voilà qui est parler. A propos, avez-

vous apporté vos armes ? — Moi ? pourquoi faire ? J'espère bien que ces messieurs auront les leurs. — Je vais m'en informer, » dit Morrel. « — Oui, mais pas de négociations, vous m'entendez ? — Oh ! soyez tranquille. »

Morrel s'avança vers Beauchamp et Château-Renaud. Ceux-ci, voyant le mouvement de Maximilien, firent quelques pas au-devant de lui. Les trois jeunes gens se saluèrent, sinon avec affabilité, du moins avec courtoisie. « Pardon, messieurs, » dit Morrel, « mais je n'aperçois point M. de Morcerf? — Ce matin, » répondit Château-Renaud, « il nous a fait prévenir qu'il nous rejoindrait sur le terrain seulement. — Ah ! » fit Morrel.

Beauchamp tira sa montre. « Huit heures cinq minutes ; il n'y a pas de temps de perdu, M. Morrel, » dit-il. « — Oh ! » répondit Maximilien, « ce n'est point dans cette intention que je le disais. — D'ailleurs, » interrompit Château-Renaud, « voici une voiture. » En effet, une voiture s'avançait au grand trot par une des avenues aboutissant au carrefour où l'on se trouvait. « — Messieurs, » dit Morrel, « sans doute que vous vous êtes munis de pistolets? M. de Montecristo déclare renoncer au droit qu'il avait de se servir des siens. — Nous avons prévu cette délicatesse de la part du comte, M. Morrel, » répondit Beauchamp, « et j'ai apporté des armes que j'ai achetées il y a huit ou dix jours, croyant que j'en aurais besoin pour une affaire pareille. Elles sont parfaitement neuves et n'ont encore servi à personne. Voulez-vous les visiter? — Oh ! M. Beauchamp, » dit Morrel en s'inclinant, « lorsque vous m'assurez que M. de Morcerf ne connaît point ces armes, vous pensez bien, n'est-ce pas, que votre parole me suffit ? — Messieurs, » dit Château-Renaud, « ce n'était point Morcerf qui nous arrivait dans cette voiture, c'étaient, ma foi, c'étaient Franz et Debray. »

En effet, les deux jeunes gens annoncés s'avancèrent. « Vous ici, messieurs ! » dit Château-Renaud en échangeant avec chacun une poignée de main, « et par quel hasard ? —

Parce que, » dit Debray, « Albert nous a fait prier ce matin de nous trouver sur le terrain. » Beauchamp et Château-Renaud se regardèrent d'un air étonné. « — Messieurs, » dit Morrel, « je crois comprendre. — Voyons! — Hier, dans l'après-midi, j'ai reçu une lettre de M. de Morcerf qui me priait de me trouver à l'Opéra. — Et moi aussi, » dit Debray. « — Et moi aussi, » dit Franz. « — Et nous aussi, » dirent Château-Renaud et Beauchamp. « — Il voulait que vous fussiez présents à la provocation, » dit Morrel, « il veut que vous soyez présents au combat. — Oui, » dirent les jeunes gens, « c'est cela, M. Maximilien, et, selon toute probabilité, vous avez deviné juste. — Mais avec tout cela, » murmura Château-Renaud, « Albert ne vient pas, il est en retard de dix minutes. — Le voilà, » dit Beauchamp, « il est à cheval; tenez, il vient ventre à terre suivi de son domestique. — Quelle imprudence, » dit Château-Renaud, « de venir à cheval pour se battre au pistolet! moi qui lui avais si bien fait sa leçon! — Et puis, voyez, » dit Beauchamp, « avec un col à sa cravate, avec un habit ouvert, avec un gilet blanc; que ne s'est-il fait tout de suite dessiner une mouche sur l'estomac? c'eût été plus simple et plus tôt fini! » Pendant ce temps, Albert était arrivé à dix pas du groupe que formaient les cinq jeunes gens; il arrêta son cheval, sauta à terre et jeta la bride au bras de son domestique.

Albert s'approcha. Il était pâle, ses yeux étaient rougis et gonflés. On voyait qu'il n'avait pas dormi une seconde de toute la nuit. Il y avait, épandue sur toute sa physionomie, une nuance de gravité triste qui ne lui était pas habituelle. « Merci, messieurs, » dit-il, « d'avoir bien voulu vous rendre à mon invitation; croyez que je vous suis on ne peut pas plus reconnaissant de cette marque d'amitié. » Morrel, à l'approche de Morcerf, avait fait une dizaine de pas en arrière et se trouvait à l'écart. « Et vous aussi, M. Morrel, » dit Albert, « mes remercîments vous appartiennent. Appro-

chez donc, vous n'êtes pas de trop. — Monsieur, » dit Maximilien, « vous ignorez peut-être que je suis le témoin de M. de Montecristo? — Je n'en étais pas sûr, mais je m'en doutais. Tant mieux! plus il y aura d'hommes d'honneur ici, plus je serai satisfait. — M. Morrel, » dit Château-Renaud, « vous pouvez annoncer à M. le comte de Montecristo que M. de Morcerf est arrivé et que nous nous tenons à sa disposition. »

Morrel fit un mouvement pour s'acquitter de sa commission. Beauchamp, en même temps, tirait la boîte de pistolets de la voiture. « Attendez, messieurs, » dit Albert; « j'ai deux mots à dire à M. le comte de Montecristo. — En particulier? » demanda Morrel. « — Non, monsieur, devant tout le monde. »

Les témoins d'Albert se regardèrent tout surpris; Franz et Debray échangèrent quelques paroles à voix basse, et Morrel, joyeux de cet incident inattendu, alla chercher le comte, qui se promenait dans une contre-allée avec Emmanuel. « Que me veut-il? » demanda Montecristo. « — Je l'ignore, mais il demande à vous parler. — Oh! » dit Montecristo, « qu'il ne tente pas Dieu par quelque nouvel outrage! — Je ne crois pas que ce soit son intention, » dit Morrel.

Le comte s'avança, accompagné de Maximilien et d'Emmanuel; son visage calme et plein de sérénité faisait une étrange opposition avec le visage bouleversé d'Albert, qui s'approchait de son côté, suivi des quatre jeunes gens. A trois pas l'un de l'autre, Albert et le comte s'arrêtèrent. « Messieurs, » dit Albert, « approchez-vous; je désire que pas un mot de ce que je vais avoir l'honneur de dire à M. le comte de Montecristo ne soit perdu; car ce que je vais avoir l'honneur de lui dire doit être répété par vous à qui voudra l'entendre, si étrange que mon discours vous paraisse. — J'attends, monsieur, » dit le comte. « — Monsieur, » dit Albert d'une voix tremblante d'abord, mais qui s'assura de

plus en plus ; « monsieur, je vous reprochais d'avoir divulgué la conduite de M. de Morcerf en Épire ; car, si coupable que fût M. le comte de Morcerf, je ne croyais pas que ce fût vous qui eussiez le droit de le punir. Mais aujourd'hui, monsieur, je sais que ce droit vous est acquis. Ce n'est point la trahison de Fernand Mondego envers Ali-Pacha qui me rend si prompt à vous excuser, c'est la trahison du pêcheur Fernand envers vous, ce sont les malheurs inouïs qui ont été la suite de cette trahison. Aussi je le dis, aussi je le proclame tout haut : oui, monsieur, vous avez eu raison de vous venger de mon père, et moi, son fils, je vous remercie de n'avoir pas fait plus. »

La foudre tombée au milieu des spectateurs de cette scène inattendue ne les eût pas plus étonnés que cette déclaration d'Albert. Quant à Montecristo, ses yeux s'étaient lentement levés au ciel avec une expression de reconnaissance infinie, et il ne pouvait assez admirer comment cette nature fougueuse d'Albert, dont il avait assez connu le courage au milieu des bandits romains, s'était tout à coup pliée à cette subite humiliation. Aussi reconnut-il l'influence de Mercédès et comprit-il comment ce noble cœur ne s'était pas opposé au sacrifice qu'elle savait d'avance devoir être inutile.

« Maintenant, monsieur, » dit Albert, « si vous trouvez que les excuses que je viens de vous faire sont suffisantes, votre main, je vous prie. Après le mérite si rare de l'infaillibilité qui semble être le vôtre, le premier de tous les mérites, à mon avis, est de savoir avouer ses torts. Mais cet aveu me regarde seul. J'agissais bien selon les hommes, mais vous, vous agissiez bien selon Dieu. Un ange seul pouvait sauver l'un de nous de la mort, et l'ange est descendu du ciel, sinon pour faire de nous deux amis (hélas! la fatalité rend la chose impossible), mais tout au moins deux hommes qui s'estiment. » Montecristo, l'œil humide, la poitrine haletante, la bouche entr'ouverte, tendit à Albert une main que celui-ci saisit et pressa avec un sentiment qui res-

semblait à un respectueux effroi. « — Messieurs, » dit-il, « M. de Montecristo veut bien agréer mes excuses. J'avais agi précipitamment envers lui. La précipitation est mauvaise conseillère : j'avais mal agi. Maintenant ma faute est réparée. J'espère bien que le monde ne me tiendra point pour lâche parce que j'ai fait ce que ma conscience m'a ordonné de faire. Mais, en tous cas, si l'on se trompait sur mon compte, » ajouta le jeune homme en relevant la tête avec fierté et comme s'il adressait un défi à ses amis et à ses ennemis, « je tâcherais de redresser les opinions. — Que s'est-il donc passé cette nuit? » demanda Beauchamp à Château-Renaud; « il me semble que nous jouons ici un triste rôle. — En effet, ce qu'Albert vient de faire est bien misérable ou bien beau, » répondit le baron. « — Ah! voyons, » demanda Debray à Franz, « qu'est-ce que cela veut dire? Comment! le comte de Montecristo déshonore M. de Morcerf, et il a raison aux yeux de son fils! Mais, eussé-je dix Janina dans ma famille, je ne me croirais obligé qu'à une chose, ce serait de me battre dix fois. »

Quant à Montecristo, le front penché, les bras inertes, écrasé sous le poids de vingt-quatre ans de souvenirs, il ne songeait ni à Albert, ni à Beauchamp, ni à Château-Renaud, ni à personne de ceux qui se trouvaient là; il songeait à cette courageuse femme qui était venue lui demander la vie de son fils, à qui il avait offert la sienne, et qui venait de la sauver par l'aveu terrible d'un secret de famille, capable de tuer à jamais chez ce jeune homme le sentiment de la piété filiale. « Toujours la Providence! » murmura-t-il; « ah! c'est d'aujourd'hui seulement que je suis bien certain d'être l'envoyé de Dieu! »

IV

LA MÈRE ET LE FILS.

Le comte de Montecristo salua les cinq jeunes gens avec un sourire plein de mélancolie et de dignité, et remonta dans sa voiture avec Maximilien et Emmanuel. Albert, Beauchamp et Château-Renaud restèrent seuls sur le champ de bataille.

Le jeune homme attacha sur ses deux témoins un regard qui, sans être timide, semblait pourtant leur demander leur avis sur ce qui venait de se passer. « Ma foi ! mon cher ami, » dit Beauchamp le premier, soit qu'il eût plus de sensibilité, soit qu'il eût moins de dissimulation, « permettez-moi de vous féliciter : voilà un dénoùment bien inespéré à une bien désagréable affaire. » Albert resta muet et concentré dans sa rêverie. Château-Renaud se contenta de battre sa botte avec sa canne flexible. «— Ne partons-nous pas ? » dit-il après ce silence embarrassant. « — Quand il vous plaira, » répondit Beauchamp ; « laissez-moi seulement le temps de complimenter M. de Morcerf, il a fait preuve aujourd'hui d'une générosité si chevaleresque... si rare ! — Oh ! oui, » dit Château-Renaud. « — C'est magnifique, » continua Beauchamp, « de pouvoir conserver sur soi-même un empire aussi grand ! — Assurément ; quant à moi, j'en eusse été incapable, » dit Château-Renaud avec une froideur des plus significatives. « — Messieurs, » interrompit Albert, « je crois que vous n'avez pas compris qu'entre M. de Monte-

cristo et moi il s'est passé quelque chose de bien grave... — Si fait, si fait, » dit aussitôt Beauchamp; « mais tous nos badauds ne seraient pas à portée de comprendre votre héroïsme, et tôt ou tard vous vous verriez forcé de le leur expliquer plus énergiquement qu'il ne convient à la santé de votre corps et à la durée de votre vie. Voulez-vous que je vous donne un conseil d'ami? Partez pour Naples, la Haye, ou Saint-Pétersbourg, pays calmes, où l'on est plus intelligent du point d'honneur que chez nos cerveaux brûlés de Parisiens. Une fois là, faites pas mal de mouches au pistolet et infiniment de contre de quarte et de contre de tierce; rendez-vous assez oublié pour revenir paisiblement en France dans quelques années, ou assez respectable quant aux exercices académiques pour conquérir votre tranquillité. N'est-ce pas, M. de Château-Renaud, que j'ai raison? — C'est parfaitement mon avis, » dit le gentilhomme. « Rien n'appelle les duels sérieux comme un duel sans résultat. — Merci, messieurs, » répondit Albert avec un froid sourire; « je suivrai votre conseil, non parce que vous me le donnez, mais parce que mon intention était de quitter la France. Je vous remercie également du service que vous m'avez rendu en me servant de témoins. Il est bien profondément gravé dans mon cœur, puisque, après les paroles que je viens d'entendre, je ne me souviens plus que de lui. » Château-Renaud et Beauchamp se regardèrent. L'impression était la même sur tous deux, et l'accent avec lequel Morcerf venait de prononcer son remercîment était empreint d'une telle résolution, que la position fût devenue embarrassante pour tous si la conversation eût continué. «— Adieu, Albert, » fit tout à coup Beauchamp en tendant négligemment la main au jeune homme, sans que celui-ci parût sortir de sa léthargie. En effet, il ne répondit pas à l'offre de cette main. « — Adieu, » dit à son tour Château-Renaud, gardant à la main gauche sa petite canne, et saluant de la main droite. Les lèvres d'Albert murmurèrent à peine : « — Adieu ! » Son regard était

plus explicite; il renfermait tout un poëme de colères contenues, de fiers dédains, de généreuse indignation.

Lorsque ses deux témoins furent remontés en voiture, il garda quelque temps sa pose immobile et mélancolique; puis soudain, détachant son cheval du petit arbre autour duquel il avait noué le bridon, il sauta légèrement en selle, et reprit au galop le chemin de Paris. Un quart d'heure après, il rentrait à l'hôtel de la rue du Helder. En descendant de cheval, il lui sembla, derrière le rideau de la chambre à coucher du comte, apercevoir le visage pâle de son père; Albert détourna la tête avec un soupir, et rentra dans son petit pavillon. Arrivé là, il jeta un dernier regard sur toutes ces richesses qui lui avaient fait la vie si douce et si heureuse depuis son enfance; il regarda encore une fois ces tableaux, dont les figures semblaient lui sourire, et dont les paysages parurent s'animer de vivantes couleurs. Puis il enleva avec son châssis de chêne le portrait de sa mère, qu'il roula, laissant vide et noir le cadre d'or qui l'entourait. Puis il mit en ordre ses belles armes turques, ses beaux fusils anglais, ses porcelaines japonaises, ses coupes montées, ses bronzes artistiques, signés Feuchères ou Barye; visita les armoires et plaça les clefs à chacune d'elles; jeta dans un tiroir de son secrétaire, qu'il laissa ouvert, tout l'argent de poche qu'il avait sur lui; y joignit les mille bijoux de fantaisie qui peuplaient ses coupes, ses écrins, ses étagères; fit un inventaire exact et précis de tout, et plaça cet inventaire à l'endroit le plus apparent d'une table, après avoir débarrassé cette table des livres et des papiers qui l'encombraient.

Au commencement de ce travail, son domestique, malgré l'ordre que lui avait donné Albert de le laisser seul, était entré dans sa chambre. « Que voulez-vous? » lui demanda Morcerf d'un accent plus triste que courroucé. « — Pardon, monsieur, » répondit le valet de chambre; « monsieur m'avait bien défendu de le déranger, c'est vrai, mais M. le comte de Morcerf me fait appeler. — Eh bien? » demanda Albert.

« — Je n'ai pas voulu me rendre chez M. le comte sans prendre les ordres de monsieur. — Pourquoi cela ? — Parce que M. le comte sait sans doute que j'ai accompagné monsieur sur le terrain. — C'est probable, » dit Albert. « — Et s'il me fait demander, c'est sans doute pour m'interroger sur ce qui s'est passé là-bas. Que dois-je répondre? — La vérité. — Alors je dirai que la rencontre n'a pas eu lieu. — Vous direz que j'ai fait des excuses à M. le comte de Montecristo ; allez. » Le valet s'inclina et sortit.

Albert s'était alors remis à son inventaire. Comme il terminait ce travail, le bruit des chevaux piétinant dans la cour et des roues d'une voiture ébranlant ses vitres attira son attention ; il s'approcha de la fenêtre, et vit son père monter dans sa calèche et partir.

A peine la porte de l'hôtel fut-elle refermée derrière le comte, qu'Albert se dirigea vers l'appartement de sa mère, et comme personne n'était là pour l'annoncer, il pénétra jusqu'à la chambre à coucher de Mercédès, et, le cœur gonflé de ce qu'il voyait et de ce qu'il devinait, il s'arrêta sur le seuil. Comme si la même âme eût animé ces deux corps, Mercédès faisait chez elle ce qu'Albert venait de faire chez lui. Tout était mis en ordre : les dentelles, les parures, les bijoux, le linge, l'argent, allaient se ranger au fond des tiroirs, dont la comtesse assemblait soigneusement les clefs. Albert vit tous ces préparatifs ; il les comprit, et s'écriant : « Ma mère ! » il alla jeter ses bras au cou de Mercédès. Le peintre qui eût pu rendre l'expression de ces deux figures eût fait certes un beau tableau. En effet, tout cet appareil d'une résolution énergique qui n'avait point fait peur à Albert pour lui-même, l'effrayait pour sa mère.

« Que faites-vous donc ? » demanda-t-il. « — Que faisiez-vous ? » répondit-elle. « — Oh ! ma mère, » s'écria Albert, ému au point de ne pouvoir parler, « il n'en est point de vous comme de moi ; non, vous ne pouvez pas avoir résolu ce que j'ai décidé, car je viens vous prévenir que je dis adieu

à votre maison, et... et à vous. — Moi aussi, Albert, » répondit Mercédès ; « moi aussi je pars. J'avais compté, je l'avoue, que mon fils m'accompagnerait ; me suis-je trompée ? — Ma mère, » dit Albert avec fermeté, « je ne puis vous faire partager le sort que je me destine ; il faut que je vive désormais sans nom et sans fortune ; il faut, pour commencer l'apprentissage de cette rude existence, que j'emprunte à un ami le pain que je mangerai d'ici au moment où j'en gagnerai d'autre. Ainsi, ma bonne mère, je vais de ce pas chez Franz le prier de me prêter la petite somme que j'ai calculé m'être nécessaire. — Toi, mon pauvre enfant, » s'écria Mercédès ; « toi souffrir de la misère, souffrir de la faim ! Oh ! ne dis pas cela, tu briserais toutes mes résolutions. — Mais non pas les miennes, ma mère, » répondit Albert. « Je suis jeune, je suis fort, je crois que je suis brave, et depuis hier j'ai appris ce que peut la volonté. Hélas ! ma mère, il y a des gens qui ont tant souffert, et qui non-seulement ne sont pas morts, mais qui encore ont édifié une nouvelle fortune sur la ruine de toutes les promesses de bonheur que le ciel leur avait faites, sur les débris de toutes les espérances que Dieu leur avait données ! J'ai appris cela, ma mère, j'ai vu ces hommes ; je sais que du fond de l'abîme où les avait plongés leur ennemi, ils se sont relevés avec tant de vigueur et de gloire, qu'ils ont dominé leur ancien vainqueur et l'ont précipité à son tour. Non, ma mère, non : j'ai rompu, à partir d'aujourd'hui, avec le passé, et je n'en accepte plus rien, pas même mon nom, parce que, vous le comprenez, vous, n'est-ce pas, ma mère ? votre fils ne peut porter le nom d'un homme qui doit rougir devant un autre homme. — Albert, mon enfant, » dit Mercédès, « si j'avais eu un cœur plus fort, c'est là le conseil que je t'eusse donné ; ta conscience a parlé quand ma voix éteinte se taisait ; écoute ta conscience, mon fils. Tu avais des amis, Albert, romps momentanément avec eux, mais ne désespère pas, au nom de ta mère ! La vie est belle encore à ton âge, mon cher Al-

bert, car à peine as-tu vingt-deux ans ; et comme à un cœur aussi pur que le tien il faut un nom sans tache, prends celui de mon père : il s'appelait Herrera. Je te connais, mon Albert; quelque carrière que tu suives, tu rendras en peu de temps ce nom illustre. Alors, mon ami, reparais dans le monde, plus brillant encore du lustre de tes malheurs passés ; et si cela ne doit pas être ainsi, malgré toutes mes prévisions, laisse-moi du moins cet espoir, à moi qui n'aurai plus que cette seule pensée, à moi qui n'ai plus d'avenir, et pour qui la tombe commence au seuil de cette maison. — Je ferai selon vos désirs, ma mère, » dit le jeune homme; « oui, je partage votre espoir : la colère du ciel ne nous poursuivra pas, vous si pure, moi si innocent. Mais puisque nous sommes résolus, agissons promptement. M. de Morcerf a quitté l'hôtel voilà une demi-heure à peu près ; l'occasion, comme vous le voyez, est favorable pour éviter le bruit et l'explication. — Je vous attends, mon fils, » dit Mercédès.

Albert courut aussitôt jusqu'au boulevard, d'où il ramena un fiacre qui devait les conduire hors de l'hôtel ; il se rappelait certaine petite maison garnie, dans la rue des Saints-Pères, où sa mère trouverait un logement modeste, mais décent; il revint donc chercher la comtesse. Au moment où le fiacre s'arrêtait devant la maison, et comme Albert en descendait, un homme s'approcha de lui et lui remit une lettre. Albert reconnut l'intendant. « Du comte, » dit Bertuccio. Albert prit la lettre, l'ouvrit, la lut. Après l'avoir lue, il chercha des yeux Bertuccio; mais pendant que le jeune homme lisait, Bertuccio avait disparu. Alors Albert, les larmes aux yeux, la poitrine toute gonflée d'émotion, rentra chez Mercédès, et sans prononcer une seule parole lui présenta la lettre. Mercédès lut :

« ALBERT,

« En vous montrant que j'ai pénétré le projet auquel « vous êtes sur le point de vous abandonner, je crois vous

« montrer aussi que je comprends la délicatesse. Vous voilà « libre, vous quittez l'hôtel du comte, et vous allez retirer « chez vous votre mère, libre comme vous; mais réfléchis« sez-y, Albert; vous lui devez plus que vous ne pouvez lui « payer, pauvre noble cœur que vous êtes. Gardez pour vous « la lutte, réclamez pour vous la souffrance, mais épargnez« lui cette première misère qui accompagnera inévitable« ment vos premiers efforts; car elle ne mérite pas même « le reflet du malheur qui la frappe aujourd'hui, et la « Providence ne veut pas que l'innocent paye pour le cou« pable.

« Je sais que vous allez quitter tous deux la maison de « la rue du Helder sans rien emporter. Comment je l'ai « appris, ne cherchez point à le découvrir. Je le sais : « voilà tout.

« Écoutez, Albert. Il y a vingt-quatre ans, je revenais « bien joyeux et bien fier dans ma patrie. J'avais une fian« cée, Albert, une sainte jeune fille que j'adorais, et je rap« portais à ma fiancée cent cinquante louis amassés pénible« ment par un travail sans relâche. Cet argent était pour « elle, je le lui destinais, et sachant combien la mer est « perfide, j'avais enterré notre trésor dans le petit jardin de « la maison que mon père habitait à Marseille sur les allées « de Meillan. Votre mère, Albert, connaît bien cette pauvre « chère maison. Dernièrement, en venant à Paris, j'ai « passé par Marseille. Je suis allé voir cette maison aux dou« loureux souvenirs; et le soir, une bêche à la main, j'ai « sondé le coin où j'avais enfoui mon trésor. La cassette de « fer était encore à la même place, personne n'y avait « touché; elle est dans l'angle qu'un beau figuier, planté « par mon père le jour de ma naissance, couvre de son « ombre.

« Eh bien! Albert, cet argent qui autrefois devait aider « à la vie et à la tranquillité de cette femme que j'adorais, « voilà qu'aujourd'hui, par un hasard étrange et doulou-

« reux, il a retrouvé le même emploi. Oh ! comprenez bien « ma pensée, à moi qui pourrais offrir des millions à cette « pauvre femme, et qui lui rends seulement le morceau de « pain noir oublié sous mon pauvre toit depuis le jour où « j'ai été séparé de celle que j'aimais.

« Vous êtes un homme généreux, Albert, mais peut-être « êtes-vous néanmoins aveuglé par la fierté ou par le ressen- « timent ; si vous me refusez, si vous demandez à un autre « ce que j'ai le droit de vous offrir, je dirai qu'il est peu « généreux à vous de refuser la vie de votre mère offerte « par un homme dont votre père a fait mourir le père dans « les horreurs de la faim et du désespoir. »

Cette lecture finie, Albert demeura pâle et immobile, attendant ce que déciderait sa mère. Mercédès leva au ciel un regard d'une ineffable expression. « J'accepte, » dit-elle, « il a le droit de payer la dot que j'apporterai dans un couvent ! » Et mettant la lettre sur son cœur, elle prit le bras de son fils, et d'un pas plus ferme qu'elle ne s'y attendait peut-être elle-même, elle prit le chemin de l'escalier.

V

LE SUICIDE.

Cependant Montecristo, lui aussi, était rentré en ville avec Emmanuel et Maximilien. Le retour fut gai. Emmanuel ne dissimulait pas sa joie d'avoir vu succéder la paix à la

guerre, et avouait hautement ses goûts philanthropiques. Morrel, dans un coin de la voiture, laissait la gaieté de son beau-frère s'évaporer en paroles, et gardait pour lui une joie tout aussi sincère, mais qui brillait seulement dans ses regards. A la barrière du Trône on rencontra Bertuccio : il attendait là, immobile comme une sentinelle à son poste. Montecristo passa la tête par la portière, échangea avec lui quelques paroles à voix basse, et l'intendant disparut.

« M. le comte, » dit Emmanuel en arrivant à la hauteur de la place Royale, « faites-moi jeter, je vous prie, à ma porte, afin que ma femme ne puisse avoir un seul moment d'inquiétude ni pour vous ni pour moi. — S'il n'était ridicule d'aller faire montre de son triomphe, » dit Morrel, « j'inviterais M. le comte à entrer chez nous; mais M. le comte aussi a sans doute des cœurs tremblants à rassurer. Nous voici arrivés, Emmanuel, saluons notre ami, et laissons-le continuer son chemin. — Un moment, » dit Montecristo, « ne me privez pas ainsi d'un seul coup de mes deux compagnons; rentrez auprès de votre charmante femme, à laquelle je vous charge de présenter tous mes compliments, et accompagnez-moi jusqu'aux Champs-Élysées, Morrel. — A merveille, » dit Maximilien; « d'autant plus que j'ai affaire dans votre quartier, comte. — T'attendra-t-on pour déjeuner? » demanda Emmanuel. « — Non, » dit le jeune homme.

La portière se referma, la voiture continua sa route. « Voyez comme je vous ai porté bonheur ! » dit Morrel lorsqu'il fut seul avec le comte. « N'y avez-vous pas pensé? — Si fait, » dit Montecristo, « voilà pourquoi je voudrais toujours vous tenir près de moi. — C'est miraculeux ! » continua Morrel répondant à sa propre pensée. « — Quoi donc? » dit Montecristo. « — Ce qui vient de se passer. — Oui, » répondit le comte avec un sourire, « vous avez dit le mot, Morrel, c'est miraculeux. — Car enfin, » reprit Morrel, « Albert est brave. — Très-brave, » dit Montecristo; « je l'ai vu dormir le poignard suspendu sur sa tête. — Et moi

je sais qu'il s'est battu deux fois, et très-bien battu, » dit Morrel; « conciliez donc cela avec sa conduite de ce matin. — Votre influence toujours, » reprit en souriant Montecristo. « — C'est heureux pour Albert qu'il ne soit point soldat, » dit Morrel. « — Pourquoi cela? — Des excuses sur le terrain! » fit le jeune capitaine en secouant la tête. « — Allons, » dit le comte avec douceur, « n'allez-vous point tomber dans les préjugés des hommes ordinaires, Morrel? Ne conviendrez-vous pas que puisque Albert est brave, il ne peut être lâche; qu'il faut qu'il ait eu quelque raison d'agir comme il l'a fait ce matin, et que, partant, sa conduite est plutôt héroïque qu'autre chose?—Sans doute, sans doute, » répondit Morrel; « mais je dirai comme l'Espagnol : « Il a « été moins brave aujourd'hui qu'hier. » — Vous déjeunez avec moi, n'est-ce pas, Morrel? » dit le comte, pour couper court à la conversation. « — Non pas, je vous quitte à dix heures. — Votre rendez-vous était donc pour déjeuner? » Morrel sourit et secoua la tête. « — Mais enfin faut-il toujours que vous déjeuniez quelque part. — Cependant si je n'ai pas faim? » dit le jeune homme. « — Oh! » fit le comte, « je ne connais que deux sentiments qui coupent ainsi l'appétit : la douleur (et comme heureusement je vous vois très-gai, ce n'est point cela) et l'amour. Or, d'après ce que vous m'avez dit à propos de votre cœur, il m'est permis de croire... — Ma foi! comte, » répliqua gaiement Morrel, « je ne dis pas non. — Et vous ne me contez pas cela, Maximilien? » reprit le comte d'un ton si vif, que l'on voyait tout l'intérêt qu'il eût pris à connaître ce secret. « — Je vous ai montré ce matin que j'avais un cœur, n'est-ce pas, comte? » Pour toute réponse, Montecristo tendit la main au jeune homme. « Eh bien! » continua celui-ci, « depuis que ce cœur n'est plus avec vous au bois de Vincennes, il est autre part où je vais le retrouver. — Allez, » dit lentement le comte, « allez, cher ami; mais par grâce, si vous éprouviez quelque obstacle, rappelez-vous que j'ai quelque pouvoir en ce monde,

que je suis heureux d'employer ce pouvoir au profit des gens que j'aime, et que je vous aime, vous, Morrel. — Bien, » dit le jeune homme, « je m'en souviendrai comme les enfants égoïstes se souviennent de leurs parents quand ils ont besoin d'eux. Quand j'aurai besoin de vous, et peut-être ce moment viendra-t-il, je m'adresserai à vous, comte. — Bien, je retiens votre parole. Adieu donc. — Au revoir. » On était arrivé à la porte de la maison des Champs-Élysées. Montecristo ouvrit la portière, Morrel sauta sur le pavé, Bertuccio attendait sur le perron.

Morel disparut par l'avenue de Marigny, et Montecristo marcha vivement au-devant de Bertuccio. « Eh bien? » demanda-t-il. « — Eh bien! » répondit l'intendant, « elle va quitter sa maison. — Et son fils? — Florentin, son valet de chambre, pense qu'il en va faire autant. — Venez. »

Montecristo emmena Bertuccio dans son cabinet, écrivit la lettre que nous avons vue, et la remit à l'intendant. « Allez, » dit-il, « et faites diligence... A propos, faites prévenir Haydée que je suis rentré. — Me voilà, » dit la jeune fille, qui, au bruit de la voiture, était déjà descendue, et dont le visage rayonnait de joie en revoyant le comte sain et sauf. Bertuccio sortit.

Tous les transports d'une fille revoyant un père chéri, tous les délires d'une maîtresse revoyant un amant adoré, Haydée les éprouva pendant les premiers instants de ce retour attendu par elle avec tant d'impatience. Certes, pour être moins expansive, la joie de Montecristo n'était pas moins grande; la joie, pour les cœurs qui ont longtemps souffert, est pareille à la rosée pour les terres desséchées par le soleil; cœur et terre absorbent cette pluie bienfaisante qui tombe sur eux, et rien n'en apparaît au dehors.

Depuis quelques jours Montecristo comprenait une chose que depuis longtemps il n'osait plus croire, c'est qu'il y avait deux Mercédès au monde, c'est qu'il pouvait encore être heureux. Son œil ardent de bonheur se plongeait avidement

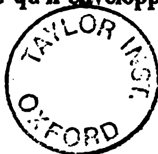
dans les regards humides d'Haydée, quand tout à coup la porte s'ouvrit. Le comte fronça le sourcil. « M. de Morcerf! » dit Baptistin, comme si ce mot seul renfermait son excuse. En effet, le visage du comte s'éclaira. « — Lequel? » demanda-t-il, « le vicomte ou le comte? — Le comte. — Mon Dieu! » s'écria Haydée, « n'est-ce donc point fini encore? — Je ne sais si c'est fini, mon enfant bien-aimée, » dit Montecristo en prenant les mains de la jeune fille; « mais ce que je sais, c'est que tu n'as rien à craindre. — Oh! c'est cependant le misérable... — Cet homme ne peut rien sur moi, Haydée, » dit Montecristo; « c'est quand j'avais affaire à son fils qu'il fallait craindre. — Aussi ce que j'ai souffert, » dit la jeune fille, « tu ne le sauras jamais, mon seigneur. » Montecristo sourit. « — Par la tombe de mon père! » dit Montecristo en étendant la main sur la tête de la jeune fille, « je te jure, Haydée, que s'il arrive malheur, ce ne sera point à moi. — Je te crois, mon seigneur, comme si Dieu me parlait, » dit la jeune fille en présentant son front au comte.

Montecristo déposa sur ce front si pur et si beau un baiser qui fit battre à la fois deux cœurs, l'un avec violence, l'autre sourdement. « Oh! mon Dieu! » murmura le comte, « permettriez-vous donc que je pusse aimer encore? Faites entrer M. le comte de Morcerf au salon, » dit-il à Baptistin, tout en conduisant la belle Grecque vers un escalier dérobé.

Un mot d'explication sur cette visite, attendue peut-être de Montecristo, mais inattendue sans doute pour nos lecteurs. Tandis que Mercédès, comme nous l'avons dit, faisait chez elle l'espèce d'inventaire qu'Albert avait fait chez lui; tandis qu'elle classait ses bijoux, fermait ses tiroirs, réunissait ses clefs, afin de laisser toutes choses dans un ordre parfait, elle ne s'était pas aperçue qu'une tête pâle et sinistre était venue apparaître au vitrage d'une porte qui laissait entrer le jour dans le corridor; de là non-seulement on

pouvait voir, mais on pouvait entendre. Celui qui regardait ainsi, selon toute probabilité sans être vu ni entendu, vit donc et entendit donc tout ce qui se passait chez madame de Morcerf. De cette porte vitrée, l'homme au visage pâle se transporta dans la chambre à coucher du comte de Morcerf, et, arrivé là, souleva d'une main contractée le rideau d'une fenêtre donnant sur la cour. Il resta là dix minutes ainsi immobile, muet, écoutant les battements de son propre cœur. Pour lui c'était bien long dix minutes. Ce fut alors qu'Albert revint de son rendez-vous, aperçut son père qui guettait son retour derrière un rideau, et détourna la tête. L'œil du comte se dilata : il savait que l'insulte d'Albert à Montecristo avait été terrible, qu'une pareille insulte, dans tous les pays du monde, entraînait un duel à mort. Or, Albert rentrait sain et sauf, donc le comte était vengé. Un éclair de joie indicible illumina ce visage lugubre, comme fait un dernier rayon de soleil avant de se perdre dans les nuages qui semblent moins sa couche que son tombeau. Mais, nous l'avons dit, il attendit en vain que le jeune homme montât dans son appartement pour lui rendre compte de son triomphe. Que son fils, avant de combattre, n'ait pas voulu voir le père dont il allait venger l'honneur, cela se comprend; mais, l'honneur du père vengé, pourquoi ce fils ne venait-il point se jeter dans ses bras? Ce fut alors que le comte, ne pouvant voir Albert, envoya chercher son domestique. On sait qu'Albert l'avait autorisé à ne rien cacher au comte.

Dix minutes après, on vit apparaître sur le perron le général de Morcerf, vêtu d'une redingote noire, ayant un col militaire, un pantalon noir, des gants noirs. Il avait donné, à ce qu'il paraît, des ordres antérieurs; car à peine eut-il touché le dernier degré du perron, que sa voiture tout attelée sortit de la remise et vint s'arrêter devant lui. Son valet de chambre vint alors jeter dans la voiture un caban militaire, roidi par les deux épées qu'il enveloppait; puis, fer-



mant la portière, il s'assit près du cocher. Le cocher se pencha devant la calèche pour demander l'ordre. « Aux Champs-Élysées, » dit le général, « chez le comte de Montecristo. Vite! » Les chevaux bondirent sous le coup de fouet qui les enveloppa; cinq minutes après, ils s'arrêtèrent devant la maison du comte. M. de Morcerf ouvrit lui-même la portière, et, la voiture roulant encore, il sauta comme un jeune homme dans la contre-allée, sonna, et disparut dans la porte béante avec son domestique. Une seconde après, Baptistin annonçait à M. de Montecristo le comte de Morcerf, et Montecristo, reconduisant Haydée, donna l'ordre qu'on fît entrer le comte de Morcerf dans le salon.

Le général arpentait pour la troisième fois le salon dans toute sa longueur, lorsqu'en se retournant il aperçut Montecristo debout sur le seuil. « Eh! c'est M. de Morcerf, » dit tranquillement Montecristo; « je croyais avoir mal entendu. — Oui, c'est moi-même, » dit le comte avec une effroyable contraction des lèvres qui l'empêchait d'articuler nettement. « — Il ne me reste donc qu'à savoir maintenant, » dit Montecristo, « la cause qui me procure le plaisir de voir M. le comte de Morcerf de si bonne heure. — Vous avez eu ce matin une rencontre avec mon fils, monsieur? » dit le général. « — Vous savez cela? » répondit le comte. « — Et je sais aussi que mon fils avait de bonnes raisons pour désirer se battre contre vous et faire tout ce qu'il pouvait pour vous tuer. — En effet, monsieur, il en avait de fort bonnes; mais vous voyez que, malgré ces raisons-là, il ne m'a pas tué, et même qu'il ne s'est pas battu. — Et cependant il vous regardait comme la cause du déshonneur de son père, comme la cause de la ruine effroyable qui en ce moment-ci accable ma maison. — C'est vrai, monsieur, » dit Montecristo avec son calme terrible; « cause secondaire, par exemple, et non principale. — Sans doute vous lui avez fait quelque excuse ou donné quelque explication? — Je ne lui ai donné aucune explication, et c'est lui qui m'a fait des excuses.

— Mais à quoi attribuez-vous cette conduite? — A la conviction probablement qu'il y avait dans tout ceci un homme plus coupable que moi. — Et quel était cet homme? — Son père. — Soit, » dit le comte pâlissant; « mais vous savez que le plus coupable n'aime pas à s'entendre convaincre de culpabilité. — Je le sais... Aussi je m'attendais à ce qui arrive en ce moment. — Vous vous attendiez à ce que mon fils fût un lâche? » s'écria le comte. « — M. Albert de Morcerf n'est point un lâche! » dit Montecristo. « — Un homme qui tient à la main une épée, un homme qui, à la portée de cette épée, tient un ennemi mortel; cet homme, s'il ne se bat pas, est un lâche! Que n'est-il ici pour que je le lui dise! — Monsieur, » répondit froidement Montecristo, « je ne présume pas que vous soyez venu me trouver pour me conter vos petites affaires de famille. Allez dire cela à M. Albert, peut-être saura-t-il que vous répondre. — Oh! non! non! » répliqua le général avec un sourire aussitôt disparu qu'éclos; « non! vous avez raison, je ne suis pas venu pour cela! Je suis venu pour vous dire que moi aussi je vous regarde comme mon ennemi! Je suis venu pour vous dire que je vous hais d'instinct! qu'il me semble que je vous ai toujours connu, toujours haï! et qu'enfin, puisque les jeunes gens de ce siècle ne se battent plus, c'est à nous de nous battre... Est-ce votre avis, monsieur? — Parfaitement. Aussi quand je vous ai dit que j'avais prévu ce qui m'arrivait, c'est de l'honneur de votre visite que je voulais parler. — Tant mieux... Vos préparatifs sont faits alors? — Ils le sont toujours, monsieur. — Vous savez que nous nous battrons jusqu'à la mort de l'un de nous deux! » dit le général, les dents serrées par la rage. « — Jusqu'à la mort de l'un de nous deux, » répéta le comte de Montecristo en faisant un léger mouvement de tête de haut en bas. « — Partons alors, nous n'avons pas besoin de témoins. — En effet, » dit Montecristo, « c'est inutile, nous nous connaissons si bien! — Au contraire, » dit le comte, « c'est que nous ne nous connaissons pas. —

Bah ! » dit Montecristo avec le même flegme désespérant, « voyons un peu. N'êtes-vous pas le soldat Fernand qui a déserté la veille de la bataille de Waterloo ? N'êtes-vous pas le lieutenant Fernand qui a servi de guide et d'espion à l'armée française en Espagne? N'êtes-vous pas le capitaine Fernand qui a trahi, vendu, assassiné son bienfaiteur Ali ? Et tous ces Fernand-là réunis n'ont-ils pas fait le lieutenant général comte de Morcerf, pair de France? — Oh ! » s'écria le général frappé par ces paroles comme par un fer rouge ; « oh ! misérable, qui me reproches ma honte au moment peut-être où tu vas me tuer, non, je n'ai point dit que je t'étais inconnu ; je sais bien, démon, que tu as pénétré dans la nuit du passé, et que tu y as lu, à la lueur de quel flambeau, je l'ignore ! chaque page de ma vie ; mais peut-être y a-t-il encore plus d'honneur en moi, dans mon opprobre, qu'en toi sous tes dehors pompeux. Non, non, je te suis connu, je le sais, mais c'est toi que je ne connais pas, aventurier cousu d'or et de pierreries ! Tu t'es fait appeler à Paris le comte de Montecristo; en Italie, Sindbad le marin; à Malte, que sais-je, moi? je l'ai oublié. Mais c'est ton nom réel que je te demande, c'est ton vrai nom que je veux savoir, au milieu de tes cent noms, afin que je le prononce sur le terrain du combat, au moment où je t'enfoncerai mon épée dans le cœur. »

Le comte de Montecristo pâlit d'une façon terrible, son œil fauve s'embrasa d'un feu dévorant ; il fit un bond vers le cabinet attenant à sa chambre, et en moins d'une seconde, arrachant sa cravate, sa redingote et son gilet, il endossa une petite veste de marin et se coiffa d'un chapeau de matelot, sous lequel se déroulèrent ses longs cheveux noirs. Il revint ainsi, effrayant, implacable, marchant les bras croisés au-devant du général, qui n'avait rien compris à sa disparition, qui l'attendait, et qui, sentant ses dents claquer et ses jambes se dérober sous lui, recula d'un pas et ne s'arrêta qu'en trouvant sur une table un point d'appui pour sa

main crispée. « Fernand ! » lui cria-t-il, « de mes cent noms, je n'aurais besoin de t'en dire qu'un seul pour te foudroyer ; mais ce nom, tu le devines, n'est-ce pas ? ou plutôt tu te le rappelles? car, malgré tous mes chagrins, toutes mes tortures, je te montre aujourd'hui un visage que le bonheur de la vengeance rajeunit, un visage que tu dois avoir vu bien souvent dans tes rêves depuis ton mariage... avec Mercédès, ma fiancée ! » Le général, la tête renversée en arrière, les mains étendues, le regard fixe, dévora en silence ce terrible spectacle ; puis, allant chercher la muraille comme point d'appui, il s'y glissa lentement jusqu'à la porte par laquelle il sortit à reculons, en laissant échapper ce seul cri lugubre, lamentable, déchirant : « — Edmond Dantès ! » Puis, avec des soupirs qui n'avaient rien d'humain, il se traîna jusqu'au péristyle de la maison, traversa la cour en homme ivre, et tomba dans les bras de son valet de chambre en murmurant seulement d'une voix inintelligible : « A l'hôtel ! à l'hôtel ! »

En chemin, l'air frais et la honte que lui causait l'attention de ses gens le remirent en état d'assembler ses idées ; mais le trajet fut court, et à mesure qu'il se rapprochait de chez lui, le comte sentait se renouveler toutes ses douleurs. A quelques pas de la maison, le comte fit arrêter et descendit. La porte de l'hôtel était toute grande ouverte ; un fiacre, tout surpris d'être appelé dans cette magnifique demeure, stationnait au milieu de la cour ; le comte regarda ce fiacre avec effroi, mais sans oser interroger personne, et s'élança dans son appartement. Deux personnes descendaient l'escalier ; il n'eut que le temps de se jeter dans un cabinet pour les éviter. C'était Mercédès appuyée au bras de son fils qui tous deux quittaient l'hôtel. Ils passèrent à deux lignes du malheureux, qui, caché derrière la portière de damas, fut effleuré en quelque sorte par la robe de soie de Mercédès, et qui sentit à son visage la tiède haleine de ces paroles prononcées par son fils : « Du cou-

rage, ma mère! Venez, venez, nous ne sommes plus ici chez nous. » Les paroles s'éteignirent, les pas s'éloignèrent.

Le général se redressa suspendu par ses mains crispées au rideau de damas; il comprimait le plus horrible sanglot qui fût jamais sorti de la poitrine d'un père, abandonné à la fois par sa femme et par son fils. Bientôt il entendit claquer la portière en fer du fiacre, puis la voix du cocher, puis le roulement de la lourde machine ébranla les vitres; alors il s'élança dans sa chambre à coucher pour voir encore une fois tout ce qu'il avait aimé dans le monde; mais le fiacre partit sans que la tête de Mercédès ou celle d'Albert eût paru à la portière, pour donner à la maison solitaire, pour donner au père et à l'époux abandonné le dernier regard, l'adieu et le regret, c'est-à-dire le pardon.

Aussi, au moment même où les roues du fiacre ébranlaient le pavé de la voûte, un coup de feu retentit, et une fumée sombre sortit par une des vitres de cette fenêtre de la chambre à coucher, brisée par la force de l'explosion.

VI

VALENTINE.

On devine où Morrel avait affaire et chez qui était son rendez-vous. Aussi Morrel, en quittant Montecristo, s'achemina-t-il lentement vers la maison de Villefort. Nous disons lentement : c'est que Morrel avait plus d'une demi-heure à lui pour faire cinq cents pas; mais, malgré ce temps plus

que suffisant, il s'était empressé de quitter Montecristo, ayant hâte d'être seul avec ses pensées. Il savait bien son heure : l'heure à laquelle Valentine, assistant au déjeuner de Noirtier, était sûre de ne pas être troublée dans ce pieux devoir. Noirtier et Valentine lui avaient accordé deux visites par semaine, et il venait profiter de son droit.

Il arriva, Valentine l'attendait. Inquiète, presque égarée, elle lui saisit la main et l'amena devant son grand-père. Cette inquiétude, poussée, comme nous le dirons, presque jusqu'à l'égarement, venait du bruit que l'aventure de Morcerf avait faite dans le monde; on savait (le monde sait toujours) l'aventure de l'Opéra. Chez Villefort, personne ne doutait qu'un duel ne fût la conséquence forcée de cette aventure; Valentine, avec son instinct de femme, avait deviné que Morrel serait le témoin de Montecristo, et avec le courage bien connu du jeune homme, avec cette amitié profonde qu'elle lui connaissait pour le comte, elle craignait qu'il n'eût point la force de se borner au rôle passif qui lui était assigné.

On comprend donc avec quelle avidité les détails furent demandés, donnés et reçus, et Morrel put lire une indicible joie dans les yeux de sa bien-aimée quand elle sut que cette terrible affaire avait eu une issue non moins heureuse qu'inattendue.

« Maintenant, » dit Valentine en faisant signe à Morrel de s'asseoir à côté du vieillard et en s'asseyant elle-même sur le tabouret où reposaient ses pieds, « maintenant parlons un peu de nos affaires. Vous savez, Maximilien, que bon papa avait eu un instant l'idée de quitter la maison, et de prendre un appartement hors de l'hôtel de M. de Villefort? — Oui, certes, » dit Maximilien, « je me rappelle ce projet, et j'y avais même fort applaudi. — Eh bien! » dit Valentine, « applaudissez encore, Maximilien, car bon papa y revient. — Bravo! » dit Maximilien. « — Et savez-vous, » dit Valentine, « quelle raison donne bon papa pour quitter

la maison? » Noirtier regardait sa fille pour lui imposer silence de l'œil; mais Valentine ne regardait point Noirtier; ses yeux, son regard, son sourire, tout était pour Morrel. « — Oh! quelle que soit la raison que donne M. Noirtier, » s'écria Morrel, « je déclare qu'elle est bonne. — Excellente, » dit Valentine; « il prétend que l'air du faubourg Saint-Honoré ne vaut rien pour moi. — En effet, » dit Morrel; « écoutez, Valentine, M. Noirtier pourrait bien avoir raison; depuis quinze jours, je trouve que votre santé s'altère. — Oui, un peu, c'est vrai, » répondit Valentine; « aussi bon papa s'est constitué mon médecin, et comme bon papa sait tout, j'ai la plus grande confiance en lui. — Mais enfin il est donc vrai que vous souffrez, Valentine? » demanda vivement Morrel. « — Oh! mon Dieu, cela ne s'appelle pas souffrir : je ressens un malaise général, voilà tout; j'ai perdu l'appétit, et il me semble que mon estomac soutient une lutte pour s'habituer à quelque chose. » Noirtier ne perdait pas une des paroles de Valentine. « — Et quel est le traitement que vous suivez pour cette maladie inconnue? — Oh! bien simple, » dit Valentine; « j'avale tous les matins une cuillerée de la potion qu'on apporte pour mon grand-père; quand je dis une cuillerée, j'ai commencé par une, et maintenant j'en suis à quatre. Mon grand-père prétend que c'est une panacée. » Valentine souriait; mais il y avait quelque chose de triste et de souffrant dans son sourire.

Maximilien, ivre d'amour, la regardait en silence : elle était bien belle, mais sa pâleur avait pris un ton plus mat, ses yeux brillaient d'un feu plus ardent que d'habitude, et ses mains, ordinairement d'un blanc de nacre, semblaient des mains de cire qu'une nuance jaunâtre envahit avec le temps. De Valentine, le jeune homme porta les yeux sur Noirtier; celui-ci considérait avec cette étrange et profonde intelligence la jeune fille, absorbée dans son amour; mais lui aussi, comme Morrel, suivait ces traces d'une sourde

souffrance, si peu visible d'ailleurs qu'elle avait échappé à l'œil de tous, excepté à celui du père et de l'amant.

« Mais, » dit Morrel, « cette potion dont vous êtes arrivée jusqu'à prendre quatre cuillerées, je la croyais médicamentée pour M. Noirtier? — Je sais que c'est fort amer, » dit Valentine, « si amer que tout ce que je bois après cela me semble avoir le même goût. » Noirtier regarda sa fille d'un ton interrogateur. « Oui, bon papa, » dit Valentine, « c'est comme cela. Tout à l'heure, avant de descendre chez vous, j'ai bu un verre d'eau sucrée; eh bien! j'en ai laissé la moitié, tant cette eau m'a paru amère. » Noirtier pâlit, et fit signe qu'il voulait parler. Valentine se leva pour aller chercher le dictionnaire. Noirtier la suivait des yeux avec une angoisse visible. En effet, le sang montait à la tête de la jeune fille, ses joues se colorèrent. « Tiens! » s'écria-t-elle sans rien perdre de sa gaieté, « c'est singulier : un éblouissement! Est-ce donc le soleil qui m'a frappé dans les yeux?... » Et elle s'appuya à l'espagnolette de la fenêtre. « — Il n'y a pas de soleil, » dit Morrel encore plus inquiet de l'expression du visage de Noirtier que de l'indisposition de Valentine. Et il courut à Valentine. La jeune fille sourit. « — Rassure-toi, bon père, » dit-elle à Noirtier; « rassurez-vous, Maximilien, ce n'est rien, et la chose est déjà passée; mais écoutez donc!... n'est-ce pas le bruit d'une voiture que j'entends dans la cour? » Elle ouvrit la porte de Noirtier, courut à une fenêtre du corridor, et revint précipitamment. « Oui, » dit-elle, « c'est madame Danglars et sa fille qui viennent nous faire une visite. Adieu, je me sauve, car on me viendrait chercher ici; ou plutôt, au revoir, restez près de bon papa, M. Maximilien, je vous promets de ne pas les retenir. »

Morrel la suivit des yeux, la vit refermer la porte, et l'entendit monter le petit escalier qui conduisait à la foi chez madame de Villefort et chez elle. Dès qu'elle eut disparu, Noirtier fit signe à Morrel de prendre le dictionnaire.

Morrel obéit ; il s'était, guidé par Valentine, promptement habitué à comprendre le vieillard. Cependant, quelque habitude qu'il eût, et comme il fallait passer en revue une partie des vingt-quatre lettres de l'alphabet et trouver chaque mot dans le dictionnaire, ce ne fut qu'au bout de dix minutes que la pensée du vieillard fut traduite par ces paroles : « Cherchez le verre d'eau et la carafe qui sont dans « la chambre de Valentine. » Morrel sonna aussitôt le domestique qui avait remplacé Barrois, et au nom de Noirtier lui donna cet ordre.

Le domestique revint un instant après. La carafe et le verre étaient complétement vides. Noirtier fit signe qu'il voulait parler. « Pourquoi le verre et la carafe sont-ils vides? » demanda-t-il. « Valentine a dit qu'elle n'en avait bu que la moitié du verre. » La traduction de cette nouvelle demande prit encore cinq minutes. « — Je ne sais, » dit le domestique ; « mais la femme de chambre est dans l'appartement de mademoiselle Valentine ; c'est peut-être elle qui l'a vidé. — Demandez-le-lui, » dit Morrel, traduisant cette fois la pensée de Noirtier par le regard. Le domestique sortit, et presque aussitôt rentra. « — Mademoiselle Valentine a passé par sa chambre pour se rendre dans celle de madame de Villefort, » dit-il ; « et en passant, comme elle avait soif, elle a bu ce qui restait dans le verre ; quant à la carafe, M. Édouard l'a vidée pour faire un étang à ses canards. » Noirtier leva les yeux au ciel, comme fait un joueur qui joue sur un coup tout ce qu'il possède. Dès lors les yeux du vieillard se fixèrent sur la porte et ne quittèrent plus cette direction.

C'étaient en effet madame Danglars et sa fille que Valentine avait vues ; on les avait conduites à la chambre de madame de Villefort, qui avait dit qu'elle recevrait chez elle ; voilà pourquoi Valentine avait passé par son appartement, sa chambre étant de plain-pied avec celle de Valentine, et les deux chambres n'étant séparées que par celle

d'Édouard. Les deux femmes entrèrent au salon avec cette espèce de roideur officielle qui fait présager une communication. Entre gens du même monde une nuance est bientôt saisie. Madame de Villefort répondit à cette solennité par de la solennité. En ce moment Valentine entra, et les révérences recommencèrent. « Chère amie, » dit la baronne, tandis que les deux jeunes filles se prenaient les mains, « je venais avec Eugénie vous annoncer la première le très-prochain mariage de ma fille avec le prince Cavalcanti. » Danglars avait maintenu le titre de prince. Le banquier populaire avait trouvé que cela faisait mieux que comte. « — Alors permettez que je vous fasse mes sincères compliments, » répondit madame de Villefort. « M. le prince Cavalcanti paraît un jeune homme plein de rares qualités. — Écoutez, » dit la baronne en souriant; « si nous parlons comme deux amies, je dois vous dire que le prince ne nous paraît pas encore être ce qu'il sera. Il a en lui un peu de cette étrangeté qui nous fait, à nous autres Français, reconnaître du premier coup d'œil un gentilhomme italien ou allemand. Cependant il annonce un fort bon cœur, beaucoup de finesse d'esprit, et, quant aux convenances, M. Danglars prétend que la fortune est majestueuse : c'est son mot. — Et puis, » dit Eugénie en feuilletant l'album de madame de Villefort, « ajoutez, madame, que vous avez une inclination toute particulière pour ce jeune homme. — Et, » dit madame de Villefort, « je n'ai pas besoin de vous demander si vous partagez cette inclination? — Moi! » répondit Eugénie avec son aplomb ordinaire, « oh! pas le moins du monde, madame; ma vocation, à moi, n'était pas de m'enchaîner aux soins d'un ménage ou aux caprices d'un homme, quel qu'il fût. Ma vocation était d'être artiste, et libre par conséquent de mon cœur, de ma personne et de ma pensée. » Eugénie prononça ces paroles avec un accent si vibrant et si ferme, que le rouge en monta au visage de Valentine. La craintive jeune fille ne pouvait

comprendre cette nature vigoureuse qui semblait n'avoir aucune des timidités de la femme.

« Au reste, » continua-t-elle, « puisque je suis destinée à être mariée, bon gré mal gré, je dois remercier la Providence qui m'a du moins procuré les dédains de M. Albert de Morcerf; sans cette Providence, je serais aujourd'hui la femme d'un homme perdu d'honneur. — C'est pourtant vrai, » dit la baronne avec cette étrange naïveté que l'on trouve quelquefois chez les grandes dames, et que les fréquentations roturières ne peuvent leur faire perdre tout à fait; « c'est pourtant vrai, sans cette hésitation des Morcerf, ma fille épousait ce M. Albert : le général y tenait beaucoup, il était même venu pour forcer la main à M. Danglars; nous l'avons échappé belle. — Mais, » dit timidement Valentine, « est-ce que toute cette honte du père rejaillit sur le fils? M. Albert me semble bien innocent de toutes ces trahisons du général. — Pardon, chère amie, » dit l'implacable jeune fille; « M. Albert en réclame et en mérite sa part : il paraît qu'après avoir provoqué hier M. de Montecristo à l'Opéra, il lui a fait aujourd'hui des excuses sur le terrain. — Impossible! » dit madame de Villefort. « — Ah! chère amie, » dit madame Danglars avec cette même naïveté que nous avons déjà signalée; « la chose est certaine, je la sais de M. Debray, qui était présent à l'explication. »

Valentine aussi savait la vérité, mais elle ne répondait pas. Repoussée par un mot dans ses souvenirs, elle se retrouvait en pensée dans la chambre de Noirtier, où l'attendait Morrel. Plongée dans cette espèce de contemplation intérieure, Valentine avait depuis un instant cessé de prendre part à la conversation; il lui eût même été impossible de répéter ce qui avait été dit depuis quelques minutes, quand tout à coup la main de madame Danglars, en s'appuyant sur son bras, la tira de sa rêverie.

« Qu'y a-t-il, madame? » dit Valentine en tressaillant au contact des doigts de madame Danglars comme elle eût tres-

sailli à un contact électrique. « — Il y a, ma chère Valentine, » dit la baronne, « que vous souffrez sans doute? — Moi? » fit la jeune fille en passant sa main sur son front brûlant. « — Oui, regardez-vous dans cette glace; vous avez rougi et pâli successivement trois ou quatre fois dans l'espace d'une minute. — En effet, » s'écria Eugénie, « tu es bien pâle! — Oh! ne t'inquiète pas, Eugénie; je suis comme cela depuis quelques jours. »

Et si peu rusée qu'elle fût, la jeune fille comprit que c'était une occasion de sortir. D'ailleurs madame de Villefort vint à son aide. « Retirez-vous, Valentine, » dit-elle; « vous souffrez réellement, et ces dames voudront bien vous pardonner; buvez un verre d'eau pure, et cela vous remettra. » Valentine embrassa Eugénie, salua madame Danglars déjà levée pour se retirer, et sortit.

« Cette pauvre enfant, » dit madame de Villefort quand Valentine eut disparu, « elle m'inquiète sérieusement, et je ne serais pas étonnée quand il lui arriverait quelque accident grave. »

Cependant Valentine, dans une espèce d'exaltation dont elle ne se rendait pas compte, avait traversé la chambre d'Édouard sans répondre à je ne sais quelle méchanceté de l'enfant, et par chez elle avait atteint le petit escalier. Elle en avait franchi tous les degrés moins les trois derniers; elle entendait déjà la voix de Morrel, lorsque tout à coup un nuage passa devant ses yeux, son pied roidi manqua la marche, ses mains n'eurent plus de force pour la retenir à la rampe, et, froissant la cloison, elle roula du haut des trois derniers degrés plutôt qu'elle ne les descendit.

Morrel ne fit qu'un bond; il ouvrit la porte, et trouva Valentine étendue sur le palier. Rapide comme l'éclair, il l'enleva entre ses bras et l'assit dans un fauteuil. Valentine rouvrit les yeux. « Oh! maladroite que je suis! » dit-elle avec une fiévreuse volubilité; « je ne sais donc plus me tenir! j'oublie qu'il y a trois marches avant le palier! — Vous

vous êtes blessée peut-être, Valentine! » s'écria Morrel. « Oh! mon Dieu! mon Dieu! » Valentine regarda autour d'elle : elle vit le plus profond effroi peint dans les yeux de Noirtier. « — Rassure-toi, bon père, » dit-elle en essayant de sourire; « ce n'est rien, ce n'est rien... la tête m'a tourné, voilà tout. — Encore un étourdissement! » dit Morrel joignant les mains. « Oh! faites-y attention, Valentine, je vous supplie. — Mais non, » dit Valentine, « mais non, je vous dis que tout est passé et que ce n'était rien. Maintenant laissez-moi vous apprendre une nouvelle : dans huit jours, Eugénie se marie, et dans trois jours il y a une espèce de grand festin, un repas de fiançailles. Nous sommes tous invités, mon père, madame de Villefort et moi... à ce que j'ai cru comprendre, du moins. — Quand sera-ce donc notre tour de nous occuper de ces détails? Oh! Valentine, vous qui pouvez tant de choses sur notre bon papa, tâchez qu'il vous réponde : *Bientôt!* — Ainsi, » demanda Valentine, « vous comptez sur moi pour stimuler la lenteur et réveiller la mémoire de bon papa? — Oui, » s'écria Morrel. « Mon Dieu! mon Dieu! faites vite. Tant que vous ne serez pas à moi, Valentine, il me semblera toujours que vous allez m'échapper. — Oh! » répondit Valentine avec un mouvement convulsif, « oh! en vérité, Maximilien, vous êtes trop craintif pour un officier, pour un soldat qui, dit-on, n'a jamais connu la peur. Ah! ah! ah! » Et elle éclata d'un rire strident et douloureux, ses bras se roidirent et se tournèrent, sa tête se renversa sur son fauteuil, et elle demeura sans mouvement.

Le cri de terreur que Dieu enchaînait aux lèvres de Noirtier jaillit de son regard. Morrel le comprit, il s'agissait d'appeler du secours. Le jeune homme se pendit à la sonnette, la femme de chambre qui était dans l'appartement de Valentine et le domestique qui avait remplacé Barrois accoururent simultanément. Valentine était si pâle, si froide, si inanimée, que, sans écouter ce qu'on leur disait,

la peur qui veillait sans cesse dans cette maison maudite les prit, et qu'ils s'élancèrent par les corridors en criant au secours.

Madame Danglars et Eugénie sortaient en ce moment même ; elles purent encore apprendre la cause de toute cette rumeur. « Je vous l'avais bien dit ! » s'écria madame de Villefort ; « pauvre petite ! »

VII

L'AVEU.

Au même instant on entendit la voix de M. de Villefort qui, de son cabinet, criait : « Qu'y a-t-il ? » Morrel consulta du regard Noirtier, qui venait de reprendre tout son sang-froid, et qui d'un coup d'œil lui indiqua le cabinet où déjà une fois, dans une circonstance à peu près pareille, il s'était réfugié. Il n'eut que le temps de prendre son chapeau et de s'y jeter tout haletant. On entendait les pas du procureur du roi dans le corridor.

Villefort se précipita dans la chambre, courut à Valentine et la prit entre ses bras. « Un médecin ! un médecin !... M. d'Avrigny ! » cria Villefort ; « ou plutôt j'y vais moi-même. » Et il s'élança hors de l'appartement.

Par l'autre porte s'élançait Morrel. Il venait d'être frappé au cœur par un épouvantable souvenir ; cette conversation entre Villefort et le docteur, qu'il avait entendue la nuit où mourut madame de Saint-Méran, lui revenait à la mémoire ;

ces symptômes, portés à un degré moins effrayant, étaient les mêmes qui avaient précédé la mort de Barrois. En même temps il lui avait semblé entendre bruire à son oreille cette voix de Montecristo, qui lui avait dit, il y avait deux heures à peine : « De quelque chose que vous ayez besoin, Morrel. venez à moi, je peux beaucoup. » Plus rapide que la pensée, il s'élança donc du faubourg Saint-Honoré dans la rue Matignon, et de la rue Matignon dans l'avenue des Champs-Élysées.

Pendant ce temps, M. de Villefort arrivait dans un cabriolet de place à la porte de M. d'Avrigny ; il sonna avec tant de violence que le concierge vint lui ouvrir d'un air effrayé. Villefort s'élança dans l'escalier sans avoir la force de rien dire. Le concierge le connaissait, et le laissa passer en criant seulement : « Dans son cabinet, M. le procureur du roi, dans son cabinet ! » Villefort en poussait déjà ou plutôt en enfonçait la porte. « — Ah ! » dit le docteur, « c'est vous ? — Oui, » dit Villefort en refermant la porte derrière lui ; « oui, docteur, c'est moi qui viens vous demander à mon tour si nous sommes bien seuls. Docteur, ma maison est une maison maudite ! — Quoi ! » dit celui-ci froidement en apparence, mais avec une profonde émotion intérieure, « avez-vous encore quelque malade ? — Oui ! docteur, » s'écria Villefort en saisissant d'une main convulsive une poignée de cheveux, « oui ! » Le regard de d'Avrigny signifia : « — Je vous l'avais prédit. » Puis ses lèvres accentuèrent lentement ces mots : « Qui va donc mourir chez vous, et quelle nouvelle victime va vous accuser de faiblesse devant Dieu ? » Un sanglot douloureux jaillit du cœur de Villefort ; il s'approcha du médecin, et lui saisissant le bras : « — Valentine ! » dit-il, « c'est le tour de Valentine ! — Votre fille ! » s'écria d'Avrigny, saisi de douleur et de surprise. « — Vous voyez que vous vous trompiez, » murmura le magistrat ; « venez la voir, et sur son lit de douleur demandez-lui pardon de l'avoir soupçonnée. — Chaque fois que vous m'avez prévenu, » dit M. d'Avrigny,

« il était trop tard; n'importe, j'y vais; mais hâtons-nous, monsieur; avec les ennemis qui frappent chez vous, il n'y a pas de temps à perdre. — Oh! cette fois, docteur, vous ne me reprocherez plus ma faiblesse. Cette fois, je connaîtrai l'assassin et je frapperai. — Essayons de sauver la victime avant de penser à la venger, » dit d'Avrigny. « Venez! »

Et le cabriolet qui avait amené Villefort le ramena au grand trot, accompagné de d'Avrigny, au moment même où, de son côté, Morrel frappait à la porte de Montecristo.

Le comte était dans son cabinet, et, fort soucieux, lisait un mot que Bertuccio venait de lui envoyer à la hâte. En entendant annoncer Morrel qui le quittait il y avait deux heures à peine, le comte releva la tête. Pour lui, comme pour le comte, il s'était sans doute passé bien des choses pendant ces deux heures, car le jeune homme qui l'avait quitté le sourire sur les lèvres revenait le visage bouleversé. Il se leva, et s'élança au-devant de Morrel. « Qu'y a-t-il donc, Maximilien? » lui demanda-t-il; « vous êtes pâle, et votre front ruisselle de sueur. » Morrel tomba sur un fauteuil plutôt qu'il ne s'assit. « — Oui, » dit-il, « je suis venu vite, j'avais besoin de vous parler. — Tout le monde se porte bien dans votre famille? » demanda le comte avec un ton de bienveillance affectueuse à la sincérité de laquelle personne ne se fût trompé. « — Merci, comte, merci, » dit le jeune homme visiblement embarrassé pour commencer l'entretien, « oui, dans ma famille tout le monde se porte bien. — Tant mieux; cependant vous avez quelque chose à me dire? » reprit le comte de plus en plus inquiet. « — Oui, » dit Morrel, « c'est vrai, je viens de sortir d'une maison où la mort venait d'entrer, pour accourir à vous. — Sortez-vous donc de chez M. de Morcerf? » demanda Montecristo. « — Non, » dit Morrel; « quelqu'un est-il mort chez M. de Morcerf? — Le général vient de se brûler la cervelle, » répondit froidement Montecristo. « — Oh! l'affreux malheur! » s'écria Maximilien. « — Pas pour la comtesse, pas

pour Albert, » dit Montecristo ; « mieux vaut un père et un époux mort, qu'un père et un époux déshonoré ; le sang lavera la honte. — Pauvre comtesse ! » dit Maximilien, « c'est elle que je plains surtout, une si noble femme ! — Plaignez aussi Albert, Maximilien, car, croyez-le, c'est le digne fils de la comtesse. Mais revenons à vous : vous accouriez vers moi, m'avez-vous dit ; aurais-je le bonheur que vous eussiez besoin de moi ? — Oui, j'ai besoin de vous, c'est-à-dire que j'ai cru comme un insensé que vous pouviez me porter secours dans une circonstance où Dieu seul peut me secourir. — Dites toujours, » répondit Montecristo. « — Oh ! » dit Morrel, « je ne sais en vérité s'il m'est permis de révéler un pareil secret à des oreilles humaines ; mais la fatalité m'y pousse, la nécessité m'y contraint, comte... » Morrel s'arrêta hésitant. « — Croyez-vous que je vous aime ? » dit Montecristo prenant affectueusement la main du jeune homme entre les siennes. « — Oh ! tenez, vous m'encouragez ! et puis quelque chose me dit là » (Morrel posa la main sur son cœur) « que je ne dois pas avoir de secret pour vous. — Vous avez raison, Morrel, c'est Dieu qui parle à votre cœur, et c'est votre cœur qui vous parle. Redites-moi ce que vous dit votre cœur. — Comte, voulez-vous me permettre d'envoyer Baptistin demander de votre part des nouvelles de quelqu'un que vous connaissez ? — Je me suis mis à votre disposition, à plus forte raison j'y mets mes domestiques. — Oh ! c'est que je ne vivrai pas tant que je n'aurai pas la certitude qu'elle va mieux. — Voulez-vous que je sonne Baptistin ? — Non, je vais lui parler moi-même. » Morrel sortit, appela Baptistin et lui dit quelques mots tout bas. Le valet de chambre partit tout courant.

« Eh bien ! est-ce fait ? » demanda Montecristo en voyant reparaître Morrel. « — Oui, et je vais être un peu plus tranquille. — Vous savez que j'attends, » dit Montecristo souriant. « — Oui, et moi je parle. Écoutez. Un soir je me trouvais dans un jardin ; j'étais caché par un massif d'arbres ;

nul ne se doutait que je pouvais être là. Deux personnes passèrent près de moi, permettez que je taise provisoirement leurs noms; elles causaient à voix basse, et cependant j'avais un tel intérêt à entendre leurs paroles, que je ne perdis pas un mot de ce qu'elles disaient. — Cela s'annonce lugubrement, si j'en crois votre pâleur et votre frisson, Morrel. — Oh! oui, bien lugubrement, mon ami! Il venait de mourir quelqu'un chez le maître du jardin où je me trouvais; l'une des deux personnes dont j'entendais la conversation était le maître de ce jardin, et l'autre était le médecin. Or le premier confiait au second ses craintes et ses douleurs; car c'était la seconde fois depuis un mois que la mort s'abattait, rapide et imprévue, sur cette maison, qu'on croirait désignée par quelque ange exterminateur à la colère de Dieu. — Ah! ah! » dit Montecristo en regardant fixement le jeune homme, et en tournant son fauteuil par un mouvement imperceptible de manière à se placer dans l'ombre, tandis que le jour frappait le visage de Maximilien. « — Oui, » continua celui-ci, « la mort était entrée deux fois dans cette maison en un mois. — Et que répondait le docteur? » demanda Montecristo. « — Il répondait... il répondait que cette mort n'était point naturelle, et qu'il fallait l'attribuer... — A quoi? — Au poison! — Vraiment! » dit Montecristo avec cette toux légère qui, dans les moments de suprême émotion, lui servait à déguiser soit sa rougeur, soit sa pâleur, soit l'attention même avec laquelle il écoutait; « vraiment, Maximilien, vous avez entendu de ces choses-là? — Oui, cher comte, je les ai entendues, et le docteur a ajouté que si pareil événement se renouvelait, il se croirait obligé d'en appeler à la justice. » Montecristo écoutait ou paraissait écouter avec le plus grand calme. « Eh bien! » dit Maximilien, « la mort a frappé une troisième fois, et ni le maître de la maison ni le docteur n'ont rien dit; la mort va frapper une quatrième fois, peut-être. Comte, à quoi croyez-vous que la connaissance de ce secret m'engage? —

Mon cher ami, » dit Montecristo, « vous me paraissez conter là une aventure que chacun de nous sait par cœur. La maison où vous avez entendu cela, je la connais, ou tout au moins j'en connais une pareille ; une maison où il y a un jardin, un père de famille, un docteur, une maison où il y a eu trois morts étranges et inattendues. Eh bien ! regardez-moi, moi qui n'ai point intercepté de confidence et qui cependant sais tout cela aussi bien que vous, est-ce que j'ai des scrupules de conscience ? Non ! cela ne me regarde pas, moi. Vous dites qu'un ange exterminateur semble désigner cette maison à la colère du Seigneur ; eh bien ! qui vous dit que votre supposition n'est pas une réalité ? Ne voyez pas les choses que ne veulent pas voir ceux qui ont intérêt à les voir. Si c'est la justice et non la colère de Dieu qui se promène dans cette maison, Maximilien, détournez la tête et laissez passer la justice de Dieu. »

Morrel frissonna. Il y avait quelque chose à la fois de lugubre, de solennel et de terrible dans l'accent du comte.

« D'ailleurs, » continua-t-il avec un changement de voix si marqué qu'on eût dit que ces dernières paroles ne sortaient pas de la bouche du même homme ; « d'ailleurs, qui vous dit que cela recommencera ? — Cela recommence, comte ! » s'écria Morrel, « et voilà pourquoi j'accours chez vous. — Eh bien ! que voulez-vous que j'y fasse, Morrel ? Voudriez-vous par hasard que je prévinsse M. le procureur du roi ? » Montecristo articula ces dernières paroles avec tant de clarté et avec une accentuation si vibrante, que Morrel, se levant tout à coup, s'écria : « — Comte ! comte ! vous savez de qui je veux parler, n'est-ce pas ? — Eh ! parfaitement, mon bon ami, et je vais vous le prouver en mettant les points sur les *i* ou plutôt les noms sur les hommes. Vous vous êtes promené un soir dans le jardin de M. de Villefort ; d'après ce que vous m'avez dit, je présume que c'est le soir de la mort de madame de Saint-Méran. Vous avez entendu M. de Villefort causer avec M. d'Avrigny de la mort de M. de

Saint-Méran et de celle non moins étonnante de la baronne. M. d'Avrigny disait qu'il croyait à un empoisonnement, et même à deux empoisonnements ; et vous voilà, vous honnête homme par excellence, vous voilà depuis ce moment occupé à palper votre cœur, à jeter la sonde dans votre conscience pour savoir s'il vous faut révéler ce secret ou le taire. Nous ne sommes plus au moyen âge, cher ami, et il n'y a plus de sainte-vehme, il n'y a plus de francs-juges ; que diable allez-vous demander à ces gens-là ? Conscience, que me veux-tu ? comme dit Sterne. Eh ! mon cher, laissez-les dormir s'ils dorment, laissez-les pâlir dans leurs insomnies s'ils ont des insomnies, et, pour l'amour de Dieu, dormez, vous qui n'avez pas de remords qui vous empêchent de dormir. » Une effroyable douleur se peignit sur les traits de Morrel ; il saisit la main de Montecristo. « — Mais cela recommence ! vous dis-je. — Eh bien ! » dit le comte, étonné de cette insistance à laquelle il ne comprenait rien, et regardant Maximilien plus attentivement, « laissez recommencer : c'est une famille d'Atrides ; Dieu les a condamnés, et ils subiront la sentence ; ils vont tous disparaître comme ces moines que les enfants fabriquent avec des cartes pliées, et qui tombent les uns après les autres sous le souffle de leur créateur, y en eût-il deux cents. C'était M. de Saint-Méran il y a trois mois ; c'était madame de Saint-Méran il y a deux mois ; c'était Barrois l'autre jour ; aujourd'hui c'est le vieux Noirtier ou la jeune Valentine. — Vous le saviez ? » s'écria Morrel dans un tel paroxysme de terreur que Montecristo tressaillit, lui que la chute du ciel eût trouvé impassible ; « vous le saviez et vous ne disiez rien ? — Eh ! que m'importe ! » reprit Montecristo en haussant les épaules, « est-ce que je connais ces gens-là, moi ? et faut-il que je perde l'un pour sauver l'autre ? Ma foi, non, car entre le coupable et la victime, je n'ai pas de préférence. — Mais moi, moi, » s'écria Morrel en hurlant de douleur, « moi, je l'aime ! — Vous aimez, qui ? » s'écria Montecristo en bondissant sur ses

pieds, et en saisissant les deux mains que Morrel élevait, en les tordant, vers le ciel. « — J'aime éperdument, j'aime en insensé, j'aime en homme qui donnerait tout son sang pour lui épargner une larme, j'aime Valentine de Villefort, qu'on assassine en ce moment, entendez-vous bien? je l'aime, et je demande à Dieu et à vous comment je puis la sauver! » Montecristo poussa un cri sauvage dont peuvent seuls se faire une idée ceux qui ont entendu le rugissement du lion blessé. « — Malheureux! » s'écria-t-il en se tordant les mains à son tour, « malheureux! tu aimes Valentine! tu aimes cette fille d'une race maudite! »

Jamais Morrel n'avait vu semblable expression; jamais œil si terrible n'avait flamboyé devant son visage; jamais le génie de la terreur, qu'il avait vu tant de fois apparaître, soit sur les champs de bataille, soit dans les nuits homicides de l'Algérie, n'avait secoué autour de lui de feux plus sinistres. Il recula épouvanté.

Quant à Montecristo, après cet éclat et ce bruit, il ferma un moment les yeux, comme ébloui par des éclairs intérieurs; pendant ce moment, il se recueillit avec tant de puissance, que l'on voyait peu à peu s'apaiser le mouvement onduleux de sa poitrine gonflée de tempêtes, comme on voit après la nuée se fondre sous le soleil les vagues turbulentes et écumeuses.

Ce silence, ce recueillement, cette lutte, durèrent vingt secondes à peu près. Puis le comte releva son front pâli. « Voyez, » dit-il d'une voix à peine altérée, « voyez, cher ami, comme Dieu sait punir de leur indifférence les hommes les plus fanfarons et les plus froids devant les terribles spectacles qu'il leur donne. Moi qui regardais, assistant impassible et curieux; moi qui regardais le développement de cette lugubre tragédie; moi qui, pareil au mauvais ange, riais du mal que font les hommes, à l'abri derrière le secret (et le secret est facile à garder pour les riches et pour les puissants), voilà qu'à mon tour je me sens mordu par ce ser-

pent dont je regardais la marche tortueuse, et mordu au cœur ! » Morrel poussa un sourd gémissement. « Allons, allons, » continua le comte, « assez de plaintes comme cela, soyez homme, soyez fort, soyez plein d'espoir, car je suis là, car je veille sur vous. » Morrel secoua tristement la tête. « Je vous dis d'espérer, me comprenez-vous? » s'écria Montecristo. « Sachez bien que jamais je ne mens, que jamais je ne me trompe. Il est midi, Maximilien, rendez grâce au ciel de ce que vous êtes venu à midi au lieu de venir ce soir, au lieu de venir demain matin. Écoutez donc ce que je vais vous dire, Morrel : il est midi ; si Valentine n'est pas morte à cette heure, elle ne mourra pas. — Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! » s'écria Morrel, « moi qui l'ai laissée mourante ! »

Montecristo appuya une main sur son front. Que se passa-t-il dans cette tête si lourde d'effrayants secrets? Que dit à cet esprit, implacable et humain à la fois, l'ange lumineux ou l'ange des ténèbres ? Dieu seul le sait !

Montecristo releva le front encore une fois, et cette fois il était calme comme l'enfant qui se réveille. « Maximilien, » dit-il, « retournez tranquillement chez vous ; je vous commande de ne pas faire un pas, de ne pas tenter une démarche, de ne pas laisser flotter sur votre visage l'ombre d'une préoccupation, je vous donnerai des nouvelles ; allez.—Mon Dieu! mon Dieu ! » dit Morrel, « vous m'épouvantez, comte, avec ce sang-froid. Pouvez-vous donc quelque chose contre la mort ? Êtes-vous plus qu'un homme? Êtes-vous un ange? Êtes-vous un dieu? » Et le jeune homme, qu'aucun danger n'avait jamais fait reculer d'un pas, reculait devant Montecristo, saisi d'une indicible terreur. Mais Montecristo le regarda avec un sourire à la fois si mélancolique et si doux, que Maximilien sentit les larmes poindre dans ses yeux. « — Je peux beaucoup, mon ami, » répondit le comte. « Allez, j'ai besoin d'être seul. »

Morrel, subjugué par ce prodigieux ascendant qu'exerçait

Montecristo sur tout ce qui l'entourait, n'essaya pas même de s'y soustraire. Il serra la main du comte et sortit. Seulement à la porte il s'arrêta pour attendre Baptistin, qu'il venait de voir apparaître au coin de la rue Matignon, et qui revenait tout courant.

Cependant Villefort et d'Avrigny avaient fait diligence. A leur retour Valentine était encore évanouie, et le médecin avait examiné la malade avec le soin que commandait la circonstance, et avec une profondeur que doublait la connaissance du secret. Villefort, suspendu à son regard et à ses lèvres, attendait le résultat de l'examen. Noirtier, plus pâle que la jeune fille, plus avide d'une solution que Villefort lui-même, attendait aussi, et tout en lui se faisait intelligence et sensibilité. Enfin d'Avrigny laissa échapper lentement ces paroles : « Elle vit encore. — Encore ? » s'écria Villefort, « oh ! docteur, quel terrible mot vous avez prononcé là ! — Oui, » dit le médecin, « je répète ma phrase : elle vit encore, et j'en suis bien surpris. — Mais est-elle sauvée ? » demanda le père. « — Oui, puisqu'elle vit. »

En ce moment le regard de d'Avrigny rencontra l'œil de Noirtier. Il étincelait d'une joie si extraordinaire, d'une pensée tellement riche et féconde, que le médecin en fut frappé. Il laissa retomber sur le fauteuil la jeune fille dont les lèvres se dessinaient à peine, tant pâles et blanches elles étaient, à l'unisson du reste du visage, et demeura immobile, et regardant Noirtier par qui tout mouvement du docteur était attendu et commenté.

« Monsieur, » dit alors d'Avrigny à Villefort, « appelez la femme de chambre de mademoiselle Valentine, s'il vous plaît. » Villefort quitta la tête de sa fille qu'il soutenait, et courut lui-même appeler la femme de chambre. Aussitôt que Villefort eut refermé la porte, d'Avrigny s'approcha de Noirtier. « Vous avez quelque chose à me dire ? » demanda-t-il. Le vieillard cligna expressivement des yeux ; c'était, on se le rappelle, le seul signe affirmatif qui fût à sa disposition.

« A moi seul? — Oui, » fit Noirtier. « — Bien, je demeurerai avec vous. » En ce moment Villefort rentra, suivi de la femme de chambre; derrière la femme de chambre marchait madame de Villefort. «—Mais qu'a donc cette chère enfant? » s'écria-t-elle; « elle sort de chez moi, et elle s'est bien plainte d'être indisposée, mais je n'avais pas cru que c'était sérieux. » Et la jeune femme, les larmes aux yeux et avec toutes les marques d'affection d'une véritable mère, s'approcha de Valentine, dont elle prit la main. D'Avrigny continuait de regarder Noirtier; il vit les yeux du vieillard se dilater et s'arrondir, ses joues blêmir et trembler; la sueur perla sur son front. « — Ah! » fit-il involontairement en suivant la direction du regard de Noirtier, c'est-à-dire en fixant ses yeux sur madame de Villefort qui répétait : « — Cette pauvre enfant sera mieux dans son lit. Venez, Fanny, nous la coucherons. »

M. d'Avrigny, qui voyait dans cette proposition un moyen de rester seul avec Noirtier, fit signe de la tête que c'était effectivement ce qu'il y avait de mieux à faire, mais il défendit qu'elle ne prît rien au monde que ce qu'il ordonnerait. On emporta Valentine qui était revenue à la connaissance, mais qui était incapable d'agir et presque de parler, tant ses membres étaient brisés par la secousse qu'elle venait d'éprouver. Cependant elle eut la force de saluer d'un coup d'œil son grand-père, dont il semblait qu'on arrachât l'âme en l'emportant.

D'Avrigny suivit la malade, termina ses prescriptions, ordonna à Villefort de prendre un cabriolet, d'aller en personne chez le pharmacien faire préparer devant lui les potions ordonnées, de les rapporter lui-même et de l'attendre dans la chambre de sa fille. Puis après avoir renouvelé l'injonction de ne rien laisser prendre à Valentine, il redescendit chez Noirtier, ferma soigneusement les portes, et après s'être assuré que personne n'écoutait : « Voyons, » dit-il, « vous savez quelque chose sur cette maladie de votre pe-

tite-fille? — Oui, » fit le vieillard. « — Écoutez, nous n'avons pas de temps à perdre, je vais vous interroger et vous me répondrez. » Noirtier fit signe qu'il était prêt à répondre. « Avez-vous prévu l'accident qui est arrivé aujourd'hui à Valentine? — Oui. » D'Avrigny réfléchit un instant; puis se rapprochant de Noirtier : « — Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, » ajouta-t-il, « mais nul indice ne doit être négligé dans la situation terrible où nous sommes. Vous avez vu mourir le pauvre Barrois? » Noirtier leva les yeux au ciel. « Savez-vous de quoi il est mort? » demanda d'Avrigny en posant sa main sur l'épaule de Noirtier. « — Oui, » répondit le vieillard. « — Pensez-vous que sa mort ait été naturelle? » Quelque chose comme un sourire s'esquissa sur les lèvres inertes de Noirtier. « Alors l'idée que Barrois avait été empoisonné vous est venue? — Oui. — Croyez-vous que le poison dont il a été victime lui ait été destiné? — Non. — Maintenant pensez-vous que ce soit la même main qui a frappé Barrois, en voulant frapper un autre, qui frappe aujourd'hui Valentine? — Oui. — Elle va donc succomber aussi? » demanda d'Avrigny en fixant son regard profond sur Noirtier. Et il attendit l'effet de cette phrase sur le vieillard. « — Non! » répondit-il avec un air de triomphe qui eût pu dérouter toutes les conjectures du plus habile devin. « — Alors vous espérez? » dit d'Avrigny avec surprise. « — Oui. — Qu'espérez-vous? » Le vieillard fit comprendre des yeux qu'il ne pouvait répondre. « Ah! oui, c'est vrai, » murmura d'Avrigny. Puis revenant à Noirtier : « Vous espérez, » dit-il, « que l'assassin se lassera? — Non. — Alors vous espérez que le poison sera sans effet sur Valentine? — Oui. — Car je ne vous apprends rien, n'est-ce pas, » ajouta d'Avrigny, « en vous disant qu'on vient d'essayer de l'empoisonner? » Le vieillard fit signe des yeux qu'il ne conservait aucun doute à ce sujet. « Alors comment espérez-vous que Valentine échappera? » Noirtier tint avec obstination ses yeux fixés du même côté; d'Avrigny suivit la direction

de ses yeux, et vit qu'ils étaient attachés sur une bouteille contenant la potion qu'on lui apportait tous les matins. « Ah! ah! » dit d'Avrigny, frappé d'une idée subite, « auriez-vous eu l'idée...? » Noirtier ne le laissa point achever. « — Oui, » fit-il. « — De la prémunir contre le poison... — Oui. — En l'habituant peu à peu... — Oui, oui, oui, » fit Noirtier, enchanté d'être compris. « — En effet, vous m'avez entendu dire qu'il entrait de la brucine dans les potions que je vous donne? — Oui. — Et en l'accoutumant à ce poison, vous avez voulu neutraliser les effets d'un poison pareil? » Même joie triomphante de Noirtier. « Et vous y êtes parvenu en effet, » s'écria d'Avrigny. « Sans cette précaution, Valentine était tuée aujourd'hui, tuée sans secours possible, tuée sans miséricorde; la secousse a été violente, mais elle n'a été qu'ébranlée, et de cette fois du moins Valentine ne mourra pas. » Une joie surhumaine épanouissait les yeux du vieillard, levés au ciel avec une expression de reconnaissance infinie.

En ce moment Villefort rentra. « Tenez, docteur, » dit-il, « voici ce que vous avez demandé. — Cette potion a été préparée devant vous? — Oui, » répondit le procureur du roi. « — Elle n'est pas sortie de vos mains? — Non. » D'Avrigny prit la bouteille, versa quelques gouttes du breuvage qu'elle contenait dans le creux de sa main et les avala. « — Bien, » dit-il, « montons chez Valentine, j'y donnerai mes instructions à tout le monde, et vous veillerez vous-même, M. de Villefort, à ce que personne ne s'en écarte. »

Au moment où d'Avrigny rentrait dans la chambre de Valentine, accompagné de Villefort, un prêtre italien, à la démarche sévère, aux paroles calmes et décidées, louait pour son usage la maison attenante à l'hôtel habité par M. de Villefort. On ne put savoir en vertu de quelle transaction les trois locataires de cette maison déménagèrent deux heures après : mais le bruit qui courut généralement dans le quartier fut que la maison n'était pas solidement

assise sur ses fondations et menaçait ruine, ce qui n'empêcha point le nouveau locataire de s'y établir avec son modeste mobilier le jour même, vers les cinq heures. Ce bail fut fait pour trois, six ou neuf ans par le nouveau locataire, qui, selon l'habitude établie par les propriétaires, paya six mois d'avance; ce nouveau locataire, qui, ainsi que nous l'avons dit, était Italien, s'appelait il signor Giacomo Busoni.

Des ouvriers furent immédiatement appelés, et la nuit même les rares passants attardés au haut du faubourg voyaient avec surprise les charpentiers et les maçons occupés à reprendre en sous-œuvre la maison chancelante.

VIII

LE PÈRE ET LA FILLE.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, madame Danglars venir annoncer officiellement à madame de Villefort le prochain mariage de mademoiselle Eugénie Danglars avec M. Andrea Cavalcanti. Cette annonce officielle, qui indiquait ou semblait indiquer une résolution prise par tous les intéressés à cette grande affaire, avait cependant été précédée d'une scène dont nous devons compte à nos lecteurs. Nous les prierons donc de faire un pas en arrière, et de se transporter, le matin même de cette journée aux grandes catastrophes, dans ce beau salon si bien doré que

nous leur avons fait connaître et qui faisait l'orgueil de son propriétaire, M. le baron Danglars.

Dans ce salon en effet, vers les dix heures du matin, se promenait depuis quelques minutes, tout pensif et visiblement inquiet, le banquier lui-même regardant à chaque porte et s'arrêtant à chaque bruit. Lorsque sa somme de patience fut épuisée, il appela le valet de chambre. « Étienne, » lui dit-il, « voyez donc pourquoi mademoiselle Eugénie m'a prié de l'attendre au salon, et informez-vous pourquoi elle m'y fait attendre si longtemps. » Cette bouffée de mauvaise humeur exhalée, le baron reprit un peu de calme.

En effet, mademoiselle Danglars, après son réveil, avait fait demander une audience à son père, et avait désigné le salon doré comme le lieu de cette audience. La singularité de cette démarche, son caractère officiel surtout, n'avaient pas médiocrement surpris le banquier, qui avait immédiatement obtempéré au désir de sa fille en se rendant le premier au salon.

Étienne revint bientôt de son ambassade. « La femme de chambre de mademoiselle, » dit-il, « m'a annoncé que mademoiselle achevait sa toilette et ne tarderait pas à venir. »

Danglars fit un signe de tête indiquant qu'il était satisfait. Danglars, vis-à-vis du monde et même vis-à-vis de ses gens, affectait le bonhomme et le père faible : c'était une face du rôle qu'il s'était imposé dans la comédie populaire qu'il jouait; c'était une physionomie qu'il avait adoptée et qui lui semblait convenir comme il convenait aux profils droits des masques des pères du théâtre antique d'avoir la lèvre retroussée et riante, tandis que le côté gauche avait la lèvre abaissée et pleurnicheuse. Hâtons-nous de dire que, dans l'intimité, la lèvre retroussée et riante descendait au niveau de la lèvre abaissée et pleurnicheuse; de sorte que, pour la plupart du temps, le bonhomme disparaissait pour faire place au mari brutal et au père absolu.

« Pourquoi diable cette folle, qui veut me parler, à ce qu'elle prétend, » murmurait Danglars, « ne vient-elle pas simplement dans mon cabinet, » pensait-il, « et pourquoi surtout veut-elle me parler? »

Il roulait pour la vingtième fois cette pensée inquiétante dans son cerveau, lorsque la porte s'ouvrit et qu'Eugénie parut, vêtue d'une robe de satin noir brochée de fleurs mates de la même couleur, coiffée en cheveux et gantée, comme s'il se fût agi d'aller s'asseoir dans son bon fauteuil du Théâtre-Italien.

« Eh bien, Eugénie, qu'y a-t-il donc? » s'écria le père, « et pourquoi le salon solennel, tandis qu'on est si bien dans mon cabinet? — Vous avez parfaitement raison, monsieur, » répondit Eugénie en faisant signe à son père qu'il pouvait s'asseoir, « et vous venez de poser là deux questions qui résument d'avance toute la conversation que nous allons avoir. Je vais donc répondre à toutes deux, et, contre les lois de l'habitude, à la seconde d'abord comme étant la moins complexe. J'ai choisi le salon, monsieur, pour lieu de rendez-vous, afin d'éviter les impressions désagréables et les influences du cabinet d'un banquier. Ces livres de caisse, si bien dorés qu'ils soient, ces tiroirs fermés comme des portes de forteresses, ces masses de billets de banque qui viennent on ne sait d'où, et ces quantités de lettres qui viennent d'Angleterre, de Hollande, d'Espagne, des Indes, de la Chine et du Pérou, agissent en général étrangement sur l'esprit d'un père, et lui font oublier qu'il est dans le monde un intérêt plus grand et plus sacré que celui de la position sociale et l'opinion de ses commettants : j'ai donc choisi ce salon où vous voyez, souriants et heureux dans leurs cadres magnifiques, votre portrait, le mien, celui de ma mère, et toutes sortes de paysages pastoraux et de bergeries attendrissantes. Je me fie beaucoup à la puissance des impressions extérieures; peut-être, vis-à-vis de vous surtout, est-ce une erreur; mais que voulez-vous? je ne

serais pas artiste s'il ne me restait pas quelques illusions. — Très-bien, » répondit M. Danglars qui avait écouté la tirade avec un imperturbable sang-froid, mais sans en comprendre une parole, absorbé qu'il était, comme tout homme plein d'arrière-pensées, à chercher le fil de sa propre idée dans les idées de l'interlocuteur. « — Voilà donc le second point éclairci, ou à peu près, » dit Eugénie sans le moindre trouble et avec cet aplomb tout masculin qui caractérisait son geste et sa parole, « et vous me paraissez satisfait de l'explication. Maintenant, revenons au premier : vous me demandiez pourquoi j'avais sollicité cette audience; je vais vous le dire en deux mots, monsieur; voici : Je ne veux pas épouser M. le comte Andrea Cavalcanti. » Danglars fit un bond sur son fauteuil, et de la secousse leva à la fois les yeux et les bras au ciel. « Mon Dieu, oui, monsieur, » continua Eugénie, toujours aussi calme; « vous êtes étonné, je le vois bien ; car depuis que toute cette petite affaire est en train, je n'ai point manifesté la plus petite opposition, certaine que je suis toujours, le moment venu, d'opposer franchement aux gens qui ne m'ont point consultée, et aux choses qui me déplaisent, une volonté franche et absolue. Cependant, cette fois, cette tranquillité, cette passivité, comme disent les philosophes, venait d'une autre source; elle venait de ce que, fille soumise et dévouée... » (un léger sourire se dessina sur les lèvres empourprées de la jeune fille) « je m'essayais à l'obéissance. — Eh bien? » demanda Danglars. « — Eh bien! monsieur, » reprit Eugénie, « j'ai essayé jusqu'au bout de mes forces, et maintenant que le moment est arrivé, malgré tous les efforts que j'ai tentés sur moi-même, je me sens incapable d'obéir.—Mais enfin, » dit Danglars qui, esprit secondaire, semblait d'abord tout abasourdi du poids de cette impitoyable logique dont le flegme accusait tant de préméditation et de force de volonté, « la raison de ce refus, Eugénie? la raison? — La raison, » répliqua la jeune fille, « oh! mon Dieu! ce n'est point que

7.

l'homme soit plus laid, soit plus sot, ou soit plus désagréable qu'un autre, non; M. Andrea Cavalcanti peut même passer, près de ceux qui regardent les hommes au visage et à la taille, pour être d'un assez beau modèle. Ce n'est pas non plus parce que mon cœur est moins touché de celui-là que de tout autre; ceci serait une raison de pensionnaire, que je regarde comme tout à fait au-dessous de moi; je n'aime absolument personne, monsieur, vous le savez bien, n'est-ce pas? Je ne vois donc pas pourquoi, sans nécessité absolue, j'irais embarrasser ma vie d'un éternel compagnon. Est-ce que le sage n'a point dit quelque part : *Rien de trop*; et ailleurs : *Portez tout avec vous-même?* On m'a même appris ces deux aphorismes en latin et en grec; l'un est, je crois, de Phèdre, et l'autre de Bias. Eh bien! mon cher père, dans le naufrage de la vie, car la vie est le naufrage éternel de nos espérances, je jette à la mer mon bagage inutile, voilà tout, et je reste avec ma volonté, disposée à vivre parfaitement seule, et par conséquent parfaitement libre. — Malheureuse! malheureuse! » murmura Danglars pâlissant, car il connaissait par une longue expérience la solidité de l'obstacle qu'il rencontrait si soudainement. « — Malheureuse! » reprit Eugénie, « malheureuse! dites-vous, monsieur? Mais non pas, en vérité, et l'exclamation me paraît tout à fait théâtrale et affectée. Heureuse, au contraire, car je vous le demande, que me manque-t-il? Le monde me trouve belle, c'est quelque chose pour être accueillie favorablement. J'aime les bons accueils, moi; ils épanouissent les visages, et ceux qui m'entourent me paraissent alors beaucoup moins laids. Je suis douée de quelque esprit, et d'une certaine sensibilité relative qui me permet de tirer de l'existence générale, pour la faire entrer dans la mienne, ce que j'y trouve de bon, comme fait le singe lorsqu'il casse la noix verte pour en tirer ce qu'elle contient. Je suis riche, car vous avez une des belles fortunes de France, car je suis votre fille unique, et vous n'êtes point tenace au degré où

le sont les pères de la Porte-Saint-Martin et de la Gaieté qui déshéritent leurs filles parce qu'elles ne veulent pas leur donner de petits-enfants. D'ailleurs la loi prévoyante vous a ôté le droit de me déshériter, du moins tout à fait, comme elle vous a ôté le pouvoir de me contraindre à épouser monsieur tel ou tel. Ainsi, belle, spirituelle, ornée de quelque talent, comme on dit dans les opéras-comiques, et riche, mais c'est le bonheur, cela, monsieur ; pourquoi donc m'appelez-vous malheureuse ? »

Danglars, voyant sa fille souriante et fière jusqu'à l'insolence, ne put réprimer un mouvement de brutalité qui se trahit par un éclat de voix, mais ce fut le seul. Sous le regard interrogateur de sa fille, en face de ce beau sourcil noir froncé par l'interrogation, il se retourna avec prudence et se calma aussitôt, dompté par la main de fer de la circonspection. « En effet, ma fille, » répondit-il avec un sourire, « vous êtes tout ce que vous vous vantez d'être, hormis une seule chose, ma fille, je ne veux pas trop brusquement vous dire laquelle, j'aime mieux vous la laisser deviner. » Eugénie regarda Danglars fort surprise qu'on lui contestât l'un des fleurons de la couronne d'orgueil qu'elle venait de poser si superbement sur sa tête. « Ma fille, » continua le banquier, « vous m'avez parfaitement expliqué quels étaient les sentiments qui présidaient aux résolutions d'une fille comme vous quand elle a décidé qu'elle ne se mariera point ; maintenant c'est à moi de vous dire quels sont les motifs d'un père comme moi quand il a décidé que sa fille se mariera. » Eugénie s'inclina, non pas en fille soumise qui écoute, mais en adversaire prêt à discuter, qui attend. « Ma fille, » continua Danglars, « quand un père demande à sa fille de prendre un époux, il a toujours une raison quelconque pour désirer son mariage. Les uns sont atteints de la manie que vous disiez tout à l'heure, c'est-à-dire de se voir revivre dans leurs petits-fils. Je n'ai pas cette faiblesse, je commence par vous le dire ; les joies de la famille

me sont à peu près indifférentes, à moi. Je puis avouer cela à une fille que je sais assez philosophe pour comprendre cette indifférence et pour ne pas m'en faire un crime. — A la bonne heure, » dit Eugénie; « parlons franc, monsieur, j'aime cela. — Oh ! » dit Danglars, « vous voyez que sans partager, en thèse générale, votre sympathie pour la franchise, je m'y soumets quand je crois que la circonstance m'y invite. Je continuerai donc. Je vous ai proposé un mari, non pas pour vous, car, en vérité, je ne pensais pas le moins du monde à vous en ce moment (vous aimez la franchise, en voilà, j'espère) ; mais parce que j'avais besoin que vous prissiez cet époux le plus tôt possible, pour certaines combinaisons commerciales que je suis en train d'établir en ce moment. » Eugénie fit un mouvement. « C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, ma fille, et il ne faut pas m'en vouloir, car c'est vous qui m'y forcez ; c'est malgré moi, vous le comprenez bien, que j'entre dans ces explications arithmétiques, avec une artiste comme vous, qui craint d'entrer dans le cabinet d'un banquier pour y percevoir, les philosophes disent aussi cela, je crois, pour y percevoir des impressions ou des sensations désagréables et antipoétiques. Mais dans ce cabinet de banquier, dans lequel cependant vous avez bien voulu entrer avant-hier pour me demander les mille francs que je vous accorde chaque mois pour vos fantaisies, sachez, ma chère demoiselle, qu'on apprend beaucoup de choses à l'usage même des jeunes personnes qui ne veulent pas se marier. On y apprend par exemple, et par égard pour votre susceptibilité nerveuse je vous l'apprendrai dans ce salon, on y apprend que le crédit d'un banquier est sa vie physique et morale, que le crédit soutient l'homme comme le souffle anime le corps, et M. de Montecristo m'a fait un jour là-dessus un discours que je n'ai jamais oublié. On y apprend qu'à mesure que le crédit se retire, le corps devient cadavre, et que cela doit arriver dans fort peu de temps au banquier qui s'honore d'être le père d'une fille si

bonne logicienne. » Mais Eugénie, au lieu de se courber, se redressa sous le coup. « — Ruiné ! » dit-elle. « — Vous avez trouvé l'expression juste, ma fille, la bonne expression, » dit Danglars en fouillant sa poitrine avec ses ongles, tout en conservant sur sa rude figure le sourire de l'homme sans cœur, mais non sans esprit; « ruiné! c'est cela. — Ah ! » fit Eugénie. « — Oui, ruiné ! Eh bien ! le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur ! comme dit le poëte tragique. Maintenant, ma fille, apprenez de ma bouche comment ce malheur peut, par vous, devenir moindre, je ne dirai pas pour moi, mais pour vous. — Oh ! » s'écria Eugénie, « vous êtes mauvais physionomiste, monsieur, si vous vous figurez que c'est pour moi que je déplore la catastrophe que vous m'exposez. Moi ruinée ! Et que m'importe? Ne me reste-t-il pas mon talent ? Ne puis-je pas comme la Pasta, comme la Malibran, comme la Grisi, me faire ce que vous ne m'eussiez jamais donné, quelle que fût votre fortune, cent ou cent cinquante mille livres de rente que je ne devrai qu'à moi seule, et qui, au lieu de m'arriver comme m'arrivaient ces pauvres douze mille francs que vous me donniez avec des regards rechignés et des paroles de reproche sur ma prodigalité, me viendront accompagnés d'acclamations, de bravos et de fleurs? Et quand je n'aurais pas ce talent dont votre sourire me prouve que vous doutez, ne me resterait-il pas encore ce furieux amour de l'indépendance, qui me tiendra toujours lieu de tous les trésors, et qui domine en moi jusqu'à l'instinct de la conservation ? Non, ce n'est pas pour moi que je m'attriste, je saurai toujours bien me tirer d'affaire, moi ; mes livres, mes crayons, mon piano, toutes choses qui ne coûtent pas cher et que je pourrai toujours me procurer, me resteront toujours. Vous pensez peut-être que je m'afflige pour madame Danglars ? Détrompez-vous encore; ou je me trompe grossièrement, ou ma mère a pris toutes ses précautions contre la catastrophe qui vous menace et qui passera sans l'atteindre; elle s'est mise à l'abri, je l'espère, et

ce n'est pas en veillant sur moi qu'elle a pu se distraire de ses préoccupations de fortune; car, Dieu merci, elle m'a laissé toute mon indépendance sous le prétexte que j'aimais ma liberté. Oh! non, monsieur, depuis mon enfance, j'ai vu se passer trop de choses autour de moi, je les ai toutes trop bien comprises, pour que le malheur fasse sur moi plus d'impression qu'il ne mérite de le faire; depuis que je me connais, je n'ai été aimée de personne; tant pis! cela m'a conduite tout naturellement à n'aimer personne, tant mieux! Maintenant vous avez ma profession de foi.—Alors,» dit Danglars, pâle d'un courroux qui ne prenait point sa source dans l'amour paternel offensé, « alors, mademoiselle, vous persistez à vouloir consommer ma ruine? — Votre ruine? Moi, » dit Eugénie, « consommer votre ruine? Que voulez-vous dire? Je ne comprends pas. — Tant mieux, cela me laisse un rayon d'espoir; écoutez. — J'écoute, » dit Eugénie en regardant si fixement son père, qu'il fallut à celui-ci un effort pour qu'il ne baissât point les yeux sous le regard puissant de la jeune fille. « — M. Cavalcanti, » continua Danglars, « vous épouse, et, en vous épousant, vous apporte trois millions de dot qu'il place chez moi. — Ah! fort bien, » fit avec un souverain mépris Eugénie, tout en lissant ses gants l'un sur l'autre. « — Vous pensez que je vous ferai tort de ces trois millions? » dit Danglars, « pas du tout. Ces trois millions sont destinés à en produire au moins dix. J'ai obtenu avec un banquier, mon confrère, la concession d'un chemin de fer, seule industrie qui de nos jours présente ces chances fabuleuses de succès immédiat qu'autrefois Law appliqua, pour les bons Parisiens, ces éternels badauds de la spéculation, à un Mississipi fantastique. Par mon calcul on doit posséder un millionième de rail comme on possédait autrefois un arpent de terre en friche sur les bords de l'Ohio. C'est un placement hypothécaire, ce qui est un progrès, comme vous voyez, puisqu'on aura au moins dix, quinze, vingt, cent livres de fer en échange de son argent! Eh bien!

je dois d'ici à huit jours déposer pour mon compte quatre millions ; ces quatre millions, je vous le dis, en produiront dix ou douze. — Mais pendant cette visite que je vous ai faite avant-hier, monsieur, et dont vous voulez bien vous souvenir, » reprit Eugénie, « je vous ai vu encaisser, c'est le terme, n'est-ce pas? cinq millions et demi ; vous m'avez même montré la chose en deux bons sur le trésor, et vous vous étonniez qu'un papier ayant une si grande valeur n'éblouît pas mes yeux comme ferait un éclair. — Oui, mais ces cinq millions et demi ne sont point à moi et sont seulement une preuve de la confiance que l'on a en moi ; mon titre de banquier populaire m'a valu la confiance des hôpitaux, et les cinq millions et demi sont aux hôpitaux ; dans tout autre temps je n'hésiterais pas à m'en servir, mais aujourd'hui l'on sait les grandes pertes que j'ai faites, et, comme je vous l'ai dit, le crédit commence à se retirer de moi. D'un moment à l'autre, l'administration peut réclamer le dépôt, et si je l'ai employé à autre chose, je suis forcé de faire une banqueroute honteuse. Je ne méprise pas les banqueroutes, croyez-le bien, mais les banqueroutes qui enrichissent et non celles qui ruinent. Or que vous épousiez M. Cavalcanti, que je touche les trois millions de la dot, ou même que l'on croie que je vais les toucher, mon crédit se raffermit, et ma fortune, qui depuis un mois ou deux s'est engouffrée dans des abîmes creusés sous mes pas par une fatalité inconcevable, se rétablit. Me comprenez-vous? — Parfaitement ; vous me mettez en gage pour trois millions, n'est-ce pas ? — Plus la somme est forte, plus elle est flatteuse ; elle vous donne une idée de votre valeur. — Merci. Un dernier mot, monsieur ; me promettez-vous de vous servir tant que vous le voudrez du chiffre de cette dot que doit apporter M. Cavalcanti, mais de ne pas toucher à la somme? Ceci n'est point une affaire d'égoïsme, c'est une affaire de délicatesse. Je veux bien servir à réédifier votre fortune, mais je ne veux pas être votre complice dans la ruine des autres. —

Mais puisque je vous dis, » s'écria Danglars, « qu'avec ces trois millions... — Croyez-vous vous tirer d'affaire, monsieur, sans avoir besoin de toucher à ces trois millions? — Je l'espère, mais à la condition toujours que le mariage, en se faisant, consolidera mon crédit. — Pourrez-vous payer à M. Cavalcanti les cinq cent mille francs que vous me donnez par mon contrat? — En revenant de la mairie, il les touchera. — Bien! — Comment, bien? que voulez-vous dire? — Je veux dire qu'en me demandant ma signature, n'est-ce pas, vous me laissez absolument libre de ma personne? — Absolument. — Alors, *bien*, comme je vous disais, monsieur; je suis prête à épouser M. Cavalcanti. — Mais quels sont vos projets? — Ah! c'est mon secret. Où serait ma supériorité sur vous si, ayant le vôtre, je vous livrais le mien? » Danglars se mordit les lèvres. « — Ainsi, » dit-il, « vous êtes prête à faire les quelques visites officielles qui sont absolument indispensables? — Oui, » répondit Eugénie. « — Et à signer le contrat dans trois jours? — Oui. — Alors à mon tour, c'est moi qui vous dis : Bien! » Et Danglars prit la main de sa fille et la serra entre les siennes. Mais, chose extraordinaire, pendant ce serrement de main, le père n'osa pas dire : « Merci, mon enfant! » la fille n'eut pas un sourire pour son père. « — La conférence est finie?» demanda Eugénie en se levant. Danglars fit signe de la tête qu'il n'avait plus rien à dire.

Cinq minutes après, le piano retentissait sous les doigts de mademoiselle d'Armilly, et mademoiselle Danglars chantait la malédiction de Brabantio sur Desdemona. A la fin du morceau, Étienne entra et annonça à Eugénie que les chevaux étaient à la voiture et que la baronne l'attendait pour faire ses visites. Nous avons vu les deux femmes passer chez Villefort, d'où elles sortirent pour continuer leurs courses.

IX

LE CONTRAT.

Trois jours après la scène que nous venons de raconter, c'est-à-dire vers les cinq heures de l'après-midi du jour fixé pour la signature du contrat de mademoiselle Eugénie Danglars et d'Andrea Cavalcanti, que le banquier s'était obstiné à maintenir prince ; comme une brise fraîche faisait frissonner toutes les feuilles du petit jardin situé en avant de la maison du comte de Montecristo, au moment où celui-ci se préparait à sortir, et tandis que ses chevaux l'attendaient en frappant du pied, maintenus par la main du cocher assis déjà depuis un quart d'heure sur le siége, l'élégant phaéton avec lequel nous avons déjà plusieurs fois fait connaissance, et notamment pendant la soirée d'Auteuil, vint tourner rapidement l'angle de la porte d'entrée, et lança plutôt qu'il ne déposa sur les degrés du perron M. Andrea Cavalcanti, aussi doré, aussi rayonnant que si lui, de son côté, eût été sur le point d'épouser une princesse.

Il s'informa de la santé du comte avec cette familiarité qui lui était habituelle, et, escaladant légèrement le premier étage, le rencontra lui-même au haut de l'escalier.

A la vue du jeune homme, le comte s'arrêta. Quant à Andrea Cavalcanti, il était lancé, et quand il était lancé, rien ne l'arrêtait. « Eh ! bonjour, cher M. de Montecristo, » dit-il au comte. « — Ah ! M. Andrea ! » fit celui-ci avec sa voix demi-railleuse ; « comment vous portez-vous ? — A merveille ! comme vous voyez. Je viens causer avec vous de

mille choses; mais d'abord, sortiez-vous ou rentriez-vous? — Je sortais, monsieur. — Alors, pour ne point vous retarder, je monterai, si vous le voulez bien, dans votre calèche, et Tom nous suivra conduisant mon phaéton à la remorque. — Non, » dit avec un imperceptible sourire de mépris le comte, qui ne se souciait pas d'être en compagnie du jeune homme; « non, je préfère vous donner audience ici, cher M. Andrea; on cause mieux dans une chambre, et l'on n'a pas de cocher qui surprenne vos paroles au vol. »

Le comte rentra donc dans un petit salon faisant partie du premier étage, s'assit, et fit, en croisant ses jambes l'une sur l'autre, signe au jeune homme de s'asseoir à son tour. Andrea prit son air le plus riant. « Vous savez, cher comte, » dit-il, « que la cérémonie a lieu ce soir? A neuf heures on signe le contrat chez le beau-père. — Ah! vraiment? » dit Montecristo. « — Comment! est-ce une nouvelle que je vous apprends? et n'étiez-vous pas prévenu de cette solennité par M. Danglars? — Si fait, » dit le comte, « j'ai reçu une lettre de lui hier; mais je ne crois pas que l'heure y fût indiquée. — C'est possible; le beau-père aura compté sur la notoriété publique. — Eh bien! » dit Montecristo, « vous voilà heureux, M. Cavalcanti : c'est une alliance des plus sortables que vous contractez là; et puis mademoiselle Danglars est jolie. — Mais, oui, » répondit Cavalcanti avec un accent plein de modestie. « — Elle est surtout fort riche, à ce que je crois, du moins, » dit Montecristo. « — Fort riche, vous croyez? » répéta le jeune homme. « — Sans doute; on dit que M. Danglars cache pour le moins la moitié de sa fortune. — Et il avoue quinze ou vingt millions, » dit Andrea avec un regard étincelant de joie. « — Sans compter, » ajouta Montecristo, « qu'il est à la veille d'entrer dans un genre de spéculation déjà un peu usé aux États-Unis et en Angleterre, mais tout à fait neuf en France. — Oui, oui, je sais ce dont vous voulez parler; le chemin de fer dont il vient d'obtenir l'adjudica-

tion, n'est-ce pas? — Justement! il gagnera au moins, c'est l'avis général, au moins dix millions dans cette affaire. — Dix millions! vous croyez? c'est magnifique! » dit Cavalcanti, qui se grisait à ce bruit métallique de paroles dorées. « — Sans compter, » reprit Montecristo, « que toute cette fortune vous reviendra, et que c'est justice, puisque mademoiselle Danglars est fille unique. D'ailleurs votre fortune à vous, votre père me l'a dit du moins, est presque égale à celle de votre fiancée. Mais laissons là un peu les affaires d'argent. Savez-vous, M. Andrea, que vous avez un peu lestement et habilement mené toute cette affaire? — Mais pas mal, pas mal, » dit le jeune homme; « j'étais né pour être diplomate. — Eh bien! on vous fera entrer dans la diplomatie; la diplomatie, vous le savez, ne s'apprend pas: c'est une chose d'instinct... Le cœur est donc pris? — En vérité, j'en ai peur, » répondit Andrea du ton dont il avait vu au Théâtre-Français Dorante ou Valère répondre à Alceste. « — Vous aime-t-on un peu? — Il le faut bien, » dit Andrea avec un sourire vainqueur, « puisqu'on m'épouse. Mais cependant n'oublions pas un grand point. — Lequel? — C'est que j'ai été singulièrement aidé dans tout ceci. — Bah! — Certainement. — Par les circonstances? — Non, par vous. — Par moi? laissez donc, prince, » dit Montecristo en appuyant avec affectation sur le titre. « Qu'ai-je pu faire pour vous? Est-ce que votre nom, votre position sociale et votre mérite ne suffisaient point? — Non, » dit Andrea, « non; et vous avez beau dire, M. le comte, je maintiens, moi, que la position d'un homme tel que vous a plus fait que mon nom, ma position sociale et mon mérite. — Vous vous abusez complétement, monsieur, » dit froidement Montecristo, qui sentit l'adresse perfide du jeune homme, et qui comprit la portée de ses paroles; « ma protection ne vous a été acquise qu'après connaissance prise de l'influence et de la fortune de monsieur votre père; car enfin qui m'a procuré, à moi qui ne vous

avais jamais vus, ni vous ni l'illustre auteur de vos jours, le bonheur de votre connaissance? Ce sont deux de mes bons amis, lord Wilmore et l'abbé Busoni. Qui m'a encouragé, non pas à vous servir de garantie, mais à vous patroner? C'est le nom de votre père, si connu et si honoré en Italie; personnellement, moi je ne vous connais pas. » Ce calme, cette parfaite aisance firent comprendre à Andrea qu'il était pour le moment étreint par une main plus musculeuse que la sienne, et que l'étreinte n'en pouvait être facilement brisée. « — Ah çà! mais, » dit-il, « mon père a donc vraiment une bien grande fortune, M. le comte? — Il paraît que oui, monsieur, » répondit Montecristo. « — Savez-vous si la dot qu'il m'a promise est arrivée? — J'en ai reçu la lettre d'avis. — Mais les trois millions? — Les trois millions sont en route, selon toute probabilité. — Je les toucherai donc réellement? — Mais, dame! » reprit le comte, « il me semble que jusqu'à présent, monsieur, l'argent ne vous a pas fait faute? » Andrea fut tellement surpris, qu'il ne put s'empêcher de rêver un moment. « — Alors, » dit-il en sortant de sa rêverie, « il me reste, monsieur, à vous adresser une demande, et celle-là vous la comprendrez, même quand elle devrait vous être désagréable. — Parlez, » dit Montecristo. « — Je me suis mis en relations, grâce à ma fortune, avec beaucoup de gens distingués, et j'ai même, pour le moment du moins, une foule d'amis. Mais en me mariant comme je le fais, en face de toute la société parisienne, je dois être soutenu par un nom illustre, et à défaut de la main paternelle, c'est une main puissante qui doit me conduire à l'autel; or mon père ne vient point à Paris, n'est-ce pas? — Il est vieux, couvert de blessures, et il souffre, dit-il, à en mourir chaque fois qu'il voyage. — Je comprends. Eh bien! je viens vous faire une demande. — A moi! — Oui, à vous. — Et laquelle? mon Dieu! — Eh bien! c'est de le remplacer. — Ah! mon cher monsieur! quoi! après les nombreuses relations que j'ai eu le bonheur

d'avoir avec vous, vous me connaissez si mal que de me faire une pareille demande? Demandez-moi un demi-million à emprunter, et, quoiqu'un pareil prêt soit assez rare, parole d'honneur! vous me serez moins gênant. Sachez donc, je croyais vous l'avoir déjà dit, que dans sa participation morale, surtout aux choses de ce monde, jamais le comte de Montecristo n'a cessé d'apporter les scrupules, je dirai plus, les superstitions d'un homme de l'Orient. Moi qui ai un sérail au Caire, un à Smyrne et un à Constantinople, présider à un mariage, jamais! — Ainsi, vous me refusez? — Net; et fussiez-vous mon fils, fussiez-vous mon frère, je vous refuserais de même. — Ah! par exemple! » s'écria Andrea désappointé, « mais comment faire alors? — Vous avez cent amis, vous l'avez dit vous-même. — D'accord, mais c'est vous qui m'avez présenté chez M. Danglars. — Point! Rétablissons les faits dans toute la vérité : c'est moi qui vous ai fait dîner avec lui à Auteuil, et c'est vous qui vous êtes présenté vous-même; diable! c'est tout différent. — Oui, mais mon mariage, vous y avez aidé. — Moi! en aucune chose, je vous prie de le croire; mais rappelez-vous donc ce que je vous ai répondu quand vous êtes venu me prier de faire la demande : « Oh! je ne fais jamais de « mariages, moi, mon cher prince, c'est un principe arrêté « chez moi. » Andrea se mordit les lèvres. « — Mais enfin, » dit-il, « vous serez là au moins? — Tout Paris y sera? — Oh! certainement! — Eh bien! j'y serai comme tout Paris, » dit le comte. « — Vous signez au contrat? — Oh! je n'y vois aucun inconvénient, et mes scrupules ne vont point jusque-là. — Enfin, puisque vous ne voulez pas m'accorder davantage, je dois me contenter de ce que vous me donnez. Mais, un dernier mot, comte. — Comment donc! — Un conseil. — Prenez garde; un conseil, c'est pis qu'un service. — Oh! celui-ci vous pouvez me le donner sans vous compromettre. — Dites. — La dot de ma femme est de cinq cent mille livres? — C'est le chiffre que M. Danglars

m'a annoncé à moi-même. — Faut-il que je la reçoive ou que je la laisse aux mains du notaire? — Voici, en général, comment les choses se passent quand on veut qu'elles se passent galamment : vos deux notaires prennent rendez-vous au contrat pour le lendemain ou le surlendemain ; le lendemain ou le surlendemain, ils échangent les deux dots, dont ils se donnent mutuellement reçu ; puis, le mariage célébré, ils mettent les millions à votre disposition, comme chef de la communauté. — C'est que, » dit Andrea avec une certaine inquiétude mal dissimulée, « je croyais avoir entendu dire à mon beau-père qu'il avait l'intention de placer nos fonds dans cette fameuse affaire de chemin de fer dont vous me parliez tout à l'heure. — Eh bien ! mais, » reprit Montecristo, « c'est, à ce que tout le monde assure, un moyen que vos capitaux soient triplés dans l'année. M. le baron Danglars est bon père et sait compter. — Allons donc, » dit Andrea, « tout va bien, sauf votre refus toutefois qui me perce le cœur. — Ne l'attribuez qu'à des scrupules fort naturels en pareille circonstance. — Allons, » dit Andrea, « qu'il soit donc fait comme vous le voulez ; à ce soir, neuf heures. — A ce soir. » Et malgré une légère résistance de Montecristo, dont les lèvres pâlirent, mais qui cependant conserva son sourire de cérémonie, Andrea saisit la main du comte, la serra, sauta dans son phaéton et disparut.

Les quatre ou cinq heures qui lui restaient jusqu'à neuf heures, Andrea les employa en courses, en visites destinées à intéresser ces amis dont il avait parlé à paraître chez le banquier avec tout le luxe de leurs équipages, les éblouissant par ces promesses d'actions qui depuis ont fait tourner toutes les têtes, et dont Danglars, en ce moment-là, avait l'initiative.

En effet, à huit heures et demie du soir, le grand salon de Danglars, la galerie attenante à ce salon et les trois autres salons de l'étage étaient pleins d'une foule parfumée qu'attirait fort peu la sympathie, mais beaucoup cet irrésis-

tible besoin d'être là où l'on sait qu'il y a du nouveau. Un académicien dirait que les soirées du monde sont des collections de fleurs qui attirent papillons inconstants, abeilles affamées et frelons bourdonnants.

Il va sans dire que les salons étaient resplendissants de bougies, la lumière roulait à flots des moulures d'or sur les tentures de soie, et tout le mauvais goût de cet ameublement, qui n'avait pour lui que la richesse, resplendissait de tout son éclat.

Mademoiselle Eugénie était vêtue avec la simplicité la plus élégante : une robe de soie blanche brochée de blanc, une rose blanche à moitié perdue dans ses cheveux d'un noir de jais, composaient toute sa parure, que ne venait pas enrichir le plus petit bijou. Seulement on pouvait lire dans ses yeux cette assurance parfaite destinée à démentir ce que cette candide toilette avait de vulgairement virginal à ses propres yeux.

Madame Danglars, à trente pas d'elle, causait avec Debray, Beauchamp et Château-Renaud. Debray avait fait sa rentrée dans la maison pour cette grande solennité, mais comme tout le monde et sans aucun privilége particulier.

M. Danglars, entouré de députés et d'hommes de finance, expliquait une théorie de contributions nouvelles qu'il comptait mettre en exercice quand la force des choses aurait contraint le gouvernement de l'appeler au ministère.

Andrea, tenant sous son bras un des plus fringants dandys de l'Opéra, lui expliquait assez impertinemment, attendu qu'il avait besoin d'être hardi pour paraître à l'aise, ses projets de vie à venir, et les progrès de luxe qu'il comptait faire faire, avec ses cent soixante et quinze mille livres de rente, à la fashion parisienne.

La foule générale roulait dans ces salons comme un flux et un reflux de turquoises, de rubis, d'émeraudes, d'opales et de diamants. Comme partout, on remarquait que c'étaient les plus vieilles femmes qui étaient les plus parées, et les

plus laides qui se montraient avec le plus d'obstination. S'il y avait quelque beau lis blanc, quelque rose suave et parfumée, il fallait la chercher et la découvrir, cachée dans quelque coin par une mère à turban ou par une tante à oiseau de paradis. A chaque instant, au milieu de cette cohue, de ce bourdonnement, de ces rires, la voix des huissiers lançait un nom connu dans les finances, respecté dans l'armée ou illustre dans les lettres ; alors un faible mouvement des groupes accueillait ce nom. Mais pour un qui avait le privilége de faire frémir cet océan de vagues humaines, combien passaient accueillis par l'indifférence ou le ricanement du dédain !

Au moment où l'aiguille de la pendule massive, de la pendule représentant Endymion endormi, marquait neuf heures sur son cadran d'or, et où le timbre, fidèle reproducteur de la pensée machinale, retentissait neuf fois, le nom du comte de Montecristo retentit à son tour, et, comme poussée par la flamme électrique, toute l'assemblée se tourna vers la porte. Le comte était vêtu de noir et avec sa simplicité habituelle, son gilet blanc dessinait sa vaste et noble poitrine, son col noir paraissait d'une fraîcheur singulière, tant il ressortait sur la mate pâleur de son teint ; pour tout bijou, il portait une chaîne de gilet si fine qu'à peine le mince filet d'or tranchait sur le piqué blanc. Il se fit à l'instant même un cercle autour de la porte.

Le comte d'un seul coup d'œil aperçut madame Danglars à un bout du salon, M. Danglars à l'autre, et mademoiselle Eugénie devant lui. Il s'approcha d'abord de la baronne, qui causait avec madame de Villefort qui était venue seule, Valentine étant toujours souffrante ; et sans dévier, tant le chemin se frayait devant lui, il passa de la baronne à Eugénie, qu'il complimenta en termes si rapides et si réservés, que la fière artiste en fut frappée. Près d'elle était mademoiselle Louise d'Armilly, qui remercia le comte des lettres de recommandation qu'il lui avait si gracieusement données pour l'Italie, et dont elle comptait, lui dit-elle, faire incessamment usage.

En quittant ces dames, il se retourna et se trouva près de Danglars qui s'était approché pour lui donner la main. Ces trois devoirs sociaux accomplis, Montecristo s'arrêta, promenant autour de lui ce regard assuré empreint de cette expression particulière aux gens d'un certain monde et surtout d'une certaine portée, regard qui semble dire : J'ai fait ce que j'ai dû, maintenant que les autres fassent ce qu'ils me doivent.

Andrea, qui était dans un salon contigu, sentit cette espèce de frémissement que Montecristo avait imprimé à la foule, et il accourut saluer le comte. Il le trouva complétement entouré; on se disputait ses paroles, comme il arrive toujours pour les gens qui parlent peu et qui ne disent jamais un mot sans valeur.

Les notaires firent leur entrée en ce moment, et vinrent installer leurs pancartes griffonnées sur le velours brodé d'or qui couvrait la table préparée pour la signature, table en bois doré et sculpté à griffes de lion. Un des notaires s'assit, l'autre resta debout. On allait procéder à la lecture du contrat que la moitié de Paris, présente à cette solennité, devait signer. Chacun prit place, ou plutôt les femmes firent cercle, tandis que les hommes, plus indifférents à l'endroit du *style énergique,* comme dit Boileau, firent leurs commentaires sur l'agitation fébrile d'Andrea, sur l'attention de M. Danglars, sur l'impassibilité d'Eugénie et sur la façon leste et enjouée dont la baronne traitait cette importante affaire. Le contrat fut lu au milieu d'un profond silence. Mais aussitôt la lecture achevée, la rumeur recommença dans les salons, double de ce qu'elle était auparavant : ces sommes brillantes, ces millions roulant dans l'avenir des deux jeunes gens et qui venaient compléter l'exposition qu'on avait faite, dans une chambre exclusivement consacrée à cet objet, du trousseau de la mariée et des diamants de la jeune femme, avaient retenti avec tout leur prestige dans la jalouse assemblée. Les charmes de mademoiselle

Danglars en étaient doublés aux yeux des jeunes gens, et pour le moment ils effaçaient l'éclat du soleil. Quant aux femmes, il va sans dire que, tout en jalousant ces millions, elles ne croyaient pas en avoir besoin pour être belles.

Andrea, serré par ses amis, complimenté, adulé, commençant à croire à la réalité du rêve qu'il faisait, Andrea était sur le point de perdre la tête.

Le notaire prit solennellement la plume, l'éleva au-dessus de sa tête et dit : « Messieurs, on va signer le contrat. »

Le baron devait signer le premier, puis le fondé de pouvoirs de M. Cavalcanti père, puis la baronne, puis les futurs conjoints, comme on dit dans cet abominable style qui a cours sur papier timbré. Le baron prit la plume et signa, puis le chargé de pouvoirs. La baronne s'approcha, au bras de madame de Villefort. « Mon ami, » dit-elle en prenant la plume, « n'est-ce pas une chose désespérante? Un incident inattendu, arrivé dans cette affaire d'assassinat et de vol dont M. le comte de Montecristo a failli être victime, nous prive d'avoir M. de Villefort. — Oh! mon Dieu! » fit Danglars du même ton dont il aurait dit : Ma foi, la chose m'est bien indifférente! « — Mon Dieu! » dit Montecristo en s'approchant, « j'ai bien peur d'être la cause involontaire de cette absence. — Comment! vous, comte? » dit madame Danglars en signant. « S'il en est ainsi, prenez garde, je ne vous le pardonnerai jamais. » Andrea dressait les oreilles. « — Il n'y aurait cependant point de ma faute, » dit le comte; « aussi je tiens à le constater. » On écouta avidement : Montecristo, qui desserrait si rarement les lèvres, allait parler. « Vous vous rappelez, » dit le comte au milieu du plus profond silence, « que c'est chez moi qu'est mort ce malheureux qui était venu pour me voler, et qui en sortant de chez moi a été tué, à ce que l'on croit, par son complice? — Oui, » dit Danglars. « — Eh bien, pour lui porter secours on l'avait déshabillé, et l'on avait jeté ses habits dans un coin où la justice les a ramassés; mais la

justice, en prenant l'habit et le pantalon pour les déposer au greffe, avait oublié le gilet. » Andrea pâlit visiblement et tira tout doucement du côté de la porte; il voyait paraître un nuage à l'horizon, et ce nuage lui semblait renfermer la tempête dans ses flancs. « Eh bien, ce malheureux gilet, on l'a retrouvé aujourd'hui tout couvert de sang et troué à l'endroit du cœur. » Les dames poussèrent un cri, et deux ou trois se préparèrent à s'évanouir. « On me l'a apporté. Personne ne pouvait deviner d'où venait cette guenille; moi seul songeai que c'était probablement le gilet de la victime. Tout à coup mon valet de chambre, en fouillant avec dégoût et précaution cette funèbre relique, a senti un papier dans la poche et l'en a tiré : c'était une lettre adressée à qui? à vous, baron. — A moi? » s'écria Danglars. « — Oh! mon Dieu, oui, à vous; je suis parvenu à lire votre nom sous le sang dont le billet était maculé, » répondit Montecristo au milieu des éclats de la surprise générale. « — Mais, » demanda madame Danglars regardant son mari avec inquiétude, « comment cela empêche-t-il M. de Villefort...? — C'est tout simple, madame, » répondit Montecristo, « ce gilet et cette lettre étaient ce qu'on appelle des pièces de conviction; lettre et gilet, j'ai tout envoyé à M. le procureur du roi. Vous comprenez, mon cher baron, la voie légale est la plus sûre en matière criminelle, c'était peut-être quelque machination contre vous. » Andrea regarda fixement Montecristo, et disparut dans le deuxième salon. « — C'est possible, » dit Danglars, « cet homme assassiné n'était-il point un ancien forçat? — Oui, » répondit le comte, « un ancien forçat, nommé Caderousse. » Danglars pâlit légèrement, Andrea quitta le second salon et gagna l'antichambre. « Mais signez donc, signez donc, » dit Montecristo; « je m'aperçois que mon récit a mis tout le monde en émoi, et j'en demande bien humblement pardon à vous, madame la baronne, et à mademoiselle Danglars. »

La baronne, qui venait de signer, remit la plume au notaire. « M. le prince Cavalcanti, » dit le tabellion, « M. le prince Cavalcanti, où êtes-vous? — Andrea! Andrea! » répétèrent plusieurs voix de jeunes gens qui en étaient déjà arrivés avec le noble Italien à ce degré d'intimité de l'appeler par son nom de baptême. « — Appelez donc le prince! prévenez-le donc que c'est à lui de signer! » cria Danglars à un huissier. Mais au même instant la foule des assistants reflua, terrifiée, dans le salon principal, comme si quelque monstre effroyable fût entré dans les appartements, *quærens quem devoret.*

Il y avait en effet de quoi reculer, s'effrayer, crier. Un officier de gendarmerie plaçait deux gendarmes à la porte de chaque salon, et s'avançait vers Danglars, précédé d'un commissaire de police ceint de son écharpe. Madame Danglars poussa un cri et s'évanouit. Danglars, qui se croyait menacé (certaines consciences ne sont jamais calmes), Danglars offrit aux yeux de ses conviés un visage décomposé par la terreur. « Qu'y a-t-il donc, monsieur? » demanda Montecristo s'avançant au-devant du commissaire. « — Lequel de vous, messieurs, » demanda le magistrat sans répondre au comte, « s'appelle Andrea Cavalcanti? » Un cri de stupeur partit de tous les coins du salon. On chercha; on interrogea. « — Mais qu'est donc cet Andrea Cavalcanti? » demanda Danglars presque égaré. « — Un ancien forçat échappé du bagne de Toulon. — Et quel crime a-t-il commis? — Il est prévenu, » dit le commissaire de sa voix impassible, « d'avoir assassiné le nommé Caderousse, son ancien compagnon de chaîne, au moment où il sortait de chez le comte de Montecristo. »

Montecristo jeta un regard rapide autour de lui. Andrea avait disparu.

X



LA ROUTE DE BELGIQUE.

Quelques instants après la scène de confusion produite dans les salons de M. Danglars par l'apparition inattendue du brigadier de gendarmerie et par la révélation qui en avait été la suite, le vaste hôtel s'était vidé avec une rapidité pareille à celle qu'eût amenée l'annonce d'un cas de peste ou de choléra-morbus arrivé parmi les convives : en quelques minutes, par toutes les portes, par tous les escaliers, par toutes les sorties, chacun s'était empressé de se retirer, ou plutôt de fuir ; car c'était là une de ces circonstances dans lesquelles il ne faut pas même essayer de donner ces banales consolations qui rendent dans les grandes catastrophes les meilleurs amis si importuns.

Il n'était resté dans l'hôtel du banquier que Danglars, enfermé dans son cabinet, et faisant sa déposition entre les mains de l'officier de gendarmerie ; que madame Danglars, terrifiée, dans le boudoir que nous connaissons, et Eugénie qui, l'œil hautain et la lèvre dédaigneuse, s'était retirée dans sa chambre avec son inséparable compagne, mademoiselle Louise d'Armilly. Quant aux nombreux domestiques, plus nombreux encore ce soir-là que de coutume, car on leur avait adjoint, à propos de la fête, les glaciers, les cuisiniers et les maîtres d'hôtel du *Café de Paris*, tournant contre leurs maîtres la colère de ce qu'ils appelaient leur

affront, ils stationnaient par groupes à l'office, aux cuisines, dans leurs chambres, s'inquiétant fort peu du service, qui d'ailleurs se trouvait tout naturellement interrompu.

Au milieu de ces différents personnages frémissant d'intérêts divers, deux seulement méritent que nous nous occupions d'eux : ce sont mademoiselle Eugénie Danglars et mademoiselle Louise d'Armilly.

La jeune fiancée, nous l'avons dit, s'était retirée, l'air hautain, la lèvre dédaigneuse, et avec la démarche d'une reine outragée, suivie de sa compagne plus pâle et plus émue qu'elle. En arrivant dans sa chambre, Eugénie ferma sa porte en dedans pendant que Louise tombait sur une chaise. « Oh! mon Dieu! mon Dieu! l'horrible chose! » dit la jeune musicienne; « et qui pouvait se douter de cela? M. Andrea Cavalcanti... un assassin... un échappé du bagne... un forçat!... » Un sourire ironique crispa les lèvres d'Eugénie. « — En vérité, j'étais prédestinée, » dit-elle. « Je n'échappe au Morcerf que pour tomber dans le Cavalcanti! — Oh! ne confonds pas l'un avec l'autre, Eugénie. — Tais-toi, tous les hommes sont des infâmes, et je suis heureuse de pouvoir faire plus que de les détester : maintenant je les méprise. — Qu'allons-nous faire? » demanda Louise. « — Ce que nous allons faire? — Oui. — Mais ce que nous devions faire dans trois jours... partir. — Ainsi, quoique tu ne te maries plus, tu veux toujours... — Écoute, Louise, j'ai en horreur cette vie du monde toujours ordonnée, compassée, réglée comme notre papier de musique. Ce que j'ai toujours désiré, voulu, ambitionné, c'est la vie d'artiste, la vie libre, indépendante, où l'on ne relève que de soi, où l'on ne doit de compte qu'à soi. Rester, pourquoi faire? pour qu'on essaye d'ici à un mois de me marier encore; à qui? à M. Debray peut-être, comme il en avait été un instant question. Non, Louise; non, l'aventure de ce soir me sera une excuse; je n'en cherchais pas, je n'en demandais pas, Dieu m'envoie celle-ci,

elle est la bienvenue. — Comme tu es forte et courageuse! » dit la blonde et frêle jeune fille à sa brune compagne. « — Ne me connaissais-tu donc point encore? Allons, voyons, Louise, causons de toutes nos affaires. La voiture de poste... — Est achetée heureusement depuis trois jours. — L'as-tu fait conduire où nous devions la prendre? — Oui. — Notre passe-port? — Le voilà! » Et Eugénie, avec son aplomb habituel, déplia un papier imprimé et lut :

« M. Léon d'Armilly, âgé de vingt ans; profession, ar-
« tiste; cheveux noirs, yeux noirs; voyageant avec sa
« sœur. »

« A merveille! Par qui donc t'es-tu procuré ce passe-port? — En allant demander à M. de Montecristo des lettres pour les directeurs des théâtres de Rome et de Naples, je lui ai exprimé mes craintes de voyager en femme; il les a parfaitement comprises, s'est mis à ma disposition pour me procurer un passe-port d'homme, et deux jours après j'ai reçu celui-ci, auquel j'ai ajouté de ma main : *voyageant avec sa sœur*. — Eh bien! » dit gaiement Eugénie, « il ne s'agit plus que de faire nos malles; nous partirons le soir de la signature du contrat, au lieu de partir le soir des noces; voilà tout. — Réfléchis bien, Eugénie. — Oh! toutes mes réflexions sont faites; je suis lasse de n'entendre parler que de reports, de fins de mois, de hausse, de baisse, de fonds espagnols, de papier haïtien. Au lieu de cela, Louise, comprends-tu? l'air, la liberté, le chant des oiseaux, les plaines de la Lombardie, les canaux de Venise, les palais de Rome, la plage de Naples. Combien possédons-nous, Louise? » La jeune fille qu'on interrogeait tira d'un secrétaire incrusté un petit portefeuille à serrure qu'elle ouvrit, et dans lequel elle compta vingt-trois billets de banque. « — Vingt-trois mille francs, » dit-elle. « — Et pour autant au moins de perles, de diamants et de bijoux, » dit Eugénie. « Nous sommes

riches. Avec quarante-cinq mille francs, nous avons de quoi vivre en princesses pendant deux ans, ou convenablement pendant quatre. Mais avant six mois, toi avec ta musique, moi avec ma voix, nous aurons doublé notre capital. Allons, charge-toi de l'argent, moi je me charge du coffret aux pierreries; de sorte que si l'une de nous avait le malheur de perdre son trésor, l'autre aurait toujours le sien. Maintenant, la valise; hâtons-nous; la valise! — Attends! » dit Louise allant écouter à la porte de madame Danglars. « — Que crains-tu? — Qu'on ne nous surprenne. — La porte est fermée. — Qu'on ne nous dise d'ouvrir. — Qu'on le dise si l'on veut, nous n'ouvrirons pas. — Tu es une véritable amazone, Eugénie! »

Et les deux jeunes filles se mirent, avec une prodigieuse activité, à entasser dans une malle tous les objets de voyage dont elles croyaient avoir besoin. « Là, maintenant, » dit Eugénie, « tandis que je vais changer de costume, ferme la valise, toi. » Louise appuya de toute la force de ses petites mains blanches sur le couvercle de la malle. « — Mais je ne puis pas, » dit-elle, « je ne suis pas assez forte; ferme-la, toi. — Ah! c'est juste, » dit en riant Eugénie, « j'oubliais que je suis Hercule, moi, et que tu n'es, toi, que la pâle Omphale. » Et la jeune fille, appuyant le genou sur la malle, roidit ses bras blancs et musculeux jusqu'à ce que les deux compartiments de la valise fussent joints, et que mademoiselle d'Armilly eût passé le crochet du cadenas entre les deux pitons.

Cette opération terminée, Eugénie ouvrit une commode, dont elle avait la clef sur elle, et elle en tira une mante de voyage en soie violette ouatée. « Tiens, » dit-elle, « tu vois que j'ai pensé à tout; avec cette mante, tu n'auras point froid. — Mais toi? — Oh! moi, je n'ai jamais froid, tu le sais bien; d'ailleurs avec ces habits d'homme... — Tu vas t'habiller ici? — Sans doute. — Mais auras-tu le temps? — N'aie donc pas la moindre inquiétude, poltronne; tous nos

gens sont occupés de la grande affaire. D'ailleurs qu'y a-t-il d'étonnant, quand on songe au désespoir dans lequel je dois être, que je me sois enfermée, dis? — Non, c'est vrai, tu me rassures. — Viens, aide-moi. »

Et du même tiroir dont elle avait fait sortir la mante qu'elle venait de donner à mademoiselle d'Armilly et dont celle-ci avait déjà couvert ses épaules, elle tira un costume d'homme complet, depuis les bottines jusqu'à la redingote, avec une provision de linge où il n'y avait rien de superflu, mais où se trouvait le nécessaire. Alors avec une promptitude qui indiquait que ce n'était sans doute pas la première fois qu'en se jouant elle avait revêtu les habits d'un autre sexe, Eugénie chaussa ses bottines, passa un pantalon, chiffonna sa cravate, boutonna jusqu'à son cou un gilet montant, et endossa une redingote qui dessinait sa taille fine et cambrée.

« Oh! c'est très-bien! en vérité c'est très-bien! » dit Louise en la regardant avec admiration; « mais ces beaux cheveux noirs, ces nattes magnifiques qui faisaient soupirer d'envie toutes les femmes, tiendront-ils sous un chapeau d'homme comme celui que j'aperçois là? — Tu vas voir! » dit Eugénie. Et saisissant avec sa main gauche la tresse épaisse sur laquelle ses longs doigts ne se refermaient qu'à peine, elle saisit de sa main droite une paire de longs ciseaux, et bientôt l'acier cria au milieu de la riche et splendide chevelure, qui tomba tout entière aux pieds de la jeune fille, renversée en arrière pour l'isoler de sa redingote. Puis, la natte supérieure abattue, Eugénie passa à celles de ses tempes, qu'elle abattit successivement, sans laisser échapper le moindre regret : au contraire, ses yeux brillèrent plus petillants et plus joyeux encore que de coutume sous ses sourcils noirs comme l'ébène. « — Oh! les magnifiques cheveux! » dit Louise avec regret. « — Eh! ne suis-je pas cent fois mieux ainsi? » s'écria Eugénie en lissant les boucles éparses de sa coiffure devenue toute masculine, « et ne me trouves-tu

donc pas plus belle ainsi? — Oh! tu es belle, belle toujours! » s'écria Louise. « Maintenant, où allons-nous? — Mais, à Bruxelles, si tu veux; c'est la frontière la plus proche. Nous gagnerons Bruxelles, Liége, Aix-la-Chapelle; nous remonterons le Rhin jusqu'à Strasbourg, nous traverserons la Suisse et nous descendrons en Italie par le Saint-Gothard. Cela te va-t-il? — Mais, oui. — Que regardes-tu? — Je te regarde. En vérité tu es adorable ainsi, on dirait que tu m'enlèves. — Eh pardieu! on aurait raison. — Oh! je crois que tu as juré, Eugénie? » Et les deux jeunes filles, que chacun eût pu croire plongées dans les larmes, l'une pour son propre compte, l'autre par dévouement à son amie, éclatèrent de rire, tout en faisant disparaître les traces les plus visibles du désordre qui naturellement avait accompagné les apprêts de leur évasion.

Puis, ayant soufflé leurs lumières, l'œil interrogateur, l'oreille au guet, le cou tendu, les deux fugitives ouvrirent la porte d'un cabinet de toilette qui donnait sur un escalier de service descendant jusqu'à la cour, Eugénie marchant la première, et soutenant d'un bras la valise que par l'anse opposée mademoiselle d'Armilly soulevait à peine de ses deux mains.

La cour était vide. Minuit sonnait. Le concierge veillait encore. Eugénie s'approcha tout doucement et vit le digne suisse qui dormait au fond de la loge, étendu dans son fauteuil. Elle retourna vers Louise, reprit la malle qu'elle avait un instant posée à terre, et toutes deux, suivant l'ombre projetée par la muraille, gagnèrent la voûte. Eugénie fit cacher Louise dans l'angle de la porte, de manière à ce que le concierge, s'il lui plaisait par hasard de se réveiller, ne vît qu'une personne. Puis, s'offrant elle-même au plein rayonnement de la lampe qui éclairait la cour : « La porte! » cria-t-elle de sa plus belle voix de contralto en frappant à la vitre.

Le concierge se leva comme l'avait prévu Eugénie, et fit

même quelques pas pour reconnaître la personne qui sortait; mais, voyant un jeune homme qui fouettait impatiemment son pantalon de sa badine, il ouvrit sur-le-champ. Aussitôt Louise se glissa comme une couleuvre par la porte entrebâillée, et bondit légèrement dehors. Eugénie, calme en apparence, quoique, selon toute probabilité, son cœur comptât plus de pulsations que dans l'état habituel, sortit à son tour. Un commissionnaire passait, on le chargea de la malle; puis les deux jeunes filles lui ayant indiqué comme le but de leur course la rue de la Victoire et le n° 36 de cette rue, elles marchèrent derrière cet homme, dont la présence rassurait Louise; quant à Eugénie, elle était forte comme une Judith ou une Dalila. On arriva au numéro indiqué. Eugénie ordonna au commissionnaire de déposer la malle, lui donna quelques pièces de monnaie, et, après avoir frappé au volet, le renvoya.

Ce volet auquel avait frappé Eugénie était celui d'une petite lingère prévenue à l'avance : elle n'était point encore couchée, elle ouvrit. « Mademoiselle, » dit Eugénie, « faites tirer par le concierge la calèche de la remise, et envoyez-le chercher des chevaux à l'hôtel des postes. Voici cinq francs pour la peine que nous lui donnons. — En vérité, » dit Louise, « je t'admire, et je dirai presque que je te respecte. » La lingère regardait avec étonnement; mais comme il était convenu qu'il y aurait vingt louis pour elle, elle ne fit pas la moindre observation.

Un quart d'heure après, le concierge revenait ramenant le postillon et les chevaux qui, en un tour de main, furent attelés à la voiture, sur laquelle le concierge assura la malle à l'aide d'une corde et d'un tourniquet. « Voici le passeport, » dit le postillon; « quelle route prenons-nous, notre jeune bourgeois? — La route de Fontainebleau, » répondit Eugénie avec une voix presque masculine. « — Eh bien! que dis-tu donc? » demanda Louise. « — Je donne le change, » dit Eugénie; « cette femme à qui nous donnons

vingt louis peut nous trahir pour quarante : sur le boulevard nous prendrons une autre direction. » Et la jeune fille s'élança dans le briska établi en excellente dormeuse, sans presque toucher le marchepied. « — Tu as toujours raison, Eugénie, » dit la maîtresse de chant en prenant place près de son amie.

Un quart d'heure après, le postillon, remis dans le droit chemin, franchissait, en faisant claquer son fouet, la grille de la barrière Saint-Martin. « Ah! » dit Louise en respirant, « nous voilà donc sorties de Paris. — Oui, ma chère, et le rapt est bel et bien consommé, » répondit Eugénie. « — Oui, mais sans violence, » dit Louise. « — Je ferai valoir cela comme circonstance atténuante, » répondit Eugénie.

Ces paroles se perdirent dans le bruit que faisait la voiture en roulant sur le pavé de la Villette. M. Danglars n'avait plus de fille.

XI

L'HÔTEL DE LA CLOCHE ET DE LA BOUTEILLE.

Et maintenant laissons mademoiselle Danglars et son amie rouler sur la route de Bruxelles, et revenons au pauvre Andrea Cavalcanti, si malencontreusement arrêté dans l'essor de sa fortune.

C'était, malgré son âge encore bien peu avancé, un garçon fort adroit et fort intelligent que M. Andrea Caval-

canti. Aussi, aux premières rumeurs qui pénétrèrent dans le salon, l'avons-nous vu par degrés se rapprocher de la porte, traverser une ou deux chambres, et enfin disparaître. Une circonstance que nous avons oublié de mentionner, et qui cependant ne doit pas être omise, c'est que dans l'une de ces deux chambres que traversa Cavalcanti était exposé le trousseau de la mariée, écrins de diamants, châles de cachemire, dentelles de Valenciennes, voiles d'Angleterre, tout ce qui compose enfin ce monde d'objets tentateurs dont le nom seul fait bondir de joie le cœur des jeunes filles, et que l'on appelle la corbeille. Or, en passant par cette chambre, ce qui prouve que non-seulement Andrea était un garçon fort intelligent et fort adroit, mais encore fort prévoyant, c'est qu'il se saisit de la plus riche de toutes les parures exposées. Muni de ce viatique, Andrea s'était senti de moitié plus léger pour sauter par la fenêtre et glisser entre les mains des gendarmes.

Grand et découplé comme le lutteur antique, musculeux comme un Spartiate, Andrea avait fourni une course d'un quart d'heure sans savoir où il allait, et dans le but seul de s'éloigner du lieu où il avait failli être pris. Parti de la rue du Mont-Blanc, il s'était retrouvé, avec cet instinct des barrières que les voleurs possèdent comme le lièvre celui du gîte, au bout de la rue Lafayette. Là, suffoqué, haletant, il s'arrêta. Il était parfaitement seul, et avait à sa gauche le clos Saint-Lazare, vaste désert; à sa droite, Paris dans toute sa profondeur. « Suis-je perdu? » se demanda-t-il. « Non, si je puis fournir une somme d'activité supérieure à celle de mes ennemis. Mon salut est donc devenu tout simplement une question de myriamètres. »

En ce moment il aperçut, montant du haut du faubourg Poissonnière, un cabriolet de régie, dont le cocher, morne et fumant sa pipe, semblait vouloir regagner les extrémités du faubourg Saint-Denis, où sans doute il faisait son séjour ordinaire. « Hé! l'ami! » dit Benedetto. « — Qu'y a-t-il,

notre bourgeois? » demanda le cocher. « — Votre cheval est-il fatigué? — Fatigué! ah bien oui! il n'a rien fait de toute la sainte journée. Quatre méchantes courses et vingt sous de pourboire; sept francs en tout, et je dois en rendre dix au patron! — Voulez-vous à ces sept francs en ajouter vingt que voici, hein? — Avec plaisir, bourgeois; ce n'est pas à mépriser, vingt francs. Que faut-il faire pour cela? voyons. — Une chose bien facile, si votre cheval n'est pas fatigué toutefois. — Je vous dis qu'il ira comme un zéphyr; le tout est de dire de quel côté il faut qu'il aille. — Du côté de Louvres. — Ah! ah! connu : pays du ratafia! — Justement. Il s'agit tout simplement de rattraper un de mes amis avec lequel je dois chasser demain à la Chapelle-en-Serval. Il devait m'attendre ici avec son cabriolet jusqu'à onze heures et demie; il est minuit; il se sera fatigué de m'attendre et sera parti tout seul. — C'est probable. — Eh bien, voulez-vous essayer de le rattraper? — Je ne demande pas mieux. — Mais si nous ne le rattrapons pas d'ici au Bourget, vous aurez vingt francs; si nous ne le rattrapons pas d'ici à Louvres, trente. — Et si nous le rattrapons? — Quarante! » dit Andrea qui avait eu un moment d'hésitation, mais qui avait réfléchi qu'il ne risquait rien de promettre. « — Ça va!» dit le cocher. « Montez, et en route! Prrrrouuu!... »

Andrea monta dans le cabriolet qui, d'une course rapide, traversa le faubourg Saint-Denis, longea le faubourg Saint-Martin, traversa la barrière et enfila l'interminable Villette.

On n'avait garde de rejoindre cet ami chimérique; cependant de temps en temps, aux passants attardés ou aux cabarets qui veillaient encore, Cavalcanti s'informait d'un cabriolet vert attelé d'un cheval bai brun; et comme sur la route des Pays-Bas il circule bon nombre de cabriolets, que les neuf dixièmes des cabriolets sont verts, les renseignements pleuvaient à chaque pas. On venait toujours de le voir passer; il n'avait pas plus de cinq cents, de deux cents, de cent pas d'avance; enfin on le dépassait, ce n'était pas lui.

Une fois le cabriolet fut dépassé à son tour, c'était par une calèche rapidement emportée au galop de deux chevaux de poste. « Ah! » se dit Cavalcanti, « si j'avais cette calèche, ces deux bons chevaux, et surtout le passe-port qu'il a fallu pour les prendre! » Et il soupira profondément. Cette calèche était celle qui emportait mademoiselle Danglars et mademoiselle d'Armilly.

« En route! en route! » dit Andrea, « nous ne pouvons tarder à le rejoindre. » Et le pauvre cheval reprit le trot enragé qu'il avait suivi depuis la barrière, et arriva tout fumant à Louvres. « Décidément, » dit Andrea, « je vois bien que je ne rejoindrai pas mon ami et que je tuerai votre cheval. Ainsi donc mieux vaut que je m'arrête. Voilà vos trente francs, je m'en vais coucher au Cheval Rouge, et la première voiture dans laquelle je trouverai une place, je la prendrai. Bonsoir, mon ami. » Et Andrea, après avoir mis six pièces de cinq francs dans la main du cocher, sauta lestement sur le pavé de la route.

Le cocher empocha joyeusement la somme et reprit au pas le chemin de Paris; Andrea feignit de gagner l'hôtel du Cheval Rouge; mais après s'être arrêté un instant contre la porte, entendant le bruit du cabriolet qui allait se perdant à l'horizon, il reprit sa route, et d'un pas gymnastique fort relevé il fournit une course de deux lieues. Là il se reposa; il devait être tout près de la Chapelle-en-Serval, où il avait dit qu'il allait. Ce n'était pas la fatigue qui arrêtait Andrea Cavalcanti, c'était le besoin de prendre une résolution, c'était la nécessité d'adopter un plan. Monter en diligence, c'était impossible; prendre la poste, c'était également impossible. Pour voyager de l'une ou de l'autre façon, un passe-port est de toute nécessité. Demeurer dans le département de l'Oise, c'est-à-dire dans un des départements les plus découverts et les plus surveillés de France, c'était chose impossible encore, impossible surtout à un homme expert comme Andrea en matière criminelle.

Andrea s'assit sur le revers du fossé, laissa tomber sa tête entre ses deux mains et réfléchit. Dix minutes après, il releva la tête : sa résolution était arrêtée. Il couvrit de poussière tout un côté du paletot qu'il avait eu le temps de décrocher dans l'antichambre et de boutonner par-dessus sa toilette de bal, et, gagnant la Chapelle-en-Serval, il alla frapper hardiment à la porte de la seule auberge du pays.

L'hôte vint ouvrir. « Mon ami, » dit Andrea, « j'allais de Mortefontaine à Senlis quand mon eheval, qui est un animal difficile, a fait un écart et m'a envoyé à dix pas. Il faut que j'arrive cette nuit à Compiègne sous peine de causer les plus graves inquiétudes à ma famille ; avez-vous un cheval à me louer? » Bon ou mauvais, un aubergiste a toujours un cheval. L'aubergiste de la Chapelle-en-Serval appela le garçon d'écurie, lui ordonna de seller *le Blanc*, et réveilla son fils, enfant de sept ans, lequel devait monter en croupe du monsieur et ramener le quadrupède. Andrea donna vingt francs à l'aubergiste, et en les tirant de sa poche laissa tomber une carte de visite. Cette carte de visite était celle d'un de ses amis du Café de Paris, de sorte que l'aubergiste, lorsque Andrea fut parti et qu'il eut ramassé la carte tombée de sa poche, fut convaincu qu'il avait loué son cheval à M. le comte de Mauléon, rue Saint-Dominique, 25 : c'étaient le nom et l'adresse qui se trouvaient sur la carte.

Le Blanc n'allait pas vite, mais allait d'un pas égal et assidu ; en trois heures et demie Andrea fit les neuf lieues qui le séparaient de Compiègne ; quatre heures sonnaient à l'horloge de l'hôtel de ville lorsqu'il arriva sur la place où s'arrêtent les diligences.

Il y a à Compiègne un excellent hôtel, dont se souviennent ceux-là même qui n'y ont logé qu'une fois ; Andrea, qui y avait fait une halte dans une de ses courses aux environs de Paris, se souvint de l'hôtel de la Cloche et de la Bouteille : il s'orienta, vit à la lueur d'un réverbère l'enseigne indicatrice, et, ayant congédié l'enfant, auquel il

donna tout ce qu'il avait sur lui de petite monnaie, il alla frapper à la porte, réfléchissant avec beaucoup de justesse qu'il avait trois ou quatre heures devant lui, et que le mieux était de se prémunir par un bon somme et un bon souper contre les fatigues à venir.

Ce fut un garçon qui vint ouvrir. « Mon ami, » dit Andrea, « je viens de Saint-Jean-au-Bois, où j'ai dîné ; je comptais prendre la voiture qui passe à minuit ; mais je me suis perdu comme un sot, et voilà quatre heures que je me promène dans la forêt. Donnez-moi donc une de ces jolies petites chambres qui donnent sur la cour, et faites-moi monter un poulet froid et une bouteille de vin de Bordeaux. » Le garçon n'eut aucun soupçon : Andrea parlait avec la plus parfaite tranquillité ; il avait le cigare à la bouche et les mains dans les poches de son paletot ; ses habits étaient élégants, sa barbe fraîche, ses bottes irréprochables ; il avait l'air d'un voisin attardé, voilà tout.

Pendant que le garçon préparait sa chambre, l'hôtesse se leva ; Andrea l'accueillit avec son plus charmant sourire, et lui demanda s'il ne pourrait pas avoir le numéro 3 qu'il avait déjà eu à son dernier passage à Compiègne ; malheureusement le numéro 3 était pris par un jeune homme qui voyageait avec sa sœur. Andrea parut désespéré ; il ne se consola que lorsque l'hôtesse lui eut assuré que le numéro 7, qu'on lui préparait, avait absolument la même disposition que le numéro 3, et tout en se chauffant les pieds et en causant des dernières courses de Chantilly, il attendit qu'on vînt lui annoncer que sa chambre était prête.

Ce n'était pas sans raison qu'Andrea avait parlé de ces jolis appartements donnant sur la cour ; la cour de l'hôtel de la Cloche, avec son triple rang de galeries qui lui donnent l'air d'une salle de spectacle, avec ses jasmins et ses clématites qui montent le long de ses colonnades légères comme une décoration naturelle, est une des plus charmantes entrées d'auberge qui existent au monde. Le poulet était frais, le

vin était vieux, le feu clair et petillant ; Andrea se surprit soupant d'aussi bon appétit que s'il ne lui était rien arrivé. Puis il se coucha, et presque aussitôt s'endormit de ce sommeil implacable que l'homme trouve toujours à vingt ans, même lorsqu'il a des remords. Or nous sommes forcé d'avouer qu'Andrea aurait pu avoir des remords, mais qu'il n'en avait pas.

Voici quel était le plan d'Andrea, plan qui lui avait donné la meilleure partie de sa sécurité. Avec le jour il se levait, sortait de l'hôtel après avoir rigoureusement payé ses comptes, gagnait la forêt, achetait, sous prétexte de faire des études de peinture, l'hospitalité d'un paysan ; se procurait un costume de bûcheron et une cognée, dépouillait l'enveloppe du lion pour prendre celle de l'ouvrier ; puis, les mains terreuses, les cheveux brunis par un peigne de plomb, le teint hâlé par une préparation dont ses anciens camarades lui avaient donné la recette, il gagnait, de forêt en forêt, la frontière la plus prochaine, marchant la nuit, dormant le jour dans les forêts ou dans les carrières, et ne s'approchant des endroits habités que pour acheter de temps en temps un pain. Une fois la frontière dépassée, Andrea faisait argent de ses diamants, réunissait le prix qu'il en tirait à une dizaine de billets de banque qu'il portait toujours sur lui en cas d'accident, et il se retrouvait encore à la tête d'une cinquantaine de mille livres, ce qui ne semblait pas à sa philosophie un pis aller par trop rigoureux. D'ailleurs il comptait beaucoup sur l'intérêt que les Danglars avaient à éteindre le bruit de leur mésaventure. Voilà pourquoi, outre la fatigue, Andrea dormit si vite et si bien. D'ailleurs, pour être réveillé plus matin, Andrea n'avait point fermé ses volets et s'était seulement contenté de pousser les verrous de sa porte, et de tenir tout ouvert, sur sa table de nuit, certain couteau fort pointu dont il connaissait la trempe excellente, et qui ne le quittait jamais.

A sept heures du matin environ, Andrea fut éveillé par

un rayon de soleil qui venait, tiède et brillant, se jouer sur son visage. Dans tout cerveau bien organisé, l'idée dominante, et il y en a toujours une, l'idée dominante, disons-nous, est celle qui, après s'être endormie la dernière, illumine la première encore le réveil de la pensée. Andrea n'avait pas entièrement ouvert les yeux, que sa pensée dominante le tenait déjà et lui soufflait à l'oreille qu'il avait dormi trop longtemps. Il sauta en bas de son lit et courut à sa fenêtre. Un gendarme traversait la cour. Le gendarme est un des objets les plus frappants qui existent au monde, même pour l'œil d'un homme sans inquiétude; mais pour toute conscience timorée et qui a quelque motif de l'être, le jaune, le bleu et le blanc dont se compose son uniforme prennent des teintes effrayantes. « Pourquoi un gendarme? » se demanda Andrea. Puis, tout à coup, il se répondit à lui-même avec cette logique que le lecteur a déjà dû remarquer en lui : « Un gendarme n'a rien qui doive étonner dans une hôtellerie : ne nous étonnons donc point; mais habillons-nous. » Et le jeune homme s'habilla avec une rapidité que n'avait pu lui faire perdre son valet de chambre pendant les quelques mois de vie fashionable qu'il avait menée à Paris. « Bon ! » dit Andrea tout en s'habillant, « j'attendrai qu'il soit parti, et quand il sera parti je m'esquiverai. » Et tout en disant ces mots, Andrea, rebotté et recravaté, gagna doucement sa fenêtre et souleva une seconde fois le rideau de mousseline. Non-seulement le premier gendarme n'était point parti, mais encore le jeune homme aperçut un second uniforme bleu, jaune et blanc, au bas de l'escalier, le seul par lequel il pût descendre, tandis qu'un troisième, à cheval et le mousqueton au poing, se tenait en sentinelle à la grande porte de la rue, la seule par laquelle il pût sortir. Ce troisième gendarme était significatif au dernier point; car au-devant de lui s'étendait un demi-cercle de curieux qui bloquaient hermétiquement la porte de l'hôtel. « On me cherche ! » fut la première pensée d'Andrea! « Diable. » La

pâleur envahit le front du jeune homme; il regarda autour de lui avec anxiété. Sa chambre, comme toutes celles de cet étage, n'avait d'issue que sur la galerie extérieure, ouverte à tous les regards. « Je suis perdu ! » fut sa seconde pensée. En effet, pour un homme dans la situation d'Andrea, l'arrestation signifiait : les assises, le jugement, la mort, la mort sans miséricorde et sans délai.

Un instant il comprima convulsivement sa tête entre ses deux mains. Pendant cet instant il faillit devenir fou de peur. Mais bientôt de ce monde de pensées s'entre-choquant dans sa tête, une pensée d'espérance jaillit; un pâle sourire se dessina sur ses lèvres blêmies et sur ses joues contractées. Il regarda autour de lui; les objets qu'il cherchait se trouvaient réunis sur le marbre d'un secrétaire : c'étaient une plume, de l'encre et du papier. Il trempa la plume dans l'encre et écrivit d'une main à laquelle il commanda d'être ferme les lignes suivantes sur la première feuille du cahier :

« Je n'ai point d'argent pour payer, mais je ne suis pas « un malhonnête homme ; je laisse en nantissement cette épin-«gle qui vaut dix fois la dépense que j'ai faite. On me par-«donnera de m'être échappé au point du jour, j'étais honteux! »

Il tira son épingle de sa cravate et la posa sur le papier. Cela fait, au lieu de laisser ses verrous poussés, il les tira, entrebâilla même sa porte, comme s'il fût sorti de sa chambre en oubliant de la refermer, et se glissant dans la cheminée en homme accoutumé à ces sortes de gymnastiques, il attira à lui la devanture de papier représentant Achille chez Déidamie, effaça avec ses pieds même la trace de ses pas dans la chambre, et commença d'escalader le tuyau cambré qui lui offrait la seule voie de salut dans laquelle il espérât encore.

En ce moment même, le premier gendarme qui avait frappé la vue d'Andrea montait l'escalier, précédé du com-

missaire de police, et soutenu par le second gendarme qui gardait le bas de l'escalier, lequel pouvait attendre lui-même du renfort de celui qui stationnait à la porte.

Voici à quelle circonstance Andrea devait cette visite, qu'avec tant de peine il se dispensait de recevoir. Au point du jour, les télégraphes avaient joué dans toutes les directions, et chaque localité, prévenue presque immédiatement, avait réveillé les autorités et lancé la force publique à la recherche du meurtrier de Caderousse. Compiègne, résidence royale; Compiègne, ville de chasse; Compiègne, ville de garnison, est abondamment pourvue d'autorités, de gendarmes et de commissaires de police; les visites avaient donc commencé aussitôt l'arrivée de l'ordre télégraphique, et l'hôtel de la Cloche et de la Bouteille étant le premier hôtel de la ville, on avait tout naturellement commencé par lui. D'ailleurs, d'après le rapport des sentinelles qui avaient pendant cette nuit été de garde à l'hôtel de ville (l'hôtel de ville est attenant à l'auberge de la Cloche), d'après le rapport des sentinelles, disons-nous, il avait été constaté que plusieurs voyageurs étaient descendus pendant la nuit à l'hôtel. La sentinelle qu'on avait relevée à six heures du matin se rappelait même, au moment où elle venait d'être placée, c'est-à-dire à quatre heures et quelques minutes, avoir vu un jeune homme monté sur un cheval blanc ayant un petit paysan en croupe, lequel jeune homme était descendu sur la place, avait congédié paysan et cheval, et était allé frapper à l'hôtel de la Cloche, qui s'était ouvert devant lui et s'était refermé sur lui. C'était sur ce jeune homme si singulièrement attardé que s'étaient arrêtés les soupçons. Or ce jeune homme n'était autre qu'Andrea.

C'était forts de ces données que le commissaire de police et le gendarme, qui était un brigadier, s'acheminaient vers la porte d'Andrea. Cette porte était entre-bâillée. « Oh! oh! » dit le brigadier, vieux renard nourri dans les ruses de l'état, « mauvais indice qu'une porte ouverte! je l'aime-

rais mieux verrouillée à triples verrous ! » En effet, la petite lettre et l'épingle laissées par Andrea sur la table confirmèrent ou plutôt appuyèrent la triste vérité : Andrea s'était enfui. Nous disons appuyèrent, parce que le brigadier n'était pas homme à se rendre sur une seule preuve. Il regarda autour de lui, plongea son œil sous le lit, dédoubla les rideaux, ouvrit les armoires, et enfin s'arrêta à la cheminée. Grâce aux précautions d'Andrea, aucune trace de son passage n'était demeurée dans les cendres. Cependant c'était une issue; et dans les circonstances où l'on se trouvait, toute issue devait être l'objet d'une sérieuse investigation. Le brigadier se fit donc apporter un fagot et de la paille, il bourra la cheminée comme il eût fait d'un mortier et y mit le feu. Le feu fit claquer les parois de briques; une colonne opaque de fumée s'élança par les conduits et monta vers le ciel comme le sombre jet d'un volcan, mais il ne vit point tomber le prisonnier, comme il s'y attendait. C'est qu'Andrea, dès sa jeunesse en lutte avec la société, valait bien un gendarme, ce gendarme fût-il élevé au grade respectable de brigadier; prévoyant donc l'incendie, il avait gagné le toit et se tenait blotti contre le tuyau. Un instant il eut quelque espoir d'être sauvé, car il entendit le brigadier appelant les deux gendarmes et leur criant tout haut : « Il n'y est plus. » Mais en allongeant doucement le cou, il vit que les deux gendarmes, au lieu de se retirer comme la chose était naturelle sur une pareille annonce, il vit, disons-nous, qu'au contraire les deux gendarmes redoublaient d'attention.

A son tour il regarda autour de lui : l'hôtel de ville, colossale bâtisse du seizième siècle, s'élevait comme un rempart sombre; à sa droite et par les ouvertures du monument, on pouvait plonger dans tous les coins et recoins du toit, comme du haut d'une montagne on plonge dans la vallée. Andrea comprit qu'il allait incessamment voir paraître la tête du brigadier de gendarmerie à quelqu'une de

ces ouvertures. Découvert, il était perdu; une chasse sur les toits ne lui présentait aucune chance de succès. Il résolut donc de redescendre non point par le même chemin qu'il était venu, mais par un chemin analogue. Il chercha des yeux celle des cheminées de laquelle il ne voyait sortir aucune fumée, l'atteignit en rampant sur le toit, et disparut par son orifice sans avoir été vu de personne. Au même instant une petite fenêtre de l'hôtel de ville s'ouvrait, et donnait passage à la tête du brigadier de gendarmerie. Un instant cette tête demeura immobile comme un de ces reliefs de pierre qui décorent le bâtiment, puis avec un long soupir de désappointement la tête disparut. Le brigadier, calme et digne comme la loi dont il était le représentant, passa sans répondre à ces mille questions de la foule amassée sur la place, et rentra dans l'hôtel.

« Eh bien? » demandèrent à leur tour les deux gendarmes. « — Eh bien! mes fils, » répondit le brigadier, « il faut que le brigand se soit véritablement distancé de nous ce matin à la bonne heure; mais nous allons envoyer sur la route de Villers-Coterets et de Noyon et fouiller la forêt, où nous le rattraperons indubitablement. » L'honorable fonctionnaire venait à peine, avec l'intonation qui est particulière aux brigadiers de gendarmerie, de donner le jour à cet adverbe sonore, lorsqu'un long cri d'effroi, accompagné du tintement redoublé d'une sonnette, retentit dans la cour de l'hôtel. « Oh! oh! qu'est-ce là? » s'écria le brigadier. « — Voilà un voyageur qui semble bien pressé, » dit l'hôte. « A quel numéro sonne-t-on? — Au numéro 3. — Courez-y, garçon! » En ce moment les cris et le bruit de la sonnette redoublèrent. Le garçon prit sa course. « — Non pas! » dit le brigadier en arrêtant le domestique; « celui qui sonne m'a l'air de demander autre chose que le garçon, et nous allons lui servir un gendarme. Qui loge au numéro 3? — Le petit jeune homme arrivé avec sa sœur cette nuit en chaise de poste, et qui a demandé une chambre

à deux lits. » La sonnette retentit une troisième fois avec une intonation pleine d'angoisse. « — A moi! M. le commissaire, » cria le brigadier, « suivez-moi, et emboîtez le pas. — Un instant, » dit l'hôte; « à la chambre numéro 3 il y a deux escaliers; un extérieur, un intérieur. — Bon! » dit le brigadier, « je prendrai l'intérieur, c'est mon département. Les carabines sont-elles chargées? — Oui, brigadier. — Eh bien! veillez à l'extérieur, vous autres, et s'il veut fuir, feu dessus; c'est un grand criminel, à ce que dit le télégraphe. » Le brigadier, suivi du commissaire, disparut aussitôt dans l'escalier intérieur, accompagné de la rumeur que ses révélations sur Andrea venaient de faire naître dans la foule.

Voilà ce qui était arrivé : Andrea était fort adroitement descendu jusqu'aux deux tiers de la cheminée, mais arrivé là, le pied lui avait manqué, et, malgré l'appui de ses mains, il était descendu avec plus de vitesse et surtout plus de bruit qu'il n'aurait voulu. Ce n'eût été rien si la chambre eût été solitaire, mais par malheur elle était habitée. Deux femmes dormaient dans un lit, ce bruit les avait réveillées. Leurs regards s'étaient fixés vers le point d'où venait le bruit, et par l'ouverture de la cheminée elles avaient vu paraître un homme. C'était l'une de ces deux femmes, la femme blonde, qui avait poussé ce cri terrible dont toute la maison avait retenti, tandis que l'autre, qui était brune, s'élançant au cordon de la sonnette, avait donné l'alarme en l'agitant de toutes ses forces. Andrea jouait, comme on le voit, de malheur. « Par pitié! » cria-t-il pâle, égaré, sans voir les personnes auxquelles il s'adressait, « par pitié! n'appelez pas, sauvez-moi! je ne veux pas vous faire de mal. — Andrea l'assassin! » cria l'une des deux jeunes femmes. « — Eugénie! mademoiselle Danglars! » murmura Cavalcanti, passant de l'effroi à la stupeur. « — Au secours! au secours! » cria mademoiselle d'Armilly reprenant la sonnette aux mains inertes d'Eugénie, et sonnant avec plus

de force encore que sa compagne. « — Sauvez-moi, on me poursuit! » dit Andrea en joignant les mains; « par pitié, par grâce, ne me livrez pas! — Il est trop tard, on monte, » répondit Eugénie. « — Eh bien! cachez-moi quelque part, vous direz que vous avez eu peur sans motif d'avoir peur; vous détournerez les soupçons et vous m'aurez sauvé la vie.» Les deux femmes, serrées l'une contre l'autre, s'enveloppant dans leurs couvertures, restèrent muettes à cette voix suppliante; toutes les appréhensions, toutes les répugnances se heurtaient dans leur esprit.

« Eh bien! soit, » dit Eugénie; « reprenez le chemin par lequel vous êtes venu, malheureux; partez, et nous ne dirons rien. — Le voici! le voici! » cria une voix sur le palier, « le voici! je le vois! » En effet, le brigadier avait collé son œil à la serrure, et avait aperçu Andrea debout et suppliant.

Un violent coup de crosse fit sauter la serrure, deux autres firent sauter les verrous; la porte brisée tomba en dedans. Andrea courut à l'autre porte, donnant sur la galerie de la cour, et l'ouvrit prêt à se précipiter. Les deux gendarmes étaient là avec leurs carabines et le couchèrent en joue. Andrea s'était arrêté court; debout, pâle, le corps un peu renversé en arrière, il tenait son couteau inutile dans sa main crispée.

« Fuyez donc! » cria mademoiselle d'Armilly dans le cœur de laquelle rentrait la pitié à mesure que l'effroi en sortait; « fuyez donc! — Ou tuez-vous! » dit Eugénie du ton et avec la pose d'une de ces vestales qui dans le cirque ordonnaient avec le pouce au gladiateur victorieux d'achever son adversaire terrassé.

Andrea frémit et regarda la jeune fille avec un sourire de mépris qui prouva que sa corruption ne comprenait point cette sublime férocité de l'honneur. « Me tuer, » dit-il en jetant son couteau, « pourquoi faire? — Mais vous l'avez dit, » s'écria mademoiselle Danglars, « on vous condam-

nera à mort, on vous exécutera comme le dernier des criminels! — Bah! » répliqua Cavalcanti en se croisant les bras, « on a des amis. » Le brigadier s'avança vers lui le sabre au poing.

« Allons, allons, » dit Cavalcanti, « rengainez, mon brave homme, ce n'est point la peine de faire tant d'esbrouffe, puisque je me rends. » Et il tendit ses mains aux menottes.

Les deux jeunes filles regardaient avec terreur cette hideuse métamorphose qui s'opérait sous leurs yeux, l'homme du monde dépouillant son enveloppe et redevenant l'homme du bagne.

Andrea se retourna vers elles, et avec le sourire de l'impudence: « Avez-vous quelque commission pour monsieur votre père, mademoiselle Eugénie? » dit-il; « car, selon toute probabilité, je retourne à Paris. » Eugénie cacha sa tête dans ses deux mains. « Oh! oh! » dit Andrea, « il n'y a pas de quoi être honteuse, et je ne vous en veux pas d'avoir pris la poste pour courir après moi... N'étais-je pas presque votre mari? » Et sur cette raillerie Andrea sortit, laissant les deux fugitives en proie aux souffrances de la honte et aux commentaires de l'assemblée.

Une heure après, vêtues toutes deux de leurs habits de femmes, elles montaient dans leur calèche de voyage.

On avait fermé la porte de l'hôtel pour les soustraire aux premiers regards; mais il n'en fallut pas moins, quand cette porte fut rouverte, passer au milieu d'une double haie de curieux, aux yeux flamboyants, aux lèvres murmurantes. Eugénie baissa les stores, mais si elle ne voyait plus, elle entendait encore, et le bruit des ricanements arrivait jusqu'à elle. « Oh! pourquoi le monde n'est-il pas un désert? » s'écria-t-elle en se jetant dans les bras de mademoiselle d'Armilly, les yeux étincelants de cette rage qui faisait désirer à Néron que le monde romain n'eût qu'une seule tête afin de la trancher d'un seul coup.

Le lendemain, elles descendaient à l'hôtel de Flandre, à Bruxelles.

Depuis la veille, Andrea était écroué à la Conciergerie.

XII

LA LOI.

On a vu avec quelle tranquillité mademoiselle Danglars et mademoiselle d'Armilly avaient pu accomplir leur transformation et opérer leur fuite : c'est que chacun était trop occupé de ses propres affaires pour s'occuper des leurs.

Nous laisserons le banquier, la sueur au front, aligner en face du fantôme de la banqueroute les énormes colonnes de son passif, et nous suivrons la baronne qui, après être restée un instant écrasée sous la violence du coup qui venait de la frapper, était allée trouver son conseiller ordinaire Lucien Debray.

C'est qu'en effet la baronne comptait sur ce mariage pour abandonner enfin une tutelle qui, avec une fille du caractère d'Eugénie, ne laissait pas que d'être fort gênante ; c'est que dans ces espèces de contrats tacites qui maintiennent le lien hiérarchique de la famille, la mère n'est réellement maîtresse de sa fille qu'à la condition d'être continuellement pour elle un exemple de sagesse et un type de perfection.

Or madame Danglars redoutait la perspicacité d'Eugénie et les conseils de mademoiselle d'Armilly; elle avait surpris

certains regards dédaigneux lancés par sa fille à Debray, regards qui semblaient signifier que sa fille connaissait tout le mystère de ses relations amoureuses et pécuniaires avec le secrétaire intime, tandis qu'une interprétation plus sagace et plus approfondie eût au contraire démontré à la baronne qu'Eugénie détestait Debray, non point parce qu'il était dans la maison paternelle une pierre d'achoppement et de scandale, mais parce qu'elle le rangeait tout bonnement dans la catégorie de ces bipèdes que Platon essayait de ne plus appeler des hommes, et que Diogène désignait par la périphrase d'animaux à deux pieds et sans plumes.

Madame Danglars, à son point de vue, et malheureusement dans ce monde chacun a son point de vue à soi qui l'empêche de voir le point de vue des autres; madame Danglars, à son point de vue, disons-nous, regrettait donc infiniment que le mariage d'Eugénie fût manqué, non point parce que ce mariage était convenable, bien assorti et devait faire le bonheur de sa fille, mais parce que ce mariage lui rendait sa liberté.

Elle courut donc, comme nous l'avons dit, chez Debray, qui après avoir, comme tout Paris, assisté à la soirée du contrat et au scandale qui en avait été la suite, s'était empressé de se retirer à son club, où avec quelques amis il causait de l'événement qui faisait à cette heure la conversation des trois quarts de cette ville éminemment cancanière, qu'on appelle la capitale du monde.

Au moment où madame Danglars, vêtue d'une robe noire et cachée sous un long voile, montait l'escalier qui conduisait à l'appartement de Debray, malgré la certitude que lui avait donnée le concierge que le jeune homme n'était point chez lui, Debray s'occupait à repousser les insinuations d'un ami qui essayait de lui prouver qu'après l'éclat terrible qui venait d'avoir lieu, il était de son devoir d'ami de la maison d'épouser mademoiselle Eugénie Danglars et ses deux millions.

Debray se défendait en homme qui ne demande pas mieux que d'être vaincu; car souvent cette idée s'était présentée d'elle-même à son esprit; puis, comme il connaissait Eugénie, son caractère indépendant et altier, il reprenait de temps en temps une attitude complétement défensive, disant que cette union était impossible, de toute impossibilité, en se laissant toutefois sourdement chatouiller par l'idée mauvaise qui, au dire de tous les moralistes, préoccupe incessamment l'homme le plus probe et le plus pur, veillant au fond de son âme comme Satan veille derrière la croix.

Le thé, le jeu, la conversation intéressante, comme on le voit, puisqu'on y discutait de si graves intérêts, durèrent jusqu'à une heure du matin.

Pendant ce temps, madame Danglars, introduite par le valet de chambre de Lucien, attendait, voilée et palpitante, dans le petit salon vert, entre deux corbeilles de fleurs qu'elle-même avait envoyées le matin, et que Debray, il faut le dire, avait lui-même rangées, étagées, émondées avec un soin qui fit pardonner son absence à la pauvre femme.

A onze heures quarante minutes, madame Danglars, lassée d'attendre inutilement, remonta en fiacre et se fit reconduire chez elle. Les femmes d'un certain monde ont cela de commun avec les grisettes en bonne fortune, qu'elles ne rentrent pas d'ordinaire passé minuit.

La baronne rentra dans l'hôtel avec autant de précaution qu'Eugénie venait d'en prendre pour sortir; elle monta légèrement, et le cœur serré, l'escalier de son appartement, contigu, comme on sait, à celui d'Eugénie. Elle redoutait si fort de provoquer quelque commentaire; elle croyait si fermement, pauvre femme respectable en ce point du moins, à l'innocence de sa fille et à sa fidélité pour le foyer paternel!

Rentrée chez elle, elle écouta à la porte d'Eugénie; puis, n'entendant aucun bruit, elle essaya d'entrer; mais les verrous étaient mis. Madame Danglars crut qu'Eugénie, fatiguée

des terribles émotions de la soirée, s'était mise au lit et qu'elle dormait. Elle appela la femme de chambre et l'interrogea. « Mademoiselle Eugénie, » répondit la femme de chambre, « est rentrée dans son appartement avec mademoiselle d'Armilly; puis elles ont pris le thé ensemble; après quoi elles m'ont congédiée, en me disant qu'elles n'avaient plus besoin de moi. » Depuis ce moment la femme de chambre était à l'office, et, comme tout le monde, elle croyait les deux jeunes personnes dans leur appartement.

Madame Danglars se coucha donc sans l'ombre d'un soupçon; mais, tranquille sur les individus, son esprit se reporta sur l'événement. A mesure que ses idées s'éclaircissaient en sa tête, les proportions de la scène du contrat grandissaient : ce n'était plus un scandale, c'était un vacarme; ce n'était plus une honte, c'était une ignominie.

Malgré elle alors, la baronne se rappela qu'elle avait été sans pitié pour la pauvre Mercédès, frappée naguère dans son époux et dans son fils d'un malheur aussi grand. « Eugénie, » se dit-elle, « est perdue, et nous aussi. L'affaire, telle qu'elle va être présentée, nous couvre d'opprobre; car, dans une société comme la nôtre, certains ridicules sont des plaies vives, saignantes, incurables. Quel bonheur, » murmura-t-elle, « que Dieu ait fait à Eugénie ce caractère étrange qui m'a si souvent fait trembler! » Et son regard reconnaissant se leva vers le ciel, dont la mystérieuse Providence dispose tout à l'avance selon les événements qui doivent arriver, et d'un défaut, d'un vice même fait quelquefois un bonheur.

Puis sa pensée franchit l'espace, comme fait, en étendant ses ailes, l'oiseau, d'un abîme, et s'arrêta sur Cavalcanti. Cet Andrea était un misérable, un voleur, un assassin; et cependant cet Andrea possédait des façons qui indiquaient une demi-éducation, sinon une éducation complète; cet Andrea s'était présenté dans le monde avec l'apparence d'une grande fortune, avec l'appui de noms honorables.

Comment voir clair dans ce dédale? A qui s'adresser pour sortir de cette position cruelle? Debray, à qui elle avait couru avec le premier élan de la femme qui cherche un secours dans l'homme qu'elle aime et qui parfois la perd, Debray ne pouvait que lui donner un conseil; c'était à quelque autre plus puissant que lui qu'elle devait s'adresser. La baronne pensa alors à M. de Villefort. C'était M. de Villefort qui avait voulu faire arrêter Cavalcanti; c'était M. de Villefort qui, sans pitié, avait porté le trouble au milieu de sa famille comme si c'eût été une famille étrangère. Mais non; en y réfléchissant, ce n'était pas un homme sans pitié que le procureur du roi; c'était un magistrat esclave de ses devoirs, un ami loyal et ferme, qui, brutalement, mais d'une main sûre, avait porté le coup de scalpel dans la corruption; ce n'était pas un bourreau, c'était un chirurgien, un chirurgien qui avait voulu isoler aux yeux du monde l'honneur des Danglars de l'ignominie de ce jeune homme perdu qu'ils avaient présenté au monde comme leur gendre. Du moment où M. de Villefort, ami de la famille Danglars, agissait ainsi, il n'y avait plus à supposer que le banquier eût rien su d'avance et se fût prêté à aucune des menées d'Andrea. La conduite de Villefort, en y réfléchissant, apparaissait donc encore à la baronne sous un jour qui s'expliquait à leur avantage commun. Mais là devait s'arrêter l'inflexibilité du procureur du roi : elle irait le trouver le lendemain et obtiendrait de lui, sinon qu'il manquât à ses devoirs de magistrat, tout au moins qu'il leur laissât toute la latitude de l'indulgence. La baronne invoquerait le passé; elle rajeunirait ses souvenirs; elle supplierait au nom d'un temps coupable, mais heureux; M. de Villefort assoupirait l'affaire, ou du moins il laisserait (et, pour arriver à cela, il n'avait qu'à tourner les yeux d'un autre côté), ou du moins il laisserait fuir Cavalcanti, et ne poursuivrait le crime que sur cette ombre de criminel qu'on appelle la contumace. Alors seulement elle s'endormit plus tranquille.

Le lendemain, à neuf heures, elle se leva, et, sans sonner sa femme de chambre, sans donner signe d'existence à qui que ce fût au monde, elle s'habilla, et, vêtue avec la même simplicité que la veille, elle descendit l'escalier, sortit de l'hôtel, marcha jusqu'à la rue de Provence, monta dans un fiacre et se fit conduire à la maison de M. de Villefort.

Depuis un mois cette maison maudite présentait l'aspect lugubre d'un lazaret où la peste se serait déclarée : une partie des appartements étaient clos à l'intérieur et à l'extérieur; les volets fermés ne s'ouvraient qu'un instant pour donner de l'air; on voyait alors apparaître à cette fenêtre la tête effarée d'un laquais; puis la fenêtre se refermait comme la dalle d'un tombeau retombe sur un sépulcre, et les voisins se disaient tout bas : « Est-ce que nous allons encore voir aujourd'hui sortir une bière de la maison de M. le procureur du roi? »

Madame Danglars fut saisie d'un frisson à l'aspect de cette maison désolée; elle descendit de son fiacre, et, les genoux fléchissants, s'approcha de la porte fermée et sonna.

Ce ne fut qu'à la troisième fois qu'eut retenti le timbre dont le tintement lugubre semblait participer lui-même à la tristesse générale, qu'un concierge apparut entre-bâillant la porte dans une largeur juste assez grande pour laisser passer ses paroles. Il vit une femme, une femme du monde, une femme élégamment vêtue, et cependant la porte continua de demeurer à peu près close. « Mais ouvrez donc! » dit la baronne. « — D'abord, madame, qui êtes-vous? » demanda le concierge. « — Qui je suis? mais vous me connaissez bien. — Nous ne connaissons plus personne, madame. — Mais êtes-vous fou, mon ami? » s'écria la baronne. « — De quelle part venez-vous? — Oh! c'est trop fort. — Madame, c'est l'ordre, excusez-moi; votre nom? — Madame la baronne Danglars. Vous m'avez vue vingt fois. — C'est possible, madame; maintenant que voulez-vous? — Oh! que vous êtes étrange! et je me plaindrai à M. de Villefort de l'imperti-

nence de ses gens.—Madame, ce n'est pas de l'impertinence, c'est de la précaution; personne n'entre ici sans un mot de M. le docteur d'Avrigny ou sans avoir parlé à M. le procureur du roi. — Eh bien! c'est justement à M. le procureur du roi que j'ai affaire. — Affaire pressante? — Vous devez bien le voir, puisque je ne suis pas encore remontée dans ma voiture. Mais finissons : voici ma carte, portez-la à votre maître. — Madame attendra mon retour? — Oui; allez. »

Le concierge referma la porte, laissant madame Danglars dans la rue. La baronne, il est vrai, n'attendit pas longtemps; un instant après, la porte se rouvrit dans une largeur suffisante pour donner passage à la baronne : elle passa, et la porte se referma derrière elle. Arrivé dans la cour, le concierge, sans perdre la porte de vue un instant, tira un sifflet de sa poche et siffla. Le valet de chambre de M. de Villefort parut sur le perron. « Madame excusera ce brave homme, » dit-il en venant au-devant de la baronne; « mais ses ordres sont précis, et M. de Villefort m'a chargé de dire à madame qu'il ne pouvait faire autrement qu'il avait fait. »

Dans la cour était un fournisseur introduit avec les mêmes précautions et dont on examinait les marchandises.

La baronne monta le perron; elle se sentait profondément impressionnée par cette tristesse qui élargissait pour ainsi dire le cercle de la sienne, et, toujours guidée par le valet de chambre, elle fut introduite, sans que son guide l'eût un instant perdue de vue, dans le cabinet du magistrat.

Si préoccupée que fût madame Danglars du motif qui l'amenait, la réception qui lui était faite par toute cette valetaille lui avait paru si indigne, qu'elle commença par se plaindre. Mais Villefort souleva sa tête appesantie par la douleur et la regarda avec un si triste sourire, que les plaintes expirèrent sur ses lèvres. « Excusez mes serviteurs d'une terreur dont je ne puis leur faire un crime; soupçonnés, il

sont devenus soupçonneux. » Madame Danglars avait souvent entendu dans le monde parler de cette terreur qu'accusait le magistrat, mais elle n'aurait jamais pu croire, si elle n'avait eu l'expérience de ses propres yeux, que ce sentiment pût être porté à ce point. « — Vous aussi, » dit-elle, « vous êtes donc malheureux? — Oui, madame, » répondit le magistrat. « — Vous me plaignez alors? — Sincèrement, madame. — Et vous comprenez ce qui m'amène? — Vous venez me parler de ce qui vous arrive, n'est-ce pas? — Oui, monsieur, un affreux malheur. — C'est-à-dire une mésaventure. — Une mésaventure! » s'écria la baronne. « — Hélas! madame, » répondit le procureur du roi avec son calme imperturbable, « j'en suis arrivé à n'appeler malheur que les choses irréparables. — Eh! monsieur, croyez-vous qu'on oubliera? — Tout s'oublie, madame, » dit Villefort; « le mariage de votre fille se fera demain, s'il ne se fait pas aujourd'hui; dans huit jours, s'il ne se fait pas demain. Et quant à regretter le futur de mademoiselle Eugénie, je ne crois pas que telle soit votre idée. » Madame Danglars regarda Villefort, stupéfaite de lui voir cette tranquillité presque railleuse. « — Suis-je venue chez un ami? » demanda-t-elle d'un ton plein de douloureuse dignité. « — Vous savez que oui, madame, » répondit Villefort, dont les joues pâles se couvrirent, à cette assurance qu'il donnait, d'une légère rougeur. En effet, cette assurance faisait allusion à d'autres événements qu'à ceux qui les occupaient à cette heure la baronne et lui. « — Eh bien! alors, » dit la baronne, « soyez plus affectueux, mon cher Villefort; parlez-moi en ami et non en magistrat, et quand je me trouve profondément malheureuse, ne me dites point que je doive être gaie. » Villefort s'inclina. « — Quand j'entends parler de malheurs, madame, » dit-il, « j'ai pris depuis trois mois la fâcheuse habitude de penser aux miens, et alors cette égoïste opération du parallèle se fait malgré moi dans mon esprit. Voilà pourquoi, à côté de mes malheurs, les vôtres me semblaient une mésaventure; voilà pourquoi, à

côté de ma position funeste, la vôtre me semblait une position à envier; mais cela vous contrarie, laissons cela. Vous disiez, madame?... — Je venais savoir de vous, mon ami, » reprit la baronne, « où en est l'affaire de cet imposteur? — Imposteur! » répéta Villefort; « décidément, madame, c'est un parti pris chez vous d'atténuer certaines choses et d'en exagérer d'autres; imposteur, M. Andrea Cavalcanti, ou plutôt M. Benedetto! Vous vous trompez, madame, M. Benedetto est bel et bien un assassin. — Monsieur, je ne nie pas la justesse de votre rectification, mais plus vous vous armerez sévèrement contre ce malheureux, plus vous frapperez notre famille. Voyons, oubliez-le pour un moment; au lieu de le poursuivre, laissez-le fuir. — Vous venez trop tard, madame, les ordres sont déjà donnés. — Eh bien! si on l'arrête... Croyez-vous qu'on l'arrêtera? — Je l'espère. — Si on l'arrête (écoutez, j'entends toujours dire que les prisons regorgent), eh bien! laissez-le en prison. » Le procureur du roi fit un mouvement négatif. « Au moins jusqu'à ce que ma fille soit mariée! » ajouta la baronne. « — Impossible, madame, la justice a des formalités. — Même pour moi? » dit la baronne, moitié souriante, moitié sérieuse. « — Pour tous, » répondit Villefort; « et pour moi-même comme pour les autres. — Ah! » fit la baronne sans ajouter en paroles ce que sa pensée venait de trahir par cette exclamation. Villefort la regarda avec ce regard dont il sondait les pensées. « — Oui, je sais ce que vous voulez dire, » reprit-il; « vous faites allusion à ces bruits terribles répandus dans le monde, que toutes ces morts qui depuis trois mois m'habillent de deuil, que cette mort à laquelle vient comme par miracle d'échapper Valentine ne sont point naturelles? — Je ne songeais point à cela, » dit vivement madame Danglars. « — Si, vous y songiez, madame, et c'était justice; car vous ne pouviez faire autrement que d'y songer, et vous vous disiez tout bas: « Toi qui poursuis le crime, « réponds: pourquoi donc y a-t-il autour de toi des crimes

« qui restent impunis? » La baronne pâlit. « Vous vous disiez cela, n'est-ce pas, madame ? — Eh bien! je l'avoue. — Je vais vous répondre. » Villefort rapprocha son fauteuil de la chaise de madame Danglars; puis, appuyant ses deux mains sur son bureau, et prenant une intonation plus sourde que de coutume : « Il y a des crimes qui restent impunis, » dit-il, « parce qu'on ne connaît pas les criminels et qu'on craint de frapper une tête innocente pour une tête coupable; mais quand ces criminels seront connus, » Villefort étendit la main vers un grand crucifix placé en face de son bureau, « quand ces criminels seront connus, » répéta-t-il, « par le Dieu vivant, madame, quels qu'ils soient, ils mourront. Maintenant, après le serment que je viens de faire et que je tiendrai, madame, osez me demander grâce pour ce misérable! — Eh! monsieur, » reprit madame Danglars, « êtes-vous sûr qu'il soit aussi coupable qu'on le dit? — Écoutez, voici son dossier : Benedetto, condamné d'abord à cinq ans de galères pour faux, à seize ans; le jeune homme promettait, comme vous voyez; puis évadé, puis assassin. — Et qui est ce malheureux? — Eh! sait-on cela? Un vagabond, un Corse. — Il n'a donc été réclamé par personne? — Par personne; on ne connaît pas ses parents. — Mais cet homme qui était venu de Lucques? — Un autre escroc comme lui, son complice peut-être. » La baronne joignit les mains. « — Villefort! » dit-elle avec sa plus douce et sa plus caressante intonation. « — Pour Dieu! madame, » répondit le procureur du roi avec une fermeté qui n'était pas exempte de sécheresse, « pour Dieu! ne me demandez donc jamais grâce pour un coupable! Que suis-je, moi? la loi. Est-ce que la loi a des yeux pour voir votre tristesse? Est-ce que la loi a des oreilles pour entendre votre douce voix? Est-ce que la loi a une mémoire pour se faire l'application de vos délicates pensées? Non, madame, la loi ordonne, et quand la loi a ordonné, elle frappe! Vous me direz que je suis un être vivant, et non pas un code; un homme, et non pas un volume.

Regardez-moi, madame, regardez autour de moi : les hommes m'ont-ils traité en frère, m'ont-ils aimé, moi? m'ont-ils ménagé, moi? m'ont-ils épargné, moi? Quelqu'un a-t-il demandé grâce pour M. de Villefort, et a-t-on accordé à ce quelqu'un la grâce de M. de Villefort? Non! non! non! frappé, toujours frappé! Vous persistez, femme, c'est-à-dire sirène que vous êtes, à me regarder avec cet œil charmant et expressif qui me rappelle que je dois rougir. Eh bien! soit, oui, rougir de ce que vous savez, et peut-être... peut-être d'autre chose encore! Mais enfin, depuis que j'ai failli moi-même, et plus profondément que les autres peut-être, eh bien! depuis ce temps j'ai secoué les vêtements d'autrui pour trouver l'ulcère, et je l'ai toujours trouvé, et je dirai plus, je l'ai trouvé avec bonheur, avec joie, ce cachet de la faiblesse ou de la perversité humaine! Car chaque homme que je reconnaissais coupable, et chaque coupable que je frappais, me semblait une preuve vivante, une preuve nouvelle que je n'étais pas une hideuse exception! Hélas! hélas! hélas! tout le monde est méchant, madame, prouvons-le, et frappons le méchant! » Villefort prononça ces dernières paroles avec une rage fiévreuse qui donnait à son langage une féroce éloquence. « — Mais, » reprit madame Danglars essayant de tenter un dernier effort, « vous dites que ce jeune homme est vagabond, orphelin, abandonné de tous. — Tant pis, tant pis, ou plutôt tant mieux ; la Providence l'a fait ainsi pour que personne n'eût à pleurer sur lui. — C'est s'acharner sur le faible, monsieur. — Le faible qui assassine! — Son déshonneur rejaillit sur ma maison. — N'ai-je pas, moi, la mort dans la mienne? — Oh! monsieur, » s'écria la baronne, « vous êtes sans pitié pour les autres! Eh bien! c'est moi qui vous le dis, on sera sans pitié pour vous! — Soit! » dit Villefort en levant avec un geste de menace son bras au ciel. « — Remettez au moins la cause de ce malheureux, s'il est arrêté, aux assises prochaines; cela nous donnera six mois pour qu'on oublie.

— Non pas, » dit Villefort; « j'ai cinq jours encore; l'instruction est faite; cinq jours, c'est plus de temps qu'il ne m'en faut; d'ailleurs ne comprenez-vous point, madame, que moi aussi il faut que j'oublie? Eh bien! quand je travaille, et je travaille nuit et jour; quand je travaille, il y a des moments où je ne me souviens plus, et quand je ne me souviens plus, je suis heureux à la manière des morts; mais cela vaut encore mieux que de souffrir. — Monsieur, il s'est enfui; laissez-le fuir, l'inertie est une clémence facile. — Mais je vous ai dit qu'il était trop tard; au point du jour le télégraphe a joué, et à cette heure... — Monsieur, » dit le valet de chambre en entrant, « un dragon apporte cette dépêche du ministère de l'intérieur. » Villefort saisit la lettre, et la décacheta vivement. Madame Danglars frémit de terreur, Villefort tressaillit de joie. « — Arrêté! » s'écria Villefort; « on l'a arrêté à Compiègne; c'est fini. » Madame Danglars se leva froide et pâle. « — Adieu, monsieur, » dit-elle. « — Adieu, madame, » répondit le procureur du roi presque joyeux en la reconduisant jusqu'à la porte. Puis revenant à son bureau : « Allons, » dit-il en frappant sur la lettre avec le dos de la main droite; « j'avais un faux, j'avais trois vols, j'avais deux incendies, il ne me manquait qu'un assassinat, le voici; la session sera belle! »

XIII

L'APPARITION.

Comme l'avait dit le procureur du roi à madame Danglars, Valentine n'était point encore remise. Brisée par la fatigue, elle gardait en effet le lit, et ce fut dans sa chambre et de la bouche de madame de Villefort qu'elle apprit les événements que nous venons de raconter, c'est-à-dire la fuite d'Eugénie et l'arrestation d'Andrea Cavalcanti, ou plutôt de Benedetto, ainsi que l'accusation d'assassinat portée contre lui. Mais Valentine était si faible, que ce récit ne lui fit peut-être point tout l'effet qu'il eût produit sur elle dans son état de santé habituel. En effet, ce ne furent que quelques idées vagues, quelques formes indécises de plus mêlées aux idées étranges et aux fantômes fugitifs qui naissaient dans son cerveau malade ou qui passaient devant ses yeux, et bientôt même tout s'effaça pour laisser reprendre toutes leurs forces aux sensations personnelles.

Pendant la journée, Valentine était encore maintenue dans la réalité par la présence de Noirtier, qui se faisait porter chez sa petite-fille et demeurait là, couvant Valentine de son regard paternel; puis, lorsqu'il était revenu du palais, c'était Villefort à son tour qui passait une heure ou deux entre son père et son enfant. A six heures, Villefort se retirait dans son cabinet; à huit heures, arrivait M. d'A vrigny, qui lui-même apportait la potion nocturne préparée pour la jeune fille; puis on emmenait Noirtier. Une garde du choix du docteur remplaçait tout le monde, et ne se re-

tirait elle-même que lorsque vers dix ou onze heures Valentine était endormie. En descendant, elle remettait les clefs de la chambre de Valentine à M. de Villefort lui-même, de sorte que l'on ne pouvait plus entrer chez la malade qu'en traversant l'appartement de madame de Villefort et la chambre du petit Édouard.

Chaque matin Morrel venait chez Noirtier prendre des nouvelles de Valentine : mais Morrel, chose extraordinaire, semblait de jour en jour moins inquiet. D'abord de jour en jour Valentine, quoiqu'en proie à une violente exaltation nerveuse, allait mieux ; puis Montecristo ne lui avait-il pas dit, lorsqu'il était accouru tout éperdu chez lui, que si dans deux heures Valentine n'était pas morte, Valentine était sauvée ? Or Valentine vivait encore, et quatre jours s'étaient écoulés.

Cette exaltation nerveuse dont nous avons parlé poursuivait Valentine jusque dans son sommeil, ou plutôt dans l'état de somnolence qui succédait à sa veille : c'était alors que dans le silence de la nuit et dans la demi-obscurité que laissait régner la veilleuse posée sur la cheminée et brûlant dans son enveloppe d'albâtre, elle voyait passer ces ombres qui viennent peupler la chambre des malades, et que secoue la fièvre de ses ailes frissonnantes. Alors il lui semblait voir apparaître tantôt sa belle-mère qui la menaçait, tantôt Morrel qui lui tendait les bras, tantôt des êtres presque étrangers à sa vie habituelle, comme le comte de Montecristo ; il n'y avait pas jusqu'aux meubles qui, dans ces moments de délire, ne parussent mobiles et errants ; et cela durait ainsi jusqu'à deux ou trois heures du matin, moment où un sommeil de plomb venait s'emparer de la jeune fille et la conduisait jusqu'au jour.

Le soir qui suivit cette matinée où Valentine avait appris la fuite d'Eugénie et l'arrestation de Benedetto, et où, après s'être mêlés un instant aux sensations de sa propre existence, ces événements commençaient à sortir peu à peu de

sa pensée, après la retraite successive de Villefort, de d'Avrigny et de Noirtier, tandis que onze heures sonnaient à Saint-Philippe du Roule, et que la garde, ayant placé sous la main de la malade le breuvage préparé par le docteur, et fermé la porte de sa chambre, écoutait en frémissant, à l'office où elle s'était retirée, les commentaires des domestiques, et meublait sa mémoire des lugubres histoires qui depuis trois mois défrayaient les soirées de l'antichambre du procureur du roi, une scène inattendue se passait dans cette chambre si soigneusement fermée.

Il y avait déjà dix minutes à peu près que la garde s'était retirée. Valentine, en proie depuis une heure à cette fièvre qui revenait chaque nuit, laissait sa tête, insoumise à sa volonté, continuer ce travail actif, monotone et implacable du cerveau qui s'épuise à reproduire incessamment les mêmes pensées ou à enfanter les mêmes images. De la mèche de la veilleuse s'élançaient mille et mille rayonnements tous empreints de significations étranges, quand tout à coup, à son reflet tremblant, Valentine crut voir sa bibliothèque, placée à côté de la cheminée dans un renfoncement du mur, s'ouvrir lentement, sans que les gonds sur lesquels elle semblait rouler produisissent le moindre bruit.

Dans un autre moment, Valentine eût saisi sa sonnette, et en eût tiré le cordonnet de soie en appelant au secours; mais rien ne l'étonnait plus dans la situation où elle se trouvait. Elle avait la conscience que toutes ces visions qui l'entouraient étaient les filles de son délire, et cette conviction lui était venue de ce que le matin aucune trace n'était restée jamais de tous ces fantômes de la nuit qui disparaissaient avec le jour. Derrière la porte parut une figure humaine. Valentine était, grâce à sa fièvre, trop familiarisée avec ces sortes d'apparitions pour s'épouvanter; elle ouvrit seulement de grands yeux, espérant reconnaître Morrel. La figure continua de s'avancer vers son lit,

puis elle s'arrêta, et parut écouter avec une attention profonde. En ce moment un reflet de la veilleuse se joua sur le visage du nocturne visiteur. « Ce n'est pas lui ! » murmura-t-elle. Et elle attendit, convaincue qu'elle rêvait, que cet homme, comme cela arrive dans les songes, disparût, ou se changeât en quelque autre personne. Seulement elle toucha son pouls, et le sentant battre violemment, elle se souvint que le meilleur moyen de faire disparaître ces visions importunes était de boire; la fraîcheur de la boisson, composée d'ailleurs dans le but de calmer les agitations dont Valentine s'était plainte au docteur, apportait, en faisant tomber la fièvre, un renouvellement des sensations du cerveau; quand elle avait bu, pour un moment elle souffrait moins.

Valentine étendit donc la main afin de prendre son verre sur la coupe de cristal où il reposait; mais tandis qu'elle allongeait hors du lit son bras frissonnant, l'apparition fit encore, et plus vivement que jamais, deux pas vers le lit, et arriva si près de la jeune fille qu'elle entendit son souffle et qu'elle crut sentir la pression de sa main.

Cette fois l'illusion ou plutôt la réalité dépassait tout ce que Valentine avait éprouvé jusque-là; elle commença à se croire bien éveillée et bien vivante; elle eut la conscience qu'elle jouissait de toute sa raison, et elle frémit. La pression que Valentine avait ressentie avait pour but de lui arrêter le bras. Valentine le retira lentement à elle. Alors cette figure, dont son regard ne pouvait se détacher, et qui d'ailleurs paraissait plutôt protectrice que menaçante, cette figure prit le verre, s'approcha de la veilleuse et regarda le breuvage, comme si elle eût voulu en juger la transparence et la limpidité. Mais cette première épreuve ne suffit pas. Cet homme, ou plutôt ce fantôme, car il marchait si doucement que le tapis étouffait le bruit de ses pas, cet homme puisa dans le verre une cuillerée du breuvage et l'avala.

Valentine regardait ce qui se passait devant ses yeux avec

un profond sentiment de stupeur. Elle croyait bien que tout cela était près de disparaître pour faire place à un autre tableau ; mais l'homme, au lieu de s'évanouir comme une ombre, se rapprocha d'elle, et tendant le verre à Valentine, et d'une voix pleine d'émotion : « Maintenant, » dit-il, « buvez !... » Valentine tressaillit. C'était la première fois qu'une de ses visions lui parlait avec ce timbre vivant. Elle ouvrit la bouche pour pousser un cri. L'homme posa un doigt sur ses lèvres. « — M. le comte de Montecristo ! » murmura-t-elle. A l'effroi qui se peignit dans les yeux de la jeune fille, au tremblement de ses mains, au geste rapide qu'elle fit pour se blottir sous ses draps, on pouvait reconnaître la dernière lutte du doute contre la conviction ; cependant la présence de Montecristo chez elle à une pareille heure, son entrée mystérieuse, fantastique, inexplicable, par un mur, semblaient des impossibilités à la raison ébranlée de Valentine. « — N'appelez pas, ne vous effrayez pas, » dit le comte ; « n'ayez pas même au fond du cœur l'éclair d'un soupçon ou l'ombre d'une inquiétude ; l'homme que vous voyez devant vous (car cette fois, vous avez raison, Valentine, et ce n'est point une illusion), l'homme que vous voyez devant vous est le plus tendre père et le plus respectueux ami que vous puissiez rêver. »

Valentine ne trouva rien à répondre : elle avait une si grande peur de cette voix qui lui révélait la présence réelle de celui qui parlait, qu'elle redoutait d'y associer la sienne ; mais son regard effrayé voulait dire : Si vos intentions sont pures, pourquoi êtes-vous ici ?

Avec sa merveilleuse sagacité le comte comprit tout ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille. « Écoutez-moi, » dit-il, « ou plutôt regardez-moi : voyez mes yeux rougis et mon visage plus pâle encore que d'habitude ; c'est que depuis quatre nuits je n'ai pas fermé l'œil un seul instant ; depuis quatre nuits je veille sur vous, je vous protége, je vous conserve à notre ami Maximilien. » Un

flot de sang joyeux monta rapidement aux joues de la malade ; car le nom que venait de prononcer le comte lui enlevait le reste de défiance qu'il lui avait inspirée. « — Maximilien !... » répéta Valentine, tant ce nom lui paraissait doux à prononcer ; « Maximilien ! il vous a donc tout avoué ? — Tout. Il m'a dit que votre vie était la sienne, et je lui ai promis que vous vivriez. — Vous lui avez promis que je vivrais ? — Oui. — En effet, monsieur, vous venez de parler de vigilance et de protection. Êtes-vous donc médecin ? — Oui, et le meilleur que le ciel puisse vous envoyer en ce moment, croyez-moi. — Vous dites que vous avez veillé ? » demanda Valentine inquiète ; « où cela ? je ne vous ai pas vu. » Le comte étendit la main dans la direction de la bibliothèque. « — J'étais caché derrière cette porte, » dit-il ; « cette porte donne dans la maison voisine que j'ai louée. » Valentine, par un mouvement de fierté pudique, détourna les yeux, et avec une souveraine terreur : « — Monsieur, » dit-elle, « ce que vous avez fait est d'une démence sans exemple, et cette protection que vous m'avez accordée ressemble fort à une insulte. — Valentine, » dit-il, « pendant cette longue veille, voici les seules choses que j'ai vues, quelles gens venaient chez vous, quels aliments on vous préparait, quelles boissons on vous a servies ; puis quand ces boissons me paraissaient dangereuses, j'entrais comme je viens d'entrer, je vidais votre verre, et je substituais au poison un breuvage bienfaisant, qui, au lieu de la mort qui vous était préparée, faisait circuler la vie dans vos veines. — Le poison ! la mort ! » s'écria Valentine, se croyant de nouveau sous l'empire de quelque fiévreuse hallucination ; « que dites-vous donc là, monsieur ? — Chut ! mon enfant ! » dit Montecristo en portant de nouveau son doigt à ses lèvres ; « j'ai dit le poison, oui, j'ai dit la mort, et je répète la mort ; mais buvez d'abord ceci. » Le comte tira de sa poche un flacon contenant une liqueur rouge dont il versa quelques gouttes dans le verre. « Et quand vous aurez

bu, ne prenez plus rien de la nuit. Valentine avança la main; mais à peine eut-elle touché le verre, qu'elle la retira avec effroi. Montecristo prit le verre, en but la moitié, et le présenta à Valentine qui avala en souriant le reste de la liqueur qu'il contenait. « — Oh! oui! » dit-elle, « je reconnais le goût de mes breuvages nocturnes, de cette eau qui rendait un peu de fraîcheur à ma poitrine, un peu de calme à mon cerveau. Merci, monsieur, merci. — Voilà comment vous avez vécu depuis quatre nuits, Valentine, » dit le comte. « Mais moi, comment vivais-je? Oh! les cruelles heures que vous m'avez fait passer! oh! les effroyables tortures que vous m'avez fait subir quand je voyais verser dans votre verre le poison mortel, quand je tremblais que vous n'eussiez le temps de le boire avant que j'eusse celui de le répandre dans la cheminée! — Vous dites, monsieur, » reprit Valentine au comble de la terreur, « que vous avez subi mille tortures en voyant verser dans mon verre le poison mortel? Mais si vous avez vu verser le poison dans mon verre, vous avez dû voir la personne qui le versait? — Oui. » Valentine se souleva sur son séant, en ramenant sur sa poitrine plus pâle que la neige la batiste brodée, encore moite de la sueur froide du délire, à laquelle commençait à se mêler la sueur plus glacée encore de la terreur. «—Vous l'avez vue? » répéta la jeune fille. «—Oui, » redit une seconde fois le comte. « — Ce que vous me dites est horrible, monsieur, ce que vous voulez me faire croire a quelque chose d'infernal. Quoi! dans la maison de mon père, quoi! dans ma chambre, quoi! sur mon lit de souffrance on continue de m'assassiner? Oh! retirez-vous, monsieur, vous tentez ma conscience, vous blasphémez la bonté divine; c'est impossible, cela ne se peut pas. — Êtes-vous donc la première que cette main frappe, Valentine? N'avez-vous pas vu tomber autour de vous M. de Saint-Méran, madame de Saint-Méran, Barrois? N'auriez-vous pas vu tomber M. Noirtier, si le traitement qu'il suit depuis près

de trois ans ne l'avait protégé en combattant le poison par l'habitude du poison? — Oh! mon Dieu! » dit Valentine, « c'est donc pour cela que depuis près d'un mois bon papa exige que je partage toutes ses boissons? — Et ces boissons, » s'écria Montecristo, « ont un goût amer comme celui d'une écorce d'orange à moitié séchée, n'est-ce pas? — Oui, mon Dieu, oui! — Oh! cela m'explique tout, » dit Montecristo; « lui aussi sait qu'on empoisonne ici, et peut-être qui empoisonne. Il vous a prémunie, vous son enfant bien-aimé, contre la substance mortelle, et la substance mortelle est venue s'émousser contre ce commencement d'habitude; voilà comment vous vivez encore, ce que je ne m'expliquais pas après avoir été empoisonnée il y a quatre jours avec un poison qui d'ordinaire ne pardonne pas. — Mais quel est donc l'assassin, le meurtrier? — A votre tour je vous demanderai : N'avez-vous donc jamais vu entrer quelqu'un la nuit dans votre chambre? — Si fait. Souvent j'ai cru voir passer comme des ombres, ces ombres s'approcher, s'éloigner, disparaître; mais je les prenais pour des visions de ma fièvre, et tout à l'heure, quand vous êtes entré vous-même, eh bien! j'ai cru longtemps ou que j'avais le délire ou que je rêvais. — Ainsi vous ne connaissez pas la personne qui en veut à votre vie? — Non, » dit Valentine. « Pourquoi quelqu'un désirerait-il ma mort? — Vous allez la connaître alors, » dit Montecristo en prêtant l'oreille. « — Comment cela? » demanda Valentine en regardant avec terreur autour d'elle. « — Parce que ce soir vous n'avez plus ni fièvre ni délire, parce que ce soir vous êtes bien éveillée, parce que voilà minuit qui sonne et que c'est l'heure des assassins. — Mon Dieu! mon Dieu! » dit Valentine en essuyant avec sa main la sueur qui perlait à son front.

En effet, minuit sonnait lentement et tristement; on eût dit que chaque coup du marteau de bronze frappait sur le cœur de la jeune fille. « Valentine, » continua le comte,

« appelez toutes vos forces à votre secours; comprimez votre cœur dans votre poitrine, arrêtez votre voix dans votre gorge, feignez le sommeil, et vous verrez, vous verrez. » Valentine saisit la main du comte. « — Il me semble que j'entends du bruit, » dit-elle, « retirez-vous! — Adieu, ou plutôt au revoir, » répondit le comte.

Puis, avec un sourire si triste et si paternel que le cœur de la jeune fille en fut pénétré de reconnaissance, il regagna sur la pointe du pied la porte de la bibliothèque. Mais se retournant avant que de la refermer sur lui : « Pas un geste, » dit-il, « pas un mot; qu'on vous croie endormie; sans quoi, peut-être vous tuerait-on avant que j'eusse le temps d'accourir. » Et, sur cette effrayante injonction, le comte disparut derrière la porte, qui se referma silencieusement sur lui.

XIV

LOCUSTE.

Valentine resta seule; deux autres pendules, en retard sur celle de Saint-Philippe du Roule, sonnèrent encore minuit à des distances différentes. Puis, à part le bruissement de quelques voitures lointaines, tout retomba dans le silence.

Alors toute l'attention de Valentine se concentra sur la pendule de sa chambre, dont le balancier marquait les secondes. Elle se mit à compter ces secondes, et remarqua

qu'elles étaient du double plus lentes que les battements de son cœur. Et cependant elle doutait encore; l'inoffensive Valentine ne pouvait se figurer que quelqu'un désirât sa mort; pourquoi? dans quel but? quel mal avait-elle fait qui pût lui susciter un ennemi? Il n'y avait pas de crainte qu'elle s'endormît. Une seule idée, une idée terrible tenait son esprit tendu : c'est qu'il existait une personne au monde qui avait tenté de l'assassiner, et qui allait le tenter encore. Si cette fois cette personne, lassée de voir l'inefficacité du poison, allait, comme l'avait dit Montecristo, avoir recours au fer! si le comte n'allait pas avoir le temps d'accourir! si elle touchait à son dernier moment! si elle ne devait plus revoir Morrel! A cette pensée qui la couvrait à la fois d'une pâleur livide et d'une sueur glacée, Valentine était prête à saisir le cordon de sa sonnette et à appeler au secours. Mais il lui semblait, à travers la porte de la bibliothèque, voir étinceler l'œil du comte, cet œil qui pesait sur son souvenir, et qui, lorsqu'elle y songeait, l'écrasait d'une telle honte, qu'elle se demandait si jamais la reconnaissance parviendrait à effacer ce pénible effet de l'indiscrète amitié du comte.

Vingt minutes, vingt éternités s'écoulèrent ainsi, puis dix autres minutes encore; enfin la pendule, criant une seconde à l'avance, finit par frapper un coup sur le timbre sonore. En ce moment même un grattement imperceptible de l'ongle contre le bois de la bibliothèque apprit à Valentine que le comte veillait et lui recommandait de veiller. En effet, du côté opposé, c'est-à-dire vers la chambre d'Édouard, il semblait à Valentine qu'elle entendait crier le parquet; elle prêta l'oreille, retenant sa respiration presque étouffée; le bouton de la serrure grinça, et la porte tourna sur ses gonds. Valentine s'était soulevée sur son coude, elle n'eut que le temps de se laisser retomber sur son lit et de cacher ses yeux sous son bras. Puis, tremblante, agitée, le cœur serré d'un indicible effroi, elle attendit.

Quelqu'un s'approcha du lit et effleura les rideaux. Valentine rassembla toutes ses forces et laissa entendre ce murmure régulier de la respiration qui annonce un sommeil tranquille. « Valentine! » dit tout bas une voix. La jeune fille frissonna jusqu'au fond du cœur, mais ne répondit point. « Valentine! » répéta la même voix. Même silence : Valentine avait promis de ne point se réveiller. Puis tout demeura immobile. Seulement Valentine entendit le bruit presque insensible d'une liqueur tombant dans le verre qu'elle venait de vider. Alors elle osa, sous le rempart de son bras étendu, entr'ouvrir sa paupière. Elle vit alors une femme en peignoir blanc qui vidait dans son verre une liqueur préparée d'avance dans une fiole.

Pendant ce court instant, Valentine retint peut-être sa respiration ou fit sans doute quelque mouvement, car la femme, inquiète, s'arrêta et se pencha sur son lit pour mieux voir si elle dormait réellement : c'était madame de Villefort.

Valentine, en reconnaissant sa belle-mère, fut saisie d'un frisson aigu qui imprima un mouvement à son lit. Madame de Villefort s'effaça aussitôt le long du mur, et là, abritée derrière le rideau du lit, muette, attentive, elle épia jusqu'au moindre mouvement de Valentine. Celle-ci se rappela les terribles paroles de Montecristo; il lui avait semblé, dans la main qui ne tenait pas la fiole, voir briller une espèce de couteau long et affilé.

Alors Valentine, appelant toute la puissance de sa volonté à son secours, s'efforça de fermer les yeux; mais cette fonction du plus craintif de nos sens, cette fonction si simple d'ordinaire, devenait en ce moment presque impossible à accomplir, tant l'avide curiosité faisait d'efforts pour repousser cette paupière et attirer la vérité.

Cependant, assurée, par le silence dans lequel avait recommencé à se faire entendre le bruit égal de la respiration de Valentine, que celle-ci dormait, madame de Ville-

fort étendit de nouveau le bras, et en demeurant à demi dissimulée par les rideaux rassemblés au chevet du lit, elle acheva de vider dans le verre de Valentine le contenu de sa fiole. Puis elle se retira, sans que le moindre bruit avertît Valentine qu'elle était partie. Elle avait vu disparaître le bras, voilà tout : ce bras frais et arrondi d'une femme de vingt-cinq ans, jeune et belle, et qui versait la mort. Il est impossible d'exprimer ce que Valentine avait éprouvé pendant cette minute et demie que madame de Villefort était restée dans sa chambre.

Le grattement de l'ongle sur la bibliothèque tira la jeune fille de cet état de torpeur dans lequel elle était ensevelie, et qui ressemblait à de l'engourdissement. Elle souleva la tête avec effort. La porte, toujours silencieuse, roula une seconde fois sur ses gonds, et le comte de Montecristo reparut. « Eh bien ! » demanda le comte, « doutez-vous encore? — Oh ! mon Dieu ! » murmura la jeune fille. « — Vous avez vu? — Hélas! — Vous avez reconnu? » Valentine poussa un gémissement. « — Oui, » dit-elle, « mais je n'y puis croire. — Vous aimez mieux mourir alors, et faire mourir Maximilien?... — Mon Dieu! mon Dieu! » répéta la jeune fille presque égarée; « mais ne puis-je donc pas quitter la maison? me sauver?... — Valentine, la main qui vous poursuit vous atteindra partout : à force d'or on séduira vos domestiques, et la mort s'offrira à vous déguisée sous tous les aspects, dans l'eau que vous boirez à la source, dans le fruit que vous cueillerez à l'arbre. — Mais n'avez-vous donc pas dit que la précaution de bon papa m'avait prémunie contre le poison? — Contre un poison, et encore non pas employé à forte dose ; on changera de poison ou l'on augmentera la dose. » Il prit le verre et y trempa ses lèvres. « Et, tenez, » dit-il, « c'est déjà fait. Ce n'est plus avec de la brucine qu'on vous empoisonne, c'est avec un simple narcotique. Je reconnais le goût de l'alcool dans lequel on l'a fait dissoudre. Si vous aviez bu

ce que madame de Villefort vient de verser dans ce verre, Valentine, Valentine, vous étiez perdue! — Mais, mon Dieu! » s'écria la jeune fille, « pourquoi donc me poursuit-elle ainsi? — Comment! vous êtes si douce, si bonne, si peu croyante au mal, que vous n'avez pas compris, Valentine? — Non, » dit la jeune fille; « je ne lui ai jamais fait de mal. — Mais vous êtes riche, Valentine, mais vous avez deux cent mille livres de rente; et ces deux cent mille livres de rente, vous les enlevez à son fils. — Comment cela? Ma fortune n'est point la sienne et me vient de mes parents. — Sans doute, et voilà pourquoi M. et madame de Saint-Méran sont morts : c'était pour que vous héritassiez de vos parents; voilà pourquoi, du jour où il vous a faite son héritière, M. Noirtier avait été condamné; voilà pourquoi, à votre tour, vous devez mourir, Valentine; c'est afin que votre père hérite de vous, et que votre frère, devenu fils unique, hérite de votre père. — Édouard? Pauvre enfant! et c'est pour lui qu'on commet tous ces crimes! — Ah! vous comprenez enfin. — Ah! mon Dieu! pourvu que tout cela ne retombe pas sur lui! — Vous êtes un ange, Valentine. — Mais mon grand-père, on a donc renoncé à le tuer, lui? — On a réfléchi que vous morte, à moins d'exhérédation, la fortune revenait naturellement à votre frère, et l'on a pensé que le crime, au bout du compte, étant inutile, il était doublement dangereux de le commettre. — Et c'est dans l'esprit d'une femme qu'une pareille combinaison a pris naissance! Oh! mon Dieu! mon Dieu! — Rappelez-vous Pérouse, la treille de l'auberge de la poste, l'homme en manteau brun que votre belle-mère interrogeait sur l'aqua-tofana; eh bien! dès cette époque, tout cet infernal projet mûrissait dans son cerveau. — Oh! monsieur, » s'écria la douce jeune fille en fondant en larmes, « je vois bien, s'il en est ainsi, que je suis condamnée à mourir. — Non, Valentine, non, car j'ai prévu tous les complots; non, car notre ennemie est vaincue, puisqu'elle est devinée; non, vous

vivrez, Valentine, vous vivrez pour aimer et être aimée, vous vivrez pour être heureuse et rendre un noble cœur heureux ; mais pour vivre, Valentine, il faut avoir toute confiance en moi. — Ordonnez, monsieur, que faut-il faire? — Il faut prendre aveuglément ce que je vous donnerai.—Oh ! Dieu m'est témoin, » s'écria Valentine, « que si j'étais seule j'aimerais mieux me laisser mourir. — Vous ne vous confierez à personne, pas même à votre père. — Mon père n'est pas de cet affreux complot, n'est-ce pas, monsieur? » dit Valentine en joignant les mains. « — Non, et cependant votre père, l'homme habitué aux accusations juridiques, votre père doit se douter que toutes ces morts qui s'abattent sur sa maison ne sont point naturelles. Votre père, c'est lui qui aurait dû veiller sur vous ; c'est lui qui devrait être à cette heure à la place que j'occupe ; c'est lui qui devrait avoir déjà vidé ce verre ; c'est lui qui devrait déjà s'être dressé contre l'assassin. Spectre contre spectre, » murmura-t-il en achevant tout bas sa phrase. « — Monsieur, » dit Valentine, « je ferai tout pour vivre, car il existe deux êtres au monde qui m'aiment à en mourir si je mourais : mon grand-père et Maximilien. — Je veillerai sur eux comme j'ai veillé sur vous. — Eh bien ! monsieur, disposez de moi, » dit Valentine. Puis, à voix basse : « Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! » dit-elle, « que va-t-il m'arriver ? — Quelque chose qui vous arrive, Valentine, ne vous épouvantez point ; si vous souffrez, si vous perdez la vue, l'ouïe, le tact, ne craignez rien ; si vous vous réveillez sans savoir où vous êtes, n'ayez pas peur, dussiez-vous, en vous réveillant, vous trouver dans quelque caveau sépulcral ou clouée dans quelque bière ; rappelez soudain votre esprit, et dites-vous : « En ce moment, un « ami, un père, un homme qui veut mon bonheur et celui de « Maximilien, cet homme veille sur moi. » — Hélas ! hélas ! quelle terrible extrémité ! — Valentine, aimez-vous mieux dénoncer votre belle-mère? — J'aimerais mieux mourir cent fois ! oh ! oui, mourir ! — Non, vous ne mourrez pas,

et quelque chose qui vous arrive, vous me le promettez, vous ne vous plaindrez pas, vous espérerez? — Je penserai à Maximilien. — Vous êtes ma fille bien-aimée, Valentine; seul je puis vous sauver, et je vous sauverai. »

Valentine, au comble de la terreur, joignit les mains (car elle sentait que le moment était venu de demander à Dieu du courage), et se dressa pour prier, murmurant des mots sans suite, et oubliant que ses blanches épaules n'avaient d'autre voile que sa longue chevelure, et que l'on voyait battre son cœur sous la fine dentelle de son peignoir de nuit.

Le comte appuya doucement la main sur le bras de la jeune fille, ramena jusque sur son cou la courte-pointe de velours, et avec un sourire tout paternel : « Ma fille, » dit-il, « croyez en mon dévouement comme vous croyez en la bonté de Dieu et dans l'amour de Maximilien. » Valentine attacha sur lui un regard plein de reconnaissance, et demeura docile comme un enfant sous ses voiles.

Alors le comte tira de la poche de son gilet le drageoir en émeraude, souleva son couvercle d'or, et versa dans la main de Valentine une petite pastille ronde de la grosseur d'un pois.

Valentine la prit avec l'autre main, et regarda le comte attentivement : il y avait sur les traits de cet intrépide protecteur un reflet de la majesté et de la puissance divines. Il était évident que Valentine l'interrogeait du regard. « Oui, » répondit celui-ci. Valentine porta la pastille à sa bouche et l'avala. « Et maintenant, au revoir, mon enfant, » dit-il, « je vais essayer de dormir, car vous êtes sauvée. — Allez, » dit Valentine, « quelque chose qui m'arrive, je vous promets de n'avoir pas peur. »

Montecristo tint longtemps ses yeux fixés sur la jeune fille qui s'endormait peu à peu, vaincue par la puissance du narcotique que le comte venait de lui donner. Alors il prit le verre, le vida aux trois quarts dans la cheminée, pour que

l'on pût croire que Valentine avait bu ce qu'il en manquait, le reposa sur la table de nuit ; puis, regagnant la porte de la bibliothèque, il disparut, après avoir jeté un dernier regard vers Valentine, qui s'endormait avec la confiance et la candeur d'un ange couché aux pieds du Seigneur.

XV

VALENTINE.

La veilleuse continuait de brûler sur la cheminée de Valentine, épuisant les dernières gouttes d'huile qui surnageaient encore sur l'eau ; déjà un cercle plus rougeâtre colorait l'albâtre du globe, déjà la flamme plus vive laissait échapper ces derniers petillements qui semblent, chez les êtres inanimés, ces dernières convulsions de l'agonie, qu'on a si souvent comparées à celles des pauvres créatures humaines ; un jour bas et sinistre venait teindre d'un reflet d'opale les rideaux blancs et les draps de la jeune fille. Tous les bruits de la rue étaient éteints pour cette fois, et le silence intérieur était effrayant.

La porte de la chambre d'Édouard s'ouvrit alors, et une tête que nous avons déjà vue parut dans la glace opposée à la porte : c'était madame de Villefort qui rentrait pour voir l'effet du breuvage.

Elle s'arrêta sur le seuil, écouta le petillement de la lampe, seul bruit perceptible dans cette chambre qu'on eût crue

déserte, puis elle s'avança doucement vers la table de nuit pour voir si le verre de Valentine était vide. Il était encore plein au quart, comme nous l'avons dit. Madame de Villefort le prit et alla le vider dans les cendres, qu'elle remua pour faciliter l'absorption de la liqueur, puis elle rinça soigneusement le cristal, l'essuya avec son propre mouchoir et le replaça sur la table de nuit.

Quelqu'un dont le regard eût pu plonger dans l'intérieur de la chambre eût pu voir alors l'hésitation de madame de Villefort à fixer ses yeux sur Valentine et à s'approcher du lit. Cette lueur lugubre, ce silence, cette terrible poésie de la nuit venaient sans doute se combiner avec l'épouvantable poésie de sa conscience; l'empoisonneuse avait peur de son œuvre.

Enfin elle s'enhardit, écarta le rideau, s'appuya au chevet du lit et se courba sur Valentine. La jeune fille ne respirait plus; ses dents, à demi desserrées, ne laissaient échapper aucun atome de ce souffle qui décèle la vie; ses lèvres blanchissantes avaient cessé de frémir; ses yeux, noyés dans une vapeur violette qui semblait avoir filtré sous la peau, formaient une saillie plus blanche à l'endroit où le globe enflait la paupière, et ses longs cils noirs rayaient une peau déjà mate comme la cire. Madame de Villefort contempla ce visage d'une expression si éloquente dans son immobilité; elle s'enhardit alors, et, soulevant la couverture, elle appuya sa main sur le cœur de la jeune fille. Il était muet et glacé. Ce qui battait sous sa main, c'était l'artère de ses doigts: elle retira sa main avec un frisson. Le bras de Valentine pendait hors du lit; ce bras, dans toute la partie qui se rattachait à l'épaule et s'étendait jusqu'à la saignée, semblait moulé sur celui d'une des Grâces de Germain Pilon; mais l'avant-bras était légèrement déformé par une crispation, et le poignet, d'une forme si pure, s'appuyait, un peu roidi et les doigts écartés, sur l'acajou. La naissance des ongles était bleuâtre.

Pour madame de Villefort, il n'y avait plus de doute, tout

était fini ; l'œuvre terrible, la dernière qu'elle eût à accomplir, était enfin consommée.

L'empoisonneuse n'avait plus rien à faire dans cette chambre ; elle recula avec tant de précaution, qu'il était visible qu'elle redoutait le craquement de ses pieds sur le tapis ; mais tout en reculant, elle tenait encore le rideau soulevé, absorbant ce spectacle de la mort qui porte en soi son irrésistible attraction, tant que la mort n'est pas la décomposition mais seulement l'immobilité, tant qu'elle demeure le mystère, et n'est pas encore le dégoût.

Les minutes s'écoulaient, madame de Villefort semblait ne pouvoir lâcher ce rideau qu'elle tenait suspendu comme un linceul au-dessus de la tête de Valentine. Elle payait son tribut à la rêverie ; la rêverie du crime, ce doit être le remords.

En ce moment, les petillements de la veilleuse redoublèrent. Madame de Villefort, à ce bruit, tressaillit et laissa retomber le rideau. Au même instant la veilleuse s'éteignit, et la chambre fut plongée dans une effrayante obscurité. Au milieu de cette obscurité, la pendule s'éveilla et sonna quatre heures et demie. L'empoisonneuse, épouvantée de ces commotions successives, regagna en tâtonnant la porte, et rentra chez elle la sueur de l'angoisse au front.

L'obscurité continua deux heures encore. Puis peu à peu un jour blafard envahit l'appartement, filtrant aux lames des persiennes ; puis peu à peu encore il se fit plus grand et vint rendre une couleur et une forme aux objets et aux corps. C'est à ce moment que la toux de la garde-malade retentit sur l'escalier, et que cette femme entra chez Valentine, une tasse à la main. Pour un père, pour un amant, le premier regard eût été décisif, Valentine était morte ; pour cette mercenaire, Valentine n'était qu'endormie. « Bon, » dit-elle en s'approchant de la table de nuit, « elle a bu une partie de sa potion, le verre est aux deux tiers vide. » Puis elle alla à la cheminée, ralluma le feu, s'installa dans son

fauteuil, et quoiqu'elle sortît de son lit, elle profita du sommeil de Valentine pour dormir encore quelques instants.

La pendule l'éveilla en sonnant huit heures. Alors, étonnée de ce sommeil obstiné dans lequel demeurait la jeune fille, effrayée de ce bras pendant hors du lit et que la dormeuse n'avait point ramené à elle, elle s'avança vers le lit, et ce fut alors seulement qu'elle remarqua ces lèvres froides et cette poitrine glacée. Elle voulut ramener le bras près du corps; mais le bras n'obéit qu'avec cette roideur effrayante à laquelle ne pouvait pas se tromper une garde-malade. Elle poussa un horrible cri. Puis, courant à la porte : « Au secours! » cria-t-elle, « au secours! — Comment! au secours? » répondit du bas de l'escalier la voix de M. d'Avrigny. C'était l'heure où le docteur avait l'habitude de venir. « — Comment! au secours? » s'écria la voix de Villefort sortant précipitamment de son cabinet; « docteur, n'avez-vous pas entendu crier au secours? — Oui, oui; montons, » répondit M. d'Avrigny, « montons vite; c'est chez Valentine. »

Mais avant que le médecin et le père ne fussent entrés, les domestiques qui se trouvaient au même étage dans les chambres ou dans les corridors étaient entrés, et, voyant Valentine pâle et immobile sur son lit, levaient les mains au ciel et chancelaient comme frappés de vertige.

« Appelez madame de Villefort! réveillez madame de Villefort! » cria le procureur du roi, de la porte de la chambre, dans laquelle il semblait n'oser entrer. Mais les domestiques, au lieu de répondre, regardaient M. d'Avrigny qui était entré, lui, qui avait couru à Valentine et qui la soulevait dans ses bras. « — Encore celle-ci!... » murmura-t-il en la laissant retomber. « Oh! mon Dieu! mon Dieu! quand vous lasserez-vous? » Villefort s'élança dans l'appartement. « — Que dites-vous, mon Dieu? » s'écria-t-il en levant les deux mains au ciel, « docteur!... docteur!... — Je dis que Valentine est morte, » répondit M. d'Avrigny d'une voix solennelle et terrible dans sa solennité. M. de Villefort s'a-

battit comme si ses jambes étaient brisées, et tomba la tête sur le lit de Valentine.

Aux paroles du docteur, au cri du père, les domestiques terrifiés s'enfuirent avec de sourdes imprécations; on entendit par les escaliers et les corridors leurs pas précipités, puis un grand mouvement dans les cours, puis ce fut tout; le bruit s'éteignit : depuis le premier jusqu'au dernier, ils avaient déserté la maison maudite.

En ce moment madame de Villefort, le bras à demi passé dans son peignoir du matin, souleva la tapisserie; un instant elle demeura sur le seuil, ayant l'air d'interroger les assistants et appelant à son aide quelques larmes rebelles. Tout à coup elle fit un pas ou plutôt un bond en avant, les bras étendus vers la table de nuit. Elle venait de voir d'Avrigny se pencher curieusement sur cette table et y prendre le verre qu'elle était certaine d'avoir vidé pendant la nuit. Le verre se retrouvait au tiers plein, juste comme il était quand elle en avait jeté le contenu dans les cendres.

Le spectre de Valentine dressé devant l'empoisonneuse eût produit moins d'effet sur elle.

En effet, c'est bien la couleur du breuvage qu'elle a versé dans le verre de Valentine et que Valentine a bu; c'est bien ce poison qui ne peut tromper l'œil de M. d'Avrigny et que M. d'Avrigny regarde attentivement; c'est bien un miracle que Dieu a fait sans doute pour qu'il restât, malgré ces précautions de l'assassin, une trace, une preuve, une dénonciation du crime.

Cependant, tandis que madame de Villefort était restée immobile comme la statue de la Terreur, tandis que Villefort, la tête cachée dans les draps du lit mortuaire, ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui, d'Avrigny s'approchait de la fenêtre pour mieux examiner de l'œil le contenu du verre et en dégustait une goutte prise au bout du doigt. « Ah! » murmura-t-il, « ce n'est plus de la brucine maintenant; voyons ce que c'est!» Alors il courut à une des armoires de la chambre de Valentine, armoire transformée

en pharmacie, et tirant de sa petite case d'argent un flacon d'acide nitrique, il en laissa tomber quelques gouttes dans l'opale de la liqueur qui se changea aussitôt en un demi-verre de sang vermeil. « Ah! » fit d'Avrigny avec l'horreur du juge à qui se révèle la vérité, mêlée à la joie du savant à qui se dévoile un problème.

Madame de Villefort tourna un instant sur elle-même; ses yeux lancèrent des flammes, puis s'éteignirent; elle chercha, chancelante, la porte de la main, et disparut. Un instant après, on entendit le bruit éloigné d'un corps qui tombait sur le parquet. Mais personne n'y fit attention. La garde était occupée à regarder l'analyse chimique, Villefort était toujours anéanti. M. d'Avrigny seul avait suivi des yeux madame de Villefort et avait remarqué sa sortie précipitée. Il souleva la tapisserie de la chambre de Valentine, et son regard, à travers celle d'Édouard, put plonger dans l'appartement de madame de Villefort, qu'il vit étendue sans mouvement sur le parquet. « Allez secourir madame de Villefort, » dit-il à la garde; « madame de Villefort se trouve mal! — Mais mademoiselle Valentine? » balbutia celle-ci. « — Mademoiselle Valentine n'a plus besoin de secours, » dit d'Avrigny, « puisque mademoiselle Valentine est morte. — Morte! morte! » soupira Villefort dans le paroxysme d'une douleur d'autant plus déchirante qu'elle était nouvelle, inconnue, inouïe pour ce cœur de bronze. « — Morte, dites-vous? » s'écria une troisième voix; « qui a dit que Valentine était morte? » Les deux hommes se retournèrent, et sur la porte aperçurent Morrel debout, pâle, bouleversé, terrible.

Voici ce qui était arrivé. A son heure habituelle et par la petite porte qui conduisait chez Noirtier, Morrel s'était présenté. Contre la coutume, il trouva la porte ouverte; il n'eut donc point besoin de sonner; il entra. Dans le vestibule, il attendit un instant, appelant un domestique quelconque qui l'introduisît près du vieux Noirtier. Mais personne

n'avait répondu ; les domestiques, on le sait, avaient déserté la maison. Morrel n'avait ce jour-là aucun motif particulier d'inquiétude : il avait la promesse de Montecristo que Valentine vivrait, et jusque-là la promesse avait été fidèlement tenue. Chaque soir le comte lui avait donné de bonnes nouvelles que confirmait le lendemain Noirtier lui-même. Cependant cette solitude lui parut singulière ; il appela une seconde, une troisième fois ; même silence. Alors il se décida à monter. La porte de Noirtier était ouverte comme les autres portes. La première chose qu'il vit fut le vieillard dans son fauteuil, à sa place habituelle; mais ses yeux dilatés semblaient exprimer un effroi intérieur que confirmait encore la pâleur étrange répandue sur ses traits. « Comment allez-vous, monsieur? » demanda le jeune homme, non sans un certain serrement de cœur. « — Bien, » fit le vieillard avec son clignement d'yeux, « bien ! » Mais sa physionomie sembla croître en inquiétude. « — Vous êtes préoccupé, » continua Morrel, « vous avez besoin de quelque chose. Voulez-vous que j'appelle quelqu'un de vos gens? — Oui, » fit Noirtier. Morrel se suspendit au cordon de la sonnette, mais il eut beau le tirer à le rompre, personne ne vint. Il se retourna vers Noirtier; la pâleur et l'angoisse allaient croissant sur le visage du vieillard. « — Mon Dieu ! mon Dieu ! » dit Morrel, « mais pourquoi ne vient-on pas? Est-ce qu'il y a quelqu'un de malade dans la maison ? » Les yeux de Noirtier parurent prêts à jaillir de leur orbite. « Mais qu'avez-vous donc? » continua Morrel, « vous m'effrayez. Valentine! Valentine!... — Oui! oui! » fit Noirtier. Maximilien ouvrit la bouche pour parler, mais sa langue ne put articuler aucun son : il chancela et se retint à la boiserie. Puis il étendit la main vers la porte. « Oui! oui! oui! » continua le vieillard. Maximilien s'élança par le petit escalier qu'il franchit en deux bonds, tandis que Noirtier semblait lui crier des yeux : « Plus vite ! plus vite! »

Une minute suffit au jeune homme pour traverser plu-

sieurs chambres solitaires comme le reste de la maison, et pour arriver jusqu'à celle de Valentine. Il n'eut pas besoin de pousser la porte, elle était toute grande ouverte. Un sanglot fut le premier bruit qu'il perçut. Il vit, comme à travers un nuage, une figure noire agenouillée et perdue dans un amas confus de draperies blanches. La crainte, l'effroyable crainte, le clouait sur le seuil. Ce fut alors qu'il entendit une voix qui disait : « Valentine est morte, » et une seconde voix qui, comme un écho, répondait : « — Morte! morte! »

XVI

MAXIMILIEN.

Villefort se releva presque honteux d'avoir été surpris dans l'accès de cette douleur. Le terrible état qu'il exerçait depuis vingt-cinq ans était arrivé à en faire plus ou moins qu'un homme. Son regard, un instant égaré, se fixa sur Morrel. « Qui êtes-vous, monsieur, » dit-il, « vous qui oubliez qu'on n'entre pas ainsi dans une maison qu'habite la mort? Sortez! monsieur, sortez! » Mais Morrel demeurait immobile; il ne pouvait détacher ses yeux du spectacle effrayant de ce lit en désordre et de la pâle figure qui était couchée dessus. « Sortez! entendez-vous? » cria Villefort, tandis que d'Avrigny s'avançait de son côté pour faire sortir Morrel.

Celui-ci regarda d'un air égaré ce cadavre, ces deux hommes, toute la chambre, sembla hésiter un instant, ouvrit la bouche, puis enfin, ne trouvant pas un mot à répondre, malgré l'innombrable essaim d'idées fatales qui envahissaient son cerveau, il rebroussa chemin en enfonçant ses mains dans ses cheveux, de telle sorte que Villefort et d'Avrigny, un instant distraits de leur préoccupation, échangèrent, après l'avoir suivi des yeux, un regard qui voulait dire : « Il est fou ! »

Mais avant que cinq minutes se fussent écoulées, on entendit gémir l'escalier sous un poids considérable, et l'on vit Morrel qui, avec une force surhumaine, soulevant le fauteuil de Noirtier entre ses bras, apportait le vieillard au premier étage de la maison. Arrivé au haut de l'escalier, Morrel posa le fauteuil à terre et le roula rapidement jusque dans la chambre de Valentine. Toute cette manœuvre s'exécuta avec une force décuplée par l'exaltation frénétique du jeune homme. Mais une chose était effrayante surtout, c'était la figure de Noirtier s'avançant, poussé par Morrel, vers le lit de Valentine, la figure de Noirtier en qui l'intelligence déployait toutes ses ressources, dont les yeux réunissaient toute leur puissance pour suppléer aux autres facultés. Aussi ce visage pâle, au regard enflammé, fut-il pour Villefort une effrayante apparition. Chaque fois qu'il s'était trouvé en contact avec son père, il s'était toujours passé quelque chose de terrible.

« Voyez ce qu'ils en ont fait ! » cria Morrel une main encore appuyée au dossier du fauteuil qu'il venait de pousser jusqu'au lit, et l'autre étendue vers Valentine ; « voyez ! mon père, voyez ! » Villefort recula d'un pas et regarda avec étonnement ce jeune homme qui lui était presque inconnu, et qui appelait Noirtier son père.

En ce moment toute l'âme du vieillard sembla passer dans ses yeux, qui d'abord s'injectèrent de sang ; puis les veines de son cou se gonflèrent ; une teinte bleuâtre, comme

celle qui envahit la peau de l'épileptique, couvrit son cou, ses joues et ses tempes ; il ne manquait à cette explosion intérieure de tout l'être qu'un cri. Ce cri sortit pour ainsi dire de tous les pores, effrayant dans son mutisme, déchirant dans son silence. D'Avrigny se précipita vers le vieillard et lui fit respirer un violent révulsif.

« Monsieur ! » s'écria alors Morrel en saisissant la main inerte du paralytique, « on demande ce que je suis, et quel droit j'ai d'être ici. Oh ! vous qui le savez, dites-le, vous, dites-le ! » Et la voix du jeune homme s'éteignit dans les sanglots. Quant au vieillard, sa respiration haletante secouait sa poitrine. On eût dit qu'il était en proie à ces agitations qui précèdent l'agonie. Enfin des larmes vinrent jaillir des yeux de Noirtier, plus heureux que le jeune homme qui sanglotait sans pleurer. Sa tête ne pouvant se pencher, ses yeux se fermèrent. « Dites, » continua Morrel d'une voix étranglée, « dites que j'étais son fiancé ! Dites qu'elle était ma noble amie, mon seul amour sur la terre ! Dites, dites, dites que ce cadavre m'appartient ! » Et le jeune homme, donnant le terrible spectacle d'une grande force qui se brise, tomba lourdement à genoux devant ce lit que ses doigts crispés étreignirent avec violence.

Cette douleur était si poignante que d'Avrigny se détourna pour cacher son émotion, et que Villefort, sans demander d'autre explication, attiré par ce magnétisme qui nous pousse vers ceux qui ont aimé ceux que nous pleurons, tendit sa main au jeune homme. Mais Morrel ne voyait rien ; il avait saisi la main glacée de Valentine, et, ne pouvant parvenir à pleurer, il mordait les draps en rugissant.

Pendant quelque temps on n'entendit dans cette chambr que le conflit des sanglots, des imprécations et de la prière. Et cependant un bruit dominait tous ceux-là : c'était l'aspiration rauque et déchirante qui semblait, à chaque reprise d'air, rompre un des ressorts de la vie dans la poitrine de Noirtier.

Enfin Villefort, le plus maître de tous, après avoir pour ainsi dire cédé pendant quelque temps sa place à Maximilien, Villefort prit la parole. « Monsieur, » dit-il à Maximilien, « vous aimiez Valentine, dites-vous? vous étiez son fiancé? J'ignorais cet amour, j'ignorais cet engagement; et cependant moi, son père, je vous les pardonne; car, je le vois, votre douleur est grande, réelle et vraie. D'ailleurs, chez moi aussi la douleur est trop grande pour qu'il reste en mon cœur place pour la colère. Mais, vous le voyez, l'ange que vous espériez a quitté la terre; elle n'a plus que faire des adorations des hommes, elle qui, à cette heure, adore le Seigneur. Faites donc vos adieux, monsieur, à la triste dépouille qu'elle a oubliée parmi nous; prenez une dernière fois sa main que vous attendiez, et séparez-vous d'elle à jamais; Valentine n'a plus besoin maintenant que du prêtre qui doit la bénir. — Vous vous trompez, monsieur, » s'écria Morrel en se relevant sur un genou, le cœur traversé par une douleur plus aiguë qu'aucune de celles qu'il eût encore ressenties; « vous vous trompez: Valentine, morte comme elle est morte, a non-seulement besoin d'un prêtre, mais encore d'un vengeur. M. de Villefort, envoyez chercher le prêtre, moi je serai le vengeur. — Que voulez-vous dire, monsieur? » murmura Villefort, tremblant à cette nouvelle inspiration du délire de Morrel. « — Je veux dire, » continua Morrel, « qu'il y a deux hommes en vous, monsieur; le père a assez pleuré, que le procureur du roi commence son office. » Les yeux de Noirtier étincelèrent, d'Avrigny se rapprocha. « Monsieur, » continua le jeune homme en recueillant des yeux tous les sentiments qui se réveillaient sur les visages des assistants, « je sais ce que je dis, et vous savez tout aussi bien que moi ce que je vais dire : Valentine est morte assassinée! » Villefort baissa la tête; d'Avrigny avança d'un pas encore; Noirtier fit *oui* des yeux. « Or, monsieur, » continua Morrel, « au temps où nous vivons, une créature, ne fût-elle pas jeune, ne fût-elle

pas belle, ne fût-elle pas adorable comme était Valentine, une créature ne disparaît pas violemment du monde sans que l'on demande compte de sa disparition. Allons! M. le procureur du roi, » ajouta Morrel avec une véhémence croissante, « pas de pitié! je vous dénonce le crime, cherchez l'assassin! » Et son œil implacable interrogeait Villefort, qui de son côté sollicitait du regard tantôt Noirtier, tantôt d'Avrigny. Mais au lieu de trouver secours dans son père et dans le docteur, Villefort ne rencontra en eux qu'un regard aussi inflexible que celui de Morrel. « — Oui! » fit le vieillard. « — Certes! » dit d'Avrigny. « — Monsieur, » répliqua Villefort, essayant de lutter encore contre cette triple volonté et contre sa propre émotion; « monsieur, vous vous trompez, il ne se commet pas de crimes chez moi; la fatalité me frappe, Dieu m'éprouve, c'est horrible à penser, mais on n'assassine personne. » Les yeux de Noirtier flamboyèrent, d'Avrigny ouvrit la bouche pour parler. Morrel étendit le bras, en commandant le silence. « — Et moi je vous dis que l'on tue ici! » s'écria Morrel dont la voix baissa sans rien perdre de sa vibration terrible. « Je vous dis que voilà la quatrième victime frappée depuis quatre mois! Je vous dis qu'on avait déjà une fois, il y a quatre jours de cela, essayé d'empoisonner Valentine, et que l'on avait échoué, grâce aux précautions qu'avait prises M. Noirtier! Je vous dis que l'on a doublé la dose ou changé la nature du poison, et que cette fois on a réussi! Je vous dis que vous savez tout cela aussi bien que moi enfin, puisque monsieur que voilà vous en a prévenu et comme médecin et comme ami. — Oh! vous êtes en délire, monsieur! » dit Villefort essayant vainement de se débattre dans le cercle où il se sentait pris. « — Je suis en délire! » s'écria Morrel; « eh bien! j'en appelle à M. d'Avrigny lui-même. Demandez-lui, monsieur, s'il se souvient encore des paroles qu'il a prononcées dans votre jardin, dans le jardin de cet hôtel, le soir même de la mort de madame de Saint-Méran, alors que



tous deux, vous et lui, vous croyant seuls, vous vous entreteniez de cette mort tragique, dans laquelle cette fatalité dont vous parliez et Dieu que vous accusez injustement ne peuvent être comptés que pour une chose, c'est-à-dire pour avoir créé l'assassin de Valentine! » Villefort et d'Avrigny se regardèrent. « Oui, oui, rappelez-vous, » dit Morrel, « car ces paroles, que vous croyiez livrées au silence et à la solitude, sont tombées dans mon oreille. Certes, de ce soir-là, en voyant la coupable complaisance de M. de Villefort pour les siens, j'eusse dû tout découvrir à l'autorité; je ne serais pas complice comme je le suis en ce moment de ta mort, Valentine! ma Valentine bien-aimée! mais le complice deviendra le vengeur; ce quatrième meurtre est flagrant et visible aux yeux de tous, et si ton père t'abandonne, Valentine, c'est moi, c'est moi, je te le jure, qui poursuivrai l'assassin. »

Et cette fois, comme si la nature avait enfin pitié de cette vigoureuse organisation prête à se briser par sa propre force, les dernières paroles de Morrel s'éteignirent dans sa gorge, sa poitrine éclata en sanglots, les larmes si longtemps rebelles jaillirent de ses yeux, il s'affaissa sur lui-même, et retomba à genoux et pleurant près du lit de Valentine.

Alors ce fut le tour de d'Avrigny. « Et moi aussi, » dit-il d'une voix forte, « moi aussi je me joins à M. Morrel pour demander justice du crime; car mon cœur se soulève à l'idée que ma lâche complaisance a encouragé l'assassin! — Oh! mon Dieu! mon Dieu! » murmura Villefort anéanti.

Morrel releva la tête, et, lisant dans les yeux du vieillard, qui lançaient une flamme surnaturelle : « Tenez, » dit-il, « tenez, M. Noirtier veut parler. — Oui, » fit Noirtier avec une expression d'autant plus terrible que toutes les facultés de ce pauvre vieillard impuissant étaient concentrées dans son regard. « — Vous connaissez l'assassin? » dit Morrel. « — Oui, » répliqua Noirtier. « — Et vous allez nous gui-

der? » s'écria le jeune homme. « Écoutons, M. d'Avrigny, écoutons ! »

Noirtier adressa au malheureux Morrel un sourire mélancolique, un de ces doux sourires des yeux qui tant de fois avaient rendu Valentine heureuse, et fixa ainsi son attention. Puis, ayant rivé pour ainsi dire les yeux de son interlocuteur aux siens, il les détourna vers la porte. « Vous voulez que je sorte, monsieur? » s'écria douloureusement Morrel. « — Oui ! » fit Noirtier. « — Hélas! hélas! monsieur; mais ayez donc pitié de moi ! » Les yeux du vieillard demeurèrent impitoyablement fixés vers la porte. « Pourrai-je revenir, au moins? » demanda Morrel. « — Oui. — Dois-je sortir seul? — Non. — Qui dois-je emmener avec moi ? M. le procureur du roi? — Non. — Le docteur? — Oui. — Vous voulez rester seul avec M. de Villefort? — Oui. — Mais pourra-t-il vous comprendre, lui? — Oui. — Oh! » dit Villefort presque joyeux de ce que l'enquête allait se faire en tête-à-tête, « oh! soyez tranquille, je comprends très-bien mon père. » Et tout en disant cela avec cette expression de joie que nous avons signalée, les dents du procureur du roi s'entre-choquaient avec violence.

D'Avrigny prit le bras de Morrel et entraîna le jeune homme dans la chambre voisine. Il se fit alors dans toute cette maison un silence plus profond que celui de la mort. Enfin, au bout d'un quart d'heure, un pas chancelant se fit entendre, et Villefort parut sur le seuil du salon où se tenaient d'Avrigny et Morrel, l'un absorbé, l'autre suffoquant. « Venez, » dit-il. Et il les ramena près du fauteuil de Noirtier.

Morrel alors regarda attentivement Villefort. La figure du procureur du roi était livide; de larges taches couleur de rouille sillonnaient son front; entre ses doigts, une plume tordue de mille façons criait en se déchiquetant en lambeaux. « Messieurs, » dit-il d'une voix étranglée à d'Avrigny et à Morrel, « messieurs, votre parole d'honneur que

l'horrible secret demeurera enseveli entre nous? » Les deux hommes firent un mouvement. « Je vous en conjure!... » continua Villefort. « — Mais..., » dit Morrel, « le coupable!... le meurtrier!... l'assassin!... — Soyez tranquille, monsieur, justice sera faite, » dit Villefort. « Mon père m'a révélé le nom du coupable, mon père a soif de vengeance comme vous, et cependant mon père vous conjure comme moi de garder le secret du crime. N'est-ce pas, mon père? — Oui, » fit résolùment Noirtier. Morrel laissa échapper un mouvement d'horreur et d'incrédulité. « — Oh! » s'écria Villefort en arrêtant Maximilien par le bras, « oh! monsieur, si mon père, l'homme inflexible que vous connaissez, vous fait cette demande, c'est qu'il sait, soyez tranquille, c'est qu'il sait que Valentine sera terriblement vengée. N'est-ce pas, mon père? » Le vieillard fit signe que oui. Villefort continua : « Il me connaît, lui, et c'est à lui que j'ai engagé ma parole. Rassurez-vous donc, messieurs; trois jours, je vous demande trois jours, c'est moins que ne vous demanderait la justice, et dans trois jours la vengeance que j'aurai tirée du meurtre de mon enfant fera frissonner jusqu'au fond de leur cœur les plus indifférents des hommes. N'est-ce pas, mon père? » Et en disant ces paroles il grinçait des dents et secouait la main engourdie du vieillard. « — Tout ce qui est promis sera-t-il tenu, M. Noirtier? » demanda Morrel, tandis que d'Avrigny interrogeait du regard. « — Oui! » fit Noirtier avec un regard de sinistre joie. « — Jurez donc, messieurs, » dit Villefort en joignant les mains de d'Avrigny et de Morrel, « jurez que vous aurez pitié de l'honneur de ma maison et que vous me laisserez le soin de le venger? » D'Avrigny se détourna et murmura un *oui* bien faible; mais Morrel arracha sa main de celles du magistrat, se précipita vers le lit, imprima ses lèvres sur les lèvres glacées de Valentine et s'enfuit avec le long gémissement d'une âme qui s'engloutit dans le désespoir.

Nous avons dit que tous les domestiques avaient disparu.

M. de Villefort fut donc forcé de prier d'Avrigny de se charger des démarches si nombreuses et si délicates qu'entraîne la mort dans nos grandes villes, et surtout la mort accompagnée de circonstances aussi suspectes.

Quant à Noirtier, c'était quelque chose de terrible à voir que cette douleur sans mouvement, que ce désespoir sans gestes, que ces larmes sans voix.

Villefort rentra dans son cabinet ; d'Avrigny alla chercher le médecin de la mairie qui remplit les fonctions d'inspecteur après décès, et que l'on nomme assez énergiquement *le médecin des morts*. Noirtier ne voulut point quitter sa fille.

Au bout d'une demi-heure, M. d'Avrigny revint avec son confrère ; on avait fermé les portes de la rue, et comme le concierge avait disparu avec les autres serviteurs, ce fut Villefort lui-même qui alla ouvrir. Mais il s'arrêta sur le palier, il n'avait plus le courage d'entrer dans la chambre mortuaire.

Les deux docteurs pénétrèrent donc seuls jusqu'à Valentine. Noirtier était près du lit, pâle comme la morte, immobile et muet comme elle. Le médecin des morts s'approcha avec l'indifférence de l'homme qui passe la moitié de sa vie avec les cadavres, souleva le drap qui recouvrait la jeune fille, et entr'ouvrit seulement les lèvres. « Oh ! » dit d'Avrigny en soupirant, « pauvre jeune fille ! elle est bien morte, allez. — Oui, » répondit laconiquement le médecin en laissant retomber le drap qui couvrit le visage de Valentine. Noirtier fit entendre un sourd râlement. D'Avrigny se retourna, les yeux du vieillard étincelaient : le bon docteur comprit que Noirtier réclamait la vue de son enfant ; il se rapprocha du lit, et tandis que le médecin des morts trempait dans de l'eau chlorurée les doigts qui avaient touché les lèvres de la trépassée, il découvrit ce calme et pâle visage qui semblait celui d'un ange endormi. Une larme qui reparut au coin de l'œil de Noirtier fut le remercîment que reçut le bon docteur.

Le médecin des morts dressa son procès-verbal sur le coin d'une table, dans la chambre même de Valentine, et, cette formalité suprême accomplie, sortit reconduit par le docteur.

Villefort les entendit descendre et reparut à la porte de son cabinet. En quelques mots il remercia le médecin, et, se tournant vers d'Avrigny : « Et maintenant, » dit-il, « le prêtre? — Avez-vous un ecclésiastique que vous désiriez plus particulièrement charger de prier près de Valentine? » demanda d'Avrigny. « — Non, » dit Villefort, « allez chez le plus proche. — Le plus proche, » dit le médecin, « est un bon abbé italien qui est venu demeurer dans la maison voisine de la vôtre. Voulez-vous que je le prévienne en passant? — D'Avrigny, » dit Villefort, « veuillez, je vous prie, accompagner monsieur. Voici la clef pour que vous puissiez entrer et sortir à volonté. Vous ramènerez le prêtre et vous vous chargerez de l'installer dans la chambre de ma pauvre enfant. — Désirez-vous lui parler, mon ami? — Je désire être seul. Vous m'excuserez, n'est-ce pas? Un prêtre doit comprendre toutes les douleurs, même la douleur paternelle. » Et M. de Villefort, donnant un passe-partout à d'Avrigny, salua une dernière fois le docteur étranger et rentra dans son cabinet, où il se mit à travailler. Pour certaines organisations, le travail est le remède à toutes les douleurs.

Au moment où ils descendaient dans la rue, ils aperçurent un homme vêtu d'une soutane qui se tenait sur le seuil de la porte voisine. « Voici celui dont je vous parlais, » dit le médecin des morts à d'Avrigny. D'Avrigny aborda l'ecclésiastique. « — Monsieur, » lui dit-il, « seriez-vous disposé à rendre un grand service à un malheureux père qui vient de perdre sa fille, à M. le procureur du roi Villefort? — Ah! monsieur, » répondit le prêtre avec un accent italien des plus prononcés, « oui, je sais, la mort est dans sa maison. — Alors, je n'ai point à vous apprendre quel genre de ser-

vice il ose attendre de vous? — J'allais aller m'offrir, monsieur, » dit le prêtre; « c'est notre mission d'aller au-devant de nos devoirs. — C'est une jeune fille. — Oui, je sais cela, je l'ai appris des domestiques que j'ai vus fuyant la maison. J'ai su qu'elle s'appelait Valentine, et j'ai déjà prié pour elle. — Merci, merci, monsieur, » dit d'Avrigny, « et puisque vous avez déjà commencé d'exercer votre saint ministère, daignez le continuer. Venez vous asseoir près de la morte, et toute une famille plongée dans le deuil vous sera bien reconnaissante. — J'y vais, monsieur, » répondit l'abbé, « et j'ose dire que jamais prières ne seront plus ardentes que les miennes. »

D'Avrigny prit l'abbé par la main, et sans rencontrer Villefort, enfermé dans son cabinet, il le conduisit jusqu'à la chambre de Valentine, dont les ensevelisseurs devaient s'emparer seulement la nuit suivante.

En entrant dans la chambre, le regard de Noirtier avait rencontré celui de l'abbé, et sans doute il crut y lire quelque chose de particulier, car il ne le quitta plus. D'Avrigny recommanda au prêtre non-seulement la morte, mais le vivant, et le prêtre promit à d'Avrigny de donner ses prières à Valentine et ses soins à Noirtier.

L'abbé s'y engagea solennellement, et sans doute, pour n'être pas dérangé dans ses prières, et pour que Noirtier ne fût pas dérangé dans sa douleur, il alla, dès que M. d'Avrigny eut quitté la chambre, fermer non-seulement les verrous de la porte par laquelle le docteur venait de sortir, mais encore les verrous de celle qui conduisait chez madame de Villefort.

XVII

LA SIGNATURE DANGLARS.

Le jour du lendemain se leva triste et nuageux. Les ensevelisseurs avaient pendant la nuit accompli leur funèbre office, et cousu le corps déposé sur le lit dans le suaire qui drape lugubrement les trépassés en leur prêtant, quelque chose qu'on dise de l'égalité devant la mort, un dernier témoignage du luxe qu'ils aimaient pendant leur vie. Ce suaire n'était autre chose qu'une pièce de magnifique batiste que la jeune fille avait achetée quinze jours auparavant. Dans la soirée, des hommes appelés à cet effet avaient transporté Noirtier de la chambre de Valentine dans la sienne, et, contre toute attente, le vieillard n'avait fait aucune difficulté de s'éloigner du corps de son enfant. L'abbé Busoni avait veillé jusqu'au jour, et au jour il s'était retiré chez lui sans appeler personne.

Vers huit heures du matin, d'Avrigny était revenu; il avait rencontré Villefort qui passait chez Noirtier, et il l'avait accompagné pour savoir comment le vieillard avait passé la nuit. Ils le trouvèrent dans le grand fauteuil qui lui servait de lit, reposant d'un sommeil doux et presque souriant. Tous deux s'arrêtèrent étonnés sur le seuil. « Voyez, » dit d'Avrigny à Villefort qui regardait son père endormi; « voyez, la nature sait calmer les plus vives douleurs; certes on ne dira pas que M. Noirtier n'aimait pas sa petite-fille, il dort cependant. — Oui, et vous avez raison, » répondit Villefort avec surprise; « il dort, et c'est bien

étrange, car la moindre contrariété le tient éveillé des nuits entières. — La douleur l'a terrassé, » répliqua d'Avrigny. Et tous deux regagnèrent pensifs le cabinet du procureur du roi.

« Tenez ! moi, je n'ai pas dormi, » dit Villefort en montrant à d'Avrigny son lit intact ; « la douleur ne me terrasse pas, moi ; il y a deux nuits que je ne me suis couché ; mais en échange, voyez mon bureau ; ai-je écrit, mon Dieu ! pendant ces deux jours et ces deux nuits ! ai-je fouillé ce dossier ! ai-je annoté cet acte d'accusation de l'assassin Benedetto !... O travail ! travail ! ma passion, ma joie, ma rage, c'est à toi de terrasser toutes mes douleurs ! » Et il serra convulsivement la main de d'Avrigny. « — Avez-vous besoin de moi ? » demanda le docteur. « — Non, » dit Villefort ; « seulement revenez à onze heures, je vous prie ; c'est à midi qu'a lieu... le départ... Mon Dieu ! ma pauvre enfant ! ma pauvre enfant ! » Et le procureur du roi, redevenant homme, leva les yeux au ciel et poussa un soupir. « — Vous tiendrez-vous donc au salon de réception ? — Non ; j'ai un cousin qui se charge de ce triste honneur. Moi, je travaillerai, docteur ; quand je travaille, tout disparaît. » En effet, le docteur n'était point à la porte, que déjà le procureur du roi s'était remis au travail.

Sur le perron, d'Avrigny rencontra ce parent dont lui avait parlé Villefort, personnage insignifiant dans cette histoire comme dans la famille, un de ces êtres voués en naissant à jouer le rôle d'utilités dans le monde. Il était ponctuel, vêtu de noir, avait un crêpe au bras, et s'était rendu chez son cousin avec une figure qu'il s'était faite, qu'il comptait garder tant que besoin serait et quitter ensuite.

A onze heures les voitures funèbres roulèrent sur le pavé de la cour, et la rue du Faubourg-Saint-Honoré s'emplit des murmures de la foule, également avide des joies ou du deuil des riches, et qui court à un enterrement pompeux avec la même hâte qu'à un mariage de duchesse. Peu à peu le salon

mortuaire s'emplit, et l'on vit arriver, d'abord une partie de nos anciennes connaissances, c'est-à-dire, Debray, Château-Renaud, Beauchamp; puis toutes les illustrations du parquet, du barreau, de la littérature et de l'armée; car M. de Villefort occupait, moins encore par sa position sociale que par son mérite personnel, un des premiers rangs dans le monde parisien.

Le cousin se tenait à la porte et faisait entrer tout le monde, et c'était pour les indifférents un grand soulagement, il faut le dire, que de voir là une figure indifférente qui n'exigeait point des conviés une physionomie menteuse ou de fausses larmes, comme eussent fait un père, un frère ou un fiancé.

Ceux qui se connaissaient s'appelaient du regard et se réunissaient en groupes. Un de ces groupes était composé de Debray, de Château-Renaud et de Beauchamp. « Pauvre jeune fille! » dit Debray, payant, comme chacun au reste le faisait presque malgré soi, un tribut à ce douloureux événement; « pauvre jeune fille! si riche! si belle! Eussiez-vous pensé cela, Château-Renaud, quand nous vînmes, il y a combien, trois semaines ou un mois tout au plus, pour signer ce contrat qui ne fut pas signé? — Ma foi! non, » dit Château-Renaud. « — La connaissiez-vous? — J'avais causé une ou deux fois avec elle, au bal de madame de Morcerf entre autres; elle m'avait paru charmante, quoique d'un esprit un peu mélancolique. Où est la belle-mère? savez-vous? — Elle est allée passer la journée avec la femme de ce digne monsieur qui nous reçoit. — Qu'est-ce que c'est que ça? — Qui ça? — Le monsieur qui nous reçoit? Un député? — Non, » dit Beauchamp; « je suis condamné à voir nos honorables tous les jours, et sa tête m'est inconnue. — Avez-vous parlé de cette mort dans votre journal? — L'article n'est pas de moi, mais on en a parlé; je doute même qu'il soit agréable à M. de Villefort. Il y est dit, je crois, que si quatre morts successives avaient lieu ainsi autre part que

dans la maison de M. le procureur du roi, M. le procureur du roi s'en fût certes plus ému. — Au reste, » dit Château-Renaud, « le docteur d'Avrigny, qui est le médecin de ma mère, le prétend fort désespéré. Mais qui cherchez-vous donc, Debray? — Je cherche M. de Montecristo, » répondit le jeune homme. « — Je l'ai rencontré sur le boulevard en venant ici. Je le crois sur son départ, il allait chez son banquier, » dit Beauchamp. « — Chez son banquier? Son banquier, n'est-ce pas Danglars? » demanda Château-Renaud à Debray. « — Je crois que oui, » répondit le secrétaire intime avec un léger trouble; « mais M. de Montecristo n'est pas le seul qui manque ici. Je ne vois pas Morrel. — Morrel? est-ce qu'il les connaissait? » demanda Château-Renaud. « — Je crois qu'il avait été présenté à madame de Villefort seulement. — N'importe, il aurait dû venir, » dit Debray; « de quoi causerait-il ce soir? Cet enterrement, c'est la nouvelle de la journée; mais chut! laissez-nous, voici M. le ministre de la justice et des cultes, il va se croire obligé de faire son petit *speech* au cousin larmoyant. » Et les trois jeunes gens se rapprochèrent de la porte pour entendre le petit *speech* de M. le ministre de la justice et des cultes.

Beauchamp avait dit vrai; en se rendant à l'invitation mortuaire, il avait rencontré Montecristo, qui de son côté se dirigeait vers l'hôtel de Danglars, rue de la Chaussée-d'Antin.

Le banquier avait de sa fenêtre aperçu la voiture du comte entrant dans la cour, et il était venu au-devant de lui avec un visage attristé, mais affable. « Eh bien, comte,» dit-il en tendant la main à Montecristo, « vous venez me faire vos compliments de condoléance. En vérité le malheur est dans ma maison; c'est au point que lorsque je vous ai aperçu, je m'interrogeais moi-même pour savoir si je n'avais pas souhaité malheur à ces pauvres Morcerf, ce qui eût justifié le proverbe: « Qui mal veut, mal lui arrive. » Eh bien!

sur ma parole, non, je ne souhaitais pas de mal à Morcerf; il était peut-être un peu orgueilleux pour un homme parti de rien, comme moi, et devant tout à lui-même, comme moi; mais chacun a ses défauts. Ah! tenez-vous bien, comte; les gens de notre génération... Mais pardon, vous n'êtes pas de notre génération, vous, vous êtes un jeune homme... Les gens de notre génération ne sont point heureux cette année : témoin notre puritain de procureur du roi, témoin saint Villefort qui vient encore de perdre sa fille. Ainsi récapitulez : Villefort, comme nous disions, perdant toute sa famille d'une façon étrange; Morcerf, déshonoré et tué ; moi, couvert de ridicule par la scélératesse de ce Benedetto, et puis... — Puis quoi? » demanda le comte. « — Hélas! vous l'ignorez donc? — Quelque nouveau malheur? — Ma fille... — Mademoiselle Danglars? — Eugénie nous quitte. — Oh! mon Dieu! que me dites-vous là? — La vérité, mon cher comte. Mon Dieu! que vous êtes heureux de n'avoir ni femme ni enfants, vous! — Vous trouvez? — Ah! mon Dieu! — Et vous dites que mademoiselle Eugénie... — Elle n'a pas pu supporter l'affront que nous a fait ce misérable, et m'a demandé la permission de voyager. — Et elle est partie? — L'autre nuit. — Avec madame Danglars? — Non, avec une parente... Mais nous ne la perdrons pas moins, cette chère Eugénie; car je doute qu'avec le caractère que je lui connais, elle consente jamais à revenir en France! — Que voulez-vous, mon cher baron?» dit Montecristo, « chagrins de famille, chagrins qui seraient écrasants pour un pauvre diable dont l'enfant serait toute la fortune, mais supportables pour un millionnaire. Les philosophes ont beau dire, et les hommes pratiques leur donneront toujours un démenti là-dessus, l'argent console de bien des choses; et vous, vous devez être plus vite consolé que qui que ce soit, si vous admettez la vertu de ce baume souverain ; vous, le roi de la finance, le point d'intersection de tous les pouvoirs. » Danglars lança un coup d'œil oblique au

comte pour voir s'il raillait ou s'il parlait sérieusement. « — Oui, » dit-il, « le fait est que si la fortune console, je dois être consolé ; je suis riche. — Si riche, mon cher baron, que votre fortune ressemble aux Pyramides ; voulût-on les démolir, on n'oserait ; osât-on, l'on ne pourrait. » Danglars sourit de cette confiante bonhomie du comte. « — Cela me rappelle, » dit-il, « que lorsque vous êtes entré j'étais en train de faire cinq petits bons ; j'en avais déjà signé deux ; voulez-vous me permettre de faire les trois autres ? — Faites, mon cher baron, faites. »

Il y eut un instant de silence, pendant lequel on entendit crier la plume du banquier, tandis que Montecristo regardait les moulures dorées du plafond.

« Des bons d'Espagne ? » dit Montecristo, « des bons d'Haïti ? des bons de Naples ? — Non, » dit Danglars en riant de son rire suffisant, « des bons au porteur, des bons sur la banque de France. Tenez, » ajouta-t-il, « monsieur le comte, vous qui êtes l'empereur de la finance comme j'en suis le roi, avez-vous vu beaucoup de chiffons de papier de cette grandeur-là valoir chacun un million ? »

Montecristo prit dans sa main, comme pour les peser, les cinq chiffons de papier que lui présentait orgueilleusement Danglars, et lut :

« Plaise à M. le régent de la banque de faire payer à
« mon ordre, et sur les fonds déposés par moi, la somme
« d'un million, valeur en compte.

« Baron DANGLARS. »

« Un, deux, trois, quatre, cinq, » fit Montecristo ; « cinq millions ! peste ! comme vous y allez, seigneur Crésus ! — Voilà comme je fais les affaires, moi ! » dit Danglars. « — C'est merveilleux, si surtout, comme je n'en doute pas, cette somme est payée comptant. — Elle le sera, » dit Danglars.

« — C'est beau d'avoir un pareil crédit; en vérité, il n'y a qu'en France qu'on voit de ces choses-là, cinq chiffons de papier valant cinq millions, et il faut le voir pour le croire. — Vous en doutez? — Non. — Vous dites cela avec un accent... Tenez, donnez-vous-en le plaisir : conduisez mon commis à la banque, et vous l'en verrez sortir avec des bons sur le trésor pour la même somme. — Non, » dit Montecristo pliant les cinq billets, « ma foi, non, la chose est trop curieuse, et j'en ferai l'expérience moi-même. Mon crédit chez vous était de six millions, j'ai pris neuf cent mille francs, c'est cinq millions cent mille francs que vous restez me devoir. Je prends vos cinq chiffons de papier que je tiens pour bons à seule vue de votre signature, et voici un reçu général de six millions qui régularise notre compte. Je l'avais préparé d'avance; car il faut vous dire que j'ai fort besoin d'argent aujourd'hui. » Et d'une main Montecristo mit les cinq billets dans sa poche, tandis que de l'autre il tendait son reçu au banquier.

La foudre tombant aux pieds de Danglars ne l'eût pas écrasé d'une terreur plus grande. « Quoi! » balbutia-t-il, « quoi! M. le comte, vous prenez cet argent? Mais pardon, pardon, c'est de l'argent que je dois aux hospices, un dépôt, et j'avais promis de payer ce matin. — Ah! » dit Montecristo, « c'est différent. Je ne tiens pas précisément à ces cinq billets, payez-moi en autres valeurs; c'était par curiosité que j'avais pris celles-ci, afin de pouvoir dire de par le monde que, sans avis aucun, sans me demander cinq minutes de délai, la maison Danglars m'avait payé cinq millions comptant! c'eût été remarquable! Mais voici vos valeurs; je vous le répète, donnez-m'en d'autres. » Et il tendait les cinq effets à Danglars, qui, livide, allongea d'abord la main ainsi qu'un vautour allonge la griffe par les barreaux de sa cage pour retenir la chair qu'on lui enlève.

Tout à coup il se ravisa, fit un effort violent et se contint. Puis on vit le sourire arrondir peu à peu les traits de son

visage bouleversé. « Au fait, » dit-il, « votre reçu c'est de l'argent. — Oh! mon Dieu, oui! et si vous étiez à Rome, sur mon reçu, la maison Thomson et French ne ferait pas plus de difficulté de vous payer que vous n'en avez fait vous-même. — Pardon, M. le comte, pardon! — Je puis donc garder cet argent? — Oui, » dit Danglars en essuyant la sueur qui perlait à la racine de ses cheveux, « gardez, gardez. » Montecristo remit les cinq billets dans sa poche avec cet intraduisible mouvement de physionomie qui veut dire : « — Dame! réfléchissez; si vous vous repentez, il est encore temps. — Non, » dit Danglars, « non, décidément, gardez mes signatures. Mais, vous le savez, rien n'est formaliste comme un homme d'argent; je destinais cet argent aux hospices, et j'eusse cru les voler en ne leur donnant pas précisément celui-là, comme si un écu n'en valait pas un autre. Excusez! » Et il se mit à rire bruyamment, mais des nerfs. « — J'excuse, » répondit gracieusement Montecristo, « et j'empoche. » Et il plaça les bons dans son portefeuille.

« Mais, » dit Danglars, « nous avons une somme de cent mille francs. — Oh! bagatelle, » dit Montecristo. « L'agio doit monter à peu près à cette somme, gardez-la, et nous serons quittes. — Comte, » dit Danglars, « parlez-vous sérieusement? — Je ne ris jamais avec les banquiers, » répliqua Montecristo avec un sérieux qui frisait l'impertinence. Et il s'achemina vers la porte, juste au moment où le valet de chambre annonçait : « — M. de Boville, receveur général des hospices. — Ma foi, » dit Montecristo, « il paraît que je suis arrivé à temps pour jouir de vos signatures, on se les dispute. » Danglars pâlit une seconde fois, et se hâta de prendre congé du comte.

Le comte de Montecristo échangea un cérémonieux salut avec M. de Boville, qui se tenait debout dans le salon d'attente, et qui, M. de Montecristo passé, fut immédiatement introduit dans le cabinet de M. Danglars.

On eût pu voir le visage si sérieux du comte s'illuminer

d'un éphémère sourire à l'aspect du portefeuille que tenait à la main M. le receveur des hospices. A la porte il retrouva sa voiture, et se fit conduire sur-le-champ à la banque.

Pendant ce temps, Danglars, comprimant toute émotion, venait à la rencontre du receveur général. Il va sans dire que le sourire et la gracieuseté étaient stéréotypés sur ses lèvres. « Bonjour, » dit-il, « mon cher créancier, car je gagerais que c'est le créancier qui m'arrive. — Vous avez deviné juste, M. le baron, » dit M. de Boville, « les hospices se présentent à vous dans ma personne; les veuves et les orphelins viennent par mes mains vous demander une aumône de cinq millions. — Et l'on dit que les orphelins sont à plaindre! » dit Danglars en prolongeant la plaisanterie; « pauvres enfants! — Me voici donc venu en leur nom, » dit M. de Boville; « vous avez dû recevoir ma lettre hier? — Oui. — Me voici avec mon reçu. — Mon cher M. de Boville, » dit Danglars, « vos veuves et vos orphelins auront, si vous le voulez bien, la bonté d'attendre vingt-quatre heures, attendu que M. de Montecristo, que vous venez de voir sortir d'ici... vous l'avez vu, n'est-ce pas? — Oui; eh bien? — Eh bien! M. de Montecristo emportait leurs cinq millions! — Comment cela? — Le comte avait un crédit illimité sur moi, crédit ouvert par la maison Thomson et French, de Rome; il est venu me demander une somme de cinq millions d'un seul coup, je lui ai donné un bon sur la banque : c'est là que sont déposés mes fonds, et vous comprenez, je craindrais, en retirant des mains de M. le régent dix millions le même jour, que cela ne lui parût bien étrange. En deux jours, » ajouta Danglars en souriant, « je ne dis pas. — Allons donc! » s'écria M. de Boville avec le ton de la plus complète incrédulité; « cinq millions à ce monsieur qui sortait tout à l'heure, et qui m'a salué en sortant comme si je le connaissais? —Peut-être vous connaît-il sans que vous le connaissiez, vous. M. de Montecristo connaît tout le monde. — Cinq millions! — Voilà son reçu.

Faites comme saint Thomas : voyez et touchez. » M. de Boville prit le papier que lui présentait Danglars et lut :

« Reçu de M. le baron Danglars la somme de cinq mil-
« lions cent mille francs, dont il se remboursera à volonté
« sur la maison Thomson et French, de Rome. »

« C'est ma foi vrai ! » dit celui-ci. « — Connaissez-vous la maison Thomson et French ? — Oui, » dit M. de Boville, « j'ai fait autrefois une affaire de deux cent mille francs avec elle ; mais je n'en ai point entendu parler depuis. — C'est une des meilleures maisons d'Europe, » dit Danglars en rejetant négligemment sur son bureau le reçu qu'il venait de prendre des mains de M. de Boville. « — Et il avait comme cela cinq millions rien que sur vous ; ah çà ! mais c'est donc un nabab que ce comte de Montecristo ? — Ma foi ! je ne sais pas ce que c'est ; mais il avait trois crédits illimités : un sur moi, un sur Rothschild, un sur Laffitte, et, » ajouta négligemment Danglars, « comme vous voyez, il m'a donné la préférence en me laissant cent mille francs pour l'agio. » M. de Boville donna tous les signes de la plus grande admiration. « — Il faudra que je l'aille visiter, » dit-il, « et que j'obtienne quelque fondation pieuse pour nous. — Oh ! c'est comme si vous la teniez, ses aumônes seules montaient à plus de vingt mille francs par mois. — C'est magnifique ; d'ailleurs, je lui citerai l'exemple de madame de Morcerf et de son fils. — Quel exemple ? — Ils ont donné toute leur fortune aux hospices. — Quelle fortune ? — Leur fortune, celle du général de Morcerf, du défunt. — Et à quel propos ? — A propos qu'ils ne voulaient pas d'un bien si misérablement acquis. — De quoi vont-ils vivre ? — La mère se retire en province, et le fils s'engage. — Tiens ! tiens ! » dit Danglars, « en voilà, des scrupules ! — J'ai fait enregistrer l'acte de donation hier. — Et combien possédaient-ils ? — Oh ! pas grand'chose, douze à treize cent mille francs. Mais

revenons à nos millions. — Volontiers, » fit Danglars le plus naturellement du monde ; « vous êtes donc bien pressé de cet argent ? — Mais, oui, la vérification de nos caisses se fait demain. — Demain ! que ne disiez-vous cela tout de suite ! mais c'est un siècle, demain ! A quelle heure cette vérification ? — A deux heures. — Envoyez à midi, » dit Danglars avec son sourire.

M. de Boville ne répondait pas grand'chose ; il faisait oui de la tête et remuait son portefeuille. « Eh ! mais j'y songe, » dit Danglars, « faites mieux. — Que voulez-vous que je fasse ? — Le reçu de M. de Montecristo vaut argent ; passez ce reçu chez Rothschild ou chez Laffitte ; ils vous le prendront à l'instant même. — Quoique remboursable sur Rome ? — Certainement ; il vous en coûtera seulement un escompte de cinq à six mille francs. » Le receveur fit un bond en arrière. « — Ma foi ! non, j'aime mieux attendre à demain. Comme vous y allez ! — J'ai cru un instant, pardonnez-moi, » dit Danglars avec une suprême impudence, « j'ai cru que vous aviez un petit déficit à combler. — Ah ! » fit le receveur. « — Écoutez, cela s'est vu, et, dans ce cas, on fait un sacrifice. — Dieu merci ! non, » dit M. de Boville. « — Alors, à demain, n'est-ce pas, mon cher receveur ? — Oui, à demain ; mais sans faute ? — Ah çà, mais vous riez, à midi envoyez, et la banque sera prévenue. — Je viendrai moi-même. — Mieux encore, puisque cela me procurera le plaisir de vous voir. » Ils se serrèrent la main.

« A propos, » dit M. de Boville, « n'allez-vous donc point à l'enterrement de cette pauvre mademoiselle de Villefort que j'ai rencontré sur le boulevard ? — Non, » dit le banquier, « je suis encore un peu ridicule depuis l'affaire de Benedetto, et je fais un plongeon. — Bah ! vous avez tort ; est-ce qu'il y a de votre faute dans tout cela ? — Écoutez, mon cher receveur, quand on porte un nom sans tache comme le mien, on est susceptible. — Tout le monde vous plaint, soyez-en persuadé, et surtout tout le monde plaint

mademoiselle votre fille. — Pauvre Eugénie ! » fit Danglars avec un profond soupir. « Vous savez qu'elle entre en religion, monsicur? — Non. — Hélas! ce n'est malheureusement que trop vrai. Le lendemain de l'événement, elle s'est décidée à partir avec une religieuse de ses amies; elle va chercher un couvent bien sévère en Italie ou en Espagne. — Oh ! c'est terrible ! » Et M. de Boville se retira sur cette exclamation en faisant au père mille compliments de condoléance.

Mais il ne fut pas plutôt dehors, que Danglars, avec une énergie de geste que comprendront ceux-là seulement qui ont vu représenter Robert Macaire par Frédéric, s'écria : « Imbécile ! ! ! » Et serrant la quittance de Montecristo dans un petit portefeuille : « Viens à midi, » ajouta-t-il; « à midi, je serai loin. »

Puis il s'enferma à double tour, vida tous les tiroirs de sa caisse, réunit une cinquantaine de mille francs en billets de banque, brûla différents papiers, en mit d'autres en évidence, et commença d'écrire une lettre qu'il cacheta, et sur laquelle il mit pour suscription : « A madame la baronne « Danglars. » — Ce soir, » murmura-t-il, « je la placerai moi-même sur sa toilette. » Puis tirant un passe-port de son tiroir : « Bon, » dit-il, « il est encore valable pour deux mois. »

XVIII

LE CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE.

M. de Boville avait en effet rencontré le convoi funèbre qui conduisait Valentine à sa dernière demeure.

Le temps était sombre et nuageux ; un vent tiède encore, mais déjà mortel pour les feuilles jaunies, les arrachait aux branches peu à peu dépouillées et les faisait tourbillonner sur la foule immense qui encombrait les boulevards.

M. de Villefort, Parisien pur, regardait le cimetière du Père-Lachaise comme le seul digne de recevoir la dépouille mortelle d'une famille parisienne ; les autres lui paraissaient des cimetières de campagne, des hôtels garnis de la mort. Au Père-Lachaise seulement un trépassé de bonne compagnie pouvait être logé chez lui.

Il avait acheté là, comme nous l'avons vu, la concession à perpétuité sur laquelle s'élevait le monument peuplé si promptement par tous les membres de sa première famille. On lisait sur le fronton du mausolée : FAMILLES SAINT-MÉRAN ET VILLEFORT, car tel avait été le dernier vœu de la pauvre Renée, mère de Valentine.

C'était donc vers le Père-Lachaise que s'acheminait le pompeux cortége parti du faubourg Saint-Honoré. On traversa tout Paris, on prit le faubourg du Temple, puis les boulevards extérieurs jusqu'au cimetière. Plus de cinquante voitures de maître suivaient vingt voitures de deuil, et derrière ces cinquante voitures, plus de cinq cents personnes encore marchaient à pied.

C'étaient presque tous des jeunes gens que cette mort de Valentine avait frappés d'un coup de foudre, et qui, malgré la vapeur glaciale du siècle et le prosaïsme de l'époque, subissaient l'influence poétique de cette belle, de cette chaste, de cette adorable jeune fille enlevée en sa fleur.

A la sortie de Paris, on vit arriver un rapide attelage de quatre chevaux qui s'arrêtèrent soudain en roidissant leurs jarrets nerveux comme des ressorts d'acier : c'était M. de Montecristo. Le comte descendit de sa calèche, et vint se mêler à la foule qui suivait à pied le char funéraire. Château-Renaud l'aperçut ; il descendit aussitôt de son coupé et vint se joindre à lui. Beauchamp quitta de même le cabriolet de remise dans lequel il se trouvait.

Le comte regardait attentivement par tous les interstices que laissait la foule ; il cherchait visiblement quelqu'un. Enfin il n'y tint pas. « Où est Morrel? » demanda-t-il. « Quelqu'un de vous, messieurs, sait-il où il est? — Nous nous sommes déjà fait cette question à la maison mortuaire, » dit Château-Renaud, « car personne de nous ne l'a aperçu. » Le comte se tut, mais continua de regarder autour de lui.

Enfin on arriva au cimetière. L'œil perçant de Montecristo sonda tout d'un coup les bosquets d'ifs et de pins, et bientôt il perdit toute inquiétude : une ombre avait glissé sous les noires charmilles, et Montecristo venait sans doute de reconnaître ce qu'il cherchait.

On sait ce qu'est un enterrement dans cette magnifique nécropole : des groupes noirs disséminés dans les blanches allées, un silence du ciel et de la terre troublé par l'éclat de quelques branches rompues, de quelque haie enfoncée autour d'une tombe ; puis le chant mélancolique des prêtres auquel se mêle çà et là un sanglot échappé d'une touffe de fleurs, sous laquelle on voit quelque femme, abîmée et les mains jointes.

L'ombre qu'avait remarquée Montecristo traversa rapidement le quinconce jeté derrière la tombe d'Héloïse et d'Abai-

e placer, avec les valets de la mort, à *la tête des* i traînaient le corps, et du même pas *parvint à* oisi pour la sépulture. Chacun regardait *quelque* tecristo ne regardait que cette ombre à peine re- ceux qui l'avoisinaient. Deux fois le comte sor- s pour voir si les mains de cet homme ne cher- quelque arme cachée sous ses habits. Cette ınd le cortége s'arrêta, fut reconnue pour être ıi, avec sa redingote noire boutonnée jusqu'en ont livide, ses joues creusées, son chapeau froissé ns convulsives, s'était adossé à un arbre situé sur lominant le mausolée, de manière à ne perdre détails de la funèbre cérémonie qui allait s'ac-

assa selon l'usage. Quelques hommes, et, comme étaient les moins impressionnés, quelques hom- ncèrent des discours. Les uns plaignaient cette turée; les autres s'étendaient sur la douleur de il y en eut d'assez ingénieux pour trouver que fille avait plus d'une fois sollicité M. de Villefort upables sur la tête desquels il tenait suspendu le justice; enfin on épuisa les métaphores fleuries les douloureuses, en commentant de toute façon le Malherbe à Dupérier.

sto n'écoutait rien, ne voyait rien, ou plutôt il ie Morrel, dont le calme et l'immobilité formaient e effrayant pour celui qui seul pouvait lire ce qui u fond du cœur du jeune officier.

» dit tout à coup Beauchamp à Debray, « voilà diable s'est-il fourré là? » Et ils le firent remar- eau-Renaud. « — Comme il est pâle! » dit ce- essaillant. « — Il a froid, » répliqua Debray. as, » dit lentement Château-Renaud; « je crois, est ému. C'est un homme très-impressionnable ilien. — Bah! » dit Debray, « à peine s'il con-

naissait mademoiselle de Villefort. Vous l'avez dit vous-même. — C'est vrai. Cependant je me rappelle qu'à ce bal chez madame de Morcerf il a dansé trois fois avec elle ; vous savez, comte, à ce bal où vous produisîtes tant d'effet ? — Non, je ne sais pas, » répondit Montecristo, sans savoir même à quoi ni à qui il répondait, occupé qu'il était de surveiller Morrel dont les joues s'animaient, comme il arrive à ceux qui compriment et retiennent leur respiration. « Les discours sont finis ; adieu, messieurs, » dit brusquement le comte. Et il donna le signal du départ en disparaissant sans que l'on sût par où il était passé.

La fête mortuaire était terminée, les assistants reprirent le chemin de Paris. Château-Renaud seul chercha un instant Morrel des yeux ; mais tandis qu'il avait suivi du regard le comte qui s'éloignait, Morrel avait quitté sa place, et Château-Renaud, après l'avoir cherché vainement, avait suivi Debray et Beauchamp.

Montecristo s'était jeté dans un taillis, et, caché derrière une large tombe, il guettait jusqu'au moindre mouvement de Morrel, qui peu à peu s'était approché du mausolée abandonné des curieux, puis des ouvriers.

Morrel regarda autour de lui lentement et vaguement, mais au moment où son regard embrassait la portion du cercle opposée à la sienne, Montecristo se rapprocha encore d'une dizaine de pas sans avoir été vu. Le jeune homme s'agenouilla. Le comte, le cou tendu, l'œil fixe et dilaté, les jarrets pliés comme pour s'élancer au premier signal, continuait à se rapprocher de Morrel.

Morrel courba son front jusque sur la pierre, embrassa la grille de ses deux mains, et murmura : « Oh ! Valentine ! » Le cœur du comte fut brisé par l'explosion de ces deux mots ; il fit un pas encore, et frappant sur l'épaule de Morrel : « — C'est vous, cher ami, » dit-il, « je vous cherchais. » Montecristo s'attendait à un éclat, à des reproches, à des récriminations : il se trompait. Morrel se retourna de son

côté, et avec l'apparence du calme : « — Vous voyez, » dit-il, « je priais ! »

Le regard scrutateur du comte parcourut le jeune homme des pieds à la tête. Après cet examen il parut plus tranquille. « Voulez-vous que je vous ramène à Paris ? » dit-il. « — Non, merci. — Enfin désirez-vous quelque chose ? — Laissez-moi prier. »

Le comte s'éloigna sans faire une seule objection, mais ce fut pour prendre un nouveau poste d'où il ne perdait pas un seul geste de Morrel, qui enfin se releva, essuya ses genoux blanchis par la pierre, et reprit le chemin de Paris sans tourner une seule fois la tête. Il descendit lentement la rue de la Roquette. Le comte, renvoyant sa voiture qui stationnait à la porte du Père-Lachaise, le suivit à cent pas.

Maximilien traversa le canal, et rentra rue Meslay par les boulevards. Cinq minutes après que la porte se fut refermée pour Morrel, elle se rouvrit pour Montecristo. Julie était à l'entrée du jardin où elle regardait avec la plus profonde attention maître Penelon qui, prenant sa profession de jardinier au sérieux, faisait des boutures de rosiers du Bengale. « Ah ! M. le comte de Montecristo ! » s'écria-t-elle avec cette joie que manifestait d'ordinaire chaque membre de la famille quand Montecristo faisait sa visite à la rue Meslay. « — Maximilien vient de rentrer, n'est-ce pas, madame ? » demanda le comte. « — Je crois l'avoir vu passer, oui, » reprit la jeune femme ; « mais, je vous prie, appelez Emmanuel. — Pardon, madame, mais il faut que je monte à l'instant même chez Maximilien, » répliqua Montecristo, « j'ai à lui dire quelque chose de la plus haute importance. — Allez donc, » fit-elle en l'accompagnant de son charmant sourire jusqu'à ce qu'il eût disparu dans l'escalier.

Montecristo eut bientôt franchi les deux étages qui séparaient le rez-de-chaussée de l'appartement de Maximilien ; parvenu sur le palier, il écouta : nul bruit ne se faisait entendre. Comme dans la plupart des anciennes maisons ha-

bitées par un seul maître, le palier n'était fermé que par une porte vitrée. Seulement à cette porte vitrée il n'y avait point de clef. Maximilien s'était enfermé en dedans, mais il était impossible de voir au delà de la porte, un rideau de soie rouge doublant les vitres. L'anxiété du comte se traduisit par une vive rougeur, symptôme d'émotion peu ordinaire chez cet homme impassible. « Que faire? » murmura-t-il. Et il réfléchit un instant. « Sonner ? » reprit-il ; « oh ! non ! souvent le bruit d'une sonnette, c'est-à-dire d'une visite, accélère la résolution de ceux qui se trouvent dans la situation où Maximilien doit être en ce moment, et alors au bruit de la sonnette répond un autre bruit. » Montecristo frissonna des pieds à la tête, et, comme chez lui la décision avait la rapidité de l'éclair, il frappa un coup de coude dans un des carreaux de la porte vitrée qui vola en éclats, puis il souleva le rideau et vit Morrel qui, devant son bureau, une plume à la main, venait de bondir sur sa chaise, au fracas de la vitre brisée. « Ce n'est rien, » dit le comte, « mille pardons ! mon cher ami, j'ai glissé, et en glissant j'ai donné du coude dans votre carreau ; puisqu'il est cassé, je vais en profiter pour entrer chez vous ; ne vous dérangez pas, ne vous dérangez pas. » Et passant le bras par la vitre brisée, le comte ouvrit la porte.

Morrel se leva évidemment contrarié et vint au-devant de Montecristo, moins pour le recevoir que pour lui barrer le passage. « Ma foi, c'est la faute de vos domestiques, » dit Montecristo en se frottant le coude, « vos parquets sont reluisants comme des miroirs. — Vous êtes-vous blessé, monsieur? » demanda froidement Morrel. « — Je ne sais. Mais que faisiez-vous donc là? Vous écriviez? — Moi? — Vous avez les doigts tachés d'encre. — C'est vrai, » répondit Morrel, « j'écrivais ; cela m'arrive quelquefois, tout militaire que je suis. »

Montecristo fit quelques pas dans l'appartement, force fut à Maximilien de le laisser passer, mais il le suivit. « Vous

écriviez ? » reprit Montecristo avec un regard fatigant de fixité. « — J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que oui, » fit Morrel. Le comte jeta un regard autour de lui. « — Vos pistolets à côté de l'écritoire ? » dit-il en montrant du doigt à Morrel les armes posées sur son bureau. « — Je pars pour un voyage, » répondit avec dépit Maximilien. « — Mon ami ! » dit Montecristo avec une voix d'une douceur infinie. « — Monsieur ? — Mon ami, mon cher Maximilien, pas de résolutions extrêmes, je vous en supplie ! — Moi, des résolutions extrêmes ! » dit Morrel en haussant les épaules ; « et en quoi, je vous prie, un voyage est-il une résolution extrême ? — Maximilien, » dit Montecristo, « posons chacun de notre côté le masque que nous portons. Maximilien, vous ne m'abusez pas avec ce calme de commande plus que je ne vous abuse, moi, avec ma frivole sollicitude. Vous comprenez bien, n'est-ce pas ? que, pour avoir fait ce que j'ai fait, n'est-ce pas ? pour avoir enfoncé des vitres, violé le secret de la chambre d'un ami, vous comprenez, dis-je, que, pour avoir fait tout cela, il fallait que j'eusse une inquiétude réelle, ou plutôt une conviction terrible ? Morrel, vous voulez vous tuer. — Bon ! » dit Morrel tressaillant. « Où prenez-vous de ces idées-là, M. le comte ? — Je vous dis que vous voulez vous tuer, » continua le comte du même son de voix, « et en voici la preuve. » Et, s'approchant du bureau, il souleva la feuille blanche que le jeune homme avait jetée sur une lettre commencée, et prit la lettre.

Morrel s'élança pour la lui arracher des mains. Mais Montecristo prévoyait le mouvement et le prévint en saisissant Maximilien par le poignet et en l'arrêtant comme la chaîne d'acier arrête le ressort au milieu de son évolution. « Vous voyez bien que vous vouliez vous tuer, Morrel, » dit le comte, « c'est écrit ! — Eh bien ! » s'écria Morrel, passant sans transition de l'apparence du calme à l'expression de la violence ; « eh bien ! quand cela serait, quand j'aurais décidé de tourner sur moi le canon de ce pistolet, qui m'en empê-

cherait ? qui aurait le courage de m'en empêcher ? Quand je dirai : « Toutes mes espérances sont ruinées, mon cœur « est brisé, ma vie est éteinte, il n'y a plus que deuil et dégoût « autour de moi, la terre est devenue de la cendre, toute voix « humaine me déchire, » quand je dirai : « C'est pitié que de « me laisser mourir, car si vous ne me laissez mourir, je per- « drai la raison, je deviendrai fou : » voyons, dites, monsieur; quand je dirai cela, quand on verra que je le dis avec les angoisses et les larmes de mon cœur, me répondra-t-on : « Vous avez tort? » m'empêchera-t-on de n'être pas le plus malheureux ? Dites, monsieur, dites ; est-ce vous qui aurez ce courage? — Oui, Morrel, » fit Montecristo d'une voix dont le calme contrastait étrangement avec l'exaltation du jeune homme ; « oui, ce sera moi. — Vous ! » s'écria Morrel avec une expression croissante de colère et de reproches ; « vous qui m'avez leurré d'un espoir absurde ; vous qui m'avez retenu, bercé, endormi par de vaines promesses, lorsque j'eusse pu, par quelque coup d'éclat, par quelque résolution extrême, la sauver, ou du moins la voir mourir dans mes bras ; vous qui affectez toutes les ressources de l'intelligence, toutes les puissances de la matière ; vous qui jouez ou plutôt qui faites semblant de jouer sur la terre le rôle de la Providence, et qui n'avez pas même eu le pouvoir de donner du contre-poison à une jeune fille empoisonnée ! Ah ! en vérité, monsieur, vous me feriez pitié, si vous ne me faisiez horreur ! — Morrel... — Oui, vous m'avez dit de poser le masque, eh bien ! soyez satisfait, je le pose. Oui, quand vous m'avez suivi au cimetière, je vous ai encore répondu, car mon cœur est bon ; quand vous êtes entré ici, je vous ai laissé venir jusqu'ici... Mais puisque vous abusez, puisque vous venez me braver jusque dans cette chambre où je m'étais retiré comme dans ma tombe ; puisque vous m'apportez une nouvelle torture, à moi qui croyais les avoir épuisées toutes, comte de Montecristo, mon prétendu bienfaiteur ; comte de Montecristo, le sauveur universel, soyez satisfait,

vous allez voir mourir votre ami!... » Et Morrel, le rire de la folie sur les lèvres, s'élança une seconde fois vers les pistolets.

Montecristo, pâle comme un spectre, mais l'œil éblouissant d'éclairs, étendit la main sur les armes, et dit à l'insensé : « Et moi, je vous répète que vous ne vous tuerez pas! — Empêchez-m'en donc! » répliqua Morrel avec un dernier élan qui, comme le premier, vint se briser contre le bras d'acier du comte. « — Je vous en empêcherai! — Mais qui êtes-vous donc, à la fin, pour vous arroger ce droit tyrannique sur des créatures libres et pensantes? » s'écria Maximilien. « — Qui je suis? » répéta Montecristo. « Écoutez : je suis le seul homme au monde qui ait le droit de vous dire : « Morrel, je ne veux pas que le fils de ton père meure « aujourd'hui! » Et Montecristo, majestueux, transfiguré, sublime, s'avança les deux bras croisés vers le jeune homme palpitant qui, vaincu malgré lui par la presque divinité de cet homme, recula d'un pas.

« Pourquoi parlez-vous de mon père? » balbutia-t-il; « pourquoi mêler le souvenir de mon père à ce qui m'arrive aujourd'hui? — Parce que je suis celui qui a déjà sauvé la vie à ton père, un jour qu'il voulait se tuer comme tu veux te tuer aujourd'hui; parce que je suis l'homme qui a envoyé la bourse à ta jeune sœur et *le Pharaon* au vieux Morrel; parce que je suis Edmond Dantès qui te fit jouer, enfant, sur ses genoux! »

Morrel fit encore un pas en arrière, chancelant, suffoqué, haletant, écrasé; puis tout à coup ses forces l'abandonnèrent, et avec un grand cri il tomba prosterné aux pieds de Montecristo. Puis tout à coup dans cette admirable nature il se fit un mouvement de régénération soudaine et complète : il se releva, bondit hors de la chambre, et se précipita dans l'escalier en criant de toute la puissance de sa voix : « Julie! Julie! Emmanuel! Emmanuel! » Montecristo voulut s'élancer à son tour; mais Maximilien se fût fait tuer

plutôt que de quitter les gonds de la porte qu'il repoussait sur le comte.

Aux cris de Maximilien, Julie, Emmanuel, Penelon et quelques domestiques accoururent épouvantés. Morrel les prit par les mains, et rouvrant la porte : « A genoux ! » s'écria-t-il d'une voix étranglée par les sanglots ; « à genoux ! c'est le bienfaiteur, c'est le sauveur de notre père ! c'est... » Il allait dire : « C'est Edmond Dantès ! » Le comte l'arrêta en lui saisissant le bras.

Julie s'élança sur la main du comte, Emmanuel l'embrassa comme un dieu tutélaire, Morrel tomba pour la seconde fois à genoux, et frappa le parquet de son front. Alors l'homme de bronze sentit son cœur se dilater dans sa poitrine, un jet de flamme dévorante jaillit de sa gorge à ses yeux, il inclina la tête et pleura ! Ce fut dans cette chambre, pendant quelques instants, un concert de larmes et de gémissements sublimes qui dut paraître harmonieux aux anges même les plus chéris du Seigneur !

Julie fut à peine revenue de l'émotion si profonde qu'elle venait d'éprouver, qu'elle s'élança hors de la chambre, descendit un étage, courut au salon avec une joie enfantine, et souleva le globe de cristal qui protégeait la bourse donnée par l'inconnu des allées de Meillan.

Pendant ce temps, Emmanuel, d'une voix entrecoupée, disait au comte : « Oh ! M. le comte, comment, nous voyant si souvent parler de notre bienfaiteur inconnu, comment, nous voyant entourer un souvenir de tant de reconnaissance et d'adoration, comment avez-vous attendu jusqu'aujourd'hui pour vous faire connaître ? Oh ! c'est de la cruauté envers nous, et j'oserai presque le dire, M. le comte, envers vous-même. — Écoutez, mon ami, » dit le comte, « et je puis vous appeler ainsi, car, sans vous en douter, vous êtes mon ami depuis onze ans : la découverte de ce secret a été amenée par un grand événement que vous devez ignorer. Dieu m'est témoin que je désirais l'enfouir pendant toute ma

vie au fond de mon âme ; votre frère Maximilien me l'a arraché par des violences dont il se repent, j'en suis sûr. » Puis, voyant que Maximilien s'était rejeté de côté sur un fauteuil, tout en demeurant néanmoins à genoux : « Veillez sur lui, » ajouta tout bas Montecristo en pressant d'une façon significative la main d'Emmanuel. « — Pourquoi cela ? » demanda le jeune homme étonné. « — Je ne puis vous le dire ; mais veillez sur lui. »

Emmanuel embrassa la chambre d'un regard circulaire et aperçut les pistolets de Morrel. Ses yeux se fixèrent effrayés sur ces armes, qu'il désigna à Montecristo en levant lentement le doigt à leur hauteur. Montecristo inclina la tête. Emmanuel fit un mouvement vers les pistolets. « Laissez, » dit le comte. Puis, allant à Morrel, il lui prit la main ; les mouvements tumultueux qui avaient un instant secoué le cœur du jeune homme avaient fait place à une stupeur profonde.

Julie remonta, elle tenait à la main la bourse de soie, et deux larmes brillantes et joyeuses roulaient sur ses joues comme deux gouttes de matinale rosée. « Voici la relique, » dit-elle ; « ne croyez pas qu'elle me soit moins chère depuis que le sauveur nous a été révélé. — Mon enfant, » répondit Montecristo en rougissant, « permettez-moi de reprendre cette bourse ; depuis que vous connaissez les traits de mon visage, je ne veux être rappelé à votre souvenir que par l'affection que je vous prie de m'accorder. — Oh ! » dit Julie en pressant la bourse sur son cœur, « non, non, je vous en supplie, car un jour vous pourriez nous quitter, car un jour malheureusement vous nous quitterez, n'est-ce pas ? — Vous avez deviné juste, madame, » répondit Montecristo en souriant ; « dans huit jours, j'aurai quitté ce pays, où tant de gens qui avaient mérité la vengeance du ciel vivaient heureux, tandis que mon père expirait de faim et de douleur. »

En annonçant son prochain départ, Montecristo tenait

ses yeux fixés sur Morrel, et il remarqua que ces mots, *j'aurai quitté ce pays*, avaient passé sans tirer Morrel de sa léthargie ; il comprit alors que c'était une dernière lutte qu'il lui fallait soutenir avec la douleur de son ami ; et prenant les mains de Julie et d'Emmanuel qu'il réunit en les pressant dans les siennes, il leur dit avec la douce autorité d'un père : « Mes bons amis, laissez-moi seul, je vous prie, avec Maximilien. » C'était un moyen pour Julie d'emporter cette relique précieuse dont oubliait de reparler Montecristo. Elle entraîna vivement son mari. « — Laissons-les, » dit-elle.

Le comte resta avec Morrel, qui demeurait immobile comme une statue. « Voyons, » dit le comte en lui touchant l'épaule avec son doigt de flamme, « redeviens-tu enfin un homme, Maximilien ? — Oui, car je recommence à souffrir. » Le front du comte se plissa, livré qu'il paraissait être à une sombre hésitation. « — Maximilien ! Maximilien ! » dit-il, « ces idées où tu te plonges sont indignes d'un chrétien ! — Oh ! tranquillisez-vous, ami, » dit Morrel en relevant la tête et en montrant au comte un sourire empreint d'une ineffable tristesse, « ce n'est plus moi qui chercherai la mort. — Ainsi, » dit Montecristo, « plus d'armes, plus de désespoir ? — Non, car j'ai mieux, pour me guérir de ma douleur, que le canon d'un pistolet ou la pointe d'un couteau. — Pauvre fou !... qu'avez-vous donc ? — J'ai ma douleur elle-même qui me tuera. — Ami, » dit Montecristo avec une mélancolie égale à la sienne, « écoute-moi. Un jour, dans un moment de désespoir égal au tien, puisqu'il amenait une résolution semblable, j'ai, comme toi, voulu me tuer ; un jour ton père, également désespéré, a voulu se tuer aussi. Si l'on avait dit à ton père, au moment où il dirigeait le canon du pistolet vers son front ; si l'on m'avait dit à moi, au moment où j'écartais de mon lit le pain du prisonnier auquel je n'avais pas touché depuis trois jours ; si l'on nous avait dit enfin à tous deux, en ce moment suprême : « Vivez ! un jour « viendra où vous serez heureux et où vous bénirez la vie ; »

de quelque part que vînt la voix, nous l'eussions accueillie avec le sourire du doute ou avec l'angoisse de l'incrédulité; et cependant combien de fois, en t'embrassant, ton père a-t-il béni la vie! combien de fois moi-même... — Ah! » s'écria Morrel interrompant le comte, « vous n'aviez perdu que votre liberté, vous; mon père n'avait perdu que sa fortune, lui; et moi, j'ai perdu Valentine. — Regarde-moi, Morrel, » dit Montecristo avec cette solennité qui dans certaines occasions le faisait si grand et si persuasif; « regarde-moi, je n'ai ni larmes dans les yeux, ni fièvre dans les veines, ni battements funèbres dans le cœur; cependant je te vois souffrir, toi, Maximilien, toi que j'aime comme j'aimerais mon fils; eh bien! cela ne te dit-il pas, Morrel, que la douleur est comme la vie, et qu'il y a toujours quelque chose d'inconnu au delà? Or, si je te prie, si je t'ordonne de vivre, Morrel, c'est dans la conviction qu'un jour tu me remercieras de t'avoir conservé la vie. — Mon Dieu! » s'écria le jeune homme, « mon Dieu! que me dites-vous là, comte? Prenez-y garde! peut-être n'avez-vous jamais aimé, vous? — Enfant! » répondit le comte. « — D'amour, » reprit Morrel, « je m'entends. Moi, voyez-vous, je suis un soldat depuis que je suis un homme; je suis arrivé jusqu'à vingt-neuf ans sans aimer, car aucun des sentiments que j'ai éprouvés jusque-là ne mérite le nom d'amour : eh bien! à vingt-neuf ans j'ai vu Valentine; donc depuis près de deux ans je l'aime; depuis près de deux ans, j'ai pu lire toutes les vertus de la fille et de la femme écrites par la main même du Seigneur dans ce cœur ouvert pour moi comme un livre. Comte, il y avait pour moi, avec Valentine, un bonheur infini, immense, inconnu, un bonheur trop grand, trop complet, trop divin pour ce monde, puisque ce monde ne me l'a pas donné; comte, c'est vous dire que sans Valentine il n'y a pour moi sur la terre que désespoir et désolation. — Je vous ai dit d'espérer, Morrel, » répéta le comte. « — Prenez garde alors, répéterai-je aussi, » dit Morrel, « car vous cherchez à me per-

suader, et si vous me persuadez vous me ferez perdre la raison, car vous me ferez croire que je puis revoir Valentine. » Le comte sourit. « Mon ami, mon père, » s'écria Morrel exalté, « prenez garde, vous redirai-je pour la troisième fois, car l'ascendant que vous prenez sur moi m'épouvante ; prenez garde au sens de vos paroles, car voilà mes yeux qui se raniment, voilà mon cœur qui se rallume et qui renaît ; prenez garde, car vous me feriez croire à des choses surnaturelles. J'obéirais si vous me commandiez de lever la pierre du sépulcre qui recouvre la fille de Jaïre ; je marcherais sur les flots comme l'apôtre, si vous me faisiez de la main signe de marcher sur les flots ; prenez garde, j'obéirais. — Espère, ami, » répéta le comte. « — Ah ! » dit Morrel en retombant de toute la hauteur de son exaltation dans l'abîme de sa tristesse, « ah ! vous vous jouez de moi : vous faites comme ces bonnes mères, ou plutôt comme ces mères égoïstes qui calment avec des paroles mielleuses la douleur de l'enfant, parce que ses cris les fatiguent. Non, mon ami, non, j'avais tort de vous dire de prendre garde ; non, ne craignez rien, j'enterrerai ma douleur avec tant de soin dans le plus profond de ma poitrine, je la rendrai si obscure, si secrète, que vous n'aurez plus même le souci d'y compatir. Adieu ! mon ami ; adieu ! — Au contraire, » dit le comte ; « à partir de cette heure, Maximilien, tu vivras près de moi et avec moi, tu ne me quitteras plus, et dans huit jours nous aurons laissé derrière nous la France. — Et vous me dites toujours d'espérer ? — Je te dis d'espérer, parce que je sais un moyen de te guérir. — Comte, vous m'attristez davantage encore, s'il est possible. Vous ne voyez comme résultat du coup qui me frappe qu'une douleur banale, et vous croyez me consoler par un moyen banal, le voyage. » Et Morrel secoua la tête avec une dédaigneuse incrédulité. « — Que veux-tu que je te dise ? » reprit Monte-cristo. « J'ai foi dans mes promesses ; laisse-moi faire l'expérience. — Comte, vous prolongez mon agonie, voilà tout.

— Ainsi, » dit le comte, « faible cœur que tu es, tu n'as pas la force de donner à ton ami quelques jours pour l'épreuve qu'il tente! Voyons, sais-tu de quoi le comte de Montecristo est capable? Sais-tu qu'il commande à bien des puissances terrestres? Sais-tu qu'il a assez de foi en Dieu pour obtenir des miracles de celui qui a dit qu'avec la foi l'homme pouvait soulever une montagne? Eh bien! ce miracle que j'espère, attends-le, ou bien... — Ou bien?... » répéta Morrel. « — Ou bien prends-y garde, Morrel, je t'appellerai ingrat. — Ayez pitié de moi, comte. — J'ai tellement pitié de toi, Maximilien, écoute-moi, tellement pitié, que si je ne te guéris pas dans un mois, jour pour jour, heure pour heure, retiens bien mes paroles, Morrel, je te placerai moi-même en face de ces pistolets tout chargés et d'une coupe du plus sûr poison d'Italie, d'un poison plus sûr et plus prompt, crois-moi, que celui qui a tué Valentine. — Vous me le promettez? — Oui, car je suis homme, car moi aussi j'ai souffert, car moi aussi, comme je te l'ai dit, j'ai voulu mourir, et souvent, même depuis que le malheur s'est éloigné de moi, j'ai rêvé les délices de l'éternel sommeil. — Oh! bien sûr, vous me promettez cela, comte? » s'écria Maximilien enivré. « — Je ne te le promets pas, je te le jure, » dit Montecristo en étendant la main. « — Dans un mois, sur votre honneur, si je ne suis pas consolé, vous me laissez libre de ma vie, et quelque chose que j'en fasse, vous ne m'appellerez pas ingrat? — Dans un mois, jour pour jour, Maximilien; dans un mois, heure pour heure, et la date est sacrée, Maximilien, je ne sais pas si tu y as songé, nous sommes aujourd'hui le 5 septembre : il y a aujourd'hui dix ans que j'ai sauvé ton père, qui voulait mourir. » Morrel saisit les mains du comte et les baisa; le comte le laissa faire, comme s'il comprenait que cette adoration lui était due.

« Dans un mois, » continua Montecristo, « tu auras, sur la table où nous serons assis l'un et l'autre, de bonnes armes et une douce mort; mais en revanche tu me promets d'at-

tendre jusque-là et de vivre? — Oh! à mon tour, » s'écria Morrel, « je vous le jure! » Montecristo attira le jeune homme sur son cœur, et l'y retint longtemps. « — Et maintenant, » lui dit-il, « à partir d'aujourd'hui tu vas venir demeurer chez moi; tu prendras l'appartement d'Haydée, et ma fille au moins sera remplacée par mon fils. — Haydée! » dit Morrel; « qu'est donc devenue Haydée? — Elle est partie cette nuit. — Pour te quitter? — Pour m'attendre... Tiens-toi donc prêt à venir me rejoindre rue des Champs-Élysées, et fais-moi sortir d'ici sans qu'on me voie. »

Maximilien baissa la tête et obéit comme un enfant ou comme un apôtre.

XIX

LE PARTAGE.

Dans cet hôtel de la rue Saint-Germain-des-Prés qu'avait choisi pour sa mère et pour lui Albert de Morcerf, le premier étage, composé d'un petit appartement complet, était loué à un personnage fort mystérieux. Ce personnage était un homme dont jamais le concierge lui-même n'avait pu voir la figure, soit qu'il entrât ou qu'il sortît; car l'hiver il s'enfonçait le menton dans une de ces cravates rouges comme en ont les cochers de bonne maison qui attendent leurs maîtres à la sortie des spectacles, et l'été il se mouchait toujours précisément au moment où il eût pu être aperçu en passant devant la loge.

Il faut dire que, contrairement à tous les usages reçus, cet habitant de l'hôtel n'était épié par personne, et que le bruit qui courait que son incognito cachait un individu très-haut placé, *et ayant le bras long,* avait fait respecter ses mystérieuses apparitions.

Ses visites étaient ordinairement fixes, quoique parfois elles fussent avancées ou retardées; mais presque toujours, hiver ou été, c'était vers quatre heures qu'il prenait possession de son appartement dans lequel il ne passait jamais la nuit.

A trois heures et demie, l'hiver, le feu était allumé par la servante discrète qui avait l'intendance du petit appartement; à trois heures et demie, l'été, des glaces étaient montées par la même servante. A quatre heures, comme nous l'avons dit, le personnage mystérieux arrivait. Vingt minutes après lui, une voiture s'arrêtait devant l'hôtel; une femme vêtue de noir ou de bleu foncé, mais toujours enveloppée d'un grand voile, en descendait, passait comme une ombre devant la loge, montait l'escalier, sans que l'on entendît craquer une seule marche sous son pied léger. Jamais il n'était arrivé qu'on lui demandât où elle allait. Son visage, comme celui de l'inconnu, était donc parfaitement étranger aux deux gardiens de la porte, ces concierges modèles, les seuls peut-être, dans l'immense confrérie des portiers de la capitale, capables d'une pareille discrétion. Il va sans dire qu'elle ne montait pas plus haut que le premier. Elle grattait à une porte d'une façon particulière; la porte s'ouvrait, puis se refermait hermétiquement, et tout était dit.

Pour quitter l'hôtel, même manœuvre que pour y entrer. L'inconnue sortait la première, toujours voilée, et remontait dans sa voiture, qui tantôt disparaissait par un bout de la rue, tantôt par l'autre; puis, vingt minutes après, l'inconnu sortait à son tour, enfoncé dans sa cravate ou caché par son mouchoir, et disparaissait à son tour.

Le lendemain du jour où le comte de Montecristo avait été

rendre visite à Danglars, jour de l'enterrement de Valentine, l'habitant mystérieux entra vers dix heures du matin, au lieu d'entrer, comme d'habitude, vers quatre heures de l'après-midi. Presque aussitôt et sans garder l'intervalle ordinaire, une voiture de place arriva, et la dame voilée monta rapidement l'escalier. La porte s'ouvrit et se referma. Mais avant même que la porte ne fût refermée, la dame s'était écriée : « O Lucien ! oh ! mon ami ! » De sorte que le concierge, qui, sans le vouloir, avait entendu cette exclamation, sut alors pour la première fois que son locataire s'appelait Lucien ; mais comme c'était un portier modèle, il se promit de ne pas même le dire à sa femme. « — Eh bien ! qu'y a-t-il, chère amie? » demanda celui dont le trouble ou l'empressement de la dame voilée avait révélé le nom, « parlez, dites. — Mon ami, puis-je compter sur vous? — Certainement, et vous le savez bien ; mais qu'y a-t-il? votre billet de ce matin m'a jeté dans une perplexité terrible. Cette précipitation, ce désordre de votre écriture : voyons, rassurez-moi ou effrayez-moi tout à fait ! — Lucien, un grand événement ! » dit la dame en attachant sur Lucien un regard interrogateur ; « M. Danglars est parti cette nuit. — Parti ! M. Danglars parti ! Et où est-il allé? — Je l'ignore. — Comment ! vous l'ignorez ? il est donc parti pour ne plus revenir ? — Sans doute ! A dix heures du soir, ses chevaux l'ont conduit à la barrière de Charenton ; là il a trouvé une berline de poste tout attelée ; il est monté dedans avec son valet de chambre, en disant à son cocher qu'il allait à Fontainebleau. — Eh bien ! que disiez-vous donc ? — Attendez, mon ami. Il m'avait laissé une lettre. — Une lettre? — Oui, lisez. » Et la baronne tira de sa poche une lettre décachetée qu'elle présenta à Debray.

Debray, avant de la lire, hésita un instant comme s'il eût cherché à deviner ce qu'elle contenait, ou plutôt comme si, quelque chose qu'elle contînt, il était décidé à prendre d'avance un parti. Au bout de quelques secondes, ses idées

étaient sans doute arrêtées, car il lut. Voici ce que contenait ce billet qui avait jeté un si grand trouble dans le cœur de madame Danglars :

« Madame et très-fidèle épouse. »

Sans y songer, Debray s'arrêta et regarda la baronne qui rougit jusqu'aux yeux. « — Lisez! » dit-elle. Debray continua :

« Quand vous recevrez cette lettre, vous n'aurez plus de « mari ! Oh ! ne prenez pas trop chaudement l'alarme ; vous « n'aurez plus de mari comme vous n'aurez plus de fille ; « c'est-à-dire que je serai sur une des trente ou quarante « routes qui conduisent hors de France. Je vous dois des « explications, et comme vous êtes femme à les comprendre « parfaitement, je vous les donnerai. Écoutez donc : Un « remboursement de cinq millions m'est survenu ce matin, « je l'ai opéré ; un autre de même somme l'a suivi presque im- « médiatement ; je l'ajourne à demain, et aujourd'hui je pars « pour éviter ce demain, qui me serait trop désagréable « à supporter. Vous comprenez cela, n'est-ce pas, ma- « dame et très-précieuse épouse ? Je dis : vous comprenez, « parce que vous savez aussi bien que moi mes affaires ; « vous les savez même mieux que moi, attendu que s'il s'a- « gissait de dire où a passé une bonne moitié de ma for- « tune, naguère encore assez belle, j'en serais incapable, « tandis que vous, au contraire, j'en suis certain, vous vous « en acquitteriez parfaitement. Car les femmes ont des in- « stincts d'une sûreté infaillible ; elles expliquent par une « algèbre qu'elles ont inventée le merveilleux lui-même ; « moi qui ne connaissais que mes chiffres, je n'ai plus rien « su du jour où mes chiffres m'ont trompé.

« Avez-vous quelquefois admiré la rapidité de ma chute, « madame ? Avez-vous été un peu éblouie de cette incan- « descente fusion de mes lingots ? Moi, je l'avoue, je n'y ai « vu que du feu ; espérons que vous avez retrouvé un peu « d'or dans les cendres. C'est avec ce consolant espoir que

« je m'éloigne, madame et très-prudente épouse, sans que
« ma conscience me reproche le moins du monde de vous
« abandonner ; il vous reste des amis, les cendres en question, et, pour comble de bonheur, la liberté que je m'empresse de vous rendre.

« Cependant, madame, le moment est arrivé de placer
« dans ce paragraphe un mot d'explication intime. Tant
« que j'ai espéré que vous travailliez au bien-être de notre
« maison, à la fortune de notre fille, j'ai philosophiquement
« fermé les yeux ; mais comme vous avez fait de la maison
« une vaste ruine, je ne veux pas servir de fondation à la
« fortune d'autrui. Je vous ai prise riche, mais peu honorée. Pardonnez-moi de vous parler avec cette franchise,
« mais comme je ne parle que pour nous deux probablement, je ne vois pas pourquoi je farderais mes paroles.
« J'ai augmenté notre fortune, qui pendant plus de quinze
« ans a été croissant, jusqu'au moment où des catastrophes
« inconnues et inintelligibles encore pour moi sont venues
« la prendre corps à corps et la renverser, sans que, je puis
« le dire, il y ait aucunement de ma faute. Vous, madame,
« vous avez travaillé seulement à accroître la vôtre, chose à
« laquelle vous avez réussi, j'en suis moralement convaincu. Je vous laisse donc comme je vous ai prise, riche,
« mais peu honorable.

« Adieu. Moi aussi je vais, à partir d'aujourd'hui, travailler pour mon compte. Croyez à toute ma reconnaissance
« pour l'exemple que vous m'avez donné, et que je vais
« suivre.

« Votre mari bien dévoué,

« Baron Danglars. »

La baronne avait suivi des yeux Debray pendant cette longue et pénible lecture ; elle avait vu, malgré sa puissance bien connue sur lui-même, le jeune homme changer de couleur une ou deux fois. Lorsqu'il eut fini, il ferma lente-

ment le papier dans ses plis, et reprit son attitude pensive.

« Eh bien ? » demanda madame Danglars avec une anxiété facile à comprendre. « — Eh bien ! madame? » répéta machinalement Debray. « — Quelle idée vous inspire cette lettre? — C'est bien simple, madame, elle m'inspire l'idée que M. Danglars est parti avec des soupçons. — Sans doute, mais est-ce tout ce que vous avez à me dire? — Je ne comprends pas, » dit Debray avec un froid glacial. « — Il est parti! parti ! tout à fait ! parti pour ne plus revenir! — Oh! » fit Debray, « ne croyez pas cela, baronne. — Non, vous dis-je, il ne reviendra pas; je le connais, c'est un homme inébranlable dans toutes les résolutions qui émanent de son intérêt. S'il m'eût jugée utile à quelque chose, il m'eût emmenée. Il me laisse à Paris, c'est que notre séparation peut servir ses projets : elle est donc irrévocable, et je suis libre à jamais, » ajouta madame Danglars avec la même expression de prière. Mais Debray, au lieu de répondre, la laissa dans cette anxieuse interrogation du regard et de la pensée. « Quoi ! » dit-elle enfin, « vous ne me répondez pas, monsieur? — Mais je n'ai qu'une question à vous faire; que comptez-vous devenir? — J'allais vous le demander, » répondit la baronne le cœur palpitant. « — Ah! » fit Debray, « c'est donc un conseil que vous me demandez? — Oui, c'est un conseil que je vous demande, » dit la baronne le cœur serré. « — Alors si c'est un conseil que vous me demandez, » répondit froidement le jeune homme, « je vous conseille de voyager. — De voyager ! » murmura madame Danglars. « — Certainement. Comme l'a dit M. Danglars, vous êtes riche et parfaitement libre. Une absence de Paris sera nécessaire absolument, à ce que je crois du moins, après le double éclat du mariage rompu de mademoiselle Eugénie et de la disparition de M. Danglars. Il importe seulement que tout le monde vous sache abandonnée et vous croie pauvre; car on ne pardonnerait pas à la femme du banqueroutier son opulence et son grand état de maison.

Pour le premier cas, il suffit que vous restiez seulement quinze jours à Paris, répétant à tout le monde que vous êtes abandonnée et racontant à vos meilleures amies, qui iront le répéter dans le monde, comment cet abandon a eu lieu. Puis vous quitterez votre hôtel, vous y laisserez vos bijoux, vous abandonnerez votre douaire, et chacun vantera votre désintéressement et chantera vos louanges. Alors on vous saura abandonnée et l'on vous croira pauvre ; car moi seul connais votre situation financière et suis prêt à vous rendre mes comptes en loyal associé. »

La baronne, pâle, atterrée, avait écouté ce discours avec autant d'épouvante et de désespoir que Debray avait mis de calme et d'indifférence à le prononcer. « Abandonnée ! » répéta-t-elle, « oh ! bien abandonnée... Oui, vous avez raison, monsieur, et personne ne doutera de mon abandon. » Ce furent les seules paroles que cette femme si fière et si violemment éprise put répondre à Debray. « — Mais riche, très-riche même, » poursuivit Debray en tirant de son portefeuille et en étalant sur la table quelques papiers qu'il renfermait.

Madame Danglars le laissa faire, tout occupée d'étouffer les battements de son cœur et de retenir les larmes qu'elle sentait poindre au bord de ses paupières. Mais enfin le sentiment de la dignité l'emporta chez la baronne ; et si elle ne réussit point à comprimer son cœur, elle parvint du moins à ne pas verser une larme.

« Madame, » dit Debray, « il y a six mois à peu près que nous nous sommes associés. Vous avez fourni une mise de fonds de cent mille francs. C'est au mois d'avril de cette année qu'a eu lieu notre association. En mai, nos opérations ont commencé. En mai, nous avons gagné quatre cent cinquante mille francs. En juin, le bénéfice a monté à neuf cent mille. En juillet, nous y avons ajouté dix-sept cent mille francs ; c'est, vous le savez, le mois des bons d'Espagne. En août, nous perdîmes, au commencement du mois, trois cent mille francs ; mais le 15 du mois nous nous étions rat-

trapés, et à la fin nous avions pris notre revanche, car nos comptes, mis au net depuis le jour de notre association, depuis hier où je les ai arrêtés, nous donnent un actif de deux millions quatre cent mille francs, c'est-à-dire de douze cent mille francs pour chacun de nous. Maintenant, » continua Debray, compulsant son carnet avec la méthode et la tranquillité d'un agent de change, « nous trouvons quatre-vingt mille francs pour les intérêts composés de cette somme restée entre mes mains. — Mais, » interrompit la baronne, « que veulent dire ces intérêts, puisque jamais vous n'avez fait valoir cet argent?—Je vous demande pardon, madame, » dit froidement Debray; « j'avais vos pouvoirs pour le faire valoir, et j'ai usé de vos pouvoirs. C'est donc quarante mille francs d'intérêts pour votre moitié, plus les cent mille francs de mise de fonds première, c'est-à-dire treize cent quarante mille francs pour votre part. Or, madame, » continua Debray, « j'ai eu la précaution de mobiliser votre argent avant-hier; il n'y a pas longtemps, comme vous voyez, et l'on eût dit que je me doutais d'être incessamment appelé à vous rendre mes comptes. Votre argent est là, moitié en billets de banque, moitié en bons au porteur. Je dis là, et c'est vrai, car comme je ne jugeais pas ma maison assez sûre, comme je ne trouvais pas les notaires assez discrets, et que les propriétés parlent encore plus haut que les notaires; comme enfin vous n'avez le droit de rien acheter ni de rien posséder en dehors de la communauté conjugale, j'ai gardé toute cette somme, aujourd'hui votre seule fortune, dans un coffre scellé au fond de cette armoire, et pour plus grande sécurité, j'ai fait le maçon moi-même. Maintenant, » continua Debray en ouvrant l'armoire d'abord, et la caisse ensuite, « maintenant, madame, voilà huit cents billets de mille francs chacun, qui ressemblent, comme vous voyez, à un gros album relié en fer; j'y joins un coupon de rente de vingt-cinq mille francs; puis, pour l'appoint, qui fait quelque chose, je crois, comme cent dix mille francs, voici un bon à vue pour mon

banquier, et comme mon banquier n'est pas M. Danglars, le bon sera payé, vous pouvez être tranquille. »

Madame Danglars prit machinalement le bon à vue, le coupon de rentes et la liasse de billets de banque. Cette énorme fortune paraissait bien peu de chose étalée là sur une table. Madame Danglars, les yeux secs, mais la poitrine gonflée de sanglots, la ramassa, enferma l'étui d'acier dans son sac, mit le coupon de rentes et le bon à vue dans son portefeuille, et debout, pâle, muette, elle attendit une douce parole qui la consolât d'être si riche. Mais elle attendit vainement.

« Maintenant, madame, » dit Debray, « vous avez une existence magnifique, quelque chose comme soixante mille livres de rente, ce qui est énorme pour une femme qui ne pourra pas tenir maison d'ici à un an au moins. C'est un privilége pour toutes les fantaisies qui vous passeront par l'esprit : sans compter que si vous trouvez votre part insuffisante, eu égard au passé qui vous échappe, vous pouvez puiser dans la mienne, madame ; et je suis disposé à vous offrir, oh ! à titre de prêt, bien entendu, tout ce que je possède, c'est-à-dire un million soixante mille francs. — Merci, monsieur, » répondit la baronne, « merci ; vous comprenez que vous me remettez là beaucoup plus qu'il ne faut à une pauvre femme qui ne compte pas, d'ici à longtemps du moins, reparaître dans le monde. »

Debray fut étonné un moment, mais il se remit et fit un geste qui pouvait se traduire par la formule la plus polie d'exprimer cette idée : « Comme il vous plaira ! » Madame Danglars avait peut-être jusque-là espéré encore quelque chose, mais quand elle vit le geste insouciant qui venait d'échapper à Debray et le regard oblique dont ce geste était accompagné, ainsi que la révérence profonde et le silence significatif qui les suivirent, elle releva la tête, ouvrit la porte, et sans fureur, sans secousse, mais aussi sans hésitation, elle s'élança dans l'escalier, dédaignant même d'adresser

un dernier salut à celui qui la laissait partir de cette façon.

« Bah ! » dit Debray lorsqu'elle fut partie, « beaux projets que tout cela ! elle restera dans son hôtel, lira des romans, et jouera au lansquenet, ne pouvant plus jouer à la bourse. » Et il reprit son carnet, biffant avec le plus grand soin les sommes qu'il venait de payer. « Il me reste un million soixante mille francs, » dit-il. « Quel malheur que mademoiselle de Villefort soit morte ! Cette femme-là me convenait sous tous les rapports, et je l'eusse épousée. » Et flegmatiquement, selon son habitude, il attendit que madame Danglars fût partie depuis vingt minutes pour se décider à partir à son tour. Pendant ces vingt minutes, Debray fit des chiffres, sa montre posée à côté de lui.

Ce personnage diabolique que toute imagination aventureuse eût créé avec plus ou moins de bonheur, si Lesage n'en avait acquis la priorité dans un chef-d'œuvre, Asmodée, qui enlevait la croûte des maisons pour en voir l'intérieur, eût joui d'un singulier spectacle s'il eût enlevé, au moment où Debray faisait ses chiffres, la croûte du petit hôtel de la rue Saint-Germain-des-Prés.

Au-dessus de cette chambre où Debray venait de partager avec madame Danglars deux millions et demi, il y avait une autre chambre peuplée aussi d'habitants de notre connaissance, lesquels ont joué un rôle assez important dans les événements que nous venons de raconter pour que nous les retrouvions avec quelque intérêt.

Il y avait dans cette chambre Mercédès et Albert.

Mercédès était bien changée depuis quelques jours, non pas que, même au temps de sa plus grande fortune, elle eût jamais étalé le faste orgueilleux qui tranche visiblement avec toutes les conditions, et fait qu'on ne reconnaît plus la femme aussitôt qu'elle vous apparaît sous des habits plus simples ; non pas davantage qu'elle fût tombée à cet état de dépression où l'on est contraint de revêtir la livrée de la misère ; non, Mercédès était changée parce que son œil ne

brillait plus, parce que sa bouche ne souriait plus, parce qu'enfin un perpétuel embarras arrêtait sur ses lèvres le mot rapide que lançait autrefois un esprit toujours préparé.

Ce n'était pas la pauvreté qui avait flétri l'esprit de Mercédès ; ce n'était pas le manque de courage qui lui rendait pesante sa pauvreté. Mercédès, descendue du milieu dans lequel elle vivait, perdue dans la nouvelle sphère qu'elle s'était choisie, comme ces personnes qui sortent d'un salon splendidement éclairé pour passer subitement dans les ténèbres ; Mercédès semblait une reine descendue de son palais dans une chaumière, et qui, réduite au strict nécessaire, ne se reconnaît ni à la vaisselle d'argile qu'elle est obligée d'apporter elle-même sur sa table, ni au grabat qui a succédé à son lit.

En effet la belle Catalane ou la noble comtesse n'avait plus ni son regard fier ni son charmant sourire, parce qu'en arrêtant ses yeux sur ce qui l'entourait elle ne voyait que d'affligeants objets : c'était une chambre tapissée d'un de ces papiers gris sur gris, que les propriétaires économes choisissent de préférence comme étant les moins salissants ; c'était un carreau sans tapis, c'étaient des meubles qui appelaient l'attention et forçaient la vue de s'arrêter sur la pauvreté d'un faux luxe, toutes choses enfin qui rompaient par leurs tons criards l'harmonie si nécessaire à des yeux habitués à un ensemble élégant.

Madame de Morcerf vivait là depuis qu'elle avait quitté son hôtel : la tête lui tournait devant ce silence éternel comme elle tourne au voyageur arrivé sur le bord d'un abîme : s'apercevant qu'à toute minute Albert la regardait à la dérobée pour juger de l'état de son cœur, elle s'était astreinte à un monotone sourire des lèvres qui, en l'absence de ce feu si doux du sourire des yeux, fait l'effet d'une simple réverbération de lumière, c'est-à-dire d'une clarté sans chaleur.

De son côté, Albert était préoccupé, mal à l'aise, gêné

par un reste de luxe qui l'empêchait d'être de sa condition actuelle; il voulait sortir sans gants, et trouvait ses mains trop blanches; il voulait courir la ville à pied, et trouvait ses bottes trop bien vernies.

Cependant ces deux créatures si nobles et si intelligentes, réunies indissolublement par le lien de l'amour maternel et filial, avaient réussi à se comprendre sans parler de rien et à économiser toutes les préparations que l'on se doit entre amis pour établir cette vérité matérielle d'où dépend la vie.

Albert enfin avait pu dire à sa mère sans la faire pâlir : « Ma mère, nous n'avons plus d'argent. »

Jamais Mercédès n'avait véritablement connu la misère; elle avait souvent, dans sa jeunesse, parlé elle-même de pauvreté; mais ce n'est point la même chose : besoin et nécessité sont deux synonymes entre lesquels il y a tout un monde d'intervalle. Aux Catalans, Mercédès avait besoin de mille choses, mais elle ne manquait jamais de certaines autres. Tant que les filets étaient bons, on prenait du poisson; tant qu'on vendait le poisson, on avait du fil pour entretenir les filets. Et puis, isolée d'amitié, n'ayant qu'un amour qui n'était pour rien dans les détails matériels de la situation, on pensait à soi, chacun à soi, rien qu'à soi. Mercédès, du peu qu'elle avait, faisait sa part aussi généreusement que possible : aujourd'hui elle avait deux parts à faire, et cela avec rien.

L'hiver approchait : Mercédès, dans cette chambre nue et déjà froide, n'avait pas de feu, elle dont un calorifère aux mille branches chauffait autrefois la maison depuis les antichambres jusqu'au boudoir; elle n'avait pas une pauvre petite fleur, elle dont l'appartement était une serre chaude peuplée à prix d'or! Mais elle avait son fils... L'exaltation d'un devoir peut-être exagéré les avait soutenus jusque-là dans les sphères supérieures. L'exaltation est presque l'enthousiasme, et l'enthousiasme rend insensible aux choses de la terre. Mais l'enthousiasme s'était calmé, et il avait fallu redescendre

peu à peu du pays des rêves au monde des réalités. Il fallait enfin causer du positif, après avoir épuisé tout l'idéal.

« Ma mère, » disait Albert au moment même où madame Danglars descendait l'escalier, « comptons un peu toutes nos richesses, s'il vous plaît; j'ai besoin d'un total pour échafauder mes plans. — Total : rien, » dit Mercédès avec un douloureux sourire. « — Si fait, ma mère; total : trois mille francs d'abord, et j'ai la prétention, avec ces trois mille francs, de mener à nous deux une adorable vie.— Enfant! » soupira Mercédès. « — Hélas! ma bonne mère, » dit le jeune homme, « je vous ai malheureusement dépensé assez d'argent pour en connaître le prix. C'est énorme, voyez-vous, trois mille francs, et j'ai bâti sur cette somme un avenir miraculeux d'éternelle sécurité.—Vous dites cela, mon ami, » continua la pauvre mère; « mais d'abord acceptons-nous ces trois mille francs? » dit Mercédès en rougissant. « —Mais c'est convenu, ce me semble, » dit Albert d'un ton ferme, « nous les acceptons d'autant plus que nous ne les avons pas, car ils sont, comme vous le savez, enterrés dans le jardin de cette petite maison des allées de Meillan, à Marseille. Avec deux cents francs, » ajouta Albert, « nous irons tous deux à Marseille. — Avec deux cents francs! » dit Mercédès, « y songez-vous, Albert? — Oh! quant à ce point, je me suis renseigné aux diligences et aux bateaux à vapeur, et mes calculs sont faits. Vous retenez vos places pour Châlons, dans le coupé; vous voyez, ma mère, que je vous traite en reine; trente-cinq francs. »

Albert prit une plume, et écrivit :

« Coupé, trente-cinq francs, ci. . . .	fr.	35
« De Châlons à Lyon, vous allez par le bateau à vapeur, six francs, ci.		6
« De Lyon à Avignon, le bateau à vapeur encore, seize francs, ci.		16
« D'Avignon à Marseille, sept francs, ci. .		7
« Dépenses de route, cinquante francs, ci.		50
« Total . .	fr.	114

« Mettons cent vingt, » ajouta Albert en souriant, « vous voyez que je suis généreux, n'est-ce pas, ma mère? — Mais toi, mon pauvre enfant? — Moi! n'avez-vous pas vu que je me réserve quatre-vingts francs? Un jeune homme, ma mère, n'a pas besoin de toutes ses aises; d'ailleurs je sais ce que c'est que de voyager. — Avec ta chaise de poste et ton valet de chambre? — De toute façon, ma mère. — Eh bien, soit, » dit Mercédès, « mais ces deux cents francs? — Ces deux cents francs, les voici, et puis deux cents autres encore. Tenez, j'ai vendu ma montre cent francs, et les breloques trois cents : comme c'est heureux! des breloques qui valaient trois fois la montre : toujours cette fameuse histoire du superflu! Nous voilà donc riches, puisqu'au lieu de cent quatorze francs qu'il vous fallait pour faire votre route, vous en avez deux cent cinquante. — Mais nous devons quelque chose dans cet hôtel? — Trente francs, mais je les paye sur mes cent cinquante francs; cela c'est convenu; et puisqu'il ne me faut à la rigueur que quatre-vingts francs pour faire ma route, vous voyez que je nage dans le luxe. Mais ce n'est pas le tout : que dites-vous de ceci, ma mère? »

Et Albert tira d'un petit carnet à fermoir d'or, reste de ses anciennes fantaisies ou peut-être même tendre souvenir de quelques-unes de ces femmes mystérieuses et voilées qui frappaient à la petite porte; Albert tira d'un petit carnet un billet de mille francs. « Qu'est-ce que ceci? » demanda Mercédès. « — Mille francs, ma mère. Oh! il est parfaitement carré. — Mais d'où te viennent ces mille francs? — Écoutez ceci, ma mère, et ne vous émotionnez pas trop. » Et Albert, se levant, alla embrasser sa mère sur les deux joues, puis il s'arrêta à la regarder. « Vous n'avez pas idée, ma mère, comme je vous trouve belle! » dit le jeune homme avec un profond sentiment d'amour filial; « vous êtes en vérité la plus belle comme vous êtes la plus noble des femmes que j'aie jamais vues! — Cher enfant! » dit Mercédès es-

sayant en vain de retenir une larme qui pointait au coin de sa paupière. « — En vérité, il ne vous manquait que d'être malheureuse pour changer mon amour en adoration. — Je ne suis pas malheureuse tant que j'ai mon fils, » dit Mercédès ; « je ne serai point malheureuse tant que je l'aurai. — Ah ! justement, » dit Albert ; « mais voilà où commence l'épreuve, ma mère ! vous savez ce qui est convenu ? — Sommes-nous donc convenus de quelque chose ? » demanda Mercédès. « — Oui, il est convenu que vous habiterez Marseille, et que moi je partirai pour l'Afrique, où en place du nom que j'ai quitté je me ferai le nom que j'ai pris. » Mercédès poussa un soupir. « Eh bien ! ma mère, depuis hier je suis engagé dans les spahis, » ajouta le jeune homme en baissant les yeux avec une certaine honte, car il ne savait pas lui-même tout ce que son abaissement avait de sublime, « ou plutôt j'ai cru que mon corps était bien à moi et que je pouvais le vendre ; depuis hier, je remplace quelqu'un. Je me suis vendu, comme on dit, et, » ajouta-t-il en essayant de sourire, « plus cher que je ne croyais valoir, c'est-à-dire deux mille francs. — Ainsi ces mille francs ?... » dit en tressaillant Mercédès. « — C'est la moitié de la somme, ma mère ; l'autre viendra dans un an. » Mercédès leva les yeux au ciel avec une expression que rien ne saurait rendre, et les deux larmes arrêtées au coin de sa paupière, débordant sous l'émotion intérieure, coulèrent silencieusement le long de ses joues. « — Le prix de son sang ! » murmura-t-elle. « — Oui, si je suis tué, » dit en riant Morcerf. « Mais je t'assure, bonne mère, que je suis au contraire dans l'intention de défendre cruellement ma peau ; je ne me suis jamais senti si bonne envie de vivre que maintenant. — Mon Dieu ! mon Dieu ! » fit Mercédès. « — D'ailleurs pourquoi donc voulez-vous que je sois tué, ma mère ? Est-ce que Lamoricière, cet autre Ney du Midi, a été tué ? Est-ce que Changarnier a été tué ? Est-ce que Bedeau a été tué ? Est-ce que Morrel, que nous connaissons, a été tué ? Songez

donc à votre joie, ma mère, lorsque vous me verrez revenir avec mon uniforme brodé ! Je vous déclare que je compte être superbe là-dessous, et que j'ai choisi ce régiment-là par coquetterie. » Mercédès soupira, tout en essayant de sourire : elle comprenait, cette sainte mère, qu'il était mal à elle de laisser porter à son enfant tout le poids du sacrifice.

« Eh bien donc ! » reprit Albert, « vous comprenez, ma mère, voilà déjà plus de quatre mille francs assurés pour vous : avec ces quatre mille francs vous vivrez deux bonnes années. — Crois-tu ? » dit Mercédès. Ces mots étaient échappés à la comtesse, et avec une douleur si vraie, que leur véritable sens n'échappa point à Albert ; il sentit son cœur se serrer, et prenant la main de sa mère qu'il pressa tendrement dans les siennes : « — Oui, vous vivrez ! » dit-il. « — Je vivrai ! » s'écria Mercédès, « mais tu ne partiras point, n'est-ce pas, mon fils ? — Ma mère, je partirai, » dit Albert d'une voix calme et ferme ; « vous m'aimez trop pour me laisser près de vous oisif et inutile ; d'ailleurs j'ai signé. — Tu feras selon ta volonté, mon fils, mai je ferai selon celle de Dieu. — Non pas selon ma volonté, ma mère, mais selon la raison, selon la nécessité. Nous sommes deux créatures désespérées, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que la vie pour vous aujourd'hui ? rien. Qu'est-ce que la vie pour moi ? oh ! bien peu de chose sans vous, ma mère, croyez-le ; car sans vous cette vie, je vous le jure, eût cessé du jour où j'ai douté de mon père et renié son nom ! Enfin je vis si vous me promettez d'espérer encore ; si vous me laissez le soin de votre bonheur à venir, vous doublez ma force. Alors je vais trouver là-bas le gouverneur de l'Algérie, c'est un cœur loyal et surtout essentiellement soldat ; je lui conte ma lugubre histoire, je le prie de tourner de temps en temps les yeux du côté où je serai, et s'il me tient parole, s'il me regarde faire, avant six mois je suis officier ou mort. Si je suis officier, votre sort est assuré, ma mère, car j'aurai de

l'argent pour vous et pour moi, et de plus un nouveau nom dont nous serons fiers tous deux, puisque ce sera votre vrai nom. Si je suis tué... eh bien! si je suis tué, alors, chère mère, vous mourrez s'il vous plaît, et alors nos malheurs auront leur terme dans leur excès même. — C'est bien, » répondit Mercédès avec son noble et éloquent regard; « tu as raison, mon fils: prouvons à certaines gens qui nous regardent et qui attendent nos actes pour nous juger, prouvons-leur que nous sommes au moins dignes d'être plaints. — Mais pas de funèbres idées, chère mère! » s'écria le jeune homme; « je vous jure que nous sommes ou du moins que nous pouvons être très-heureux. Vous êtes à la fois une femme pleine d'esprit et de résignation; moi, je suis devenu simple de goûts et sans passion, je l'espère. Une fois au service, me voilà riche; une fois dans la maison de M. Dantès, vous voilà tranquille. Essayons! je vous en prie, ma mère, essayons! — Oui, essayons, mon fils, car tu dois vivre, car tu dois être heureux, » répondit Mercédès. « — Ainsi, ma mère, voilà notre partage fait, » ajouta le jeune homme en affectant une grande aisance. « Nous pouvons aujourd'hui même partir. Allons, je retiens, comme il est dit, votre place. — Mais la tienne, mon fils? — Moi, je dois rester deux ou trois jours encore, ma mère; c'est un commencement de séparation et nous avons besoin de nous y habituer. J'ai besoin de quelques recommandations, de quelques renseignements sur l'Afrique; je vous rejoindrai à Marseille. — Eh bien! soit, partons! » dit Mercédès en s'enveloppant dans le seul châle qu'elle eût emporté, et qui se trouvait par hasard un cachemire noir d'un grand prix; « partons! »

Albert recueillit à la hâte ses papiers, sonna pour payer les trente francs qu'il devait au maître de l'hôtel, et, offrant son bras à sa mère, il descendit l'escalier.

Quelqu'un descendait devant eux; ce quelqu'un, entendant le frôlement d'une robe de soie sur la rampe, se re-

tourna. « Debray ! » murmura Albert. « — Vous, Morcerf ! » répondit le secrétaire du ministre en s'arrêtant sur la marche où il se trouvait. La curiosité l'emporta chez Debray sur le désir de garder l'incognito ; d'ailleurs il était reconnu. Il semblait piquant en effet de retrouver dans cet hôtel ignoré le jeune homme dont la malheureuse aventure venait de faire un si grand éclat dans Paris.

« Morcerf ! » répéta Debray. Puis, apercevant dans la demi-obscurité la tournure jeune encore et le voile noir de madame de Morcerf : « Oh ! pardon ! » ajouta-t-il avec un sourire, « je vous laisse, Albert. » Albert comprit la pensée de Debray. « — Ma mère, » dit-il en se retournant vers Mercédès, « c'est M. Debray, secrétaire du ministre de l'intérieur, un ancien ami à moi. — Comment ! ancien ! » balbutia Debray ; « que voulez-vous dire ? — Je dis cela, M. Debray, » reprit Albert, « parce qu'aujourd'hui je n'ai plus d'amis, et que je ne dois plus en avoir. Je vous remercie beaucoup d'avoir bien voulu me reconnaître, monsieur. » Debray remonta deux marches et vint donner une énergique poignée de main à son interlocuteur. « — Croyez, mon cher Albert, » dit-il avec toute l'émotion qu'il était susceptible d'avoir, « croyez que j'ai pris une part profonde au malheur qui vous frappe, et que pour toutes choses je me mets à votre disposition. — Merci, monsieur, » dit en souriant Albert ; « mais au milieu de ce malheur, nous sommes demeurés assez riches pour n'avoir besoin de recourir à personne ; nous quittons Paris, et, notre voyage payé, il nous reste cinq mille francs. » Le rouge monta au front de Debray, qui tenait un million dans son portefeuille ; et, si peu poétique que fût cet esprit exact, il ne put s'empêcher de réfléchir que la même maison contenait naguère encore deux femmes, dont l'une, justement déshonorée, s'en allait pauvre avec quinze cent mille francs sous le pli de son manteau, et dont l'autre, injustement frappée, mais sublime en son malheur, se trouvait riche avec quelques deniers. Ce

parallèle dérouta ses combinaisons de politesse ; la philosophie de l'exemple l'écrasa ; il balbutia quelques mots de civilité générale et descendit rapidement.

Ce jour-là les commis du ministère, ses subordonnés, eurent fort à souffrir de son humeur chagrine. Mais le soir il se rendit acquéreur d'une fort belle maison sise boulevard de la Madeleine et rapportant cinquante mille livres de rente. Le lendemain, à l'heure où Debray signait l'acte, c'est-à-dire sur les cinq heures du soir, madame de Morcerf, après avoir tendrement embrassé son fils, et après avoir été tendrement embrassée par lui, montait dans le coupé de la diligence, qui se refermait sur elle.

Un homme était caché dans la cour des messageries Lafitte derrière une de ces fenêtres cintrées d'entre-sol qui surmontent chaque bureau : il vit Mercédès monter en voiture ; il vit partir la diligence ; il vit s'éloigner Albert. Alors il passa la main sur son front chargé de doute, en disant : « Hélas ! par quel moyen rendrai-je à ces deux innocents le bonheur que je leur ai ôté ? Dieu m'aidera. »

XX

LA FOSSE-AUX-LIONS.

L'un des quartiers de la Force, celui qui renferme les détenus les plus compromis et les plus dangereux, s'appelle la cour Saint-Bernard. Les prisonniers, dans leur langage

énergique, l'ont surnommé la Fosse-aux-Lions, probablement parce que les captifs ont des dents qui mordent souvent les barreaux et parfois les gardiens. C'est dans la prison une prison; les murs ont une épaisseur double des autres. Chaque jour un guichetier sonde avec soin les grilles massives, et l'on reconnaît, à la stature herculéenne, aux regards froids et incisifs de ces gardiens, qu'ils ont été choisis pour régner sur leur peuple par la terreur et l'activité de l'intelligence.

Le préau de ce quartier est encadré dans des murs énormes sur lesquels glisse obliquement le soleil lorsqu'il se décide à pénétrer dans ce gouffre de laideurs morales et physiques. C'est là, sur le pavé, que depuis l'heure du lever errent soucieux, hagards, pâlissants, comme des ombres, les hommes que la justice tient courbés sous le couperet qu'elle aiguise.

On les voit se coller, s'accroupir le long du mur qui absorbe et retient le plus de chaleur. Ils demeurent là, causant deux à deux, plus souvent isolés, l'œil sans cesse attiré vers la porte qui s'ouvre pour appeler quelqu'un des habitants de ce lugubre séjour, ou pour vomir dans le gouffre une nouvelle scorie rejetée du creuset de la société.

La cour Saint-Bernard a son parloir particulier; c'est un carré long, divisé en deux parties par deux grilles parallèlement plantées à trois pieds l'une de l'autre, de façon à ce que le visiteur ne puisse serrer la main du prisonnier ou lui passer quelque chose. Ce parloir est sombre, humide, et de tout point horrible, surtout lorsqu'on songe aux épouvantables confidences qui ont glissé sur ces grilles et rouillé le fer des barreaux.

Cependant ce lieu, tout affreux qu'il soit, est le paradis où viennent se retremper dans une société espérée, savourée, ces hommes dont les jours sont comptés : il est si rare qu'on sorte de la Fosse-aux-Lions pour aller autre part qu'à la barrière Saint-Jacques, au bagne ou au cabanon cellulaire!

Dans cette cour que nous venons de décrire, et qui suait d'une froide humidité, se promenait, les mains dans les poches de son habit, un jeune homme considéré avec beaucoup de curiosité par les habitants de la Fosse.

Il eût passé pour un homme élégant grâce à la coupe de ses habits, si ces habits n'eussent été en lambeaux ; cependant ils n'avaient pas été usés : le drap, fin et soyeux aux endroits intacts, reprenait facilement son lustre sous la main caressante du prisonnier, qui essayait d'en faire un habit neuf.

Il appliquait le même soin à fermer une chemise de batiste considérablement changée de couleur depuis son entrée en prison, et sur ses bottes vernies passait le coin d'un mouchoir brodé d'initiales surmontées d'une couronne héraldique.

Quelques pensionnaires de la Fosse-aux-Lions considéraient avec un intérêt marqué les recherches de toilette du prisonnier. « Tiens, voilà le prince qui se fait beau, » dit un des voleurs. « — Il est très-beau naturellement, » dit un autre, « et s'il avait seulement un peigne et de la pommade, il éclipserait tous les messieurs à gants blancs. — Son habit a dû être bien neuf et ses bottes reluisent joliment. C'est flatteur pour nous qu'il y ait des confrères si comme il faut, et ces brigands de gendarmes sont bien vils. Les envieux ! avoir déchiré une toilette comme cela ! — Il paraît que c'est un fameux, » dit un autre, « il a tout fait... et dans le grand genre... Il vient de là-bas si jeune ! oh ! c'est superbe !... »

Et l'objet de cette admiration hideuse semblait savourer les éloges ou la vapeur des éloges, car il n'entendait pas les paroles. Sa toilette terminée, il s'approcha du guichet de la cantine auquel s'adossait un gardien. « Voyons, monsieur, » lui dit-il, « prêtez-moi vingt francs, vous les aurez bientôt ; avec moi, pas de risques à courir. Songez donc que je tiens à des parents qui ont plus de millions que vous n'avez de

deniers... Voyons, vingt francs, je vous en prie, afin que je prenne une pistole et que j'achète une robe de chambre. Je souffre horriblement d'être toujours en habit et en bottes... Quel habit! monsieur, pour un prince Cavalcanti! »

Le gardien lui tourna le dos et haussa les épaules. Il ne rit pas même de ces paroles qui eussent déridé tous les fronts; car cet homme en avait entendu bien d'autres, ou plutôt il avait toujours entendu la même chose.

« Allez, » dit Andrea, « vous êtes un homme sans entrailles, et je vous ferai perdre votre place. » Ce mot fit retourner le gardien, qui cette fois laissa échapper un bruyant éclat de rire. Alors les prisonniers s'approchèrent et firent cercle. « Je vous dis, » continua Andrea, « qu'avec cette misérable somme je pourrai me procurer un habit et une chambre, afin de recevoir d'une façon décente la visite illustre que j'attends d'un jour à l'autre. — Il a raison! il a raison!... » dirent les prisonniers. « Pardieu! on voit bien que c'est un homme comme il faut. — Eh bien! prêtez-lui les vingt francs, » dit le gardien en s'appuyant sur son autre colossale épaule; « est-ce que vous ne devez pas cela à un camarade? — Je ne suis pas le camarade de ces gens, » dit fièrement le jeune homme; « ne m'insultez pas, vous n'avez pas ce droit-là! — Vous l'entendez? » dit le gardien avec un mauvais sourire, « il vous arrange joliment; prêtez-lui donc vingt francs... hein? » Les voleurs se regardèrent avec de sourds murmures, et une tempête soulevée par la provocation du gardien, plus encore que par les paroles d'Andrea, commença de gronder sur le prisonnier aristocrate.

Le gardien, sûr de faire le *quos ego* quand les flots seraient trop tumultueux, les laissait monter peu à peu pour jouer un tour au solliciteur importun, et se donner une récréation pendant la longue garde de sa journée. Déjà les voleurs se rapprochaient d'Andrea; les uns disaient : « La savate! la savate! » cruelle opération qui consiste à rouer de coups,

non pas de savate, mais de soulier ferré, un confrère tombé dans la disgrâce de ces messieurs. D'autres proposaient *l'anguille;* autre genre de récréation consistant à emplir de sable, de cailloux, de gros sous quand ils en ont, un mouchoir tordu, que les bourreaux déchargent comme un fléau sur les épaules et la tête du patient. « — Fouettons le beau monsieur, » dirent quelques autres, « monsieur l'honnête homme! » Mais Andrea, se retournant vers eux, cligna de l'œil, enfla sa joue avec sa langue, et fit entendre ce claquement des lèvres qui équivaut à mille signes d'intelligence parmi les bandits réduits à se taire. C'était un signe maçonnique que lui avait indiqué Caderousse. Ils reconnurent un des leurs. Aussitôt les mouchoirs retombèrent; la savate ferrée rentra au pied du principal bourreau. On entendit quelques voix proclamer que monsieur avait raison, que monsieur pouvait être honnête à sa guise, et que les prisonniers voulaient donner l'exemple de la liberté de conscience.

L'émeute recula. Le gardien en fut tellement stupéfait, qu'il prit aussitôt Andrea par les mains et se mit à le fouiller, attribuant à quelque manifestation plus significative que la fascination ce changement subit des habitants de la Fosse-aux-Lions. Andrea se laissa faire, non sans protester. Tout à coup une voix retentit au guichet : « Benedetto! » criait un inspecteur. Le gardien lâcha sa proie. « — On m'appelle! » dit Andrea. « — Au parloir! » dit la voix. « — Voyez-vous, on me rend visite... Ah! mon cher monsieur, vous allez voir si l'on peut traiter un Cavalcanti comme un homme ordinaire! » Et Andrea, glissant dans la cour comme une ombre noire, se précipita par le guichet entre-bâillé, laissant dans l'admiration ses confrères et le gardien lui-même.

On l'appelait en effet au parloir, et il ne faudrait pas s'en émerveiller moins qu'Andrea lui-même; car le rusé jeune homme, depuis son entrée à la Force, au lieu d'user, comme

les gens du commun, de ce bénéfice d'écrire pour se faire réclamer, avait gardé le plus stoïque silence.

« Je suis, » disait-il, « évidemment protégé par quelqu'un de puissant ; tout me le prouve : cette fortune soudaine, cette facilité avec laquelle j'ai aplani tous les obstacles, une famille improvisée, un nom illustre devenu ma propriété, l'or pleuvant chez moi, les alliances les plus magnifiques promises à mon ambition. Un malheureux oubli de ma fortune, une absence de mon protecteur m'a perdu, oui, mais pas absolument, pas à jamais ! La main s'est retirée pour un moment, elle doit se tendre vers moi et me ressaisir de nouveau au moment où je me croirai prêt à tomber dans l'abîme. Pourquoi risquerais-je une démarche imprudente? Je m'aliénerais peut-être le protecteur ! Il y a deux moyens pour lui de me tirer d'affaire : l'évasion mystérieuse, achetée à prix d'or, et la main forcée aux juges pour obtenir une absolution. Attendons pour parler, pour agir, qu'il me soit prouvé qu'on m'a totalement abandonné, et alors... » Andrea avait bâti un plan qu'on peut croire habile; le misérable était intrépide à l'attaque et rude à la défense.

La misère de la prison commune, les privations de tout genre, il les avait supportées. Cependant peu à peu le naturel, ou plutôt l'habitude, avait repris le dessus. Andrea souffrait d'être nu, d'être sale, d'être affamé; le temps lui durait. C'est à ce moment d'ennui que la voix de l'inspecteur l'appela au parloir. Andrea sentit son cœur bondir de joie. Il était trop tôt pour que ce fût la visite du juge d'instruction, et trop tard pour que ce fût un appel du directeur de la prison ou du médecin : c'était donc la visite attendue.

Derrière la grille du parloir où Andrea fut introduit, il aperçut, avec ses yeux dilatés par une curiosité avide, la figure sombre et intelligente de M. Bertuccio qui regardait aussi, lui, avec un étonnement douloureux, les grilles, les portes verrouillées et l'ombre qui s'agitait derrière les barreaux entre-croisés. « Ah ! » fit Andrea touché au cœur.

« — Bonjour, Benedetto, » dit Bertuccio de sa voix creuse et sonore. « — Vous! vous! » dit le jeune homme en regardant avec effroi autour de lui. « — Tu ne me reconnais pas, » dit Bertuccio, « malheureux enfant! — Silence! mais silence donc! » fit Andrea qui connaissait la finesse d'ouïe de ces murailles; « mon Dieu, mon Dieu, ne parlez pas si haut! — Tu voudrais causer avec moi, n'est-ce pas, » dit Bertuccio, « seul à seul? — Oh! oui! » dit Andrea. « — C'est bien. » Et Bertuccio, fouillant dans sa poche, fit signe à un gardien qu'on apercevait derrière la vitre du guichet. « Lisez! » dit-il. « — Qu'est cela? » dit Andrea. « — L'ordre de te conduire dans une chambre, de t'y installer et de me laisser communiquer avec toi. — Oh! » fit Andrea bondissant de joie. Et tout de suite, se repliant en lui-même, il se dit: « Encore le protecteur inconnu! on ne m'oublie pas! On cherche le secret, puisqu'on veut causer dans une chambre isolée. Je les tiens... Bertuccio a été envoyé par le protecteur! »

Le gardien conféra un moment avec un supérieur, puis ouvrit les deux portes grillées, et conduisit à une chambre du premier étage, ayant vue sur la cour, Andrea qui ne se sentait plus de joie. La chambre était blanchie à la chaux, comme c'est l'usage dans les prisons. Elle avait un aspect de gaieté qui parut rayonnant au prisonnier: un poêle, un lit, une chaise, une table, en formaient le somptueux ameublement. Bertuccio s'assit sur la chaise, Andrea se jeta sur le lit. Le gardien se retira.

« Voyons, » dit l'intendant, « qu'as-tu à me dire? — Et vous? » dit Andrea. « — Mais parle d'abord... — Oh! non; c'est vous qui avez beaucoup à m'apprendre, puisque vous êtes venu me trouver. — Eh bien! soit. Tu as continué le cours de tes scélératesses: tu as volé, tu as assassiné. — Bon. Si c'est pour me dire ces choses-là que vous me faites passer dans une chambre particulière, autant valait ne pas vous déranger. Je sais toutes ces choses. Il en est d'autres que je

ne sais pas au contraire. Parlons de celles-là, s'il vous plaît. Qui vous a envoyé? — Oh! oh! vous allez vite, M. Benedetto. — N'est-ce pas? et au but. Surtout ménageons les mots inutiles. Qui vous envoie? — Personne. — Comment savez-vous que je suis en prison? — Il y a longtemps que je t'ai reconnu dans le fashionable insolent qui poussait si gracieusement un cheval aux Champs-Élysées. — Les Champs-Élysées!... Ah! ah! nous brûlons, comme on dit au jeu de la pincette... Les Champs-Élysées!... Çà, parlons un peu de mon père, voulez-vous?... — Que suis-je donc? — Vous, mon bravè monsieur, vous êtes mon père adoptif... Mais ce n'est pas vous, j'imagine, qui avez disposé en ma faveur d'une centaine de mille francs que j'ai dévorés en quatre à cinq mois; ce n'est pas vous qui m'avez forgé un père italien et gentilhomme; ce n'est pas vous qui m'avez fait entrer dans le monde et invité à un certain dîner que je crois manger encore, à Auteuil, avec la meilleure compagnie de tout Paris, avec certain procureur du roi dont j'ai eu bien tort de ne pas cultiver la connaissance, qui me serait si utile en ce moment; ce n'est pas vous, enfin, qui me cautionniez pour un ou deux millions quand m'est arrivé l'accident fatal de la découverte du pot aux roses... Allons, parlez, estimable Corse, parlez... — Que veux-tu que je dise? — Je t'aiderai. Tu parlais des Champs-Élysées tout à l'heure, mon digne père nourricier. — Eh bien? — Eh bien! aux Champs-Élysées demeure un monsieur bien riche, bien riche. — Chez qui tu as volé et assassiné, n'est-ce pas? — Je crois que oui. — M. le comte de Montecristo? — C'est vous qui l'avez nommé, comme dit M. Racine... Eh bien! dois-je me jeter entre ses bras, l'étrangler sur mon cœur en criant: Mon père! mon père! comme dit M. Pixérécourt? — Ne plaisantons pas, » répondit gravement Bertuccio, « et qu'un pareil nom ne soit pas prononcé ici comme vous osez le prononcer. — Bah! » fit Andrea un peu étourdi de la solennité du maintien de Bertuccio, « pourquoi pas? — Parce que celui

qui porte ce nom est trop favorisé du ciel pour être le père d'un misérable tel que vous. — Oh ! de grands mots... — Et de grands effets si vous n'y prenez garde ! — Des menaces !... je ne les crains pas... je dirai... — Croyez-vous avoir affaire à des pygmées de votre espèce ? » dit Bertuccio d'un ton si calme et avec un regard si assuré qu'Andrea en fut remué jusqu'au fond des entrailles ; « croyez-vous avoir affaire à vos scélérats routiniers du bagne, ou à vos naïves dupes du monde ?... Benedetto, vous êtes dans une main terrible ; cette main veut bien s'ouvrir pour vous : profitez-en. Ne jouez pas avec la foudre qu'elle dépose pour un instant, mais qu'elle peut reprendre si vous essayez de la déranger dans son libre mouvement. — Mon père... je veux savoir qui est mon père !... » dit l'entêté ; « j'y périrai s'il le faut, mais je le saurai. Que me fait le scandale, à moi ? Du bien... de la réputation... *des réclames*... comme dit M. Beauchamp le journaliste. Mais vous autres, gens du grand monde, vous avez toujours quelque chose à perdre au scandale, malgré vos millions et vos armoiries... Çà ! qui est mon père ? — Je suis venu pour te le dire... — Ah ! » s'écria Benedetto les yeux étincelants de joie.

A ce moment la porte s'ouvrit et le guichetier s'adressant à Bertuccio : « Pardon, monsieur, » dit-il, « mais le juge d'instruction attend le prisonnier. — C'est la clôture de mon interrogatoire..., » dit Andrea au digne intendant. « Au diable l'importun ! — Je reviendrai demain, » dit Bertuccio. « — Bon ! » fit Andrea. « MM. les gendarmes, je suis tout à vous... Ah ! cher monsieur, laissez donc une dizaine d'écus au greffe pour qu'on me donne ici ce dont j'aurai besoin. — Ce sera fait, » répliqua Bertuccio. Andrea lui tendit la main ; Bertuccio garda la sienne dans sa poche, et y fit seulement sonner quelques pièces d'argent. « — C'est ce que je voulais dire, » fit Andrea grimaçant un sourire, mais tout à fait subjugué par l'étrange tranquillité de Bertuccio. « Me serais-je trompé ? » se dit-il en montant dans

la voiture oblongue et grillée qu'on appelle le *panier à salade*. « Nous verrons! Ainsi, à demain! » ajouta-t-il en se retournant vers Bertuccio. « — A demain! » répondit l'intendant.

XXI

LE JUGE.

On se rappelle que l'abbé Busoni était resté seul avec Noirtier dans la chambre mortuaire, et que c'étaient le vieillard et le prêtre qui s'étaient constitués les gardiens du corps de la jeune fille.

Peut-être les exhortations chrétiennes de l'abbé, peut-être sa douce charité, peut-être sa parole persuasive avaient-elles rendu le courage au vieillard; car depuis le moment où il avait pu conférer avec le prêtre, au lieu du désespoir qui s'était d'abord emparé de lui, tout dans Noirtier annonçait une grande résignation, un calme bien surprenant pour tous ceux qui se rappelaient l'affection profonde portée par lui à Valentine.

M. de Villefort n'avait point revu le vieillard depuis le matin de cette mort. Toute la maison avait été renouvelée: un autre valet de chambre avait été engagé pour lui, un autre serviteur pour Noirtier; deux femmes étaient entrées au service de madame de Villefort; tous, jusqu'au concierge et au cocher, offraient de nouveaux visages qui s'étaient dres-

sés pour ainsi dire entre les différents maîtres de cette maison maudite et avaient intercepté les relations déjà assez froides qui existaient entre eux. D'ailleurs les assises s'ouvraient dans deux ou trois jours, et Villefort, enfermé dans son cabinet, poursuivait avec une fiévreuse activité la procédure entamée contre l'assassin de Caderousse. Cette affaire, comme toutes celles auxquelles le comte de Monte-cristo se trouvait mêlé, avait fait grand bruit dans le monde parisien. Les preuves n'étaient pas convaincantes, puisqu'elles reposaient sur quelques mots écrits par un forçat mourant, ancien compagnon de bagne de celui qu'il accusait, et qui pouvait accuser son compagnon par haine ou par vengeance : la conscience seule du magistrat s'était formée ; le procureur du roi avait fini par se donner à lui-même cette terrible conviction que Benedetto était coupable, et il devait tirer de cette victoire difficile une de ces jouissances d'amour-propre qui seules réveillaient un peu les fibres de son cœur glacé.

Le procès s'instruisait donc, grâce au travail incessant de Villefort qui voulait en faire le début des prochaines assises. Aussi avait-il été forcé de se celer plus que jamais pour éviter de répondre à la quantité prodigieuse de demandes qu'on lui adressait à l'effet d'obtenir des billets d'audience.

Et puis si peu de temps s'était écoulé depuis que la pauvre Valentine avait été déposée dans la tombe, la douleur de la maison était encore si récente, que personne ne s'étonnait de voir le père aussi sévèrement absorbé dans son devoir, c'est-à-dire dans l'unique distraction qu'il pouvait trouver à son chagrin.

Une seule fois, c'était le lendemain du jour où Benedetto avait reçu cette seconde visite de Bertuccio, dans laquelle celui-ci lui avait dû nommer son père ; le lendemain de ce jour, qui était un dimanche, une seule fois, disons-nous, Villefort avait aperçu son père : c'était dans un moment où le magistrat, harassé de fatigue, était descendu dans le jar-

din de son hôtel, et sombre, courbé sous une implacable pensée, pareil à Tarquin abattant avec sa badine les têtes des pavots les plus élevés, M. de Villefort abattait avec sa canne les longues et mourantes tiges des roses trémières qui se dressaient le long des allées comme les spectres de ces fleurs si brillantes dans la saison qui venait de s'écouler.

Déjà plus d'une fois il avait touché le fond du jardin, c'est-à-dire cette fameuse grille donnant sur le clos abandonné, revenant toujours par la même allée, reprenant sa promenade du même pas et avec le même geste, quand ses yeux se portèrent machinalement vers la maison, dans laquelle il entendait jouer bruyamment son fils, revenu de sa pension pour passer le dimanche et le lundi près de sa mère.

Dans ce mouvement, il vit à l'une des fenêtres ouvertes M. Noirtier qui s'était fait rouler dans son fauteuil jusqu'à cette fenêtre pour jouir des derniers rayons d'un soleil encore chaud qui venaient saluer les fleurs mourantes des volubilis et les feuilles rougies des vignes vierges qui tapissaient le balcon.

L'œil du vieillard était rivé pour ainsi dire sur un point que Villefort n'apercevait qu'imparfaitement. Ce regard de Noirtier était si haineux, si sauvage, si ardent d'impatience, que le procureur du roi, habile à saisir toutes les impressions de ce visage qu'il connaissait si bien, s'écarta de la ligne qu'il parcourait pour voir sur quelle chose ou sur quelle personne tombait ce pesant regard.

Alors il vit, sous un massif de tilleuls aux branches déjà presque dégarnies, madame de Villefort qui, assise, un livre à la main, interrompait de temps à autre sa lecture pour sourire à son fils ou lui renvoyer sa balle élastique qu'il lançait obstinément du salon dans le jardin.

Villefort pâlit, car il comprenait ce que voulait le vieillard.

Noirtier regardait toujours le même objet; mais soudain

son regard se porta de la femme au mari, et ce fut Villefort lui-même qui eut à subir l'attaque de ces yeux foudroyants qui, en changeant d'objet, avaient aussi changé de langage, sans toutefois rien perdre de leur menaçante expression.

Madame de Villefort, étrangère à toutes ces passions dont les feux croisés passaient au-dessus de sa tête, retenait en ce moment la balle de son fils, lui faisant signe de la venir chercher avec un baiser ; mais Édouard se fit prier longtemps, la caresse maternelle ne lui paraissait probablement pas une récompense suffisante au dérangement qu'il allait prendre : enfin il se décida, sauta de la fenêtre au milieu d'un massif d'héliotropes et de reines-marguerites, et accourut à madame de Villefort le front couvert de sueur. Madame de Villefort essuya son front, posa ses lèvres sur ce moite ivoire, et renvoya l'enfant avec sa balle dans une main et une poignée de bonbons dans l'autre.

Villefort, attiré par une invincible attraction, comme l'oiseau est attiré par le serpent, Villefort s'approcha de la maison ; à mesure qu'il s'approchait, le regard de Noirtier s'abaissait en le suivant, et le feu de ses prunelles semblait prendre un tel degré d'incandescence, que Villefort se sentait dévoré par lui jusqu'au fond du cœur. En effet, on lisait dans ce regard un sanglant reproche en même temps qu'une terrible menace. Alors les paupières et les yeux de Noirtier se levèrent au ciel comme s'il rappelait à son fils un serment oublié.

« C'est bon ! monsieur, » répliqua Villefort du bas de la cour, « c'est bon ! prenez patience un jour encore ; ce que j'ai dit est dit. »

Noirtier parut calmé par ces paroles, et ses yeux se tournèrent avec indifférence d'un autre côté.

Villefort déboutonna violemment sa redingote qui l'étouffait, passa une main livide sur son front et rentra dans son cabinet.

La nuit se passa froide et tranquille ; tout le monde se

coucha et dormit comme à l'ordinaire dans cette maison. Seul, comme à l'ordinaire aussi, Villefort ne se coucha point en même temps que les autres et travailla jusqu'à cinq heures du matin à revoir les derniers interrogatoires faits la veille par les magistrats instructeurs, à compulser les dépositions des témoins et à jeter de la netteté dans son acte d'accusation, l'un des plus énergiques et des plus habilement conçus qu'il eût encore dressés.

C'était le lendemain lundi que devait avoir lieu la première séance des assises. Ce jour-là, Villefort le vit poindre blafard et sinistre, et sa lueur bleuâtre vint faire reluire sur le papier les lignes tracées à l'encre rouge. Le magistrat s'était endormi un instant tandis que sa lampe rendait les derniers soupirs : il se réveilla à ses petillements, les doigts humides et empourprés comme s'il les eût trempés dans le sang.

Il ouvrit sa fenêtre : une grande bande orangée traversait au loin le ciel et coupait en deux les minces peupliers qui se profilaient en noir sur l'horizon. Dans le champ de luzerne, au delà de la grille des marronniers, une alouette montait au ciel, en faisant entendre son chant clair et matinal.

L'air humide de l'aube inonda la tête de Villefort et rafraîchit sa mémoire. « Ce sera pour aujourd'hui, » dit-il avec effort ; « aujourd'hui l'homme qui va tenir le glaive de la justice doit frapper partout où sont les coupables. » Ses regards allèrent alors malgré lui chercher la fenêtre de Noirtier qui s'avançait en retour, la fenêtre où il avait vu le vieillard la veille. Le rideau en était tiré. Et cependant l'image de son père lui était tellement présente qu'il s'adressa à cette fenêtre fermée comme si elle était ouverte, et que par cette ouverture il vit encore le vieillard menaçant. « Oui, » murmura-t-il, « oui, sois tranquille. » Sa tête retomba sur sa poitrine, et la tête ainsi inclinée, il fit quelques tours dans son cabinet, puis enfin il se jeta tout habillé sur

un canapé, moins pour dormir que pour assouplir ses membres roidis par la fatigue et le froid du travail qui pénètre jusque dans la moelle des os.

Peu à peu tout le monde se réveilla : Villefort, de son cabinet, entendit les bruits successifs qui constituent pour ainsi dire la vie de la maison, les portes mises en mouvement, le tintement de la sonnette de madame de Villefort qui appelait sa femme de chambre, les premiers cris de l'enfant qui se levait joyeux comme on se lève d'habitude à cet âge. Villefort sonna à son tour. Son nouveau valet de chambre entra chez lui et lui apporta les journaux. En même temps que les journaux, il apportait une tasse de chocolat. « Que m'apportez-vous là ? » demanda Villefort. « — Une tasse de chocolat. — Je ne l'ai point demandée. Qui prend donc ce soin de moi ? — Madame ; elle a dit que monsieur parlerait sans doute beaucoup aujourd'hui dans cette affaire d'assassinat, et qu'il avait besoin de prendre des forces. » Et le valet déposa sur la table dressée près du canapé, table, comme toutes les autres, chargée de papiers, la tasse de vermeil. Le valet sortit.

Villefort regarda un instant la tasse d'un air sombre, puis tout à coup il la prit avec un mouvement nerveux, et avala d'un seul trait le breuvage qu'elle contenait. On eût dit qu'il espérait que ce breuvage était mortel et qu'il appelait la mort pour le délivrer d'un devoir qui lui commandait une chose plus difficile que de mourir. Puis il se leva et se promena dans son cabinet avec une espèce de sourire qui eût été terrible à voir si quelqu'un l'eût regardé. Le chocolat était inoffensif, et M. de Villefort n'éprouva rien.

L'heure du déjeuner arrivée, M. de Villefort ne parut point à table. Le valet de chambre rentra dans le cabinet. « Madame fait prévenir monsieur, » dit-il, « que onze heures viennent de sonner et que l'audience est pour midi. — Eh bien ! » fit Villefort, « après ? — Madame a fait sa

toilette : elle est toute prête, et demande si elle accompagnera monsieur ? — Où cela ? — Au Palais. — Pour quoi faire ? — Madame dit qu'elle désire beaucoup assister à cette séance. — Ah ! » fit Villefort avec un accent presque effrayant, « elle désire cela ? » Le domestique recula d'un pas et dit : « — Si monsieur désire sortir seul, je vais le dire à madame. » Villefort resta un instant muet, il creusait avec ses ongles sa joue pâle sur laquelle tranchait sa barbe d'un noir d'ébène. « — Dites à madame, » répondit-il enfin, « que je désire lui parler, et que je la prie de m'attendre chez elle. — Oui, monsieur. — Puis revenez pour me raser et m'habiller. — A l'instant. »

Le valet de chambre disparut en effet pour reparaître, rasa Villefort et l'habilla solennellement de noir. Puis lorsqu'il eut fini : « Madame a dit qu'elle attendait monsieur aussitôt sa toilette achevée, » dit-il. « — J'y vais. » Et Villefort, les dossiers sous le bras, son chapeau à la main, se dirigea vers l'appartement de sa femme. A la porte, il s'arrêta un instant, et essuya avec son mouchoir la sueur qui coulait sur son front livide. Puis il poussa la porte.

Madame de Villefort était assise sur une ottomane, feuilletant avec impatience des journaux et des brochures que le jeune Édouard s'amusait à mettre en pièces avant même que sa mère eût eu le temps d'en achever la lecture. Elle était complétement habillée pour sortir; son chapeau l'attendait posé sur un fauteuil; elle avait mis ses gants. « Ah ! vous voici, monsieur, » dit-elle de sa voix naturelle et calme; « mon Dieu ! êtes-vous assez pâle, monsieur ! Vous avez donc encore travaillé toute la nuit? Pourquoi donc n'êtes-vous pas venu déjeuner avec nous? Eh bien ! m'emmenez-vous? ou irai-je seule avec Édouard? » Madame de Villefort avait, comme on le voit, multiplié les demandes pour obtenir une réponse; mais à toutes ces demandes M. de Villefort était resté froid et muet comme une statue. « — Édouard, » dit Villefort en fixant sur l'enfant un re-

gard impérieux, « allez jouer au salon, mon ami, il faut que je parle à votre mère. »

Madame de Villefort, voyant cette froide contenance, ce ton résolu, ces apprêts préliminaires, étranges, tressaillit. Édouard avait levé la tête, avait regardé sa mère, puis, voyant qu'elle ne confirmait point l'ordre de M. de Villefort, il s'était remis à couper la tête à ses soldats de plomb. « Édouard ! » cria M. de Villefort si durement que l'enfant bondit sur le tapis, « m'entendez-vous ? allez ! » L'enfant, à qui ce traitement était peu habituel, se releva debout et pâlit ; il eût été difficile de dire si c'était de colère ou de peur. Son père alla à lui, le prit par le bras, et le baisa au front. « Va, » dit-il, « mon enfant, va ! » Édouard sortit. M. de Villefort alla à la porte et la ferma derrière lui au verrou.

« Oh ! mon Dieu ! » fit la jeune femme en regardant son mari jusqu'au fond de l'âme, et en ébauchant un sourire que glaça l'impassibilité de Villefort, « qu'y a-t-il donc ? — Madame, où mettez-vous le poison dont vous vous servez d'habitude ? » articula nettement et sans préambule le magistrat placé entre sa femme et la porte.

Madame de Villefort éprouva ce que doit éprouver l'alouette lorsqu'elle voit le milan resserrer au-dessus de sa tête ses cercles meurtriers. Un son rauque, brisé, qui n'était ni un cri ni un soupir, s'échappa de la poitrine de madame de Villefort, qui pâlit jusqu'à la lividité. « Monsieur, » dit-elle, « je... je ne comprends pas. » Et comme elle s'était soulevée dans un paroxysme de terreur, dans un second paroxysme plus fort sans doute que le premier, elle se laissa retomber sur les coussins du sofa.

« Je vous demandais, » continua Villefort d'une voix parfaitement calme, « en quel endroit vous cachiez le poison à l'aide duquel vous avez tué mon beau-père M. de Saint-Méran, ma belle-mère, Barrois et ma fille Valentine ? — Ah ! monsieur, » s'écria madame de Villefort en joignant les

mains, « que dites-vous? — Ce n'est point à vous de m'interroger, mais de répondre. — Est-ce au juge ou au mari? » balbutia madame de Villefort. « — Au juge, madame, au juge! » C'était un spectacle effrayant que la pâleur de cette femme, l'angoisse de son regard, le tremblement de tout son corps. « — Ah! monsieur! » murmura-t-elle, « ah! monsieur!... » Et ce fut tout. « — Vous ne répondez pas, madame! » s'écria le terrible interrogateur. Puis il ajouta avec un sourire plus effrayant encore que sa colère : « Il est vrai que vous ne niez pas! » Elle fit un mouvement. « Et vous ne pourriez nier, » ajouta Villefort en étendant la main vers elle comme pour la saisir au nom de la justice; « vous avez accompli ces différents crimes avec une impudente adresse, mais qui cependant ne pouvait tromper que les gens disposés par leur affection à s'aveugler sur votre compte. Dès la mort de madame de Saint-Méran, j'ai su qu'il existait un empoisonneur dans ma maison, M. d'Avrigny m'en avait prévenu; après la mort de Barrois, Dieu me pardonne! mes soupçons se sont portés sur quelqu'un, sur un ange! mes soupçons qui, même là où il n'y a pas de crime, veillent sans cesse allumés au fond de mon cœur; mais après la mort de Valentine il n'y a plus eu de doute pour moi, madame, et non-seulement pour moi, mais encore pour d'autres; ainsi votre crime, connu de deux personnes maintenant, soupçonné par plusieurs, va devenir public; et, comme je vous le disais tout à l'heure, madame, ce n'est plus un mari qui vous parle, c'est un juge! » La jeune femme cacha son visage dans ses deux mains. « — Oh! monsieur, » balbutia-t-elle, « je vous en supplie, ne croyez pas les apparences! — Seriez-vous lâche? » s'écria Villefort d'une voix méprisante. « En effet, j'ai toujours remarqué que les empoisonneurs étaient lâches. Seriez-vous lâche, vous qui avez eu l'affreux courage de voir expirer devant vous deux vieillards et une jeune fille assassinés par vous? — Monsieur! monsieur! — Seriez-vous lâche, » continua

Villefort avec une exaltation croissante, « vous qui avez compté une à une les minutes de quatre agonies? vous qui avez combiné vos plans infernaux et remué vos breuvages infâmes avec une habileté et une précision si miraculeuses? Vous qui avez si bien calculé tout, auriez-vous donc oublié de calculer une seule chose, c'est-à-dire où pouvait vous mener la révélation de vos crimes? Oh! c'est impossible, cela, et vous avez gardé quelque poison plus doux, plus subtil et plus meurtrier que les autres pour échapper au châtiment qui vous était dû... Vous avez fait cela, je l'espère du moins. » Madame de Villefort tordit ses mains et tomba à genoux. « Je sais bien... je sais bien, » dit-il, « vous avouez; mais l'aveu fait à des juges, l'aveu fait au dernier moment, l'aveu fait quand on ne peut plus nier, cet aveu ne diminue en rien le châtiment qu'ils infligent au coupable! — Le châtiment! » s'écria madame de Villefort, « le châtiment, monsieur! Voilà deux fois que vous prononcez ce mot! — Sans doute. Est-ce parce que vous étiez quatre fois coupable que vous avez cru y échapper? Est-ce parce que vous êtes la femme de celui qui requiert ce châtiment, que vous avez cru que ce châtiment s'écarterait? Non! madame, non! Quelle qu'elle soit, l'échafaud attend l'empoisonneuse, si surtout, comme je vous le disais tout à l'heure, l'empoisonneuse n'a pas eu le soin de conserver pour elle quelques gouttes de son plus sûr poison. » Madame de Villefort poussa un cri sauvage, et la terreur hideuse et indomptable envahit ses traits décomposés. « Oh! ne craignez pas l'échafaud, madame, » dit le magistrat, « je ne veux pas vous déshonorer, car ce serait me déshonorer moi-même; non, au contraire, si vous m'avez bien entendu, vous devez comprendre que vous ne pouvez mourir sur un échafaud. — Non, je n'ai pas compris; que voulez-vous dire? » balbutia la malheureuse femme complétement atterrée. « — Je veux dire que la femme du premier magistrat de la capitale ne chargera pas de son infamie un nom de-

meuré sans tache, et ne déshonorera pas du même coup son mari et son enfant. — Non ! oh ! non ! — Eh bien ! madame, ce sera une bonne action de votre part, et de cette bonne action je vous remercie. — Vous me remerciez, eh ! de quoi ? — De ce que vous venez de dire. — Qu'ai-je dit ? j'ai la tête perdue ; je ne comprends plus rien, mon Dieu ! mon Dieu ! » Et elle se leva les cheveux épars, les lèvres écumantes. « — Vous avez répondu, madame, à cette question que je vous fis en entrant ici : « Où est le poison dont « vous vous servez d'habitude, madame ? »

Madame de Villefort leva les bras au ciel et frappa convulsivement ses mains l'une contre l'autre. « Non, non, » vociféra-t-elle ; « non, vous ne voulez point cela. — Ce que je ne veux pas, madame, c'est que vous périssiez sur un échafaud, entendez-vous ? » répondit Villefort. « — Oh ! monsieur, grâce ! — Ce que je veux, c'est que justice soit faite. Je suis sur la terre pour punir, madame, » ajouta-t-il avec un regard flamboyant ; « à toute autre femme, fût-ce à une reine, j'enverrais le bourreau ; mais à vous je serai miséricordieux. A vous je dis : « N'est-ce pas, madame, que « vous avez conservé quelques gouttes de votre poison le « plus doux, le plus prompt et le plus sûr ? » — Oh ! pardonnez-moi, monsieur ; laissez-moi vivre ! — Elle était lâche, » dit Villefort. « — Songez que je suis votre femme ! — Vous êtes une empoisonneuse ! — Au nom du ciel !... — Non ! — Au nom de l'amour que vous avez eu pour moi !... — Non ! non ! — Au nom de notre enfant ! Ah ! pour notre enfant, laissez-moi vivre ! — Non ! non ! non ! vous dis-je ; un jour, si je vous laissais vivre, vous le tueriez peut-être aussi comme les autres. — Moi, moi tuer mon fils ! » s'écria cette mère sauvage en s'élançant vers Villefort ; « moi tuer mon Édouard !... Ah ! ah ! ah ! » Et un rire affreux, un rire de démon, un rire de folle acheva la phrase et se perdit dans un râle sanglant.

Madame de Villefort était tombée aux pieds de son mari.

Villefort s'approcha d'elle. « — Songez-y, madame, » dit-il, « si à mon retour justice n'est pas faite, je vous dénonce de ma propre bouche et je vous arrête de mes propres mains. » Elle écoutait pantelante, abattue, écrasée ; son œil seul vivait en elle et couvait un feu terrible. « Vous m'entendez? » dit Villefort ; « je vais là-bas requérir la peine de mort contre un assassin... Si je vous retrouve vivante, vous coucherez ce soir à la Conciergerie. » Madame de Villefort poussa un soupir, ses nerfs se détendirent, elle s'affaissa brisée sur le tapis.

Le procureur du roi parut éprouver un mouvement de pitié, il la regarda moins sévèrement, et s'inclinant devant elle : « Adieu, madame, » dit-il lentement, « adieu. » Cet adieu tomba comme le couteau mortel sur madame de Villefort. Elle s'évanouit.

Le procureur du roi sortit, et, en sortant, ferma la porte à double tour.

XXII

LES ASSISES.

L'affaire Benedetto, comme on disait alors au palais et dans le monde, avait produit une énorme sensation. Habitué du Café de Paris, du boulevard de Gand et du bois de Boulogne, le faux Cavalcanti, pendant qu'il était resté à Paris et pendant les deux ou trois mois qu'avait duré sa splen-

deur, avait fait une foule de connaissances. Les journaux avaient raconté les diverses stations du prévenu dans sa vie élégante et dans sa vie du bagne; il en résultait la plus vive curiosité chez ceux-là surtout qui avaient personnellement connu le prince Andrea Cavalcanti; aussi ceux-là surtout étaient-ils décidés à tout risquer pour aller voir sur le banc des accusés M. Benedetto, l'assassin de son camarade de chaîne. Pour beaucoup de gens, Benedetto était, sinon une victime, du moins une erreur de la justice: on avait vu M. Cavalcanti père à Paris, et l'on s'attendait à le voir de nouveau apparaître pour réclamer son illustre rejeton. Bon nombre de personnes, qui n'avaient jamais entendu parler de la fameuse Polonaise avec laquelle il avait débarqué chez le comte de Montecristo, s'étaient senties frappées de l'air digne, de la gentilhommerie et de la science du monde qu'avait montrés le vieux patricien, lequel, il faut le dire, semblait un seigneur parfait toutes les fois qu'il ne parlait point et ne faisait point d'arithmétique. Quant à l'accusé lui-même, beaucoup de gens se rappelaient l'avoir vu si aimable, si beau, si prodigue, qu'ils aimaient mieux croire à quelque machination de la part d'un ennemi comme on en trouve en ce monde, où les grandes fortunes élèvent les moyens de faire le mal et le bien à la hauteur du merveilleux et à la puissance de l'inouï. Chacun accourut donc à la séance de la cour d'assises, les uns pour savourer le spectacle, les autres pour le commenter. Dès sept heures du matin on faisait queue à la grille, et une heure avant l'ouverture de la séance la salle était déjà pleine de privilégiés.

Avant l'entrée de la cour et même souvent après, une salle d'audience, les jours de grands procès, ressemble fort à un salon où beaucoup de gens se reconnaissent, s'abordent quand ils sont assez près les uns des autres pour ne pas perdre leurs places, se font des signes quand ils sont séparés par un trop grand nombre de populaire, d'avocats et de gendarmes.

Il faisait une de ces magnifiques journées d'automne qui nous dédommagent parfois d'un été absent ou écourté; les nuages que M. de Villefort avait vus le matin rayer le soleil levant s'étaient dissipés comme par magie, et laissaient luire dans toute sa pureté un des derniers, un des plus doux jours de septembre.

Beauchamp, un des rois de la presse, et par conséquent ayant son trône partout, lorgnait à droite et à gauche. Il aperçut Château-Renaud et Debray qui venaient de gagner les bonnes grâces d'un sergent de ville, et qui l'avaient décidé à se mettre derrière eux au lieu de les masquer, comme c'était son droit. Le digne agent avait flairé le secrétaire du ministre et le millionnaire; il se montra plein d'égards pour ses nobles voisins et leur permit même d'aller rendre visite à Beauchamp en leur promettant de leur garder leurs places. « Eh bien! » dit Beauchamp, « nous venons donc voir notre ami? — Eh! mon Dieu! oui! » répondit Debray, « ce digne prince! Que le diable soit des princes italiens, va! — Un homme qui avait eu Dante pour généalogiste, et qui remontait à *la Divine Comédie!* — Noblesse de corde, » dit flegmatiquement Château-Renaud. « — Il sera condamné, n'est-ce pas? » demanda Debray à Beauchamp. « — Eh! mon cher, » répondit le journaliste, « c'est à vous, ce me semble, qu'il faut demander cela : vous connaissez mieux que nous autres l'air du bureau; avez-vous vu le président à la dernière soirée de votre ministre? — Oui. — Que vous a-t-il dit? — Une chose qui va vous étonner. — Ah! parlez donc vite, alors, cher ami; il y a si longtemps qu'on ne me dit plus rien de ce genre-là. — Eh bien! il m'a dit que Benedetto, qu'on regarde comme un phénix de subtilité, comme un géant d'astuce, n'est qu'un filou très-subalterne, très-niais, et tout à fait indigne des expériences qu'on fera après sa mort sur ses organes phrénologiques.— Bah! » fit Beauchamp; « il jouait cependant très-passablement le prince. — Pour vous, Beauchamp, qui les détestez,

ces malheureux princes, et qui êtes enchanté de leur trouver de mauvaises façons; mais pas pour moi, qui flaire d'instinct le gentilhomme, et qui relève une famille aristocratique, quelle qu'elle soit, en vrai limier du blason. — Ainsi vous n'avez jamais cru à sa principauté? — A sa principauté? si... à son principat? non. — Pas mal, » dit Beauchamp; « je vous assure cependant que pour tout autre que vous il pouvait passer. Je l'ai vu chez les ministres. — Ah! oui, » dit Château-Renaud; « avec cela que vos ministres se connaissent en princes! — Il y a du bon dans ce que vous venez de dire, Château-Renaud, » répondit Beauchamp en éclatant de rire; « la phrase est courte, mais agréable. Je vous demande la permission d'en user dans mon compte rendu. — Prenez, mon cher M. Beauchamp, » dit Château-Renaud, « prenez; je vous donne ma phrase pour ce qu'elle vaut. — Mais, » dit Debray à Beauchamp, « si j'ai parlé au président, vous avez dû parler au procureur du roi, vous? — Impossible; depuis huit jours M. de Villefort se cèle; c'est tout naturel : cette suite étrange de chagrins domestiques couronnée par la mort non moins étrange de sa fille... — La mort étrange! que dites-vous donc là, Beauchamp? — Ah! oui, faites donc l'ignorant, sous prétexte que tout cela se passe chez de la noblesse de robe, » dit Beauchamp en appliquant son lorgnon à son œil et en le forçant de tenir tout seul. « — Mon cher monsieur, » dit Château-Renaud, « permettez-moi de vous dire que pour le lorgnon vous n'êtes pas de la force de Debray. Debray, donnez donc une leçon à M. Beauchamp. — Tiens, » dit Beauchamp, « je ne me trompe pas. — Quoi donc? — C'est elle. — Qui, elle? — On la disait partie. — Mademoiselle Eugénie? » demanda Château-Renaud, « serait-elle déjà revenue? — Non, mais sa mère. — Madame Danglars? Allons donc, » fit Château-Renaud, « impossible; dix jours après la fuite de sa fille, trois jours après la banqueroute de son mari! » Debray rougit légèrement et suivit la direction du regard de Beauchamp.

« — Allons donc! » dit-il, « c'est une femme voilée, une dame inconnue, quelque princesse étrangère, la mère du prince Cavalcanti peut-être. Mais vous disiez ou plutôt vous alliez dire des choses fort intéressantes, Beauchamp, ce me semble. — Moi? — Oui. Vous parliez de la mort étrange de Valentine. — Ah! oui, c'est vrai; mais pourquoi donc madame de Villefort n'est-elle pas ici? — Pauvre chère femme! » dit Debray, « elle est sans doute occupée à distiller de l'eau de mélisse pour les hôpitaux, et à composer des cosmétiques pour elle et pour ses amies. Vous savez qu'elle dépense à cet amusement deux ou trois mille écus par an, à ce que l'on assure. Au fait, vous avez raison, pourquoi n'est-elle pas ici madame de Villefort? Je l'aurais vue avec grand plaisir, j'aime beaucoup cette femme. — Et moi, » dit Château-Renaud, « je la déteste. — Pourquoi? — Je n'en sais rien. Pourquoi aime-t-on? pourquoi déteste-t-on? Je la déteste par antipathie. — Ou par instinct toujours. — Peut-être... Mais revenons à ce que vous disiez, Beauchamp. — Eh bien! » reprit Beauchamp, « n'êtes-vous pas curieux de savoir, messieurs, pourquoi l'on meurt si dru dans la maison Villefort? — Dru est joli, » dit Château-Renaud. « — Mon cher, le mot se trouve dans Saint-Simon. — Mais la chose se trouve chez M. de Villefort, revenons-y donc. — Ma foi! » dit Debray, « j'avoue que je ne perds pas de vue cette maison tendue de deuil depuis trois mois, et avant-hier encore, à propos de la mort de Valentine, madame *** m'en parlait. — Qu'est-ce que madame ***? » demanda Château-Renaud. « — La femme du ministre, pardieu! — Ah! pardon, » fit Château-Renaud, « je ne vais pas chez les ministres, moi, je laisse cela aux princes. — Vous n'étiez que beau, vous devenez flamboyant, baron; prenez pitié de nous, ou vous allez nous brûler comme un autre Jupiter. — Je ne dirai plus rien, » dit Château-Renaud; « mais que diable, ayez pitié de moi, ne me donnez pas la réplique. — Voyons, tâchons d'arriver au bout de notre dialogue, Beau-

champ ; je vous disais donc que madame *** me demandait avant-hier des renseignements là-dessus ; instruisez-moi, je l'instruirai. — Eh bien ! messieurs, si l'on meurt si dru, je maintiens le mot, dans la maison Villefort, c'est qu'il y a un assassin dans la maison. » Les deux jeunes gens tressaillirent, car déjà plus d'une fois la même idée leur était venue. « — Et quel est cet assassin ? » demandèrent-ils ensemble. « — Le jeune Édouard. » Un éclat de rire des deux auditeurs ne déconcerta aucunement l'orateur, qui continua : « — Oui, messieurs, le jeune Édouard, enfant phénoménal, qui tue déjà comme père et mère. — C'est une plaisanterie ? — Pas du tout ; j'ai pris hier un domestique qui sort de chez M. de Villefort : écoutez bien ceci. — Nous écoutons. — Et que je vais renvoyer demain, parce qu'il mange énormément pour se remettre du jeûne de terreur qu'il s'imposait là-bas. Eh bien ! il paraît que ce cher enfant a mis la main sur quelque flacon de drogue dont il use de temps en temps contre ceux qui lui déplaisent. D'abord ce fut bon papa et bonne maman de Saint-Méran qui lui déplurent, et il leur a versé trois gouttes de son élixir : trois gouttes suffisent ; puis ce fut le brave Barrois, vieux serviteur de bon papa Noirtier, lequel rudoyait de temps en temps l'aimable espiègle que vous connaissez : l'aimable espiègle lui a versé trois gouttes de son élixir ; ainsi fut fait de la pauvre Valentine, qui ne le rudoyait pas, elle, mais dont il était jaloux : il lui a versé trois gouttes de son élixir, et pour elle comme pour les autres tout a été fini. — Mais quel diable de conte nous faites-vous là ? » dit Château-Renaud. « — Oui, » dit Beauchamp, « un conte de l'autre monde, n'est-ce pas ? — C'est absurde, » dit Debray. « — Ah ! » reprit Beauchamp, « voilà déjà que vous cherchez des moyens dilatoires ! Que diable, demandez à mon domestique, ou plutôt à celui qui demain ne sera plus mon domestique : c'était le bruit de la maison. — Mais cet élixir, où est-il ? quel est-il ? — Dame ! l'enfant le cache. — Où l'a-t-il pris ? — Dans le laboratoire de madame sa

mère. — Sa mère a donc des poisons dans son laboratoire? — Est-ce que je sais, moi? Vous venez me faire là des questions de procureur du roi. Je répète ce qu'on m'a dit, voilà tout; je vous cite mon auteur : je ne puis faire davantage. Le pauvre diable ne mangeait plus d'épouvante. — C'est incroyable! — Mais non, mon cher, ce n'est pas incroyable du tout : vous avez vu l'an passé cet enfant de la rue Richelieu qui s'amusait à tuer ses frères et ses sœurs en leur enfonçant une épingle dans l'oreille tandis qu'ils dormaient. La génération qui nous suit est très-précoce, mon cher! — Mon cher, » dit Château-Renaud, « je parie que vous ne croyez pas un seul mot de ce que vous nous contez là?... Mais je ne vois pas le comte de Montecristo; comment donc n'est-il pas ici? — Il est blasé, lui, » fit Debray; « et puis il ne voudra point paraître devant tant de monde, lui qui a été la dupe de tous les Cavalcanti, lesquels sont venus à lui, à ce qu'il paraît, avec de fausses lettres de créance, de sorte qu'il en est pour une centaine de mille francs hypothéqués sur la principauté. — A propos, M. de Château-Renaud, » demanda Beauchamp, « comment se porte Morrel? — Ma foi, » dit le gentilhomme, « voici trois fois que je vais chez lui, et pas plus de Morrel que sur la main. Cependant sa sœur ne m'a point paru inquiète, et elle m'a dit avec un fort bon visage qu'elle ne l'avait pas vu non plus depuis deux ou trois jours, mais qu'elle était certaine qu'il se portait bien. — Ah! j'y pense! le comte de Montecristo ne peut venir dans la salle! » dit Beauchamp. « — Pourquoi cela? — Parce qu'il est acteur dans le drame. — Est-ce qu'il a aussi assassiné quelqu'un? » demanda Debray. « — Mais non, c'est lui, au contraire, qu'on a voulu assassiner. Vous savez bien que c'est en sortant de chez lui que ce bon M. de Caderousse a été assassiné par son petit ami Benedetto. Vous savez bien que c'est chez lui qu'on a retrouvé ce fameux gilet dans lequel était la lettre qui est venue déranger la signature du contrat. Voyez-vous le fameux gilet? il est là tout

sanglant sur le bureau, comme pièce de conviction. — Ah ! fort bien !—Chut ! messieurs, voici la cour ; à nos places ! »

En effet, un grand bruit se fit entendre dans le prétoire ; le sergent de ville appela ses deux protégés par un *hem !* énergique, et l'huissier, paraissant au seuil de la salle des délibérations, cria de cette voix glapissante que les huissiers avaient déjà du temps de Beaumarchais : « La cour, messieurs ! »

XXIII

L'ACTE D'ACCUSATION.

Les juges prirent séance au milieu du plus profond silence ; les jurés s'assirent à leur place ; M. de Villefort, objet de l'attention, et nous dirons presque de l'admiration générale, se plaça couvert dans son fauteuil, promenant un regard tranquille autour de lui.

Chacun regardait avec étonnement cette figure grave et sévère, sur l'impassibilité de laquelle les douleurs personnelles semblaient n'avoir aucune prise, et l'on regardait avec une espèce de terreur cet homme étranger aux émotions de l'humanité.

« Gendarmes ! » dit le président, « amenez l'accusé. » A ces mots, l'attention du public devint plus active, et tous les yeux se fixèrent sur la porte par laquelle Benedetto devait entrer. Bientôt cette porte s'ouvrit et l'accusé parut.

L'impression fut la même sur tout le monde, et nul ne se trompa à l'expression de sa physionomie. Les traits ne portaient pas l'empreinte de cette émotion profonde qui refoule le sang au cœur et décolore le front et les joues. Ses mains, gracieusement posées, l'une sur son chapeau, l'autre dans l'ouverture de son gilet de piqué blanc, n'étaient agitées d'aucun frisson ; son œil était calme et même brillant. A peine dans la salle, le regard du jeune homme se mit à parcourir tous les rangs des juges et des assistants, et s'arrêta plus longuement sur le président, et surtout sur le procureur du roi.

Auprès d'Andrea se plaça l'avocat qui devait le défendre, avocat nommé d'office (car Andrea n'avait point voulu s'occuper de ces détails, auxquels il n'avait paru attacher aucune importance), jeune homme aux cheveux d'un blond fade, au visage rougi par une émotion cent fois plus sensible que celle du prévenu.

Le président demanda la lecture de l'acte d'accusation, rédigé, comme on sait, par la plume si habile et si implacable de Villefort.

Pendant cette lecture, qui fut longue, et qui pour tout autre eût été accablante, l'attention publique ne cessa de se porter sur Andrea, qui en soutint le poids avec la gaieté d'âme d'un Spartiate.

Jamais Villefort peut-être n'avait été si concis ni si éloquent ; le crime était présenté sous les couleurs les plus vives ; les antécédents du prévenu, sa transfiguration, la filiation de ses actes depuis un âge assez tendre, étaient déduits avec tout le talent que la pratique de la vie et la connaissance du cœur humain pouvaient fournir à un esprit aussi élevé que celui du procureur du roi. Avec ce seul préambule, Benedetto était à jamais perdu dans l'opinion publique, en attendant qu'il fût puni plus matériellement par la loi. Andrea ne prêta pas la moindre attention aux charges successives qui s'élevaient et retombaient sur lui :

M. de Villefort, qui l'examinait souvent et qui sans doute continuait sur lui les études psychologiques qu'il avait eu si souvent l'occasion de faire sur des accusés, M. de Villefort ne put une seule fois lui faire baisser les yeux, quelles que fussent la fixité et la profondeur de son regard.

Enfin la lecture fut terminée. « Accusé, » dit le président, « vos nom et prénoms? » Andrea se leva. « — Pardonnez-moi, M. le président, » dit-il d'une voix dont le timbre vibrait parfaitement pur, « mais je vois que vous allez prendre un ordre de questions dans lequel je ne puis vous suivre. J'ai la prétention, que c'est à moi de justifier plus tard, d'être une exception aux accusés ordinaires. Veuillez donc, je vous prie, me permettre de répondre en suivant un ordre différent; je n'en répondrai pas moins à tout. Le président surpris regarda les jurés, qui regardèrent le procureur du roi.

Une grande surprise se manifesta dans toute l'assemblée. Mais Andrea ne parut aucunement s'en émouvoir. « Votre âge? » dit le président; « répondrez-vous à cette question? — A cette question comme aux autres, je répondrai, M. le président, mais à son tour. — Votre âge? » répéta le magistrat. « — J'ai vingt et un ans, ou plutôt je les aurai seulement dans quelques jours, étant né dans la nuit du 27 au 28 septembre 1817. » M. de Villefort, qui était occupé à prendre une note, leva la tête à cette date. « — Où êtes-vous né? » continua le président. « — A Auteuil, près Paris, » répondit Benedetto. M. de Villefort leva une seconde fois la tête, regarda Benedetto comme il eût regardé la tête de Méduse, et devint livide. Quant à Benedetto, il passa gracieusement sur ses lèvres le coin brodé d'un mouchoir de fine batiste.

« Votre profession? » demanda le président. « — D'abord j'étais faussaire, » dit Andrea le plus tranquillement du monde; « ensuite je suis passé voleur, et tout récemment je me suis fait assassin. » Un murmure ou plutôt une tempête d'indignation et de surprise éclata dans toutes les par-

ties de la salle ; les juges eux-mêmes le regardèrent stupéfaits, les jurés manifestèrent le plus grand dégoût pour le cynisme qu'on attendait si peu d'un homme élégant.

M. de Villefort appuya une main sur son front qui, d'abord pâle, était devenu rouge et bouillant ; tout à coup il se leva, regardant autour de lui comme un homme égaré : l'air lui manquait. « Cherchez-vous quelque chose, M. le procureur du roi ? » demanda Benedetto avec son plus obligeant sourire. M. de Villefort ne répondit rien, et se rassit ou plutôt retomba sur son fauteuil.

« Est-ce maintenant, prévenu, que vous consentez à dire votre nom ? » demanda le président. « L'affectation brutale que vous avez mise à énumérer vos différents crimes, que vous qualifiez de profession ; l'espèce de point d'honneur que vous y attachez, ce dont, au nom de la morale et du respect dû à l'humanité, la cour doit vous blâmer sévèrement, voilà peut-être la raison qui vous a fait tarder de vous nommer : vous voulez faire ressortir ce nom par les titres qui le précèdent ? — C'est incroyable, M. le président, » dit Benedetto du ton de voix le plus gracieux et avec les manières les plus polies, « comme vous avez lu au fond de ma pensée ; c'est en effet dans ce but que je vous ai prié d'intervertir l'ordre des questions. » La stupeur était à son comble ; il n'y avait plus dans les paroles de l'accusé ni forfanterie ni cynisme : l'auditoire ému pressentait quelque foudre éclatant au fond de ce nuage sombre. « — Eh bien ! » dit le président, « votre nom ? — Je ne puis vous dire mon nom, car je ne le sais pas ; mais je sais celui de mon père, et je peux vous le dire. » Un éblouissement douloureux aveugla Villefort : on vit tomber de ses joues des gouttes de sueur âcres et pressées sur les papiers qu'il remuait d'une main convulsive et éperdue. « — Dites alors le nom de votre père, » reprit le président. Pas un souffle, pas une haleine ne troublait le silence de cette immense assemblée ; tout le monde attendait. « — Mon père est procureur du roi, »

répondit tranquillement Andrea. « — Procureur du roi! » fit avec stupéfaction le président sans remarquer le bouleversement qui se faisait sur la figure de M. de Villefort; « procureur du roi! — Oui, et puisque vous voulez savoir son nom, je vais vous le dire : il se nomme de Villefort. »

L'explosion si longtemps contenue par le respect qu'en séance on porte à la justice, se fit jour, comme un tonnerre, du fond de toutes les poitrines; la cour elle-même ne songea point à réprimer ce mouvement de la multitude. Les interjections, les injures adressées à Benedetto qui demeurait impassible, les gestes énergiques, le mouvement des gendarmes, le ricanement de cette partie fangeuse qui, dans toute assemblée, monte à la surface, aux moments de trouble et de scandale, tout cela dura cinq minutes avant que les magistrats et les huissiers eussent réussi à rétablir le silence. Au milieu de tout ce bruit on entendait la voix du président qui s'écriait : « Vous jouez-vous de la justice, accusé, et oseriez-vous donner à vos concitoyens le spectacle d'une corruption qui, dans une époque qui cependant ne laisse rien à désirer sous ce rapport, n'aurait pas encore eu son égale? » Dix personnes s'empressaient auprès de M. le procureur du roi, à demi écrasé sur son siége, et lui offraient des consolations, des encouragements, des protestations de zèle et de sympathie.

Le calme s'était rétabli dans la salle, à l'exception cependant d'un point où un groupe assez nombreux s'agitait et chuchotait. Une femme, disait-on, venait de s'évanouir; on lui avait fait respirer des sels, et elle s'était remise.

Andrea, pendant tout ce tumulte, avait tourné sa figure souriante vers l'assemblée; puis, s'appuyant enfin d'une main sur la rampe de chêne de son banc, et cela dans l'attitude la plus gracieuse : « Messieurs, » dit-il, « à Dieu ne plaise que je cherche à insulter la cour et à faire, en présence de cette honorable assemblée, un scandale inutile. On me demande quel âge j'ai, je le dis; on me demande

où je suis né, je réponds; on me demande mon nom, je ne puis le dire, puisque mes parents m'ont abandonné. Mais je puis bien, sans dire mon nom, puisque je n'en ai pas, dire celui de mon père : or, je le répète, mon père se nomme M. de Villefort, et je suis tout prêt à le prouver. » Il y avait dans l'accent du jeune homme une certitude, une conviction, une énergie qui réduisirent le tumulte au silence. Les regards se portèrent un moment sur le procureur du roi, qui gardait sur son siége l'immobilité d'un homme que la foudre vient de changer en cadavre. « Messieurs, » continua Andrea en commandant le silence du geste et de la voix, « je vous dois la preuve et l'explication de mes paroles. — Mais, » s'écria le président irrité, « vous avez déclaré dans l'instruction vous nommer Benedetto, vous avez dit être orphelin, et vous vous êtes donné la Corse pour patrie. — J'ai dit à l'instruction ce qu'il m'a convenu de dire à l'instruction, car je ne voulais pas que l'on affaiblît ou que l'on arrêtât, ce qui n'eût point manqué d'arriver, le retentissement solennel que je voulais donner à mes paroles. Maintenant je vous répète que je suis né à Auteuil dans la nuit du 27 au 28 septembre 1817, et que je suis fils de M. le procureur du roi de Villefort. Maintenant, voulez-vous des détails? je vais vous en donner. Je naquis au premier de la maison n° 28, rue de la Fontaine, dans une chambre tendue de damas rouge. Mon père me prit dans ses bras en disant à ma mère que j'étais mort, m'enveloppa dans une serviette marquée d'un H et d'un N et m'emporta dans le jardin où il m'enterra vivant. » Un frisson parcourut tous les assistants quand ils virent que grandissait l'assurance du prévenu avec l'épouvante de M. de Villefort. « — Mais comment savez-vous tous ces détails? » demanda le président. « — Je vais vous le dire, M. le président. Dans le jardin où mon père venait de m'ensevelir, s'était, cette nuit-là même, introduit un homme qui lui en voulait mortellement et qui le guettait depuis longtemps

pour accomplir sur lui une vengeance corse. L'homme était caché dans un massif; il vit mon père enfermer un dépôt dans la terre, et le frappa d'un coup de couteau au milieu même de cette opération; puis, croyant que ce dépôt était quelque trésor, il ouvrit la fosse et me trouva vivant encore. Cet homme me porta à l'hospice des enfants trouvés, où je fus inscrit sous le n° 37. Trois mois après, sa femme fit le voyage de Rogliano à Paris pour me venir chercher, me réclama comme son fils et m'emmena. Voilà comment, quoique né à Auteuil, je fus élevé en Corse. »

Il y eut un instant de silence, mais d'un silence si profond, que, sans l'anxiété que semblaient respirer mille poitrines, on eût cru la salle vide. « Continuez, » dit la voix du président. « — Certes, » continua Benedetto, « je pouvais être heureux chez ces braves gens qui m'adoraient; mais mon naturel pervers l'emporta sur toutes les vertus qu'essayait de verser dans mon cœur ma mère adoptive. Je grandis dans le mal et je suis arrivé au crime. Enfin, un jour que je maudissais Dieu de m'avoir fait si méchant et de me donner une si hideuse destinée, mon père adoptif est venu me dire : « Ne blasphème pas, malheureux! car Dieu t'a donné le « jour sans colère; le crime vient de ton père et non de toi, « de ton père qui t'a voué à l'enfer si tu mourais, à la misère « si un miracle te rendait au jour. » Dès lors j'ai cessé de blasphémer Dieu, mais j'ai maudit mon père; et voilà pourquoi j'ai fait entendre ici les paroles que vous m'avez reprochées, M. le président; voilà pourquoi j'ai causé le scandale dont frémit encore cette assemblée. Si c'est un crime de plus, punissez-moi; mais si je vous ai convaincu que dès le jour de ma naissance ma destinée était fatale, douloureuse, amère, lamentable, plaignez-moi! — Mais votre mère? » demanda le président. « — Ma mère me croyait mort; ma mère n'est point coupable. Je n'ai pas voulu savoir le nom de ma mère; je ne la connais pas. »

En ce moment, un cri aigu, qui se termina par un san-

glot, retentit au milieu du groupe qui entourait, comme nous l'avons dit, une femme. Cette femme tomba dans une violente attaque de nerfs et fut enlevée du prétoire ; tandis qu'on l'emportait, le voile épais qui cachait son visage s'écarta, et l'on reconnut madame Danglars. Malgré l'accablement de ses sens énervés, malgré le bourdonnement qui frémissait à son oreille, malgré l'espèce de folie qui bouleversait son cerveau, Villefort la reconnut et se leva.

« Les preuves ? les preuves ? » dit le président ; « prévenu, souvenez-vous que ce tissu d'horreurs a besoin d'être soutenu par les preuves les plus éclatantes. — Les preuves ? » dit Benedetto en riant, « les preuves, vous les voulez ? — Oui. — Eh bien ! regardez M. de Villefort, et demandez-moi encore les preuves. » Chacun se retourna vers le procureur du roi, qui, sous le poids de ces mille regards rivés sur lui, s'avança dans l'enceinte du tribunal, chancelant, les cheveux en désordre et le visage couperosé par la pression de ses ongles. L'assemblée tout entière poussa un long murmure d'étonnement. « On me demande les preuves, mon père, » dit Benedetto, « voulez-vous que je les donne ? — Non, non, » balbutia M. de Villefort d'une voix étranglée, « non, c'est inutile. — Comment, inutile ! » s'écria le président ; « mais que voulez-vous dire ? — Je veux dire, » s'écria le procureur du roi, « que je me débattrais en vain sous l'étreinte mortelle qui m'écrase. Messieurs, je suis, je le reconnais, dans la main du Dieu vengeur. Pas de preuves ! il n'en est pas besoin : tout ce que vient de dire ce jeune homme est vrai. »

Un silence sombre et pesant comme celui qui précède les catastrophes de la nature enveloppa dans son manteau de plomb tous les assistants, dont les cheveux se dressaient sur la tête.

« Eh quoi ! M. de Villefort, » s'écria le président, « vous ne cédez pas à une hallucination ? Quoi ! vous jouissez de la plénitude de vos facultés ? On concevrait qu'une accusation si

étrange, si imprévue, si terrible, ait troublé vos esprits; voyons, remettez-vous. » Le procureur du roi secoua la tête. Ses dents s'entre-choquaient avec violence comme celles d'un homme dévoré par la fièvre, et cependant il était d'une pâleur mortelle. « — Je jouis de toutes mes facultés, monsieur, » dit-il, « le corps seulement souffre, et cela se conçoit. Je me reconnais coupable de tout ce que ce jeune homme vient d'articuler contre moi, et je me tiens dès à présent chez moi à la disposition de M. le procureur du roi mon successeur. » Et en prononçant ces mots d'une voix sourde et presque étouffée, M. de Villefort se dirigea en vacillant vers la porte que lui ouvrit d'un mouvement machinal l'huissier de service.

L'assemblée tout entière demeura muette et consternée par cette révélation et par cet aveu qui faisaient un dénoûment si terrible aux différentes péripéties qui depuis quinze jours avaient agité la haute société parisienne.

« Eh bien! » dit Beauchamp, « qu'on vienne dire maintenant que le drame n'est pas dans la nature! — Ma foi, » dit Château-Renaud, « j'aimerais encore mieux finir comme M. de Morcerf: un coup de pistolet paraît doux près d'une pareille catastrophe. — Et puis il tue, » dit Beauchamp. « — Et moi qui avais eu un instant l'idée d'épouser sa fille! » dit Debray. « A-t-elle bien fait de mourir, mon Dieu! la pauvre enfant! — La séance est levée, messieurs, » dit le président, « et la cause remise à la prochaine session. L'affaire doit être instruite de nouveau et confiée à un autre magistrat. »

Quant à Andrea, toujours aussi tranquille et beaucoup plus intéressant, il quitta la salle escorté par les gendarmes, qui involontairement lui témoignaient des égards.

« Eh bien! que pensez-vous de cela, mon brave homme? » demanda Debray au sergent de ville, en lui glissant un louis dans la main. « — Il y aura des circonstances atténuantes! » répondit celui-ci.

XXIV



EXPIATION.

M. de Villefort avait vu s'ouvrir devant lui les rangs de la foule, si compacte qu'elle fût. Les grandes douleurs sont tellement vénérables, qu'il n'est pas d'exemple, même dans les temps les plus malheureux, que le premier mouvement de la foule réunie n'ait pas été un mouvement de sympathie pour une grande catastrophe. Beaucoup de gens haïs ont été assassinés dans une émeute; rarement un malheureux, fût-il criminel, a été insulté par les hommes qui assistaient à son jugement à mort.

Villefort traversa donc la haie des spectateurs, des gardes, des gens du palais, et s'éloigna, reconnu coupable de son propre aveu, mais protégé par sa douleur.

Il est des situations que les hommes saisissent avec leur instinct, mais qu'ils ne peuvent commenter avec leur esprit; le plus grand poëte, dans ce cas, est celui qui pousse le cri le plus véhément et le plus naturel. La foule prend ce cri pour un récit tout entier, et elle a raison de s'en contenter, et plus raison encore de le trouver sublime quand il est vrai.

Du reste, il serait difficile de dire l'état de stupeur dans lequel était Villefort en sortant du palais, de peindre cette fièvre qui faisait battre chaque artère, roidissait chaque fibre, gonflait à les briser chaque veine, et disséquait chaque point de ce corps mortel en des millions de souffrances.

Villefort se traîna le long des corridors, guidé seulement

par l'habitude ; il jeta de ses épaules la toge magistrale, non qu'il pensât à la quitter pour la convenance, mais parce qu'elle était à ses épaules un fardeau accablant, une tunique de Nessus féconde en tortures.

Il arriva chancelant jusqu'à la cour Dauphine, aperçut sa voiture, réveilla le cocher en l'ouvrant lui-même, et se laissa tomber sur les coussins en montrant du doigt la direction du faubourg Saint-Honoré. Le cocher partit.

Tout le poids de sa fortune écroulée venait de retomber sur sa tête : ce poids l'écrasait ; il n'en savait pas les conséquences ; il ne les avait pas mesurées, il les sentait ; il ne raisonnait pas son code comme le froid meurtrier qui commente un article connu. Il avait Dieu au fond du cœur. « Dieu ! » murmurait-il sans savoir même ce qu'il disait, « Dieu ! Dieu ! » Il ne voyait que Dieu derrière l'éboulement qui venait de se faire.

La voiture roulait avec vitesse ; Villefort, en s'agitant sur ses coussins, sentit quelque chose qui le gênait. Il porta la main à cet objet : c'était un éventail oublié par madame de Villefort entre le coussin et le dossier de la voiture ; cet éventail éveilla un souvenir, et ce souvenir fut comme un éclair au milieu de la nuit. Villefort songea à sa femme. « Oh ! » s'écria-t-il, comme si un fer rouge lui traversait le cœur.

En effet, depuis une heure, il n'avait plus sous les yeux qu'une face de sa misère, et voilà que tout à coup il s'en offrait une autre à son esprit, et une autre non moins terrible. Cette femme ! il venait de faire avec elle le juge inexorable, il venait de la condamner à mort ; et elle, elle, frappée de terreur, écrasée par le remords, abîmée sous la honte qu'il venait de lui faire avec l'éloquence de son irréprochable vertu, elle, pauvre femme faible et sans défense contre un pouvoir absolu et suprême, elle se préparait peut-être en ce moment même à mourir !

Une heure s'était déjà écoulée depuis sa condamnation ; sans doute en ce moment elle repassait tous ses crimes dans

sa mémoire, elle demandait grâce à Dieu, elle écrivait une lettre pour implorer à genoux le pardon de son vertueux époux, pardon qu'elle achetait de sa mort. Villefort poussa un second rugissement de douleur et de rage. « Ah! » s'écria-t-il en se roulant sur le satin de son carrosse, « cette femme n'est devenue criminelle que parce qu'elle m'a touché. Je sue le crime, moi! et elle a gagné le crime comme on gagne le typhus, comme on gagne le choléra, comme on gagne la peste, et je la punis!... J'ai osé lui dire : « Repen« tez-vous et mourez... » moi!... Oh! non! non! elle vivra... elle me suivra... Nous allons fuir, quitter la France, aller devant nous tant que la terre pourra nous porter. Je lui parlais d'échafaud!... Grand Dieu! comment ai-je osé prononcer ce mot? Mais moi aussi l'échafaud m'attend!... Nous fuirons... Oui, je me confesserai à elle; oui, tous les jours je lui dirai, en m'humiliant, que moi aussi j'ai commis un crime... Oh! alliance du tigre et du serpent! oh! digne femme d'un mari tel que moi!... Il faut qu'elle vive, il faut que mon infamie fasse pâlir la sienne! » Et Villefort enfonça plutôt qu'il ne baissa la glace du devant de son coupé. « Vite! plus vite! » s'écria-t-il d'une voix qui fit bondir le cocher sur son siége. Les chevaux, emportés par la peur, volèrent jusqu'à la maison.

« Oui! oui! » se répétait Villefort à mesure qu'il se rapprochait de chez lui, « oui, il faut que cette femme vive, il faut qu'elle se repente et qu'elle élève mon fils, mon pauvre enfant, le seul, avec l'indestructible vieillard, qui ait survécu à la destruction de la famille. Elle l'aimait; c'est pour lui qu'elle a tout fait. Il ne faut jamais désespérer du cœur d'une mère qui aime son enfant; elle se repentira; nul ne saura qu'elle fut coupable; ces crimes commis chez moi, et dont le monde s'inquiète déjà, ils seront oubliés avec le temps, ou si quelques ennemis s'en souviennent, eh bien! je les prendrai sur ma liste de crimes. Un, deux, trois de plus, qu'importe! Ma femme se sauvera emportant de l'or, et sur-

tout emportant son fils, loin du gouffre où il me semble que le monde va tomber avec moi. Elle vivra, elle sera heureuse encore, puisque tout son amour est dans son fils, et que son fils ne la quittera point. J'aurai fait une bonne action ; cela allége le cœur. » Et le procureur du roi respira plus librement qu'il n'avait fait depuis longtemps.

La voiture s'arrêta dans la cour de l'hôtel. Villefort s'élança du marchepied sur le perron ; il vit les domestiques surpris de le voir revenir si vite. Il ne lut pas autre chose sur leur physionomie ; nul ne lui adressa la parole ; on s'arrêta devant lui, comme d'habitude, pour le laisser passer : voilà tout. Il passa devant la chambre de Noirtier, et, par la porte entr'ouverte, il aperçut comme deux ombres, mais il ne s'inquiéta point de la personne qui était avec son père : c'était ailleurs que son inquiétude le tirait. « Allons ! » dit-il en montant le petit escalier qui conduisait au palier où étaient l'appartement de sa femme et la chambre vide de Valentine ; « allons ! rien n'est changé ici. » Avant tout, il ferma la porte du palier. « Il faut que personne ne nous dérange, » dit-il ; « il faut que je puisse lui parler librement, m'accuser devant elle, lui tout dire... » Il s'approcha de la porte, mit la main sur le bouton de cristal, la porte céda. « Pas fermée ! oh ! bien, très-bien ! » murmura-t-il. Et il entra dans le petit salon où tous les soirs on dressait un lit pour Édouard ; car, quoiqu'en pension, Édouard rentrait tous les soirs ; sa mère n'avait jamais voulu se séparer de lui. Il embrassa d'un coup d'œil tout le petit salon. « —Personne, » dit-il ; « elle est dans sa chambre à coucher sans doute. » Il s'élança vers la porte. Là le verrou était mis. Il s'arrêta frissonnant. « Héloïse ! cria-t-il. » Il lui sembla entendre remuer un meuble. « Héloïse ! » répéta-t-il. « — Qui est là ? » demanda la voix de celle qu'il appelait. Il lui sembla que cette voix était plus faible que de coutume. « — Ouvrez, ouvrez, » s'écria Villefort, « c'est moi ! » Mais, malgré cet ordre, malgré le ton d'angoisse avec lequel il

était donné, on n'ouvrit pas. Villefort enfonça la porte d'un coup de pied.

A l'entrée de la chambre qui donnait dans son boudoir, madame de Villefort était debout, pâle, les traits contractés, et le regardant avec des yeux d'une fixité effrayante. « Héloïse! Héloïse! » dit-il, « qu'avez-vous? parlez! » La jeune femme étendit vers lui sa main roide et livide. « — C'est fait, monsieur, » dit-elle avec un râlement qui sembla déchirer son gosier; « que voulez-vous donc encore de plus? » Et elle tomba de sa hauteur sur le tapis. Villefort courut à elle, lui saisit la main. Cette main serrait convulsivement un flacon de cristal à bouchon d'or. Madame de Villefort était morte.

Villefort, ivre d'horreur, recula jusqu'au seuil de la chambre et regarda le cadavre. « Mon fils! » s'écria-t-il tout à coup; « où est mon fils? Édouard! Édouard! » Et il se précipita hors de l'appartement en criant: « Édouard! Édouard! » Ce nom était prononcé avec un tel accent d'angoisse, que les domestiques accoururent. « Mon fils! où est mon fils? » demanda Villefort. « Qu'on l'éloigne de la maison, qu'il ne voie pas... — M. Édouard n'est point en bas, monsieur, » répondit le valet de chambre. « — Il joue sans doute au jardin; voyez! voyez! — Non, monsieur. Madame a appelé son fils il y a une demi-heure à peu près; M. Édouard est entré chez madame et n'est point descendu depuis. »

Une sueur glacée inonda le front de Villefort, ses pieds trébuchèrent sur la dalle, ses idées commencèrent à tourner dans sa tête comme les rouages désordonnés d'une montre qui se brise. « Chez madame! » murmura-t-il, « chez madame! » Et il revint lentement sur ses pas, s'essuyant le front d'une main, s'appuyant de l'autre aux parois de la muraille. En rentrant dans la chambre il fallait revoir le corps de la malheureuse femme. Pour appeler Édouard, il fallait réveiller l'écho de cet appartement changé en cercueil: parler, c'était violer le silence de la tombe. Villefort sentit sa

langue paralysée dans sa gorge. « Édouard ! Édouard ! » balbutia-t-il. L'enfant ne répondait pas ; où donc était l'enfant qui, au dire des domestiques, était entré chez sa mère et n'en était pas sorti ?

Villefort fit un pas en avant. Le cadavre de madame de Villefort était couché en travers de la porte du boudoir dans lequel se trouvait nécessairement Édouard ; ce cadavre semblait veiller sur le seuil avec des yeux fixes et ouverts, avec une épouvantable et mystérieuse ironie sur les lèvres. Derrière le cadavre, la portière relevée laissait voir une portion du boudoir, un piano droit et le bout d'un divan de satin bleu. Villefort fit trois ou quatre pas en avant, et sur le canapé il aperçut son enfant couché. L'enfant dormait sans doute. Le malheureux eut un élan de joie, un rayon de pure lumière descendit dans cet enfer où il se débattait. Il ne s'agissait donc que de passer par-dessus le cadavre, d'entrer dans le boudoir, de prendre l'enfant dans ses bras et de fuir avec lui, loin, bien loin. Villefort n'était plus cet homme dont son exquise corruption faisait le type de l'homme civilisé : c'était un tigre blessé à mort qui laisse ses dents brisées dans sa dernière blessure. Il n'avait plus peur des préjugés, mais des fantômes. Il prit son élan et bondit par-dessus le cadavre comme s'il se fût agi de franchir un brasier dévorant. Il enleva l'enfant dans ses bras, le serrant, le secouant, l'appelant ; l'enfant ne répondit point. Il colla ses lèvres avides à ses joues, ses joues étaient livides et glacées ; il palpa ses membres roidis, il appuya sa main sur son cœur, son cœur ne battait plus. L'enfant était mort.

Un papier plié en quatre tomba de la poitrine d'Édouard. Villefort, foudroyé, se laissa aller sur ses genoux ; l'enfant s'échappa de ses bras inertes et roula du côté de sa mère. Villefort ramassa le papier, reconnut l'écriture de sa femme et le parcourut avidement. Voici ce qu'il contenait.

« Vous savez si j'étais bonne mère, puisque c'est pour mon

« fils que je me suis faite criminelle! Une bonne mère ne « part pas sans son fils. »

Villefort ne pouvait en croire ses yeux; Villefort ne pouvait en croire sa raison : il se traîna vers le corps d'Édouard, qu'il examina encore une fois avec cette attention d'une minute que met la lionne à regarder son lionceau mort. Puis un cri déchirant s'échappa de sa poitrine : « Dieu! » murmura-t-il, « toujours Dieu! » Ces deux victimes l'épouvantaient, il sentait monter en lui l'horreur de cette solitude peuplée de deux cadavres.

Tout à l'heure il était soutenu par la rage, par cette immense faculté des hommes forts, par le désespoir, par cette vertu suprême de l'agonie qui poussait les Titans à escalader le ciel, Ajax à montrer le poing aux dieux. Villefort courba sa tête sous le poids des douleurs, il se releva sur ses genoux, secoua ses cheveux humides de sueur, hérissés d'effroi, et celui-là qui n'avait jamais eu pitié de personne s'en alla trouver le vieillard, son père, pour avoir dans sa faiblesse quelqu'un à qui raconter son malheur, quelqu'un près de qui pleurer.

Il descendit l'escalier que nous connaissons et entra chez Noirtier. Celui-ci paraissait attentif à écouter, aussi affectueusement que le permettait son immobilité, l'abbé Busoni, toujours aussi calme et aussi froid que de coutume. Villefort, en apercevant l'abbé, porta la main à son front. Le passé lui revint comme une de ces vagues dont la colère soulève plus d'écume que les autres vagues. Il se souvint de la visite qu'il avait faite à l'abbé le surlendemain du dîner d'Auteuil, et de la visite que lui avait faite l'abbé à lui-même le jour de la mort de Valentine. « Vous ici, monsieur! » dit-il; « mais vous n'apparaissez donc jamais que pour escorter la mort? « Busoni se redressa; en voyant l'altération du visage du magistrat, l'éclat farouche de ses yeux, il comprit ou crut comprendre que la scène des assises était

accomplie; il ignorait le reste. « — J'y suis venu pour prier sur le corps de votre fille, » répondit Busoni. « — Et aujourd'hui, qu'y venez-vous faire? — Je viens vous dire que vous m'avez assez payé votre dette, et qu'à partir de ce moment, je vais prier Dieu qu'il se contente comme moi. — Mon Dieu! » fit Villefort en reculant, l'épouvante sur le front, « cette voix, ce n'est pas celle de l'abbé Busoni! — Non. » L'abbé arracha sa fausse tonsure, secoua la tête, et ses longs cheveux noirs, cessant d'être comprimés, retombèrent sur ses épaules et encadrèrent son mâle visage. « — C'est le visage de M. de Montecristo! » s'écria Villefort les yeux hagards. « — Ce n'est pas encore cela, M. le procureur du roi, cherchez mieux et plus loin. — Cette voix! cette voix! où l'ai-je entendue pour la première fois? — Vous l'avez entendue pour la première fois à Marseille, il y a vingt-trois ans, le jour de votre mariage avec mademoiselle de Saint-Méran. Cherchez dans vos dossiers. — Vous n'êtes pas Busoni? vous n'êtes pas Montecristo? Mon Dieu, vous êtes cet ennemi caché, implacable, mortel! J'ai fait quelque chose contre vous à Marseille, oh! malheur à moi! — Oui, tu as raison, c'est bien cela, » dit le comte en croisant les bras sur sa large poitrine; « cherche! cherche! — Mais que t'ai-je donc fait? » s'écria Villefort, dont l'esprit flottait déjà sur la limite où se confondent la raison et la démence, dans ce brouillard qui n'est plus le rêve et qui n'est pas encore le réveil; « que t'ai-je fait? dis! parle! — Vous m'avez condamné à une mort lente et hideuse, vous avez tué mon père, vous m'avez ôté l'amour avec la liberté, et la fortune avec l'amour! — Qui êtes-vous? qui êtes-vous donc? mon Dieu! — Je suis le spectre d'un malheureux que vous avez enseveli dans les cachots du château d'If. A ce spectre sorti enfin de sa tombe, Dieu a mis le masque du comte de Montecristo, et il l'a couvert de diamants et d'or pour que vous ne le reconnussiez qu'aujourd'hui. — Ah! je te reconnais, je te reconnais! » dit le procureur du roi;

« tu es... — Je suis Edmond Dantès! — Tu es Edmond Dantès! » s'écria le procureur du roi en saisissant le comte par le poignet; « alors viens! »

Et il l'entraîna par l'escalier, dans lequel Montecristo étonné le suivit, ignorant lui-même où le procureur du roi le conduisait, et pressentant quelque nouvelle catastrophe. « Tiens, Edmond Dantès! » dit-il en montrant au comte le cadavre de sa femme et le corps de son fils; « tiens! regarde, es-tu bien vengé?... »

Montecristo pâlit à cet effroyable spectacle; il comprit qu'il venait d'outre-passer les droits de la vengeance; il comprit qu'il ne pouvait plus dire : « Dieu est pour moi et avec moi. » Il se jeta avec un sentiment d'angoisse inexprimable sur le corps de l'enfant, rouvrit ses yeux, tâta son pouls, et s'élança avec lui dans la chambre de Valentine qu'il referma à double tour. « — Mon enfant! » s'écria Villefort; « il emporte le cadavre de mon enfant! Oh! malédiction! malheur! mort sur toi! »

Et il voulut s'élancer après Montecristo; mais, comme dans un rêve, il sentit ses pieds prendre racine, ses yeux se dilatèrent à briser leurs orbites, ses doigts recourbés sur la chair de sa poitrine s'y enfoncèrent graduellement jusqu'à ce que le sang rougît ses ongles, les veines de ses tempes se gonflèrent d'esprits bouillonnants qui allèrent soulever la voûte trop étroite de son crâne et noyèrent son cerveau dans un déluge de feu.

Cette fixité dura plusieurs minutes, jusqu'à ce que l'effroyable bouleversement de la raison fût accompli. Alors il jeta un cri suivi d'un long éclat de rire, et se précipita par les escaliers.

Un quart d'heure après, la chambre de Valentine se rouvrit, et le comte de Montecristo reparut. Pâle, l'œil morne, la poitrine oppressée; tous les traits de cette figure ordinairement si calme et si noble étaient bouleversés par la douleur. Il tenait dans ses bras l'enfant auquel aucun secours n'avait

pu rendre la vie. Il mit un genou en terre et le déposa religieusement près de sa mère, la tête posée sur sa poitrine. Puis, se relevant, il sortit, et rencontrant un domestique sur l'escalier : « Où est M. de Villefort? » demanda-t-il. Le domestique, sans répondre, étendit la main du côté du jardin.

Montecristo descendit le perron, s'avança vers l'endroit désigné, et vit, au milieu de ses serviteurs faisant cercle autour de lui, Villefort une bêche à la main et fouillant la terre avec une espèce de rage. « Ce n'est pas encore ici, » disait-il; « ce n'est pas encore ici! » Et il fouillait plus loin. Montecristo s'approcha de lui, et tout bas : « — Monsieur, » lui dit-il d'un ton presque humble, « vous avez perdu un fils; mais... » Villefort l'interrompit; il n'avait ni écouté ni entendu. « — Oh! je le retrouverai, » dit-il; « vous avez beau prétendre qu'il n'y est pas, je le retrouverai, dussé-je chercher jusqu'au jour du dernier jugement. » Montecristo recula avec terreur. « — Oh! » dit-il; « il est fou! » Et, comme s'il eût craint que les murs de la maison maudite ne s'écroulassent sur lui, il s'élança dans la rue, doutant pour la première fois qu'il eût le droit de faire ce qu'il avait fait. « Oh! assez, assez comme cela, » dit-il, « sauvons le dernier. »

En rentrant chez lui, Montecristo rencontra Morrel, qui errait dans l'hôtel des Champs-Élysées, silencieux comme une ombre qui attend le moment fixé par Dieu pour rentrer dans son tombeau. « Apprêtez-vous, Maximilien, » lui dit-il avec un sourire, « nous quittons Paris demain. — N'avez-vous plus rien à y faire? » demanda Morrel. « — Non, » répondit Montecristo, « et Dieu veuille que je n'y aie pas trop fait! »

Le lendemain, en effet, ils partirent accompagnés de Baptistin pour toute suite. Haydée avait emmené Ali, et Bertuccio restait près de Noirtier.

XXV

LE DÉPART.

Les événements qui venaient de se passer préoccupaient tout Paris. Emmanuel et sa femme se les racontaient avec une surprise bien naturelle, dans leur petit salon de la rue Meslay; ils rapprochaient ces trois catastrophes aussi soudaines qu'inattendues de Morcerf, de Danglars et de Villefort.

Maximilien, qui était venu leur faire une visite, les écoutait, ou plutôt assistait à leur conversation, plongé dans son insensibilité habituelle. « En vérité, » disait Julie, « ne dirait-on pas, Emmanuel, que tous ces gens si riches, si heureux hier, avaient oublié, dans le calcul sur lequel ils avaient établi leur fortune, leur bonheur et leur considération, la part du mauvais génie, et que celui-ci, comme les méchantes fées des contes de Perrault qu'on a négligé d'inviter à quelque noce ou à quelque baptême, est apparu tout à coup pour se venger de ce fatal oubli? — Que de désastres! » disait Emmanuel, pensant à Morcerf et à Danglars. « — Que de souffrances! » disait Julie, en se rappelant Valentine, que par un instinct de femme elle ne voulait pas nommer devant son frère. « — Si c'est Dieu qui les a frappés, » disait Emmanuel, « c'est que Dieu, qui est la suprême bonté, n'a rien trouvé dans le passé de ces gens-là qui méritât l'atténuation de la peine, c'est que ces gens-là étaient maudits. — N'es-tu pas bien téméraire dans ton jugement,

Emmanuel ? » dit Julie. « Quand mon père, le pistolet à la main, était prêt à se brûler la cervelle, si quelqu'un eût dit comme tu le dis à cette heure : « Cet homme a mérité sa « peine, » ce quelqu'un-là ne se serait-il point trompé ? — Oui, mais Dieu n'a pas permis que notre père succombât, comme il n'a pas permis qu'Abraham sacrifiât son fils; au patriarche comme à nous, il a envoyé un ange qui a coupé à moitié chemin les ailes de la mort. »

Il achevait à peine de prononcer ces paroles que le bruit de la cloche retentit. C'était le signal donné par le concierge qu'une visite arrivait. Presque au même instant la porte du salon s'ouvrit, et le comte de Montecristo parut sur le seuil. Ce fut un double cri de joie de la part des deux jeunes gens. Maximilien releva la tête et la laissa retomber.

« Maximilien, » dit le comte sans paraître remarquer les différentes impressions que sa présence produisait sur ses hôtes, « je viens vous chercher. — Me chercher ? » dit Morrel comme sortant d'un rêve. « — Oui, » dit Montecristo, « n'est-il pas convenu que je vous emmène, et ne vous ai-je pas prévenu hier de vous tenir prêt ? — Me voici, » dit Maximilien, « j'étais venu leur dire adieu. — Et où allez-vous, M. le comte ? » demanda Julie. « — A Marseille d'abord, madame. — A Marseille ! » répétèrent ensemble les deux jeunes gens. « — Oui, et je vous prends votre frère. — Hélas ! M. le comte, » dit Julie, « rendez-nous-le guéri ! » Morrel se détourna pour cacher une vive rougeur. « — Vous vous êtes donc aperçue qu'il était souffrant ? » dit le comte. « — Oui, » répondit la jeune femme, « et j'ai peur qu'il ne s'ennuie avec nous. — Je le distrairai, » reprit le comte. « — Je suis prêt, monsieur, » dit Maximilien. « Adieu, mes bons amis ! adieu, Emmanuel ! adieu, Julie ! — Comment ! adieu ? » s'écria Julie; « vous partez ainsi tout de suite, sans préparations, sans passe-ports ? — Ce sont les délais qui doublent le chagrin des séparations, » dit Montecristo, « et Maximilien, j'en suis sûr, a dû se précautionner de toutes

choses ; je le lui avais recommandé. — J'ai mon passe-port, et mes malles sont faites, » dit Morrel avec sa tranquillité monotone. « — Fort bien, » dit Montecristo en souriant, « on reconnaît là l'exactitude d'un bon soldat. — Et vous nous quittez comme cela? » dit Julie, « à l'instant? Vous ne nous donnez pas un jour, pas une heure? — Ma voiture est à la porte, madame ; il faut que je sois à Rome dans cinq jours. — Mais Maximilien ne va pas à Rome! » dit Emmanuel. « — Je vais où il plaira au comte de me mener, » dit Morrel avec un triste sourire ; je lui appartiens pour un mois encore. — Oh ! mon Dieu, comme il dit cela, M. le comte! — Maximilien m'accompagne, » dit le comte avec sa persuasive affabilité, « tranquillisez-vous donc sur votre frère. — Adieu, ma sœur ! » répéta Morrel ; « adieu, Emmanuel ! — Il me navre le cœur avec sa nonchalance, » dit Julie; « oh ! Maximilien, Maximilien, tu nous caches quelque chose. — Bah ! » dit Montecristo, « vous le verrez revenir gai, riant et joyeux. » Maximilien lança à Montecristo un regard presque dédaigneux, presque irrité.

« Partons ! » dit le comte. « — Avant que vous ne partiez, M. le comte, » dit Julie, « permettez-nous de vous dire tout ce que l'autre jour... — Madame, » répliqua le comte en lui prenant les deux mains, « tout ce que vous me diriez ne vaudra jamais ce que je lis dans vos yeux, ce que votre cœur a pensé, ce que le mien a ressenti. Comme les bienfaiteurs de romans, j'eusse dû partir sans vous revoir ; mais cette vertu était au-dessus de mes forces, parce que je suis un homme faible et vaniteux, parce que le regard humide, joyeux et tendre de mes semblables me fait du bien. Maintenant je pars, et je pousse l'égoïsme jusqu'à vous dire : « Ne m'oubliez pas, mes amis, car probablement vous ne « me reverrez jamais. » — Ne plus vous revoir ! » s'écria Emmanuel, tandis que deux grosses larmes roulaient sur les joues de Julie ; « ne plus vous revoir ! mais ce n'est donc pas un homme, c'est donc un dieu qui nous quitte, et ce

dieu va donc remonter au ciel après être apparu sur la terre pour y faire le bien? — Ne dites pas cela, » reprit vivement Montecristo, « ne dites jamais cela, mes amis; les dieux ne font jamais le mal, les dieux s'arrêtent où ils veulent s'arrêter; le hasard n'est pas plus fort qu'eux, et ce sont eux, au contraire, qui maîtrisent le hasard. Non, je suis un homme, Emmanuel, et votre admiration est aussi injuste que vos paroles sont sacriléges. » Et serrant sur ses lèvres la main de Julie qui se précipita dans ses bras, il tendit l'autre main à Emmanuel; puis, s'arrachant de cette maison, doux nid dont le bonheur était l'hôte, il attira derrière lui d'un signe Maximilien, passif, insensible et consterné comme il l'était depuis la mort de Valentine.

« Rendez la joie à mon frère! » dit Julie à l'oreille de Montecristo. Montecristo lui serra la main comme il la lui avait serrée onze ans auparavant sur l'escalier qui conduisait au cabinet de Morrel. « — Vous fiez-vous toujours à Sindbad le marin? » lui demanda-t-il en souriant. « — Oh! oui! — Eh bien donc, endormez-vous dans la paix et dans la confiance du Seigneur. »

Comme nous l'avons dit, la chaise de poste attendait: quatre chevaux vigoureux hérissaient leurs crins et frappaient le pavé avec impatience. Au bas du perron, Ali attendait, le visage luisant de sueur: il paraissait arriver d'une longue course. « Eh bien! » lui demanda le comte en arabe, « as-tu été chez le vieillard? » Ali fit signe que oui. « — Et tu lui as déployé la lettre sous les yeux, ainsi que je te l'avais ordonné? — Oui, » fit encore respectueusement l'esclave. « — Et qu'a-t-il dit, ou plutôt qu'a-t-il fait? » Ali se plaça sous la lumière, de façon à ce que son maître pût le voir, et imitant avec son intelligence si dévouée la physionomie du vieillard, il ferma les yeux comme faisait Noirtier lorsqu'il voulait dire: « Oui. — Bien! il accepte, » dit Montecristo; « partons! »

Il avait à peine laissé échapper ce mot, que déjà la voiture

roulait et que les chevaux faisaient jaillir du pavé une poussière d'étincelles.

Maximilien s'accommoda dans son coin sans dire un seul mot.

Une demi-heure s'écoula : la calèche s'arrêta tout à coup ; le comte venait de tirer le cordonnet de soie qui correspondait au doigt d'Ali. Le Nubien descendit et ouvrit la portière.

La nuit étincelait d'étoiles. On était au haut de la montée de Villejuif, sur le plateau d'où Paris, comme une sombre mer, agite ses millions de lumières qui paraissent des flots phosphorescents, flots en effet, flots plus bruyants, plus passionnés, plus mobiles, plus furieux, plus avides que ceux de l'Océan irrité, flots qui ne connaissent pas le calme comme ceux de la vaste mer, flots qui se heurtent toujours, écument toujours, engloutissent toujours!...

Le comte demeura seul, et sur un signe de sa main, la voiture fit quelques pas en avant.

Alors il considéra longtemps, les bras croisés, cette fournaise où viennent se fondre, se tordre et se modeler toutes ces idées qui s'élancent du gouffre bouillonnant pour aller agiter le monde. Puis, lorsqu'il eut bien arrêté son regard puissant sur cette Babylone qui fait rêver les poëtes religieux comme les railleurs matérialistes : « Grande ville! » murmura-t-il en inclinant la tête et en joignant les mains comme s'il eût prié, « voilà moins de six mois que j'ai franchi tes portes. Je crois que l'esprit de Dieu m'y avait conduit, il m'en ramène triomphant ; le secret de ma présence dans tes murs, je l'ai confié à ce Dieu, qui seul a pu lire dans mon cœur ; seul il connaît que je me retire sans haine et sans orgueil, mais non sans regrets ; seul il sait que je n'ai fait usage ni pour moi, ni pour de vaines causes, de la puissance qu'il m'avait confiée. O grande ville! c'est dans ton sein palpitant que j'ai trouvé ce que je cherchais ; mineur patient, j'ai remué tes entrailles pour en faire sortir le mal ;

maintenant mon œuvre est accomplie, ma mission est terminée; maintenant tu ne peux plus m'offrir ni joies ni douleurs; adieu ! Paris, adieu ! »

Son regard se promena encore sur la vaste plaine comme celle d'un génie nocturne; puis, passant la main sur son front, il remonta dans sa voiture qui se referma sur lui, et qui disparut bientôt de l'autre côté de la montée dans un tourbillon de poussière et de bruit.

XXVI

LA MAISON DES ALLÉES DE MEILLAN.

Ils firent dix lieues sans prononcer une seule parole. Morrel rêvait, Montecristo le regardait rêver. « Morrel, » lui dit le comte, « vous repentiriez-vous de m'avoir suivi? — Non, monsieur le comte; mais quitter Paris... — Si j'avais cru que le bonheur vous attendît à Paris, Morrel, je vous y eusse laissé. — C'est à Paris que Valentine repose, et quitter Paris, c'est la perdre une seconde fois. — Maximilien, » dit le comte, « les amis que nous avons perdus ne reposent pas dans la terre, ils sont ensevelis dans notre cœur, et c'est Dieu qui l'a voulu ainsi, pour que nous en fussions toujours accompagnés. Moi, j'ai deux amis qui m'accompagnent toujours ainsi; l'un est celui qui m'a donné la vie, l'autre est celui qui m'a donné l'intelligence. Leur esprit à tous deux vit en moi. Je les consulte dans le doute, et si j'ai fait quel-

que bien, c'est à leurs conseils que je le dois. Consultez la voix de votre cœur, Morrel, et demandez-lui si vous devez continuer de me faire ce méchant visage. — Mon ami, » dit Maximilien, « la voix de mon cœur est bien triste et ne me promet que des malheurs. — C'est le propre des esprits affaiblis de voir toutes choses à travers un crêpe ; c'est l'âme qui se fait à elle-même ses horizons : votre âme est sombre, c'est elle qui vous fait un ciel orageux. — Cela est peut-être vrai, » dit Maximilien. Et il retomba dans sa rêverie.

Le voyage se fit avec cette merveilleuse rapidité, qui était une des puissances du comte : les villes passaient comme des ombres sur leur route ; les arbres, secoués par les premiers vents de l'automne, semblaient venir au-devant d'eux comme des géants échevelés, et s'enfuyaient rapidement dès qu'ils les avaient rejoints. Le lendemain, dans la matinée, ils arrivèrent à Châlons, où les attendait le bateau à vapeur du comte ; sans perdre un instant, la voiture fut transportée à bord ; les deux voyageurs étaient déjà embarqués.

Le bateau était taillé pour la course, on eût dit une pirogue indienne ; ses deux roues semblaient deux ailes avec lesquelles il rasait l'eau comme un oiseau voyageur ; Morrel lui-même éprouvait cette espèce d'enivrement de la vitesse, et parfois le vent qui faisait flotter ses cheveux semblait prêt pour un moment à écarter les nuages de son front.

Quant au comte, à mesure qu'il s'éloignait de Paris, une sérénité presque surhumaine semblait l'envelopper comme une auréole. On eût dit d'un exilé qui regagne sa patrie.

Bientôt Marseille, blanche, tiède, vivante ; Marseille, la sœur cadette de Tyr et de Carthage, et qui leur a succédé à l'empire de la Méditerranée ; Marseille, toujours plus jeune à mesure qu'elle vieillit, apparut à leurs yeux. C'étaient pour tous deux des aspects féconds en souvenirs que cette tour ronde, ce fort Saint-Nicolas, cet hôtel de ville du

Puget, ce port aux quais de briques où tous deux avaient joué enfants.

Aussi d'un commun accord s'arrêtèrent-ils tous deux sur la Cannebière.

Un navire partait pour Alger; les colis, les passagers entassés sur le pont, la foule des parents, des amis qui disaient adieu, qui criaient et pleuraient, spectacle toujours émouvant, même pour ceux qui assistent tous les jours à ce spectacle, ce mouvement ne put distraire Maximilien d'une idée qui l'avait saisi du moment où il avait posé le pied sur les larges dalles du quai.

« Tenez, » dit-il en pressant le bras de Montecristo, « voici l'endroit où s'arrêta mon père quand *le Pharaon* entra dans le port; ici le brave homme que vous sauviez de la mort et du déshonneur se jeta dans mes bras; je sens encore l'impression de ses larmes sur mon visage, et il ne pleurait pas seul, bien des gens aussi pleuraient en nous voyant. » Montecristo sourit. « — J'étais là, » dit-il en montrant à Morrel l'angle d'une rue.

Comme il disait cela, et dans la direction qu'indiquait le comte, on entendit un gémissement douloureux, et l'on vit une femme qui faisait signe à un passager du navire en partance. Cette femme était voilée; Montecristo la suivit des yeux avec une émotion que Morrel eût facilement remarquée, si, tout au contraire du comte, ses yeux à lui n'eussent été fixés sur le bâtiment. « Oh! mon Dieu! » s'écria Morrel, je ne me trompe pas! ce jeune homme qui salue avec son chapeau, ce jeune homme en uniforme, avec une contre-épaulette de sous-lieutenant, c'est Albert de Morcerf. — Oui, » dit Montecristo, « je l'avais reconnu. — Comment cela? vous regardiez du côté opposé. » Le comte sourit, comme il faisait quand il ne voulait pas répondre. Et ses yeux se reportèrent sur la femme voilée qui disparut au coin de la rue. Alors il se retourna. « — Cher ami, » dit-il à Maximilien, « n'avez-vous point quelque chose à faire dans

ce pays? — J'ai à pleurer sur la tombe de mon père, » répondit sourdement Morrel. « — C'est bien, allez et attendez-moi là-bas; je vous y rejoindrai. — Vous me quittez? — Oui... moi aussi j'ai une pieuse visite à faire. »

Morrel laissa tomber sa main dans la main que lui tendait le comte, puis, avec un mouvement de tête dont il serait impossible d'exprimer la mélancolie, il quitta le comte et se dirigea vers l'est de la ville.

Montecristo laissa s'éloigner Maximilien, demeurant au même endroit jusqu'à ce qu'il eût disparu, puis alors il s'achemina vers les allées de Meillan, afin de retrouver la petite maison que les commencements de cette histoire ont dû rendre familière à nos lecteurs.

Elle s'élevait encore à l'ombre de la grande allée de tilleuls qui sert de promenade aux Marseillais oisifs, tapissée de vastes rideaux de vigne qui croisaient sur la pierre jaunie par l'ardent soleil du Midi leurs bras noircis et déchiquetés par l'âge. Deux marches de pierre, usées par le frottement des pieds, conduisaient à la porte d'entrée, porte faite de trois planches qui jamais, malgré leurs séparations annuelles, n'avaient connu le mastic et la peinture, attendant patiemment que l'humidité revînt pour les rapprocher.

Cette maison, toute charmante malgré sa vétusté, toute joyeuse malgré son apparente misère, était bien la même qu'habitait autrefois le père Dantès. Seulement le vieillard habitait la mansarde, et le comte avait mis la maison tout entière à la disposition de Mercédès.

Ce fut là qu'entra cette femme au long voile que Montecristo avait vue s'éloigner du navire en partance; elle en fermait la porte au moment même où il apparaissait à l'angle d'une rue, de sorte qu'il la vit disparaître presque aussitôt qu'il la retrouva.

Pour lui les marches usées étaient d'anciennes connaissances; il savait mieux que personne ouvrir cette vieille

porte, dont un clou à large tête soulevait le loquet intérieur. Aussi entra-t-il, sans frapper, sans prévenir, comme un ami, comme un hôte.

Au bout d'une allée pavée de briques s'ouvrait, riche de chaleur, de soleil et de lumière, un petit jardin, le même où, à la place indiquée, Mercédès avait trouvé la somme dont la délicatesse du comte avait fait remonter le dépôt à vingt-quatre ans; du seuil de la porte de la rue on apercevait les premiers arbres de ce jardin.

Arrivé sur le seuil, Montecristo entendit un soupir qui ressemblait à un sanglot : ce soupir guida son regard, et sous un berceau de jasmin de Virginie au feuillage épais et aux longues fleurs de pourpre, il aperçut Mercédès assise, inclinée et pleurant. Elle avait relevé son voile, et seule à la face du ciel, le visage caché par ses deux mains, elle donnait librement l'essor à ses soupirs et à ses sanglots si longtemps contenus par la présence de son fils.

Montecristo fit quelques pas en avant; le sable cria sous ses pieds. Mercédès releva la tête et poussa un cri d'effroi en voyant un homme devant elle. « Madame, » dit le comte, « il n'est plus en mon pouvoir de vous apporter le bonheur, mais je vous offre la consolation : daignerez-vous l'accepter comme vous venant d'un ami? — Je suis en effet bien malheureuse, » répondit Mercédès; « seule au monde... Je n'avais que mon fils, et il m'a quittée. — Il a bien fait, madame, » répliqua le comte, « et c'est un noble cœur. Il a compris que tout homme doit un tribut à la patrie : les uns, leurs talents; les autres, leur industrie; ceux-ci, leurs veilles; ceux-là, leur sang. En restant avec vous, il eût usé près de vous sa vie devenue inutile; il n'aurait pu s'accoutumer à vos douleurs. Il serait devenu haineux par impuissance : il deviendra grand et fort en luttant contre son adversité qu'il changera en fortune. Laissez-le reconstituer votre avenir à vous deux, madame; j'ose vous promettre qu'il est entre de sûres mains. — Oh! » dit la pauvre femme

en secouant tristement la tête, « cette fortune dont vous parlez, et que du fond de mon âme je prie Dieu de lui accorder, je n'en jouirai pas, moi. Tant de choses se sont brisées en moi et autour de moi, que je me sens près de ma tombe. Vous avez bien fait, M. le comte, de me rapprocher de l'endroit où j'ai été si heureuse. C'est là où l'on a été heureux que l'on doit mourir. — Hélas! » dit Montecristo, « toutes vos paroles, madame, tombent amères et brûlantes sur mon cœur, d'autant plus amères et plus brûlantes que vous avez raison de me haïr; c'est moi qui ai causé tous vos maux; que ne me plaignez-vous au lieu de m'accuser? vous me rendriez bien plus malheureux encore... — Vous haïr, vous accuser, vous, Edmond!... Haïr, accuser l'homme qui a sauvé la vie de mon fils! car c'était votre intention fatale et sanglante, n'est-ce pas, de tuer à M. de Morcerf ce fils dont il était fier? Oh! regardez-moi, et vous verrez s'il y a en moi l'apparence d'un reproche. » Le comte souleva son regard et l'arrêta sur Mercédès, qui, à moitié debout, étendait ses deux mains vers lui. « Oh! regardez-moi, » continua-t-elle avec un sentiment de profonde mélancolie; « on peut supporter l'éclat de mes yeux aujourd'hui, ce n'est plus le temps où je venais sourire à Edmond Dantès, qui m'attendait là-haut, à la fenêtre de cette mansarde, qu'habitait son vieux père... Depuis ce temps, bien des jours douloureux se sont écoulés, qui ont creusé comme un abîme entre moi et ce temps. Vous accuser, Edmond! vous haïr, mon ami! non! c'est-moi que j'accuse et que je hais! Oh! misérable que je suis, » s'écria-t-elle en joignant les mains et en levant les yeux au ciel. « Ai-je été punie!... J'avais la religion, l'innocence, l'amour, ces trois bonheurs qui font les anges, et, misérable que je suis, j'ai douté de Dieu. » Montecristo fit un pas vers elle, et silencieusement lui tendit la main. « Non, » dit-elle en retirant doucement la sienne, « non, mon ami, ne me touchez pas. Vous m'avez épargnée, et cependant, de tous ceux que vous avez frappés, j'étais la

plus coupable. Tous les autres ont agi par haine, par cupidité, par égoïsme; moi j'ai agi par lâcheté. Eux désiraient, moi j'ai eu peur. Non, ne pressez pas ma main, Edmond; vous méditez quelque parole affectueuse, je le sens, ne la dites pas, gardez-la pour une autre, je n'en suis plus digne, moi. Voyez... » elle découvrit tout à fait son visage, « voyez, le malheur a fait mes cheveux gris; mes yeux ont tant versé de larmes, qu'ils sont cerclés de veines violettes; mon front se ride. Vous, au contraire, Edmond, vous êtes toujours jeune, toujours beau, toujours fier. C'est que vous avez eu la foi, vous; c'est que vous avez eu la force; c'est que vous vous êtes reposé en Dieu, et que Dieu vous a soutenu. Moi, j'ai été lâche; moi, j'ai renié; Dieu m'a abandonnée, et me voilà. » Mercédès fondit en larmes; le cœur de la femme se brisait au choc des souvenirs.

Montecristo prit sa main et la baisa respectueusement; mais elle sentit elle-même que ce baiser était sans ardeur, comme celui que le comte eût déposé sur la main de marbre de la statue d'une sainte. « Il y a, » continua-t-elle, « des existences prédestinées dont une première faute brise tout l'avenir. Je vous croyais mort, j'eusse dû mourir; car à quoi a-t-il servi que j'aie porté éternellement votre deuil dans mon cœur? A faire d'une femme de trente-neuf ans une femme de cinquante, voilà tout. A quoi a-t-il servi que seule entre tous vous ayant reconnu, j'aie seulement sauvé mon fils? Ne devais-je pas aussi sauver l'homme, si coupable qu'il fût, que j'avais accepté pour époux? Cependant je l'ai laissé mourir; que dis-je, mon Dieu! j'ai contribué à sa mort par ma lâche insensibilité, par mon mépris, ne me rappelant pas, ne voulant pas me rappeler que c'était pour moi qu'il s'était fait parjure et traître! A quoi sert enfin que j'aie accompagné mon fils jusqu'ici, puisqu'ici je l'abandonne, puisque je le laisse partir seul, puisque je le livre à cette terre dévorante d'Afrique? Oh! j'ai été lâche! vous dis-je; j'ai renié mon amour, et, comme les renégats, je porte mal-

heur à tout ce qui m'environne! — Non, Mercédès, » dit Montecristo, « non ; reprenez meilleure opinion de vous-même. Non, vous êtes une noble et sainte femme, et vous m'aviez désarmé par votre douleur ; mais derrière moi, invisible, inconnu, irrité, il y avait Dieu, dont je n'étais que le mandataire et qui n'a pas voulu retenir la foudre que j'avais lancée. Oh ! j'adjure ce Dieu, aux pieds duquel depuis dix ans je me prosterne chaque jour, j'atteste ce Dieu que je vous avais fait le sacrifice de ma vie, et avec ma vie celui des projets qui y étaient enchaînés. Mais je le dis avec orgueil, Mercédès, Dieu avait besoin de moi, et j'ai vécu. Examinez le passé, examinez le présent, tâchez de deviner l'avenir, et voyez si je ne suis pas l'instrument du Seigneur ; les plus affreux malheurs, les plus cruelles souffrances, l'abandon de tous ceux qui m'aimaient, la persécution de ceux qui ne me connaissaient pas, voilà la première partie de ma vie; puis tout à coup, après la captivité, la solitude, la misère... l'air, la liberté, une fortune si éclatante, si prestigieuse, si démesurée que, à moins d'être aveugle, j'ai dû penser que Dieu me l'envoyait dans de grands desseins. Dès lors cette fortune m'a semblé être un sacerdoce; dès lors plus une pensée en moi pour cette vie dont vous, pauvre femme, vous avez parfois savouré la douceur ; pas une heure de calme, pas une ; je me sentais poussé comme le nuage de feu passant dans le ciel pour aller brûler les villes maudites. Comme ces aventureux capitaines qui s'embarquent pour un dangereux voyage, qui méditent une périlleuse expédition, je préparais les vivres, je chargeais les armes, j'amassais les moyens d'attaque et de défense, habituant mon corps aux exercices les plus violents, mon âme aux chocs les plus rudes, instruisant mon bras à tuer, mes yeux à voir souffrir, ma bouche à sourire aux aspects les plus terribles ; de bon, de confiant, d'oublieux que j'étais, je me suis fait vindicatif, dissimulé, méchant, ou plutôt impassible comme la sourde et aveugle fatalité. Alors je me suis lancé dans la voie qui

m'était ouverte, j'ai franchi l'espace, j'ai touché au but : malheur à ceux que j'ai rencontrés sur mon chemin ! — Assez ! » dit Mercédès, « assez, Edmond ! croyez que celle qui a pu seule vous reconnaître a pu seule aussi vous comprendre. Or, Edmond, celle qui a su vous reconnaître, celle qui a pu vous comprendre, celle-là, l'eussiez-vous rencontrée sur votre route et l'eussiez-vous brisée comme verre, celle-là a dû vous admirer, Edmond ! Comme il y a un abîme entre moi et le passé, il y a un abîme entre vous et les autres hommes ; et ma plus douloureuse torture, je vous le dis, c'est de comparer ; car il n'y a rien au monde qui vous vaille, rien qui vous ressemble. Maintenant, dites-moi adieu, Edmond, et séparons-nous. — Avant que je vous quitte, que désirez-vous, Mercédès ? » demanda Montecristo. — « Je ne désire qu'une chose, Edmond, que mon fils soit heureux. — Priez le Seigneur, qui seul tient l'existence des hommes entre ses mains, d'écarter la mort de lui, moi je me charge du reste. — Merci, Edmond. — Mais vous, Mercédès ? — Moi, je n'ai besoin de rien, je vis entre deux tombes. L'une est celle d'Edmond Dantès mort il y a bien longtemps ; je l'aimais ! ce mot ne sied plus à ma lèvre flétrie, mais mon cœur se souvient encore, et pour rien au monde je ne voudrais perdre cette mémoire du cœur. L'autre est celle d'un homme qu'Edmond Dantès a tué ; j'approuve le meurtre, mais je dois prier pour le mort. — Votre fils sera heureux, madame, » répéta le comte. « — Alors je serai aussi heureuse que je puis l'être. — Mais... enfin... que ferez-vous ? » Mercédès sourit tristement. « — Vous dire que je vivrai dans ce pays comme la Mercédès d'autrefois, c'est-à-dire en travaillant, vous ne le croiriez pas ; je ne sais plus que prier, mais je n'ai point besoin de travailler, le petit trésor enfoui par vous s'est retrouvé à la place que vous avez indiquée ; on cherchera qui je suis, on demandera ce que je fais, on ignorera comment je vis, qu'importe ? c'est une affaire entre Dieu, vous et moi. — Mercédès, » dit le comte, « je ne vous en

fais pas un reproche, mais vous avez exagéré le sacrifice en abandonnant toute cette fortune amassée par M. de Morcerf, et dont la moitié revenait de droit à votre économie et à votre vigilance. — Je vois ce que vous m'allez proposer ; mais je ne puis accepter, Edmond, mon fils me le défendrait. — Aussi me garderai-je de rien faire pour vous qui n'ait l'approbation de M. Albert de Morcerf. Je saurai ses intentions et m'y soumettrai. Mais s'il accepte ce que je veux faire, l'imiterez-vous sans répugnance? — Vous savez, Edmond, que je ne suis plus une créature pensante ; de détermination, je n'en ai pas, sinon celle de ne me déterminer jamais. Dieu m'a tellement secouée dans ses orages que j'en ai perdu la volonté. Je suis entre ses mains comme un passereau aux serres de l'aigle. Il ne veut pas que je meure, puisque je vis. S'il m'envoie des secours, c'est qu'il le voudra, et je les prendrai. — Prenez garde, madame, » dit Montecristo, « ce n'est pas ainsi qu'on adore Dieu ! Dieu veut qu'on le comprenne et qu'on discute sa puissance : c'est pour cela qu'il nous a donné le libre arbitre. — Malheureux ! » s'écria Mercédès, « ne me parlez pas ainsi ; si je croyais que Dieu m'eût donné le libre arbitre, que me resterait-il donc pour me sauver du désespoir ? » Montecristo pâlit légèrement et baissa la tête, écrasé par cette véhémence de la douleur. « — Ne voulez-vous pas me dire au revoir ? » fit-il en lui tendant la main. « — Au contraire, je vous dis au revoir, » répliqua Mercédès en lui montrant le ciel avec solennité ; « c'est vous prouver que j'espère encore. » Et après avoir touché la main du comte de sa main frissonnante, Mercédès s'élança dans l'escalier et disparut aux yeux du comte.

Montecristo alors sortit lentement de la maison et reprit le chemin du port. Mais Mercédès ne le vit point s'éloigner, quoiqu'elle fût à la fenêtre de la petite chambre du père de Dantès. Ses yeux cherchaient au loin le bâtiment qui emportait son fils vers la vaste mer. Il est vrai que sa voix, comme

malgré elle, murmurait tout bas : « Edmond! Edmond! Edmond! »

XXVII

LE PASSÉ.

Le comte sortit l'âme navrée de cette maison où il laissait Mercédès pour ne plus la revoir jamais, selon toute probabilité.

Depuis la mort du petit Édouard, un grand changement s'était fait dans Montecristo. Arrivé au sommet de sa vengeance par la pente lente et tortueuse qu'il avait suivie, il avait vu de l'autre côté de la montagne l'abîme du doute.

Il y avait plus : cette conversation qu'il venait d'avoir avec Mercédès avait éveillé tant de souvenirs dans son cœur, que ces souvenirs eux-mêmes avaient besoin d'être combattus.

Un homme de la trempe du comte ne pouvait flotter longtemps dans cette mélancolie qui peut faire vivre les esprits vulgaires en leur donnant une originalité apparente, mais qui tue les âmes supérieures. Le comte se dit que pour en être presque arrivé à se blâmer lui-même, il fallait qu'une erreur se fût glissée dans ses calculs.

« Je regarde mal le passé, » dit-il, « et ne puis m'être trompé ainsi. Quoi! » continua-t-il, « le but que je m'étais proposé serait un but insensé! Quoi! j'aurais fait fausse

route depuis dix ans ! Quoi ! une heure aurait suffi pour prouver à l'architecte que l'œuvre de toutes ses espérances était une œuvre, sinon impossible, du moins sacrilége ! Je ne veux pas m'habituer à cette idée, elle me rendrait fou. Ce qui manque à mes raisonnements d'aujourd'hui, c'est l'appréciation exacte du passé, parce que je revois ce passé de l'autre bout de l'horizon. En effet, à mesure qu'on s'avance, le passé, pareil au paysage à travers lequel on marche, s'efface à mesure qu'on s'éloigne. Il m'arrive ce qui arrive aux gens qui se sont blessés en rêve, ils regardent et sentent leur blessure, et ne se souviennent pas de l'avoir reçue. Allons donc, homme régénéré ; allons, riche extravagant ; allons, dormeur éveillé ; allons, visionnaire tout-puissant ; allons, millionnaire invincible, reprends pour un instant cette funeste perspective de ta vie misérable et affamée, repasse par les chemins où la fatalité t'a poussé, où le malheur t'a conduit, où le désespoir t'a reçu ; trop de diamants, d'or et de bonheur rayonnent aujourd'hui sur les verres de ce miroir où Montecristo regarde Dantès ; cache ces diamants, souille cet or, efface ces rayons ; riche, retrouve le pauvre ; libre, retrouve le prisonnier ; ressuscité, retrouve le cadavre. »

Et tout en se disant cela à lui-même, Montecristo suivait la rue de la Caisserie. C'était la même par laquelle, vingt-quatre ans auparavant, il avait été conduit par une garde silencieuse et nocturne ; ces maisons à l'aspect riant et animé, elles étaient cette nuit-là sombres, muettes et fermées. « Ce sont cependant les mêmes, » murmura Montecristo ; « seulement alors il faisait nuit, aujourd'hui il fait grand jour, c'est le soleil qui éclaire tout cela et qui rend tout cela joyeux. »

Il descendit sur le quai par la rue Saint-Laurent, et s'avança vers la Consigne : c'était le point du port où il avait été embarqué. Un bateau de promenade passait avec son dais de coutil ; Montecristo appela le patron, qui nagea

aussitôt vers lui avec l'empressement que mettent à cet exercice les bateliers qui flairent une bonne aubaine.

Le temps était magnifique, le voyage fut une fête. A l'horizon le soleil descendait, rouge et flamboyant, dans les flots qui s'embrasaient à son approche; la mer, unie comme un miroir, se ridait parfois sous les bonds des poissons qui, poursuivis par quelque ennemi caché, s'élançaient hors de l'eau pour demander leur salut à un autre élément; enfin à l'horizon l'on voyait passer, blanches et gracieuses comme des mouettes voyageuses, les barques de pêcheurs qui se rendent aux Martigues, ou les bâtiments marchands chargés pour la Corse ou pour l'Espagne.

Malgré ce beau ciel, malgré ces barques aux gracieux contours, malgré cette lumière dorée qui inondait le paysage, le comte, enveloppé dans son manteau, se rappelait un à un tous les détails du terrible voyage : cette lumière unique et isolée brûlant aux Catalans, cette vue du château d'If qui lui apprit où on le menait, cette lutte avec les gendarmes lorsqu'il voulut se précipiter dans la mer, son désespoir quand il se sentit vaincu, et cette sensation froide du bout du canon de la carabine appuyé sur sa tempe comme un anneau de glace. Et peu à peu, comme ces sources desséchées par l'été qui, lorsque s'amassent les nuages d'aûtomne, s'humectent peu à peu et commencent à sourdre goutte à goutte, le comte de Montecristo sentit goutte à goutte sourdre dans sa poitrine ce vieux fiel extravasé qui avait autrefois inondé le cœur d'Edmond Dantès. Pour lui dès lors plus de beau ciel, plus de barques gracieuses, plus d'ardente lumière; le ciel se voila de crêpes funèbres, et l'apparition du noir géant qu'on appelle le château d'If le fit tressaillir comme si lui fût apparu tout à coup le fantôme d'un ennemi mortel.

On arriva. Instinctivement le comte se recula jusqu'à l'extrémité de la barque. Le patron avait beau lui dire de sa voix la plus caressante : « Nous abordons, monsieur. » Monte-

cristo se rappela qu'à ce même endroit, sur ce même rocher, il avait été violemment traîné par ses gardes, et qu'on l'avait forcé de monter cette rampe en lui piquant les reins avec la pointe d'une baïonnette. La route avait autrefois semblé bien longue à Dantès ; Montecristo l'avait trouvée bien courte ; chaque coup de rame avait fait jaillir avec la poussière humide de la mer un million de pensées et de souvenirs.

Depuis la révolution de juillet, il n'y avait plus de prisonniers au château d'If ; un poste destiné à empêcher de faire la contrebande habitait seul ses corps de garde ; un concierge attendait les curieux à la porte pour leur montrer ce monument de terreur, devenu un monument de curiosité. Et cependant, quoiqu'il fût instruit de tous ces détails, lorsqu'il entra sous la voûte, lorsqu'il descendit l'escalier noir, lorsqu'il fut conduit aux cachots qu'il avait demandé à voir, une froide pâleur envahit son front, dont la sueur glacée fut refoulée jusqu'à son cœur. Le comte s'informa s'il restait quelque ancien guichetier du temps de la Restauration ; tous avaient été mis à la retraite ou étaient passés à d'autres emplois. Le concierge qui le conduisait était là depuis 1830 seulement.

On le conduisit dans son propre cachot. Il revit le jour blafard filtrant par l'étroit soupirail ; il revit la place où était le lit, enlevé depuis, et derrière le lit, quoique bouchée, mais visible encore par ses pierres plus neuves, l'ouverture percée par l'abbé Faria. Montecristo sentit ses jambes faiblir ; il prit un escabeau de bois et s'assit dessus. « Conte-t-on quelques histoires sur ce château autres que celle de l'emprisonnement de Mirabeau ? » demanda le comte ; « y a-t-il quelque tradition sur ces lugubres demeures, où l'on hésite à croire que des hommes aient jamais enfermé un homme vivant ? — Oui, monsieur, » dit le concierge, « et sur ce cachot même le guichetier Antoine m'en a transmis une. » Montecristo tressaillit. Ce guichetier Antoine était son guichetier. Il avait à peu près oublié son nom et son

visage; mais à son nom prononcé, il le revit tel qu'il était, avec sa figure cerclée de barbe, sa veste brune et son trousseau de clefs dont il lui semblait entendre encore le tintement. Le comte se retourna et crut le voir dans l'ombre du corridor, rendue plus épaisse par la lumière de la torche qui brûlait aux mains du concierge. « Monsieur veut-il que je la lui raconte? » demanda le concierge. « — Oui, » fit Montecristo, « dites. » Et il mit la main sur sa poitrine pour comprimer un violent battement de cœur, effrayé d'entendre raconter sa propre histoire. « Dites, » répéta-t-il.

« Ce cachot, » reprit le concierge, « était habité par un prisonnier, il y a longtemps de cela, un homme fort dangereux, à ce qu'il paraît, et d'autant plus dangereux, qu'il était plein d'industrie. Un autre homme habitait ce château en même temps que lui; celui-là n'était pas méchant; c'était un pauvre prêtre qui était fou. — Ah! oui, fou, » répéta Montecristo, « et quelle était sa folie? — Il offrait des millions si on voulait lui rendre la liberté. » Montecristo leva les yeux au ciel, mais il ne vit pas le ciel; il y avait un voile de pierre entre lui et le firmament. Il songea qu'il y avait eu un voile non moins épais entre les yeux de ceux à qui l'abbé Faria offrait des trésors et ces trésors qu'il leur offrait. « — Les prisonniers pouvaient-ils se voir? » demanda Montecristo. « — Oh! non, monsieur, c'était expressément défendu; mais ils éludèrent la défense en perçant une galerie qui allait d'un cachot à l'autre. — Et lequel des deux perça cette galerie? — Oh! ce fut le jeune homme bien certainement, » dit le concierge; « le jeune homme était industrieux et fort, tandis que le pauvre abbé était vieux et faible; d'ailleurs il avait l'esprit trop vacillant pour suivre une idée. — Aveugles!... » murmura Montecristo. « — Tant il y a, » continua le concierge, « que le jeune perça donc une galerie; avec quoi? l'on n'en sait rien : mais il la perça, et la preuve c'est qu'on en voit encore la trace; tenez, la voyez-vous? » Et il approcha sa torche de la muraille. « — Ah!

oui! vraiment, » fit le comte d'une voix assourdie par l'émotion. « — Il en résulta que les deux prisonniers communiquèrent ensemble. Combien de temps dura cette communication? on n'en sait rien. Or un jour le vieux prisonnier tomba malade et mourut. Devinez ce que fit le jeune? » fit le concierge en s'interrompant. « — Dites. — Il emporta le défunt, qu'il coucha dans son propre lit, le nez tourné à la muraille; puis il revint dans le cachot vide, boucha le trou, et se glissa dans le sac du mort. Avez-vous jamais vu une idée pareille? » Montecristo ferma les yeux et se sentit repasser par toutes les impressions qu'il avait éprouvées lorsque cette toile grossière, encore empreinte de ce froid que le cadavre lui avait communiqué, lui avait frotté le visage.

Le guichetier continua : « Voyez-vous, voilà quel était son projet : il croyait qu'on enterrait les morts au château d'If, et comme il se doutait bien qu'on ne faisait pas de frais de cercueil pour les prisonniers, il comptait lever la terre avec ses épaules; mais il y avait malheureusement au château une coutume qui dérangeait son projet : on n'enterrait pas les morts; on se contentait de leur attacher un boulet aux pieds et de les lancer à la mer; c'est ce qui fut fait. Notre homme fut jeté à l'eau du haut de la galerie; le lendemain on retrouva le vrai mort dans son lit, et l'on devina tout, car les ensevelisseurs dirent alors ce qu'ils n'avaient pas osé dire jusque-là, c'est qu'au moment où le corps avait été lancé dans le vide, ils avaient entendu un cri terrible étouffé à l'instant même par l'eau, dans laquelle il avait disparu. » Le comte respira péniblement, la sueur coulait sur son front, l'angoisse serrait son cœur. « — Non! » murmura-t-il, « non! ce doute que j'ai éprouvé, c'était un commencement d'oubli; mais ici le cœur se creuse de nouveau et redevient affamé de vengeance. Et le prisonnier, » demanda-t-il, « on n'en a jamais entendu reparler? — Jamais, au grand jamais; vous comprenez, de deux choses l'une : ou il

est tombé à plat, et comme il tombait d'une cinquantaine de pieds, il se sera tué sur le coup. — Vous avez dit qu'on lui avait attaché un boulet aux pieds : il sera tombé debout. — Ou il est tombé debout, » reprit le concierge, « et alors le poids du boulet l'aura entraîné au fond, où il est resté, pauvre cher homme ! — Vous le plaignez ? — Ma foi, oui, quoiqu'il fût dans son élément. — Que voulez-vous dire ? — Qu'il y avait comme un bruit qui courait que ce malheureux était dans son temps un officier de marine détenu pour bonapartisme. — Vérité ! » murmura le comte, « Dieu t'a faite pour surnager au-dessus des flots et des flammes. Ainsi le pauvre marin vit dans le souvenir de quelques conteurs ; on récite sa terrible histoire au coin du foyer, et l'on frissonne au moment où il fendit l'espace pour s'engloutir dans la profonde mer. On n'a jamais su son nom ? » demanda tout haut le comte. « — Ah ! bien oui, » dit le gardien, « comment ? il n'était connu que sous le nom du n° 34. — Villefort ! Villefort ! » murmura Montecristo, « voilà ce que bien des fois tu as dû te dire quand mon spectre importunait tes insomnies. — Monsieur veut-il continuer la visite ? » demanda le concierge. « — Oui, surtout si vous voulez me montrer la chambre du pauvre abbé. — Ah ! du n° 27 ? — Oui, du n° 27, » répéta Montecristo. Et il lui sembla encore entendre la voix de l'abbé Faria lorsqu'il lui avait demandé son nom, et que celui-ci lui avait crié ce numéro à travers la muraille. « — Venez. — Attendez, » dit Montecristo, « que je jette un dernier regard sur toutes les faces de ce cachot. — Cela tombe bien, » dit le guide, « j'ai oublié la clef de l'autre. — Allez la chercher. — Je vous laisse la torche. — Non, emportez-la. — Mais vous allez rester sans lumière. — J'y vois la nuit. — Tiens, c'est comme lui ! — Qui, lui ? — Le n° 34. On dit qu'il s'était tellement habitué à l'obscurité qu'il eût vu une épingle dans le coin le plus obscur de son cachot. — Il lui a fallu dix ans pour en arriver là, » murmura le comte. Le guide s'éloigna

emportant la torche. Le comte avait dit vrai : à peine fut-il depuis quelques secondes dans l'obscurité, qu'il distingua tout comme en plein jour. Alors il regarda tout autour de lui, alors il reconnut bien réellement son cachot. « Oui, » dit-il, « voilà la pierre sur laquelle je m'asseyais ! voilà la trace de mes épaules qui ont creusé leur empreinte dans la muraille ! voilà la trace du sang qui a coulé de mon front, un jour que j'ai voulu me briser le front contre la muraille !... Oh ! ces chiffres... je me les rappelle... je les fis un jour que je calculais l'âge de mon père pour savoir si je le retrouverais vivant, et l'âge de Mercédès pour savoir si je la retrouverais libre... J'eus un instant d'espoir après avoir achevé ce calcul... Je comptais sans la faim et sans l'infidélité ! » Et un rire amer s'échappa de la bouche du comte. Il venait de voir comme dans un rêve son père conduit à la tombe... Mercédès marchant à l'autel ! Sur l'autre paroi de la muraille, une inscription frappa sa vue. Elle se détachait, blanche encore, sur le mur verdâtre. MON DIEU, lut Montecristo, CONSERVEZ-MOI LA MÉMOIRE. « Oh ! oui, » s'écria-t-il, « voilà la seule prière de mes derniers temps. Je ne demandais plus la liberté, je demandais la mémoire, je craignais de devenir fou et d'oublier ; mon Dieu, vous m'avez conservé la mémoire, et je me suis souvenu. Merci, merci, mon Dieu ! »

En ce moment la lumière de la torche miroita sur les murailles ; c'était le guide qui descendait. Montecristo alla au-devant de lui. « Suivez-moi, » dit-il. Et, sans avoir besoin de remonter vers le jour, il lui fit suivre un corridor souterrain qui le conduisit à une autre entrée.

Là encore Montecristo fut assailli par un monde de pensées. La première chose qui frappa ses yeux fut le méridien tracé sur la muraille, à l'aide duquel l'abbé Faria comptait les heures, puis les restes du lit sur lequel le pauvre prisonnier était mort. A cette vue, au lieu des angoisses que le comte avait éprouvées dans son cachot, un sentiment doux et

tendre, un sentiment de reconnaissance gonfla son cœur, deux larmes roulèrent de ses yeux.

« C'est ici, » dit le guide, « qu'était l'abbé fou, c'est par là que le jeune homme le venait trouver. » Et il montra à Montecristo l'ouverture de la galerie qui de ce côté était restée béante. « A la couleur de la pierre, » continua-t-il, « un savant a reconnu qu'il devait y avoir dix ans à peu près que les deux prisonniers communiquaient ensemble. Pauvres gens, ils ont dû bien s'ennuyer pendant ces dix ans! » Dantès prit quelques louis dans sa poche, et tendit la main vers cet homme qui pour la seconde fois le plaignait sans le connaître. Le concierge les reçut, croyant recevoir quelques menues pièces de monnaie; mais à la lueur de la torche il reconnut la valeur de la somme que lui donnait le visiteur. « Monsieur, » lui dit-il, « vous vous êtes trompé. — Comment cela? — C'est de l'or que vous m'avez donné. — Je le sais bien. — Comment! vous le savez? — Oui. — Votre intention est de me donner cet or? — Oui. — Et je puis le garder en toute conscience? — Oui. » Le concierge regarda Montecristo avec étonnement. « Et *honnêteté!* » dit le comte comme Hamlet. « — Monsieur, » reprit le concierge qui n'osait croire à son bonheur, « monsieur, je ne comprends pas votre générosité. — Elle est facile à comprendre, cependant, mon ami, » dit le comte; « j'ai été marin, et votre histoire a dû me toucher plus qu'un autre. — Alors, monsieur, » dit le guide, « puisque vous êtes si généreux, vous méritez que je vous offre quelque chose. — Qu'as-tu à m'offrir, mon ami? des coquilles, des ouvrages de paille? merci. — Non pas, monsieur, non pas; quelque chose qui se rapporte à l'histoire de tout à l'heure. — En vérité! » s'écria vivement le comte, « qu'est-ce donc? — Écoutez, » dit le concierge, « voilà ce qui est arrivé; je me suis dit : « On trouve toujours quelque chose dans une chambre où un « prisonnier est resté quinze ans, » et je me suis mis à sonder les murailles. — Ah! » s'écria Montecristo en se rappelant

la double cachette de l'abbé, « en effet. — A force de recherches, » continua le concierge, « j'ai découvert que cela sonnait le creux au chevet du lit et sous l'âtre de la cheminée. — Oui, » dit Montecristo, « oui. — J'ai levé les pierres, et j'ai trouvé... — Une échelle de corde, des outils ! » s'écria le comte. « — Comment savez-vous cela ? » demanda le concierge avec étonnement. « — Je ne le sais pas, je le devine, » dit le comte ; « c'est ordinairement de ces sortes de choses que l'on trouve dans les cachettes des prisonniers. — Oui, monsieur, » dit le guide, « une échelle de corde, des outils. — Et tu les as encore ? » s'écria Montecristo. « — Non, monsieur ; j'ai vendu ces différents objets, qui étaient fort curieux, à des visiteurs ; mais il me reste autre chose. — Quoi donc ? » demanda le comte avec impatience. « — Il me reste une espèce de livre écrit sur des bandes de toile. — Oh ! » s'écria Montecristo, « il te reste ce livre ? — Je ne sais pas si c'est un livre, » dit le concierge ; « mais il me reste ce que je vous dis. — Va me le chercher, mon ami, va, » dit le comte ; « et si c'est ce que je présume, sois tranquille. — J'y cours, monsieur. » Et le guide sortit.

Alors il alla s'agenouiller pieusement devant les débris de ce lit dont la mort avait fait pour lui un autel. « O mon second père, » dit-il, « toi qui m'as donné la liberté, la science, la richesse ; toi qui, pareil aux créatures d'une essence supérieure à la nôtre, avais la science du bien et du mal, si du fond de la tombe il reste quelque chose de nous qui tressaille à la voix de ceux qui sont demeurés sur la terre, si dans la transfiguration que subit le cadavre quelque chose d'animé flotte aux lieux où nous avons beaucoup aimé ou beaucoup souffert, noble cœur, esprit suprême, âme profonde, par un mot, par un signe, par une révélation quelconque, je t'en conjure, au nom de cet amour paternel que tu m'accordais, et de ce respect filial que je t'avais voué, enlève-moi ce reste de doute qui, s'il ne se change en convic-

tion, deviendra un remords. » Le comte baissa la tête et joignit les mains.

« Tenez, monsieur! » dit une voix derrière lui. Montecristo tressaillit et se retourna. Le concierge lui tendait ces bandes de toile sur lesquelles l'abbé Faria avait épanché tous les trésors de sa science. Ce manuscrit, c'était le grand ouvrage de l'abbé Faria sur la royauté en Italie.

Le comte s'en empara avec empressement, et ses yeux tout d'abord tombant sur l'épigraphe, il lut : « Tu arracheras les dents au dragon, et tu fouleras aux pieds les lions, a dit le Seigneur. »

« Ah! » s'écria-t-il, « voilà la réponse! Merci, mon père, merci! » Et tirant de sa poche un petit portefeuille qui contenait dix billets de banque de mille francs chacun : « Tiens, » dit-il, « prends ce portefeuille. — Vous me le donnez? — Oui, mais à la condition que tu ne regarderas dedans que lorsque je serai parti. »

Et plaçant sur sa poitrine la relique qu'il venait de retrouver, et qui pour lui avait le prix du plus riche trésor, il s'élança hors du souterrain, et remontant dans la barque : « A Marseille! » dit-il.

Puis en s'éloignant, les yeux fixés sur la sombre prison : « Malheur, » dit-il, « à ceux qui m'ont fait enfermer dans cette sombre prison, et à ceux qui ont oublié que j'y étais enfermé. »

En repassant devant les Catalans, le comte se détourna; et s'enveloppant la tête dans son manteau, il murmura le nom d'une femme. La victoire était complète, le comte avait deux fois terrassé le doute. Ce nom, qu'il prononçait avec une expression de tendresse qui était presque de l'amour, c'était le nom d'Haydée.



En mettant pied à terre, Montecristo s'achemina vers le cimetière, où il savait retrouver Morrel.

Lui aussi, dix ans auparavant, avait pieusement cherché une tombe dans ce cimetière, et l'avait cherchée inutilement. Lui, qui revenait en France avec des millions, n'avait pas pu retrouver la tombe de son père mort de faim.

Morrel y avait bien fait mettre une croix, mais cette croix était tombée, et le fossoyeur en avait fait du feu, comme font les fossoyeurs de tous ces vieux bois gisant dans les cimetières.

Le digne négociant avait été plus heureux; mort dans les bras de ses enfants, il avait été conduit par eux se coucher près de sa femme qui l'avait précédé de deux ans dans l'éternité.

Deux larges dalles de marbre, sur lesquelles étaient écrits leurs noms, étaient étendues l'une à côté de l'autre dans un petit enclos fermé d'une balustrade de fer et ombragé par quatre cyprès. Maximilien était appuyé à l'un de ces arbres, et fixait sur les deux tombes des yeux sans regard. Sa douleur était profonde, presque égarée.

« Maximilien, » lui dit le comte, « ce n'est point là qu'il faut regarder, c'est là! » Et il lui montra le ciel. « — Les morts sont partout, » dit Morrel; « n'est-ce pas ce que vous m'avez dit vous-même quand vous m'avez fait quitter Paris? — Maximilien, » dit le comte, « vous m'avez demandé pendant le voyage à vous arrêter quelques jours à Marseille: est-ce toujours votre désir? — Je n'ai plus de désirs, comte; seulement il me semble que j'attendrai moins péniblement à Marseille qu'ailleurs. — Tant mieux, Maximilien, car je vous quitte, et j'emporte votre parole, n'est-ce pas? — Ah! je l'oublierai, comte, » dit Morrel, « je l'oublierai! — Non! vous ne l'oublierez pas, parce que vous êtes homme d'honneur avant tout, Morrel, parce que vous avez juré, parce que vous allez jurer encore. — Oh! comte, ayez pitié de moi! comte, je suis si malheureux! — J'ai connu un homme plus malheureux que vous, Morrel. — Impossible. — Hélas! » dit Montecristo, « c'est un des orgueils de notre

pauvre humanité que chaque homme se croie plus malheureux qu'un autre malheureux qui pleure et qui gémit à côté de lui. — Qu'y a-t-il de plus malheureux que l'homme qui a perdu le seul bien qu'il aimât et désirât au monde? — Écoutez, Morrel, » dit Montecristo, « et fixez un instant votre esprit sur ce que je vais vous dire. J'ai connu un homme qui, ainsi que vous, avait fait reposer toutes ses espérances de bonheur sur une femme. Cet homme était jeune, il avait un vieux père qu'il aimait, une fiancée qu'il adorait; il allait l'épouser, quand tout à coup un de ces caprices du sort qui feraient douter de la bonté de Dieu, si Dieu ne se révélait plus tard en montrant que tout est pour lui un moyen de conduire à son unité infinie, quand tout à coup un caprice du sort lui enleva sa liberté, sa maîtresse, l'avenir qu'il rêvait et qu'il croyait le sien (car, aveugle qu'il était, il ne pouvait lire que dans le présent), pour le plonger au fond d'un cachot. — Ah! » fit Morrel, « on sort d'un cachot au bout de huit jours, au bout d'un mois, au bout d'un an. — Il y resta quatorze ans, Morrel, » dit le comte en posant la main sur l'épaule du jeune homme. Maximilien tressaillit. « — Quatorze ans! » murmura-t-il. « — Quatorze ans, » répéta le comte; « lui aussi, pendant ces quatorze années, il eut bien des moments de désespoir; lui aussi, comme vous, Morrel, se croyant le plus malheureux des hommes, il voulut se tuer. — Eh bien? » demanda Morrel. « — Eh bien, au moment suprême, Dieu se révéla à lui par un moyen humain; car Dieu ne fait plus de miracles; peut-être, au premier abord (il faut du temps aux yeux voilés de larmes pour se dessiller tout à fait) ne comprit-il pas cette miséricorde infinie du Seigneur; mais enfin il prit patience et attendit. Un jour il sortit miraculeusement de la tombe, transfiguré, riche, puissant, presque dieu; son premier cri fut pour son père; son père était mort! — Et à moi aussi mon père est mort, » dit Morrel. « — Oui, mais votre père est mort dans vos bras, ami, heureux, honoré, riche, plein

de jours ; son père à lui était mort pauvre, désespéré, doutant de Dieu ; et lorsque dix ans après sa mort son fils chercha sa tombe, sa tombe même avait disparu, et nul n'a pu lui dire : « C'est là que repose dans le Seigneur le cœur qui « t'a tant aimé ! » — Oh ! » dit Morrel. « — Celui-là était donc plus malheureux fils que vous, Morrel, car celui-là ne savait pas même où retrouver la tombe de son père. — Mais, » dit Morrel, « il lui restait la femme qu'il avait aimée, au moins. — Vous vous trompez, Morrel ; cette femme... — Elle était morte ? » s'écria Maximilien. « — Pis que cela : elle avait été infidèle, elle avait épousé un des persécuteurs de son fiancé. Vous voyez donc, Morrel, que cet homme était plus malheureux amant que vous. — Et à cet homme, » demanda Morrel, « Dieu a envoyé la consolation ? — Il lui a envoyé le calme du moins. — Et cet homme pourra encore être heureux un jour ? — Il l'espère, Maximilien. »

Le jeune homme laissa tomber sa tête sur sa poitrine. « Vous avez ma promesse, » dit-il après un instant de silence. Et en tendant la main à Montecristo : « Seulement, rappelez-vous... — Le 5 octobre, Morrel, je vous attends à l'île de Montecristo. Le 4, un yacht vous attendra dans le port de Bastia : ce yacht s'appellera *l'Eurus ;* vous vous nommerez au patron, qui vous conduira près de moi. C'est dit, n'est-ce pas, Maximilien ? — C'est dit, comte, et je ferai ce qui est dit ; mais rappelez-vous que le 5 octobre... — Enfant, qui ne sais pas encore ce que c'est que la promesse d'un homme... Je vous ai dit vingt fois que ce jour-là, si vous vouliez encore mourir, je vous y aiderais, Morrel. Adieu ! — Vous me quittez ? — Oui, j'ai affaire en Italie ; je vous laisse seul, seul aux prises avec le malheur, seul avec cet aigle aux puissantes ailes que le Seigneur envoie à ses élus pour les transporter à ses pieds ; l'histoire de Ganymède n'est pas une fable, Maximilien, c'est une allégorie. — Quand partez-vous ? — A l'instant même ; le bateau à vapeur m'attend, dans une heure je serai déjà loin

de vous ; m'accompagnerez-vous jusqu'au port, Morrel ? — Je suis tout à vous, comte. — Embrassez-moi. »

Morrel escorta le comte jusqu'au port : déjà la fumée sortait comme un panache immense du tube noir qui la lançait aux cieux. Bientôt le navire partit, et une heure après, comme l'avait dit Montecristo, cette même aigrette de fumée blanchâtre rayait, à peine visible, l'horizon oriental, assombri par les premiers brouillards de la nuit.

XXVIII

PEPPINO.

Au moment même où le bateau à vapeur du comte disparaissait derrière le cap Morgiou, un homme courant la poste sur la route de Florence à Rome venait de dépasser la petite ville d'Aquapendente. Il marchait assez vite pour faire beaucoup de chemin sans toutefois devenir suspect. Vêtu d'une redingote ou plutôt d'un surtout que le voyage avait infiniment fatigué, mais qui laissait voir brillant et frais encore un ruban de la Légion d'honneur répété à son habit, cet homme, non-seulement à ce double signe, mais encore à l'accent avec lequel il parlait au postillon, devait être reconnu pour Français. Une preuve encore qu'il était né dans le pays de la langue universelle, c'est qu'il ne savait d'autres mots italiens que ces mots de musique qui peuvent, comme le *goddam* de Figaro, remplacer toutes les finesses

d'une langue particulière. « *Allegro !* » disait-il aux postillons à chaque montée. « *Moderato !* » faisait-il à chaque descente, et Dieu sait s'il y a des montées et des descentes en allant de Florence à Rome par la route d'Aquapendente ! Ces deux mots, au reste, faisaient beaucoup rire les braves gens auxquels ils étaient adressés.

En présence de la ville éternelle, c'est-à-dire en arrivant à la Storta, point d'où l'on aperçoit Rome, le voyageur n'éprouva point ce sentiment de curiosité enthousiaste qui pousse chaque étranger à s'élever du fond de sa chaise pour tâcher d'apercevoir le fameux dôme de Saint-Pierre, qu'on aperçoit déjà bien avant de distinguer autre chose. Non, il tira seulement un portefeuille de sa poche, et de son portefeuille un papier plié en quatre, qu'il déplia et replia avec une attention qui ressemblait à du respect, et il se contenta de dire : « Bon ! je l'ai toujours. »

La voiture franchit la porte del Popolo, prit à gauche, et s'arrêta à l'hôtel d'Espagne. Maître Pastrini, notre ancienne connaissance, reçut le voyageur sur le seuil de la porte et le chapeau à la main. Le voyageur descendit, commanda un bon dîner, et s'informa de l'adresse de la maison Thomson et French, qui lui fut indiquée à l'instant même, cette maison étant une des plus connues de Rome. Elle était située via dei Banchi, près de Saint-Pierre.

A Rome comme partout, l'arrivée d'une chaise de poste est un événement. Dix jeunes descendants de Marius et des Gracques, pieds nus, les coudes percés, mais le poing sur la hanche et le bras pittoresquement recourbé au-dessus de la tête, regardaient le voyageur, la chaise de poste et les chevaux ; à ces gamins de la ville par excellence s'étaient joints une cinquantaine de badauds des États de Sa Sainteté, de ceux-là qui font des ronds en crachant dans le Tibre du haut du pont Saint-Ange, quand le Tibre a de l'eau. Or, comme les gamins et les badauds de Rome, plus heureux que ceux de Paris, comprennent toutes les langues, et sur-

tout la langue française, ils entendirent le voyageur demander un appartement, demander à dîner, et demander enfin l'adresse de la maison Thomson et French.

Il en résulta que lorsque le nouvel arrivant sortit de l'hôtel avec le cicerone de rigueur, un homme se détacha du groupe des curieux, et, sans être remarqué du voyageur, sans paraître être remarqué de son guide, marcha à peu de distance de l'étranger, le suivant avec autant d'adresse qu'aurait pu le faire un agent de la police parisienne.

Le Français était si pressé de faire sa visite à la maison Thomson et French, qu'il n'avait pas pris le temps d'attendre que les chevaux fussent attelés; la voiture devait le rejoindre en route ou l'attendre à la porte du banquier. On arriva sans que la voiture eût rejoint. Le Français entra, laissant dans l'antichambre son guide, qui aussitôt entra en conversation avec deux ou trois de ces industriels sans industrie, ou plutôt aux mille industries, qui se tiennent à Rome à la porte des banquiers, des églises, des ruines, des musées ou des théâtres. En même temps que le Français, l'homme qui s'était détaché du groupe de curieux entra aussi; le Français sonna au guichet des bureaux et pénétra dans la première pièce; son ombre en fit autant.

« MM. Thomson et French? » demanda l'étranger. Une espèce de laquais se leva, sur le signe d'un commis de confiance, gardien solennel du premier bureau. « — Qui annoncerai-je? » demanda le laquais se préparant à marcher devant l'étranger. « — M. le baron Danglars, » répondit le voyageur. « — Venez, » dit le laquais.

Une porte s'ouvrit; le laquais et le baron disparurent par cette porte. L'homme qui était entré derrière Danglars s'assit sur un banc d'attente.

Le commis continua d'écrire pendant cinq minutes à peu près; pendant ces cinq minutes, l'homme assis garda le plus profond silence et la plus stricte immobilité. Puis la plume du commis cessa de crier sur le papier; il leva la tête, re-

garda attentivement autour de lui, et après s'être assuré du tête-à-tête :

« Ah ! ah ! » dit-il, « te voilà, Peppino ? — Oui ! » répondit laconiquement celui-ci. « — Tu as flairé quelque chose de bon chez ce gros homme ? — Il n'y a pas grand mérite pour celui-ci, nous sommes prévenus. — Tu sais donc ce qu'il vient faire ici, curieux ? — Pardieu ! il vient toucher ; seulement, reste à savoir quelle somme. — On va te dire cela tout à l'heure, l'ami. — Fort bien ; mais ne va pas, comme l'autre jour, me donner un faux renseignement. — Qu'est-ce à dire, et de qui veux-tu parler ? Serait-ce de cet Anglais qui a emporté d'ici trois mille écus l'autre jour ? — Non, celui-là avait en effet les trois mille écus, et nous les avons trouvés. Je veux parler de ce prince russe. — Eh bien ? — Eh bien ! tu nous avais assuré trente mille livres, et nous n'en avons trouvé que vingt-deux. — Vous aurez mal cherché. — C'est Luigi Vampa qui a fait la perquisition en personne. — En ce cas, il avait ou payé ses dettes... — Un Russe ? — Ou dépensé son argent. — C'est possible, après tout. — C'est sûr ; mais laisse-moi aller à mon observatoire, le Français ferait son affaire sans que je pusse savoir le chiffre positif. » Peppino fit un signe affirmatif, et, tirant un chapelet de sa poche, se mit à marmotter quelques prières, tandis que le commis disparaissait par la même porte qui avait donné passage au laquais et au baron.

Au bout de dix minutes environ, le commis reparut radieux. « Eh bien ? » demanda Peppino à son ami. « — Alerte ! alerte ! » dit le commis, « la somme est ronde. — Cinq à six millions, n'est-ce pas ? — Oui, tu sais le chiffre ? — Sur un reçu de Son Excellence le comte de Montecristo. — Tu connais le comte ? — Et dont on l'a crédité sur Rome, Venise et Vienne. — C'est cela, » s'écria le commis ; « comment es-tu si bien informé ? — Je t'ai dit que nous avions été prévenus à l'avance. — Alors pourquoi

t'adresses-tu à moi? — Pour être sûr que c'est bien l'homme à qui nous avons affaire. — C'est bien lui... cinq millions. Une jolie somme, hein ! Peppino? — Oui. — Nous n'en aurons jamais autant. — Au moins, » répondit philosophiquement Peppino, « en aurons-nous quelques bribes. — Chut ! voici notre homme. » Le commis reprit sa plume, et Peppino son chapelet : l'un écrivait, l'autre priait quand la porte se rouvrit.

Danglars apparut radieux, accompagné par le banquier qui le reconduisit jusqu'à la porte. Derrière Danglars descendit Peppino. Selon les conventions, la voiture qui devait rejoindre Danglars attendait devant la maison Thomson et French. Le cicerone en tenait la portière ouverte ; le cicerone est un être très-complaisant et qu'on peut employer à toute chose. Danglars sauta dans la voiture, léger comme un jeune homme de vingt ans. Le cicerone referma la portière et monta près du cocher. Peppino monta sur le siége de derrière.

« Son Excellence veut-elle voir Saint-Pierre? » demanda le cicerone. «— Pourquoi faire? » répondit le baron. «— Dame! pour voir ! — Je ne suis pas venu à Rome pour voir, » dit tout haut Danglars. Puis il ajouta tout bas avec son sourire cupide : « Je suis venu pour toucher. » Et il toucha en effet son portefeuille, dans lequel il venait d'enfermer une lettre. « — Alors, Son Excellence va?... — A l'hôtel. — Casa Pastrini, » dit le cicerone au cocher. Et la voiture partit rapide comme une voiture de maître.

Dix minutes après, le baron était rentré dans son appartement, et Peppino s'installait sur le banc accolé à la devanture de l'hôtel, après avoir dit quelques mots à l'oreille d'un de ces descendants de Marius et des Gracques que nous avons signalés au commencement de ce chapitre, lequel descendant prit le chemin du Capitole de toute la vitesse de ses jambes.

Danglars était las, satisfait et avait sommeil. Il se cou-

cha, mit son portefeuille sous son traversin et s'endormit.

Peppino avait du temps de reste; il joua à la *mora* avec des facchini, perdit trois écus, et, pour se consoler, but un flacon de vin d'Orvieto.

Le lendemain, Danglars s'éveilla tard, quoiqu'il se fût couché de bonne heure; il y avait cinq ou six nuits qu'il dormait fort mal, quand toutefois il dormait. Il déjeuna copieusement, et peu soucieux, comme il l'avait dit, de voir les beautés de la ville éternelle, il demanda ses chevaux de poste pour midi. Mais Danglars avait compté sans les formalités de la police et sans la paresse du maître de poste. Les chevaux arrivèrent à deux heures seulement, et le cicerone ne rapporta le passe-port visé qu'à trois.

Tous ces préparatifs avaient amené devant la porte de maître Pastrini bon nombre de badauds. Les descendants des Gracques et de Marius ne manquaient pas non plus. Le baron traversa triomphalement ces groupes, qui l'appelaient Excellence pour avoir un bajocco. Comme Danglars, homme très-populaire, comme on sait, s'était contenté de se faire appeler baron jusque-là, et n'avait pas encore été traité d'Excellence, ce titre le flatta, et il distribua une douzaine de pauls à toute cette canaille, toute prête, pour douze autres pauls, à le traiter d'Altesse.

« Quelle route? » demanda le postillon en italien. « — Route d'Ancône, » répondit le baron. Maître Pastrini traduisit la demande et la réponse, et la voiture partit au galop.

Danglars voulait effectivement passer à Venise et y prendre une partie de sa fortune, puis de Venise aller à Vienne, où il réaliserait le reste. Son intention était de se fixer dans cette dernière ville, qu'on lui avait assuré être une ville de plaisirs.

A peine eut-il fait trois lieues dans la campagne de Rome, que la nuit commença de tomber; Danglars n'avait pas cru partir si tard, sinon il serait resté; il demanda au postillon combien il y avait avant d'arriver à la prochaine ville. « *Non*

capisco! » répondit le postillon. Danglars fit un mouvement de la tête qui voulait dire : « — Très-bien ! » La voiture continua sa route. « A la première poste, » se dit Danglars, « j'arrêterai. »

Danglars éprouvait encore un reste de ce bien-être qu'il avait ressenti la veille, et qui lui avait procuré une si bonne nuit. Il était mollement étendu dans une bonne calèche anglaise à doubles ressorts; il se sentait entraîné par le galop de deux bons chevaux; le relais était de sept lieues, il le savait. Que faire quand on est banquier et qu'on a heureusement fait banqueroute? Danglars songea dix minutes à sa femme restée à Paris, dix autres minutes à sa fille courant le monde avec mademoiselle d'Armilly; il donna dix autres minutes à ses créanciers et à la manière dont il emploierait leur argent; puis, n'ayant plus rien à quoi penser, il ferma les yeux et s'endormit.

Parfois cependant, secoué par un cahot plus fort que les autres, Danglars rouvrait un moment les yeux; alors il se sentait toujours emporté avec la même vitesse à travers cette même campagne de Rome toute parsemée d'aqueducs brisés, qui semblent des géants de granit pétrifiés au milieu de leur course. Mais la nuit était froide, sombre, pluvieuse, et il faisait bien meilleur pour un homme à moitié assoupi de demeurer au fond de sa chaise les yeux fermés, que de mettre la tête à la portière pour demander où il était à un postillon qui ne savait répondre autre chose que : *Non capisco!* Danglars continua donc de dormir, en se disant qu'il serait toujours temps de se réveiller au relais.

La voiture s'arrêta; Danglars pensa qu'il touchait enfin au but tant désiré. Il rouvrit les yeux, regarda à travers la vitre, s'attendant à se trouver au milieu de quelque ville, ou tout au moins de quelque village; mais il ne vit rien qu'une espèce de masure isolée et trois ou quatre hommes qui allaient et venaient comme des ombres.

Danglars attendit un instant que le postillon, qui avait

achevé son relais, vînt lui réclamer l'argent de la poste; il comptait profiter de l'occasion pour demander quelque renseignement à son nouveau conducteur; mais les chevaux furent dételés et remplacés sans que personne vînt demander d'argent au voyageur. Danglars, étonné, ouvrit la portière; mais une main vigoureuse la repoussa aussitôt, et la chaise roula. Le baron stupéfait se réveilla entièrement. « Eh! » dit-il au postillon, « eh! *mio caro!* » C'était encore de l'italien de romance que Danglars avait retenu lorsque sa fille chantait des duos avec le prince Cavalcanti. Mais *mio caro* ne répondit point. Danglars se contenta alors d'ouvrir la vitre. « Hé, l'ami! où allons-nous donc? » dit-il en passant sa tête par l'ouverture. « — *Dentro la testa!* » cria une voix grave et impérieuse, accompagnée d'un geste de menace. Danglars comprit que *dentro la testa* voulait dire : Rentrez la tête. Il faisait, comme on voit, de rapides progrès dans l'italien. Il obéit, non sans inquiétude, et comme cette inquiétude augmentait de minute en minute, au bout de quelques instants son esprit, au lieu du vide que nous avons signalé au moment où il se mettait en route, et qui avait amené le sommeil; son esprit, disons-nous, se trouva rempli de quantité de pensées plus propres les unes que les autres à tenir éveillé l'intérêt d'un voyageur, et surtout d'un voyageur dans la situation de Danglars. Ses yeux prirent dans les ténèbres ce degré de finesse que communiquent dans le premier moment les émotions fortes, et qui s'émousse plus tard pour avoir été trop exercé. Avant d'avoir peur, on voit juste; pendant qu'on a peur, on voit double, et après qu'on a eu peur, on voit trouble. Danglars vit un homme enveloppé d'un manteau qui galopait à la portière de droite. «—Quelque gendarme, » dit-il. « Aurais-je été signalé par les télégraphes français aux autorités pontificales? » Il résolut de sortir de cette anxiété. « Où me menez-vous? » demanda-t-il. « — *Dentro la testa!* » répéta la même voix, avec le même accent de menace. Danglars se

retourna vers la portière de gauche. Un autre homme à cheval galopait à la portière de gauche. « — Décidément, » se dit Danglars la sueur au front, « décidément je suis pris. » Et il se rejeta au fond de sa calèche, cette fois non pas pour dormir, mais pour songer.

Un instant après, la lune se leva. Du fond de la calèche il plongea son regard dans la campagne. Il revit alors ces grands aqueducs, fantômes de pierre, qu'il avait remarqués en passant; seulement, au lieu de les avoir à droite, il les avait maintenant à gauche. Il comprit qu'on avait fait faire demi-tour à la voiture et qu'on le ramenait à Rome. « Oh! malheureux, » murmura-t-il, « on aura obtenu l'extradition! » La voiture continuait de courir avec une effrayante vélocité. Une heure passa terrible, car à chaque nouvel indice jeté sur son passage, le fugitif reconnaissait à n'en point douter qu'on le ramenait sur ses pas. Enfin il revit une masse sombre contre laquelle il lui sembla que la voiture allait se heurter. Mais la voiture se détourna, longeant cette masse sombre qui n'était autre que la ceinture de remparts qui enveloppe Rome. « Oh! oh! » murmura Danglars, « nous ne rentrons pas dans la ville, donc ce n'est pas la justice qui m'arrête. Bon Dieu! autre idée, seraient-ce...? » Ses cheveux se hérissèrent. Il se rappela ces intéressantes histoires de bandits romains, si peu crues à Paris, et qu'Albert de Morcerf avait racontées à madame Danglars et à Eugénie lorsqu'il était question pour le jeune vicomte de devenir le fils de l'une et le mari de l'autre. « Des voleurs! peut-être, » murmura-t-il.

Tout à coup la voiture roula sur quelque chose de plus dur que le sol d'un chemin sablé. Danglars hasarda un regard aux deux côtés de la route; il aperçut des monuments de forme étrange, et sa pensée préoccupée du récit de Morcerf, qui maintenant se représentait à lui dans tous ses détails, sa pensée lui dit qu'il devait être sur la voie Appienne. A gauche de la voiture, dans une espèce de val-

lée, on voyait une excavation circulaire. C'était le cirque de Caracalla.

Sur un mot de l'homme qui galopait à droite de la voiture, la voiture s'arrêta. En même temps la portière de gauche s'ouvrit. « *Scendi!* » commanda une voix. Danglars descendit à l'instant même ; il ne parlait pas encore italien, mais il l'entendait déjà.

Plus mort que vif, le baron regarda autour de lui. Quatre hommes l'entouraient, sans compter le postillon. « *Di quà,* » dit un des quatre hommes en descendant un petit sentier qui conduisait de la voie Appienne au milieu de ces inégales hachures de la campagne de Rome.

Danglars suivit son guide sans discussion, et n'eut pas besoin de se retourner pour savoir qu'il était suivi des trois autres hommes. Cependant il lui sembla que ces hommes s'arrêtaient comme des sentinelles à des distances à peu près égales.

Après dix minutes de marche à peu près, pendant lesquelles Danglars n'échangea point une seule parole avec son guide, il se trouva entre un tertre et un buisson de hautes herbes; trois hommes debout et muets formaient un triangle dont il était le centre. Il voulut parler; sa langue s'embarrassa. « *Avanti*, » dit la même voix à l'accent bref et impératif. Cette fois Danglars comprit doublement : il comprit par la parole et par le geste, car l'homme qui marchait derrière lui le poussa si rudement en avant qu'il alla heurter son guide.

Ce guide était notre ami Peppino, qui s'enfonça dans les hautes herbes par une sinuosité que les fouines et les lézards pouvaient seuls reconnaître pour un chemin frayé. Peppino s'arrêta devant une roche surmontée d'un épais buisson ; cette roche, entr'ouverte comme une paupière, livra passage au jeune homme, qui y disparut comme disparaissent dans leurs trappes les diables de nos féeries. La voix et le geste de celui qui suivait Danglars engagèrent le banquier

à en faire autant. Il n'y avait plus à en douter, le banqueroutier français avait affaire à des bandits romains. Danglars s'exécuta comme un homme placé entre deux dangers terribles, et que la peur rend brave. Malgré son ventre, assez mal disposé pour pénétrer dans les crevasses de la campagne de Rome, il s'infiltra derrière Peppino, et, se laissant glisser en fermant les yeux, il tomba sur ses pieds.

En touchant la terre, il rouvrit les yeux. Le chemin était large, mais noir. Peppino, peu soucieux de se cacher, maintenant qu'il était chez lui, battit le briquet et alluma une torche. Deux autres hommes descendirent derrière Danglars, formant l'arrière-garde; et, poussant Danglars lorsque par hasard il s'arrêtait, le firent arriver par une pente douce au centre d'un carrefour de sinistre apparence. En effet, les parois des murailles, creusées en cercueils superposés les uns aux autres, semblaient, au milieu des pierres blanches, ouvrir ces yeux noirs et profonds qu'on remarque dans les têtes de mort.

Une sentinelle fit battre contre sa main gauche les capucines de sa carabine. « Qui vive ? » dit la sentinelle. « — Amis! amis! » dit Peppino. « Où est le capitaine? — Là, » dit la sentinelle, en montrant par-dessus son épaule une espèce de grande salle creusée dans le roc, et dont la lumière se reflétait dans le corridor par de grandes ouvertures cintrées. « — Bonne proie, capitaine, bonne proie, » dit Peppino en italien.

Et, prenant Danglars par le collet de sa redingote, il le conduisit vers une ouverture ressemblant à une porte, et par laquelle on pénétrait dans la salle dont le capitaine paraissait avoir fait son logement. « Est-ce l'homme? » demanda celui-ci qui lisait fort attentivement la vie d'Alexandre dans Plutarque. « — Lui-même, capitaine, lui-même. — Très-bien ; montrez-le-moi. »

Sur cet ordre assez impertinent, Peppino approcha si brusquement sa torche du visage de Danglars, que celui-ci

se recula vivement pour ne point avoir les sourcils brûlés. Ce visage bouleversé offrait tous les symptômes d'une pâle et hideuse terreur.

« Cet homme est fatigué, » dit le capitaine, « qu'on le conduise à son lit. — Oh ! » murmura Danglars, « ce lit, c'est probablement un des cercueils qui creusent la muraille ; ce sommeil, c'est la mort qu'un des poignards que je vois étinceler dans l'ombre va me procurer. »

En effet, dans les profondeurs sombres de l'immense salle on voyait se soulever, sur leurs couches d'herbes sèches ou de peaux de loups, les compagnons de cet homme qu'Albert de Morcerf avait trouvé lisant les *Commentaires de César*, et que Danglars retrouvait lisant la vie d'Alexandre.

Le banquier poussa un sourd gémissement et suivit son guide ; il n'essaya ni de prier ni de crier. Il n'avait plus ni force, ni volonté, ni puissance, ni sentiment ; il allait parce qu'on l'entraînait. Il heurta une marche, et comprenant qu'il avait un escalier devant lui, il leva machinalement les pieds quatre ou cinq fois. Alors une porte basse s'ouvrit devant lui ; il se baissa instinctivement pour ne pas se briser le front, et se trouva dans une cellule taillée en plein roc. Cette cellule était propre, bien que nue ; sèche, quoique située sous la terre à une profondeur incommensurable. Un lit fait d'herbes sèches, recouvert de peaux de chèvres, était, non pas dressé, mais étendu dans un coin de cette cellule. Danglars, en l'apercevant, crut voir le symbole radieux de son salut. « Oh ! Dieu soit loué ! » murmura-t-il ; « c'est un vrai lit ! » C'était la seconde fois, depuis une heure, qu'il invoquait le nom de Dieu ; cela ne lui était pas arrivé depuis dix ans.

« *Ecco,* » dit le guide. Et, poussant Danglars dans la cellule, il referma la porte sur lui. Un verrou grinça ; Danglars était prisonnier. D'ailleurs, n'y eût-il pas eu de verrou, il eût fallu être saint Pierre et avoir pour guide un ange du ciel, pour passer au milieu de la garnison qui tenait les

catacombes de Saint-Sébastien, et qui campait autour de son chef, dans lequel nos lecteurs ont certainement reconnu le fameux Luigi Vampa.

Danglars aussi avait reconnu ce bandit, à l'existence duquel il n'avait pas voulu croire quand Morcerf essayait de le naturaliser en France. Non-seulement il l'avait reconnu, mais aussi la cellule dans laquelle Morcerf avait été enfermé, et qui, selon toute probabilité, était le logement des étrangers. Ces souvenirs, sur lesquels au reste Danglars s'étendait avec une certaine joie, lui rendaient la tranquillité. Du moment où ils ne l'avaient pas tué tout de suite, les bandits n'avaient pas l'intention de le tuer du tout. On l'avait arrêté pour le voler, et comme il n'avait sur lui que quelques louis, on le rançonnerait. Il se rappela que Morcerf avait été taxé à quelque chose comme quatre mille écus; comme il s'accordait une apparence beaucoup plus importante que Morcerf, il fixa lui-même dans son esprit sa rançon à huit mille écus. Huit mille écus faisaient quarante-huit mille livres. Il lui resterait encore quelque chose comme cinq millions cinquante mille francs. Avec cela on se tire d'affaire partout. Donc, à peu près certain de se tirer d'affaire, attendu qu'il n'y a pas d'exemple qu'on ait jamais taxé un homme à cinq millions cinquante mille livres, Danglars s'étendit sur son lit, où, après s'être tourné et retourné deux ou trois fois, il s'endormit avec la tranquillité du héros dont Luigi Vampa étudiait l'histoire.

XXIX

LA CARTE DE LUIGI VAMPA.

A tout sommeil qui n'est pas celui que redoutait Danglars, il y a un réveil. Danglars se réveilla.

Pour un Parisien habitué aux rideaux de soie, aux parois veloutées des murailles, au parfum qui monte du bois blanchissant dans la cheminée et qui descend des voûtes de satin, le réveil dans une grotte de pierre crayeuse doit être comme un rêve de mauvais aloi. En touchant ses courtines de peau de bouc, Danglars devait croire qu'il rêvait Samoïèdes ou Lapons. Mais en pareille circonstance une seconde suffit pour changer le doute le plus robuste en certitude. « Oui, oui, » murmura-t-il, « je suis aux mains des bandits dont nous a parlé Albert de Morcerf. »

Son premier mouvement fut de respirer, afin de s'assurer qu'il n'était pas blessé : c'était un moyen qu'il avait trouvé dans *Don Quichotte,* le seul livre non pas qu'il eût lu, mais dont il eût retenu quelque chose. « Non, » dit-il, « ils ne m'ont ni tué ni blessé, mais ils m'ont volé peut-être ? » Et il porta vivement ses mains à ses poches. Elles étaient intactes : les cent louis qu'il s'était réservés pour faire son voyage de Rome à Venise étaient bien dans la poche de son pantalon, et le portefeuille dans lequel se trouvait la lettre de crédit de cinq millions cinquante mille francs était bien dans la poche de sa redingote. « Singuliers bandits ! » se dit-il,

« qui m'ont laissé ma bourse et mon portefeuille ! Comme je le disais hier en me couchant, ils vont me mettre à rançon. Tiens ! j'ai aussi ma montre ! Voyons un peu quelle heure il est. » La montre de Danglars, chef-d'œuvre de Bréguet, qu'il avait remontée avec soin la veille avant de se mettre en route, sonna cinq heures et demie du matin. Sans elle, Danglars fût resté complétement incertain sur l'heure, le jour ne pénétrant pas dans sa cellule.

Fallait-il provoquer une explication des bandits? fallait-il attendre patiemment qu'ils la demandassent ? La dernière alternative était la plus prudente : Danglars attendit. Il attendit jusqu'à midi. Pendant tout ce temps, une sentinelle avait veillé à sa porte. A huit heures du matin, la sentinelle avait été relevée. Il avait alors pris à Danglars l'envie de voir par qui il était gardé. Il avait remarqué que des rayons de lumière, non pas de jour, mais de lampe, filtraient à travers les ais de la porte mal jointe; il s'approcha d'une de ces ouvertures au moment juste où le bandit buvait quelques gorgées d'eau-de-vie, lesquelles, grâce à l'outre de peau qui les contenait, répandaient une odeur qui répugna fort à Danglars. « Pouah ! » fit-il en reculant jusqu'au fond de sa cellule.

A midi l'homme à l'eau-de-vie fut remplacé par un autre factionnaire. Danglars eut la curiosité de voir son nouveau gardien; il s'approcha de nouveau de la jointure. Celui-là était un athlétique bandit, un Goliath aux gros yeux, aux lèvres épaisses, au nez écrasé; sa chevelure rousse pendait sur ses épaules en mèches tordues comme des couleuvres. « Oh ! oh ! » dit Danglars, « celui-ci ressemble plus à un ogre qu'à une créature humaine; en tout cas, je suis vieux et assez coriace ; gros blanc pas bon à manger. » Comme on voit, Danglars avait encore l'esprit assez présent pour plaisanter. Au même instant, comme pour lui donner la preuve qu'il n'était pas un ogre, son gardien s'assit en face de la porte de sa cellule, tira de son bissac du pain noir, des oi-

gnons et du fromage, qu'il se mit incontinent à dévorer. « Le diable m'emporte ! » dit Danglars en jetant à travers les fentes de sa porte un coup d'œil sur le dîner du bandit, « le diable m'emporte si je comprends comment on peut mangerde pareilles ordures ! » Et il alla s'asseoir sur ses peaux de bouc, qui lui rappelaient l'odeur de l'eau-de-vie de la première sentinelle.

Mais Danglars avait beau faire, et les secrets de la nature sont incompréhensibles, il y a bien de l'éloquence dans certaines invitations matérielles qu'adressent les plus grossières substances aux estomacs à jeun. Danglars sentit soudain que le sien n'avait pas de fond en ce moment; il vit l'homme moins laid, le pain moins noir, le fromage plus frais. Enfin ces oignons crus, affreuse alimentation du sauvage, lui rappelèrent certaines sauces Robert et certains mirotons que son cuisinier exécutait d'une façon supérieure, lorsque Danglars lui disait : « M. Deniscau, faites-moi pour aujourd'hui un bon petit plat canaille. »

Il se leva et alla frapper à la porte. Le bandit leva la tête. Danglars vit qu'il était entendu, et redoubla. « *Che cosa?* » demanda le bandit. « — Dites donc ! dites donc, l'ami, » fit Danglars en tambourinant avec ses doigts contre sa porte, « il me semble qu'il serait temps que l'on songeât à me nourrir aussi, moi ! » Mais soit qu'il ne comprît pas, soit qu'il n'eût pas d'ordre à l'endroit de la nourriture de Danglars, le géant se remit à son dîner. Danglars sentit sa fierté humiliée, et, ne voulant pas davantage se commettre avec cette brute, il se recoucha sur ses peaux de bouc et ne souffla plus le mot.

Quatre heures s'écoulèrent; le géant fut remplacé par un autre bandit. Danglars, qui éprouvait d'affreux tiraillements d'estomac, se leva doucement, appliqua derechef son œil aux fentes de la porte, et reconnut la figure intelligente de son guide. C'était en effet Peppino qui se préparait à monter la garde la plus douce possible en s'asseyant en face de la porte,

et en posant entre ses deux jambes une casserole de terre, laquelle contenait, chauds et parfumés, des pois chiches fricassés au lard. Près de ces pois chiches Peppino posa encore un joli petit panier de raisins de Velletri et un fiasco de vin d'Orvieto. Décidément Peppino était un gourmet.

En voyant ces préparatifs gastronomiques, l'eau vint à la bouche de Danglars. « Ah ! ah ! » dit le prisonnier, « voyons un peu si celui-ci sera plus traitable que l'autre. » Et il frappa gentiment à sa porte. « — On y va, » dit le bandit, qui, en fréquentant la maison de maître Pastrini, avait fini par apprendre le français jusque dans ses idiotismes. Et en effet il vint ouvrir.

Danglars le reconnut pour celui qui lui avait crié d'une si furieuse manière : « Rentrez la tête. » Mais ce n'était pas l'heure des récriminations, il prit au contraire sa figure la plus agréable, et, avec un sourire gracieux : « Pardon, monsieur, » dit-il, « mais est-ce que l'on ne me donnera pas à dîner, à moi aussi ? — Comment donc ! » s'écria Peppino, « Votre Excellence aurait-elle faim, par hasard ? — Par hasard est charmant, » murmura Danglars, « il y a juste vingt-quatre heures que je n'ai mangé. Mais oui, monsieur, » ajouta-t-il en haussant la voix, « j'ai faim, et même assez faim. — Et Votre Excellence veut manger ? — A l'instant même, si c'est possible. — Rien de plus aisé, » dit Peppino, « ici l'on se procure tout ce que l'on désire, en payant, bien entendu, comme cela se fait chez tous les honnêtes chrétiens. — Cela va sans dire ! » s'écria Danglars, « quoiqu'en vérité les gens qui vous arrêtent et qui vous emprisonnent devraient au moins nourrir leurs prisonniers. — Ah ! Excellence, » reprit Peppino, « ce n'est pas l'usage. — C'est une assez mauvaise raison, » reprit Danglars, qui comptait amadouer son gardien par son amabilité, « et cependant je m'en contente. Voyons, qu'on me serve à manger. — A l'instant même, Excellence ; que désirez-vous ? » Et Peppino

posa son écuelle à terre, de telle façon que la fumée en monta directement aux narines de Danglars. « Commandez, » dit-il. « — Vous avez donc des cuisines ici? » demanda le banquier. « — Comment! si nous avons des cuisines? des cuisines parfaites! — Et des cuisiniers? — Excellents! — Eh bien! un poulet, un poisson, du gibier, n'importe quoi, pourvu que je mange. — Comme il plaira à Votre Excellence; nous disons un poulet, n'est-ce pas? — Oui, un poulet. » Peppino, se redressant, cria de tous ses poumons : « — Un poulet pour Son Excellence! »

La voix de Peppino vibrait encore sous les voûtes, que déjà paraissait un jeune homme, beau, svelte, et à moitié nu comme les porteurs de poissons antiques; il apportait le poulet sur un plat d'argent, et le poulet tenait seul sur sa tête. « On se croirait au *Café de Paris,* » murmura Danglars.

« Voilà! Excellence, » dit Peppino en prenant le poulet des mains du jeune bandit, et en le posant sur une table vermoulue qui faisait, avec un escabeau et le lit de peau de bouc, la totalité de l'ameublement de la cellule. Danglars demanda un couteau et une fourchette. « Voilà! Excellence, » dit Peppino en offrant un petit couteau à la pointe émoussée et une fourchette de buis. Danglars prit le couteau d'une main, la fourchette de l'autre, et se mit en devoir de découper la volaille. « Pardon, Excellence, » dit Peppino en posant une main sur l'épaule du banquier; « ici on paye avant de manger; on pourrait n'être pas content en sortant... — Ah! ah! » fit Danglars, « ce n'est plus comme à Paris, sans compter qu'ils vont m'écorcher probablement; mais faisons les choses grandement. Voyons, j'ai toujours entendu parler du bon marché de la vie en Italie; un poulet doit valoir douze sous à Rome. Voilà, » dit-il. Et il jeta un louis à Peppino.

Peppino ramassa le louis, Danglars approcha le couteau du poulet. « Un moment, Excellence, » dit Peppino en se

relevant ; « un moment, Votre Excellence me redoit encore quelque chose. — Quand je disais qu'ils m'écorcheraient ! » murmura Danglars.

Puis, résolu de prendre son parti de cette extorsion : « Voyons, combien vous redoit-on pour cette volaille étique ? » demanda-t-il. « — Votre Excellence a donné un louis d'à-compte. — Un louis d'à-compte sur un poulet ? — Sans doute, d'à-compte. — Bien... Allez ! allez ! — Ce n'est plus que quatre mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf louis que Votre Excellence me redoit. »

Danglars ouvrit des yeux énormes à l'énoncé de cette gigantesque plaisanterie. « Ah ! très-drôle ! » murmura-t-il, « en vérité, très-drôle ! » Et il voulut se remettre à découper le poulet ; mais Peppino lui arrêta la main droite avec la main gauche, et tendit son autre main. « — Allons, » dit-il. « — Quoi ! vous ne riez point ? » dit Danglars. « — Nous ne rions jamais, Excellence, » reprit Peppino, sérieux comme un quaker. « — Comment ! cent mille francs ce poulet ? — Excellence, c'est incroyable comme on a de la peine à élever la volaille dans ces maudites grottes. — Allons ! allons ! » dit Danglars, « je trouve cela très-bouffon, très-divertissant, en vérité ; mais comme j'ai faim, laissez-moi manger. Tenez, voilà un autre louis pour vous, mon ami. — Alors cela ne fera plus que quatre mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit louis, » dit Peppino conservant le même sang-froid ; « avec de la patience, nous y viendrons. — Oh ! quant à cela, » dit Danglars, révolté de cette persévérance à le railler, « quant à cela, jamais. Allez au diable ! vous ne savez pas à qui vous avez affaire. » Peppino fit un signe, le jeune garçon allongea les deux mains et enleva prestement le poulet. Danglars se jeta sur son lit de peaux de bouc, Peppino referma la porte et se remit à manger ses poids au lard.

Danglars ne pouvait voir ce que faisait Peppino, mais le claquement des dents du bandit ne devait laisser au prisonnier aucun doute sur l'exercice auquel il se livrait. Il

était clair qu'il mangeait, et même qu'il mangeait bruyamment et comme un homme mal élevé. « Butor ! » dit Danglars. Peppino fit semblant de ne pas entendre, et, sans même tourner la tête, continua de manger avec une sage lenteur.

L'estomac de Danglars lui semblait à lui-même percé comme le tonneau des Danaïdes, il ne pouvait croire qu'il parviendrait à le remplir jamais. Cependant il prit patience une demi-heure encore, mais il est juste de dire que cette demi-heure lui parut un siècle. Il se leva et alla de nouveau à la porte. « Voyons, monsieur, » dit-il, « ne me faites pas languir plus longtemps, et dites-moi tout de suite ce que l'on veut de moi. — Mais, Excellence, dites plutôt ce que vous voulez de nous... Donnez vos ordres et nous les exécuterons. — Alors, ouvrez-moi d'abord. » Peppino ouvrit. « Je veux, » dit Danglars, « pardieu ! je veux manger. — Vous avez faim ? — Eh ! vous le savez de reste. — Que désire manger Votre Excellence ? — Un morceau de pain sec, puisque les poulets sont hors de prix dans ces maudites caves. — Du pain ! soit, » dit Peppino. « Holà ! du pain ! » cria-t-il. Le jeune garçon apporta un petit pain. « Voilà ! » dit Peppino. « — Combien ? » demanda Danglars. « — Quatre mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit louis. Il y a deux louis payés d'avance. — Comment ! un pain cent mille francs ! — Cent mille francs ! » dit Peppino. « — Mais vous ne demandiez que cent mille francs pour un poulet ? — Nous ne servons pas à la carte, mais à prix fixe. Qu'on mange peu, qu'on mange beaucoup, qu'on demande dix plats ou un seul, c'est toujours le même chiffre. — Encore cette plaisanterie ! Mon cher ami, je vous déclare que c'est absurde, que c'est stupide ! Dites-moi tout de suite que vous voulez que je meure de faim, ce sera plus tôt fait. — Mais non, Excellence, c'est vous qui voulez vous suicider. Payez et mangez. — Avec quoi payer, triple animal ? » dit Danglars exaspéré. « Est-ce que tu crois qu'on a cent mille francs dans sa poche ? — Vous avez cinq millions cinquante mille

francs dans la vôtre, Excellence, » dit Peppino; « cela fait cinquante poulets à cent mille francs et un demi-poulet à cinquante mille. »

Danglars frissonna; le bandeau lui tomba des yeux : c'était bien toujours une plaisanterie, mais il la comprenait enfin. Il est même juste de dire qu'il ne la trouvait plus aussi plate que l'instant d'avant. « Voyons, » dit-il; « voyons : en donnant ces cent mille francs, me tiendrez-vous quitte au moins, et pourrai-je manger tout à mon aise? — Sans doute, » dit Peppino. « — Mais comment les donner? » fit Danglars en respirant plus librement. « — Rien de plus facile; vous avez un crédit ouvert chez MM. Thomson et French, via dei Banchi, à Rome; donnez-moi un bon de quatre mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit louis sur ces messieurs, notre banquier nous le prendra. »

Danglars voulut au moins se donner le mérite de la bonne volonté; il prit la plume et le papier que lui présentait Peppino, écrivit la cédule et signa. « Tenez, » dit-il, « voilà votre bon au porteur. — Et vous, voici votre poulet. »

Danglars découpa la volaille en soupirant : elle lui paraissait bien maigre pour une si grosse somme. Quant à Peppino, il lut attentivement le papier, le mit dans sa poche, et continua de manger ses pois chiches.

XXX

LE PARDON.

Le lendemain Danglars eut encore faim ; l'air de cette caverne était on ne peut plus apéritif : le prisonnier crut que, pour ce jour-là, il n'aurait aucune dépense à faire ; en homme économe il avait caché la moitié de son poulet et un morceau de son pain dans un coin de sa cellule. Mais il n'eut pas plutôt mangé qu'il eut soif : il n'avait pas compté là-dessus. Il lutta contre la soif jusqu'au moment où il sentit sa langue desséchée s'attacher à son palais. Alors, ne pouvant plus résister au feu qui le dévorait, il appela. La sentinelle ouvrit la porte ; c'était un nouveau visage.

Il pensa que mieux valait pour lui avoir affaire à une ancienne connaissance. Il appela Peppino. « Me voici, Excellence, » dit le bandit en se présentant avec un empressement qui parut de bon augure à Danglars, que désirez-vous ? — A boire, » dit le prisonnier. « — Excellence, » dit Peppino, « vous savez que le vin est hors de prix dans les environs de Rome. — Donnez-moi de l'eau alors, » dit Danglars cherchant à parer la botte. « — Oh ! Excellence, l'eau est plus rare que le vin ; il fait une si grande sécheresse ! — Allons, » dit Danglars, « nous allons recommencer, à ce qu'il paraît ! » Et, tout en souriant pour avoir l'air de plaisanter, le malheureux sentait la sueur mouiller ses tempes.

« Voyons, mon ami, » dit Danglars voyant que Peppino demeurait impassible, « je vous demande un verre de vin ;

me le refuserez-vous ? — Je vous ai déjà dit, Excellence, » répondit gravement Peppino, « que nous ne vendions pas au détail. — Eh bien ! voyons alors, donnez-moi une bouteille. — Duquel ? — Du moins cher. — Ils sont tous du même prix. — Et quel est ce prix ? — Vingt-cinq mille francs la bouteille. — Dites, » s'écria Danglars avec une amertume qu'Harpagon seul eût pu noter dans le diapason de la voix humaine, « dites que vous voulez me dépouiller, ce sera plus tôt fait que de me dévorer ainsi lambeau par lambeau. — Il est possible , » dit Peppino, « que ce soit là le projet du maître. — Le maître, qui est-il donc ? — Celui auquel on vous a conduit avant-hier. — Et où est-il ? — Ici. — Faites que je le voie. — C'est facile. »

L'instant d'après, Luigi Vampa était devant Danglars. « Vous m'appelez ? » demanda-t-il au prisonnier. « — C'est vous, monsieur, qui êtes le chef des personnes qui m'ont amené ici ? — Oui, Excellence ; après ? — Que désirez-vous de moi pour rançon ? parlez. — Mais tout simplement les cinq millions que vous portez sur vous. » Danglars sentit un effroyable spasme lui broyer le cœur. « — Je n'ai que cela au monde, monsieur, et c'est le reste d'une immense fortune ; si vous me l'ôtez, ôtez-moi la vie. — Il nous est défendu de verser votre sang, Excellence. — Et par qui cela vous est-il défendu ? — Par celui auquel nous obéissons. — Vous obéissez donc à quelqu'un ? — Oui, à un chef. — Je croyais que vous-même étiez le chef ? — Je suis le chef de ces hommes ; mais un autre homme est mon chef à moi. — Et ce chef obéit-il à quelqu'un ? — Oui. — A qui ? — A Dieu. »

Danglars resta un instant pensif. « Je ne vous compren ds pas, » dit-il. « — C'est possible. — Et c'est ce chef qui vous a dit de me traiter ainsi ? — Oui. — Quel est son but ? — Je n'en sais rien. — Mais ma bourse s'épuisera. — C'est probable. — Voyons, » dit Danglars, « voulez-vous un million ? — Non. — Deux millions ? — Non. — Trois millions ?...

quatre?... Voyons, quatre? je vous les donne à la condition que vous me laisserez aller. — Pourquoi nous offrez-vous quatre millions de ce qui en vaut cinq? » dit Vampa; « c'est de l'usure cela, seigneur banquier, ou je ne m'y connais pas. — Prenez tout! prenez tout! vous dis-je, » s'écria Danglars, « et tuez-moi! — Allons, allons, calmez-vous, Excellence, vous allez vous fouetter le sang, ce qui vous donnera un appétit à manger un million par jour; soyez donc plus économe, morbleu! — Mais quand je n'aurai plus d'argent pour vous payer? » s'écria Danglars exaspéré. « — Alors vous aurez faim. — J'aurai faim! » dit Danglars blêmissant. « — C'est probable, » répondit flegmatiquement Vampa. « — Mais vous dites que vous ne voulez pas me tuer? — Non. — Et vous voulez me laisser mourir de faim? — Ce n'est pas la même chose. — Eh bien! misérables, » s'écria Danglars, « je déjouerai vos infâmes calculs; mourir pour mourir, j'aime autant en finir tout de suite; faites-moi souffrir, torturez-moi, tuez-moi, mais vous n'aurez plus ma signature. — Comme il vous plaira, Excellence, » dit Vampa. Et il sortit de la cellule.

Danglars se jeta en rugissant sur ses peaux de bouc. Quels étaient ces hommes? quel était ce chef visible? quel était ce chef invisible? quels projets poursuivaient-ils donc sur lui? et quand tout le monde pouvait se racheter, pourquoi lui seul ne le pouvait-il pas? Oh! certes, la mort, une mort prompte et violente, était un bon moyen de tromper ces ennemis acharnés qui semblaient poursuivre sur lui une incompréhensible vengeance. Oui, mais mourir! Pour la première fois peut-être de sa carrière si longue, Danglars songeait à la mort avec le désir et la crainte tout à la fois de mourir; mais le moment était venu pour lui d'arrêter sa vue sur le spectre implacable qui vit au dedans de toute créature et qui, à chaque pulsation du cœur, dit à lui-même: Tu mourras! Danglars ressemblait à ces bêtes fauves que la chasse anime, puis qu'elle désespère, et qui, à force de dés-

espoir, réussissent parfois à se sauver. Danglars songea à une évasion. Mais les murs étaient le roc lui-même, mais à la seule issue qui conduisait hors de la cellule un homme lisait ; derrière cet homme, on voyait passer et repasser des ombres armées de fusils.

Sa résolution de ne pas signer dura deux jours, après quoi il demanda des aliments et offrit un million. On lui servit un magnifique souper, et on prit son million. Dès lors la vie du malheureux prisonnier fut une divagation perpétuelle. Il avait tant souffert qu'il ne voulait plus s'exposer à souffrir, et subissait toutes les exigences ; au bout de douze jours, une après-midi qu'il avait dîné comme en ses beaux temps de fortune, il fit ses comptes et s'aperçut qu'il avait tant donné de traites au porteur, qu'il ne lui restait plus que cinquante mille francs. Alors il se fit en lui une réaction étrange ; lui qui venait d'abandonner cinq millions, il essaya de sauver les cinquante mille francs qui lui restaient ; plutôt que de donner ces cinquante mille francs, il se résolut de reprendre une vie de privations, il eut des lueurs d'espoir qui touchaient à la folie ; lui qui depuis si longtemps avait oublié Dieu, il y songea pour se dire que Dieu parfois avait fait des miracles, que la caverne pouvait s'abîmer, que les carabiniers pontificaux pouvaient découvrir cette retraite maudite et venir à son secours, qu'alors il lui resterait cinquante mille francs, que cinquante mille francs étaient une somme suffisante pour empêcher un homme de mourir de faim ; il pria Dieu de lui conserver ces cinquante mille francs, et en priant il pleura.

Trois jours se passèrent ainsi, pendant lesquels le nom de Dieu fut constamment, sinon dans son cœur, du moins sur ses lèvres ; par intervalles il avait des instants de délire pendant lesquels il croyait, à travers les fenêtres, voir dans une pauvre chambre un vieillard agonisant sur un grabat. Ce vieillard, lui aussi, mourait de faim. Le quatrième jour, ce n'était plus un homme, c'était un cadavre vivant ; il avait

ramassé à terre jusqu'aux dernières miettes de ses anciens repas et commencé à dévorer la natte dont le sol était couvert.

Alors il supplia Peppino, comme on supplie son ange gardien, de lui donner quelque nourriture; il lui offrit mille francs d'une bouchée de pain. Peppino ne répondit pas. Le cinquième jour, il se traîna à l'entrée de la cellule. « Mais vous n'êtes donc pas un chrétien? » dit-il en se dressant sur ses genoux; « vous voulez assassiner un homme qui est votre frère devant Dieu? Oh! mes amis d'autrefois, mes amis d'autrefois! » murmura-t-il. Et il tomba la face contre terre. Puis, se relevant avec une espèce de désespoir : « Le chef! » cria-t-il, « le chef! — Me voilà! » dit Vampa, paraissant tout à coup; « que désirez-vous encore? — Prenez mon dernier or, » balbutia Danglars en tendant son portefeuille, « et laissez-moi vivre ici, dans cette caverne; je ne demande plus la liberté, je ne demande qu'à vivre. — Vous souffrez donc bien? » demanda Vampa. « — Oh! oui, je souffre, et cruellement! — Il y a cependant des hommes qui ont encore plus souffert que vous. — Je ne crois pas. — Si fait! ceux qui sont morts de faim. » Danglars songea à ce vieillard que, pendant ses heures d'hallucination, il voyait à travers les fenêtres de sa pauvre chambre, gémir sur son lit. Il frappa du front la terre en poussant un gémissement. « — Oui, » dit-il, « c'est vrai; il y en a qui ont plus souffert encore que moi, mais au moins ceux-là c'étaient des martyrs. — Vous repentez-vous, au moins? » dit une voix sombre et solennelle, qui fit dresser les cheveux sur la tête de Danglars. Son regard affaibli essaya de distinguer les objets, et il vit derrière le bandit un homme enveloppé d'un manteau et perdu dans l'ombre d'un pilastre de pierre. « — De quoi faut-il que je me repente? » balbutia Danglars. « — Du mal que vous avez fait, » dit la même voix. « — Oh! oui, je me repens, je me repens! » s'écria Danglars. Et il frappa sa poitrine de son poing amaigri. « — Alors je vous

pardonne, » dit l'homme en jetant son manteau et en faisant un pas pour se placer dans la lumière. « — Le comte de Montecristo ! » dit Danglars, plus pâle de terreur qu'il ne l'était, un instant auparavant, de faim et de misère. « — Vous vous trompez ; je ne suis pas le comte de Montecristo. — Et qui êtes-vous donc ? — Je suis celui que vous avez vendu, livré, déshonoré ; je suis celui dont vous avez prostitué la fiancée ; je suis celui sur lequel vous avez marché pour vous hausser jusqu'à la fortune ; je suis celui dont vous avez fait mourir le père de faim, qui vous avait condamné à mourir de faim, et qui cependant vous pardonne, parce qu'il a besoin lui-même d'être pardonné ; je suis Edmond Dantès ! » Danglars ne poussa qu'un cri, et tomba prosterné.

« Relevez-vous, » dit le comte, « vous avez la vie sauve ; pareille fortune n'est pas arrivée à vos deux autres complices : l'un est fou, l'autre est mort ! Gardez les cinquante mille francs qui vous restent, je vous en fais don ; quant à vos cinq millions volés aux hospices, ils leur sont déjà restitués par une main inconnue. Et maintenant, mangez et buvez ; ce soir je vous fais mon hôte. Vampa, quand cet homme sera rassasié, il sera libre. »

Danglars demeura prosterné tandis que le comte s'éloignait ; lorsqu'il releva la tête, il ne vit plus qu'une espèce d'ombre qui disparaissait dans le corridor, et devant laquelle s'inclinaient les bandits.

Comme l'avait ordonné le comte, Danglars fut servi par Vampa qui lui fit apporter le meilleur vin et les plus beaux fruits de l'Italie, et qui, l'ayant fait monter dans sa chaise de poste, l'abandonna sur la route, adossé à un arbre. Il y resta jusqu'au jour, ignorant où il était. Au jour il s'aperçut qu'il était près d'un ruisseau ; il avait soif, il se traîna jusqu'à lui. En se baissant pour y boire, il s'aperçut que ses cheveux étaient devenus blancs.

XXXI

LE 5 OCTOBRE.

Il était six heures du soir à peu près ; un jour couleur d'opale, dans lequel un beau soleil d'automne infiltrait ses rayons d'or, tombait du ciel sur la mer bleuâtre. La chaleur du jour s'était éteinte graduellement, et l'on commençait à sentir cette légère brise qui semble la respiration de la nature se réveillant après la sieste-brûlante du midi ; souffle délicieux, qui rafraîchit les côtes de la Méditerranée et qui porte de rivage en rivage le parfum des arbres, mêlé à l'âcre senteur de la mer.

Sur cet immense lac qui s'étend de Gibraltar aux Dardanelles et de Tunis à Venise, un léger yacht, pur et élégant de forme, glissait dans les premières vapeurs du soir. Son mouvement était celui du cygne qui ouvre ses ailes au vent et qui semble glisser sur l'eau. Il s'avançait, rapide et gracieux à la fois, et laissant derrière lui un sillon phosphorescent. Peu à peu le soleil dont nous avons salué les derniers rayons avait disparu à l'horizon occidental ; mais, comme pour donner raison aux rêves brillants de la mythologie, ses feux indiscrets, reparaissant au sommet de chaque vague, semblaient révéler que le dieu de flamme venait de se cacher au sein d'Amphitrite, qui essayait en vain de cacher son amant dans les plis de son manteau azuré. Le yacht avançait rapidement, quoiqu'en apparence il y eût à peine assez

de vent pour faire flotter la chevelure bouclée d'une jeune fille.

Debout sur la proue, un homme de haute taille, au teint de bronze, à l'œil dilaté, voyait venir à lui la terre sous la forme d'une masse sombre disposée en cône, et sortant du milieu des flots comme un immense chapeau de Catalan. « Est-ce là Montecristo? » demanda d'une voix grave et empreinte d'une profonde tristesse le voyageur aux ordres duquel le petit yacht semblait être momentanément soumis. « —Oui, Excellence, » répondit le patron, « nous arrivons. — Nous arrivons! » murmura le voyageur avec un indéfinissable accent de mélancolie. Puis il ajouta à voix basse : « Oui, ce sera là le port. » Et il se replongea dans sa pensée qui se traduisait par un sourire plus triste que ne l'eussent été des larmes.

Quelques minutes après, on aperçut à terre la lueur d'une flamme qui s'éteignit aussitôt, et le bruit d'une arme à feu arriva jusqu'au yacht. « Excellence, » dit le patron, « voici le signal de terre, voulez-vous y répondre vous-même? — Quel signal? » demanda celui-ci. Le patron étendit la main vers l'île aux flancs de laquelle montait, isolé et blanchâtre, un large flocon de fumée qui se déchirait en s'élargissant. « Ah ! oui, » dit-il comme sortant d'un rêve; « donnez. » Le patron lui tendit une carabine toute chargée; le voyageur la prit, la leva lentement et fit feu en l'air.

Dix minutes après, on carguait les voiles, et l'on jetait l'ancre à cinq cents pas d'un petit port. Le canot était déjà à la mer avec quatre rameurs et le pilote ; le voyageur descendit, et au lieu de s'asseoir à la poupe, garnie pour lui d'un tapis bleu, se tint debout et les bras croisés. Les rameurs attendaient, leurs avirons à demi levés, comme des oiseaux qui font sécher leurs ailes. « Allez ! » dit le voyageur. Les huit rames retombèrent à la mer d'un seul coup et sans faire jaillir une goutte d'eau ; puis la barque, cédant à l'impulsion, glissa rapidement.

En un instant on fut dans une petite anse formée par une échancrure naturelle ; la barque toucha sur un fond de sable fin.

« Excellence, » dit le pilote, « montez sur les épaules de deux de nos hommes, ils vous porteront à terre. » Le jeune homme répondit à cette invitation par un geste de complète indifférence, dégagea ses jambes de la barque, et se laissa glisser dans l'eau, qui lui monta jusqu'à la ceinture. « Ah ! Excellence, » murmura le pilote, « c'est mal ce que vous faites là, et vous nous ferez gronder par le maître. »

Le jeune homme continua d'avancer vers le rivage, suivant deux matelots qui choisissaient le meilleur fond. Au bout d'une trentaine de pas, on avait abordé; le jeune homme secouait ses pieds sur un terrain sec, et cherchait des yeux autour de lui le chemin probable qu'on allait lui indiquer, car il faisait tout à fait nuit.

Au moment où il tournait la tête, une main se posa sur son épaule, et une voix le fit tressaillir. « Bonjour, Maximilien, » disait cette voix, « vous êtes exact, merci ! — C'est vous, comte ! » s'écria le jeune homme avec un mouvement qui ressemblait à de la joie, et en serrant de ses deux mains la main de Montecristo. « — Oui, vous le voyez, aussi exact que vous ; mais vous êtes ruisselant, mon cher ami : il faut vous changer, comme dirait Calypso à Télémaque. Venez donc, il y a par ici une habitation toute préparée pour vous, et dans laquelle vous oublierez fatigues et froid. »

Montecristo s'aperçut que Morrel se retournait ; il attendit. Le jeune homme, en effet, voyait avec surprise que pas un mot n'avait été prononcé par ceux qui l'avaient amené, qu'il ne les avait pas payés, et que cependant ils étaient partis. On entendait même déjà le battement des avirons de la barque qui retournait vers le petit yacht. « Ah ! oui, » dit le comte, « vous cherchez vos matelots ? — Sans doute ; je ne leur ai rien donné, et cependant ils sont partis. — Ne vous occupez point de cela, Maximilien, » dit en riant Mon-

tecristo, « j'ai un marché avec la marine pour que l'accès de mon île soit franc de tout droit de charroi et de voyage. Je suis abonné, comme on dit dans les pays civilisés. »

Morrel regarda le comte avec étonnement. « Comte, » lui dit-il, « vous n'êtes plus le même ici qu'à Paris. — Comment cela? — Oui, ici vous riez. » Le front de Montecristo s'assombrit tout à coup. « — Vous avez raison de me rappeler à moi-même, Maximilien, » dit-il; « vous revoir était un bonheur pour moi, et j'oubliais que tout bonheur est passager. — Oh! non, non, comte, » s'écria Morrel en saisissant de nouveau les deux mains de son ami; « riez au contraire, soyez heureux, vous, et prouvez-moi par votre indifférence que la vie n'est mauvaise qu'à ceux qui souffrent. Oh! vous êtes charitable, vous êtes bon, vous êtes grand, mon ami, et c'est pour me donner du courage que vous affectez cette gaieté. — Vous vous trompez, Morrel, » dit Montecristo, « c'est parce qu'en effet j'étais heureux. — Alors vous m'oubliez moi-même, tant mieux! — Comment cela? — Oui, car vous le savez, ami, comme disait le gladiateur entrant dans le Cirque au sublime empereur, je vous dis à vous: « Celui qui va mourir te salue. » — Vous n'êtes pas consolé? » demanda Montecristo avec un regard étrange. « — Oh! » fit Morrel avec un regard plein d'amertume, « avez-vous cru réellement que je pouvais l'être? — Écoutez, » dit le comte, « vous entendez bien le sens de mes paroles, n'est-ce pas, Maximilien? Vous ne me prenez pas pour un homme vulgaire, pour une crécelle qui émet des sons vagues et vides de sens? Quand je vous demande si vous êtes consolé, je vous parle en homme pour qui le cœur humain n'a plus de secrets. Eh bien! Morrel, descendons ensemble au fond de votre cœur et sondons-le. Est-ce encore cette impatience fougueuse de douleur qui fait bondir le corps comme bondit le lion piqué par le moustique? Est-ce toujours cette soif dévorante qui ne s'éteint que dans la tombe? Est-ce cette idéalité du regret qui lance le vivant

hors de la vie à la poursuite du mort? ou bien est-ce seulement la prostration du courage épuisé, l'ennui qui étouffe le rayon d'espoir qui voudrait luire? Est-ce la perte de la mémoire amenant l'impuissance des larmes? Oh! mon cher ami, si c'est cela, si vous ne pouvez plus pleurer, si vous croyez mort votre cœur engourdi, si vous n'avez plus de forces qu'en Dieu, de regards que pour le ciel, ami, laissons de côté les mots trop étroits pour le sens que leur donne notre âme : Maximilien, vous êtes consolé, ne vous plaignez plus. — Comte, » dit Morrel de sa voix douce et ferme en même temps, « comte, écoutez-moi, comme on écoute un homme qui parle le doigt étendu vers la terre, les yeux levés au ciel : je suis venu près de vous pour mourir dans les bras d'un ami. Certes il est des gens que j'aime ; j'aime ma sœur Julie, j'aime son mari Emmanuel ; mais j'ai besoin qu'on m'ouvre des bras forts et qu'on me sourie à mes derniers instants ; ma sœur fondrait en larmes et s'évanouirait ; je la verrais souffrir, et j'ai assez souffert ; Emmanuel m'arracherait l'arme des mains et remplirait la maison de ses cris. Vous, comte, vous dont j'ai la parole, vous qui êtes plus qu'un homme, vous que j'appellerais un dieu si vous n'étiez mortel, vous, vous me conduirez doucement et avec tendresse, n'est-ce pas, jusqu'aux portes de la mort? — Ami! » dit le comte, « il me reste encore un doute ; auriez-vous si peu de force, que vous mettiez de l'orgueil à étaler votre douleur? — Non, voyez, je suis simple, » dit Morrel en tendant la main au comte, « et mon pouls ne bat ni plus fort ni plus lentement que d'habitude. Non, je me sens au bout de la route ; non, je n'irai pas plus loin. Vous m'avez parlé d'attendre et d'espérer ; savez-vous ce que vous avez fait, malheureux sage que vous êtes? J'ai attendu un mois, c'est-à-dire que j'ai souffert un mois! J'ai espéré (l'homme est une pauvre et misérable créature!) j'ai espéré, quoi? je n'en sais rien, quelque chose d'inconnu, d'absurde, d'insensé! un miracle... lequel? Dieu seul peut le dire, lui

qui a mêlé à notre raison cette folie que l'on nomme espérance. Oui, j'ai attendu; oui, j'ai espéré, comte, et depuis un quart d'heure que nous parlons vous m'avez cent fois, sans le savoir, brisé, torturé le cœur, car chacune de vos paroles m'a prouvé qu'il n'y avait plus d'espoir pour moi. O comte, que je reposerai doucement et voluptueusement dans la mort! » Morrel prononça ces derniers mots avec une explosion d'énergie qui fit tressaillir le comte. « Mon ami! » continua Morrel, voyant que le comte se taisait, « vous m'avez désigné le 5 octobre comme le terme du sursis que vous me demandiez... mon ami, c'est aujourd'hui le 5 octobre... » Morrel tira sa montre. « Il est neuf heures, j'ai encore trois heures à vivre. — Soit! » répondit Montecristo, « venez. »

Morrel suivit machinalement le comte, et ils étaient déjà dans la grotte que Maximilien ne s'en était pas encore aperçu. Il trouva des tapis sous ses pieds, une porte s'ouvrit, des parfums l'enveloppèrent, une vive lumière frappa ses yeux. Morrel s'arrêta, hésitant à avancer; il se défiait des énervantes délices qui l'entouraient. Montecristo l'attira doucement. « Ne convient-il pas, » dit-il, « que nous employions les trois heures qui nous restent comme ces anciens Romains qui, condamnés par Néron, leur empereur et leur héritier, se mettaient à table couronnés de fleurs, et aspiraient la mort avec le parfum des héliotropes et des roses? » Morrel sourit. « — Comme vous voudrez, » dit-il; « la mort est toujours la mort, c'est-à-dire l'oubli, c'est-à-dire le repos, c'est-à-dire l'absence de la vie, et par conséquent de la douleur. » Il s'assit, Montecristo prit place en face de lui.

On était dans cette merveilleuse salle à manger que nous avons déjà décrite, et où des statues de marbre portaient sur leurs têtes des corbeilles toujours pleines de fleurs et de fruits. Morrel avait tout regardé vaguement, et il était probable qu'il n'avait rien vu.

« Causons en hommes, » dit-il en regardant fixement le comte. « — Parlez ! » répondit celui-ci. « — Comte, » reprit Morrel, « vous êtes le résumé de toutes les connaissances humaines, et vous me faites l'effet d'être descendu d'un monde plus avancé et plus savant que le nôtre. — Il y a quelque chose de vrai là dedans, Morrel, » dit le comte avec ce sourire mélancolique qui le rendait si beau ; « je suis descendu d'une planète qu'on appelle la douleur. — Je crois tout ce que vous me dites sans chercher à en approfondir le sens, comte ; et la preuve, c'est que vous m'avez dit de vivre, et que j'ai vécu ; c'est que vous m'avez dit d'espérer, et que j'ai presque espéré. J'oserai donc vous dire, comte, comme si vous étiez déjà mort une fois : « Comte, cela fait-il « bien mal? » Montecristo regardait Morrel avec une indéfinissable expression de tendresse. « — Oui, » dit-il ; « oui, sans doute, cela fait bien mal si vous brisez brutalement cette enveloppe mortelle qui demande obstinément à vivre. Si vous faites crier votre chair sous les dents imperceptibles d'un poignard ; si vous trouez d'une balle inintelligente, et toujours prête à s'égarer dans sa route, votre cerveau que le moindre choc endolorit, certes, vous souffrirez, et vous quitterez odieusement la vie, la trouvant, au milieu de votre agonie désespérée, meilleure qu'un repos acheté si cher. — Oui, je comprends, » dit Morrel, « la mort comme la vie a ses secrets de douleur et de volupté : le tout est de les connaître. — Justement, Maximilien, et vous venez de dire le grand mot. La mort est, selon le soin que nous prenons de nous mettre bien ou mal avec elle, ou une amie qui nous berce aussi doucement qu'une nourrice, ou une ennemie qui nous arrache violemment l'âme du corps. Un jour, quand notre monde aura vécu encore un millier d'années, quand on se sera rendu maître de toutes les forces destructives de la nature, pour les faire servir au bien-être général de l'humanité ; quand l'homme saura, comme vous le disiez tout à l'heure, les secrets de la mort, la mort deviendra

aussi douce et aussi voluptueuse que le sommeil goûté aux bras de notre bien-aimée. — Et si vous vouliez mourir, comte, vous sauriez mourir ainsi, vous? — Oui. » Morrel lui tendit la main. « — Je comprends maintenant, » dit-il, « pourquoi vous m'avez donné rendez-vous ici, dans cette île isolée, au milieu d'un océan, dans ce palais souterrain, sépulcre à faire envie à un Pharaon : c'est que vous m'aimez, n'est-ce pas, comte? C'est que vous m'aimez assez pour me donner une de ces morts dont vous me parliez tout à l'heure, une mort sans agonie, une mort qui me permette de m'éteindre en prononçant le nom de Valentine et en vous serrant la main? — Oui, vous avez deviné juste, Morrel, » dit le comte avec simplicité, « et c'est ainsi que je l'entends. — Merci, l'idée que demain je ne souffrirai plus est suave à mon pauvre cœur. — Ne regrettez-vous rien? » demanda Montecristo. « — Non! » répondit Morrel. « — Pas même moi? » demanda le comte avec une émotion profonde. Morrel s'arrêta; son œil si pur se ternit tout à coup, puis brilla d'un éclat inaccoutumé; une grosse larme en jaillit et roula creusant un sillon d'argent sur sa joue. « Quoi! » dit le comte, « il vous reste un regret de la terre, et vous mourez! — Oh! je vous en supplie, » s'écria Morrel d'une voix affaiblie, « plus un mot, comte, ne prolongez pas mon supplice! »

Le comte crut que Morrel faiblissait. Cette croyance d'un instant ressuscita en lui l'horrible doute déjà terrassé une fois au château d'If. « Je m'occupe, » pensa-t-il, « de rendre cet homme au bonheur, je regarde cette restitution comme un poids jeté dans la balance en regard du plateau où j'ai laissé tomber le mal. Maintenant si je me trompais? si cet homme n'était pas assez malheureux pour mériter le bonheur? hélas! qu'arriverait-il de moi qui ne puis oublier le mal qu'en me retraçant le bien? »

« Écoutez! Morrel, » dit-il, « votre douleur est immense, je le vois; mais cependant vous croyez en Dieu, et vous ne voulez pas risquer le salut de votre âme. » Morrel sourit

tristement. « — Comte, » dit-il, « vous savez que je ne fais pas de la poésie à froid; mais, je vous le jure, mon âme n'est plus à moi.—Écoutez, Morrel, » dit Montecristo, « je n'ai aucun parent au monde, vous le savez. Je me suis habitué à vous regarder comme mon fils; eh bien! pour sauver mon fils, je sacrifierais ma vie, à plus forte raison ma fortune. — Que voulez-vous dire? — Je veux dire, Morrel, que vous voulez quitter la vie parce que vous ne connaissez pas toutes les jouissances que la vie promet à une grande fortune. Morrel, je possède près de cent millions, je vous les donne; avec une pareille fortune vous pouvez atteindre à tous les résultats que vous vous proposez. Êtes-vous ambitieux? toutes les carrières vous seront ouvertes. Remuez le monde, changez-en la face, livrez-vous à des pratiques insensées, soyez criminel s'il le faut, mais vivez. — Comte, j'ai votre parole, » répondit froidement Morrel; « et, » ajouta-t-il en tirant sa montre, « il est onze heures et demie. — Morrel! y songez-vous, sous mes yeux, dans ma maison? — Alors laissez-moi partir, » dit Maximilien devenu sombre, « ou je croirai que vous ne m'aimez pas pour moi, mais pour vous! » Et il se leva. « — C'est bien, » dit Montecristo dont le visage s'éclaircit à ces paroles; « vous le voulez, Morrel, et vous êtes inflexible; oui! vous êtes profondément malheureux, et, vous l'avez dit, un miracle seul pourrait vous guérir; asseyez-vous, Morrel, et attendez. »

Morrel obéit; Montecristo se leva à son tour et alla chercher dans une armoire soigneusement fermée, et dont il portait la clef suspendue à une chaîne d'or, un petit coffret d'argent merveilleusement sculpté et ciselé, dont les angles représentaient quatre figures cambrées, pareilles à ces cariatides aux élans désolés, figures de femmes, symboles d'anges qui aspirent au ciel. Il posa le coffret sur la table. Puis l'ouvrant, il en tira une petite boîte d'or dont le couvercle se levait par la pression d'un ressort secret. Cette

boîte contenait une substance onctueuse à demi solide, dont la couleur était indéfinissable, grâce au reflet de l'or poli, des saphirs, des rubis et des émeraudes qui garnissaient la boîte. C'était comme un chatoiement d'azur, de pourpre et d'or.

Le comte puisa une petite quantité de cette substance avec une cuiller de vermeil, et l'offrit à Morrel en attachant sur lui un long regard. On put voir alors que cette substance était verdâtre. « Voilà ce que vous m'avez demandé, » dit-il. « Voilà ce que je vous ai promis. — Vivant encore, » dit le jeune homme, prenant la cuiller des mains de Montecristo, « je vous remercie du fond de mon cœur. »

Le comte prit une autre cuiller, et puisa une seconde fois dans la boîte d'or. « Qu'allez-vous faire, ami? » demanda Morrel en lui arrêtant la main. « — Ma foi, Morrel, » lui dit-il en souriant, « je crois, Dieu me pardonne! que je suis aussi las de la vie que vous, et puisque l'occasion s'en présente... — Arrêtez! » s'écria le jeune homme. « O vous qui aimez, vous qu'on aime, vous qui avez la foi et l'espérance; oh! ne faites pas ce que je vais faire; de votre part ce serait un crime. Adieu, mon noble et généreux ami; adieu, je vais dire à Valentine tout ce que vous avez fait pour moi. » Et lentement, sans autre hésitation qu'une longue pression de la main gauche qu'il tendait au comte, Morrel avala ou plutôt savoura la mystérieuse substance offerte par Montecristo.

Alors tous deux se turent. Ali, silencieux et attentif, apporta le tabac et les narguilés, servit le café et disparut.

Peu à peu les lampes pâlirent dans les mains des statues de marbre qui les soutenaient, et le parfum des cassolettes sembla moins pénétrant à Morrel. Assis vis-à-vis de lui, Montecristo le regardait du fond de l'ombre, et Morrel ne voyait briller que les yeux du comte.

Une immense douleur s'empara du jeune homme; il sentait le narguilé s'échapper de ses mains; les objets perdaient

insensiblement leur forme et leur couleur; ses yeux troublés voyaient s'ouvrir comme des portes et des rideaux dans la muraille. « Ami, » dit-il, « je sens que je me meurs; merci! » Il fit un effort pour lui tendre une dernière fois la main, mais sa main sans force retomba près de lui.

Alors il lui sembla que Montecristo souriait, non plus de son rire étrange et effrayant qui plusieurs fois lui avait laissé entrevoir les mystères de cette âme profonde, mais avec la bienveillante compassion que les pères ont pour leurs petits enfants qui déraisonnent. En même temps le comte grandissait à ses yeux; sa taille, presque doublée, se dessinait sur les tentures rouges; il avait rejeté en arrière ses cheveux noirs, et il apparaissait debout et fier comme un de ces anges dont on menace les méchants au jour du jugement dernier. Morrel, abattu, dompté, se renversa sur son fauteuil : une torpeur veloutée s'insinua dans chacune de ses veines. Un changement d'idées meubla pour ainsi dire son front, comme une nouvelle disposition de dessins meuble le kaléidoscope. Couché, énervé, haletant, Morrel ne sentait plus rien de vivant en lui que ce rêve : il lui semblait entrer à pleines voiles dans le vague délire qui précède cet antre inconnu qu'on appelle la mort. Il essaya encore une fois de tendre la main au comte, mais cette fois sa main ne bougea même point; il voulut articuler un suprême adieu; sa langue roula lourdement dans son gosier comme une pierre qui boucherait un sépulcre.

Ses yeux chargés de langueur se fermèrent malgré lui; cependant derrière ses paupières s'agitait une image qu'il reconnut malgré cette obscurité dont il se croyait enveloppé. C'était le comte qui venait d'ouvrir une porte. Aussitôt une immense clarté rayonnant dans une chambre voisine, ou plutôt dans un palais merveilleux, inonda la salle où Morrel se laissait aller à sa douce agonie. Alors il vit venir au seuil de cette salle et sur la limite des deux chambres une femme d'une merveilleuse beauté. Pâle et doucement souriante,

elle semblait l'ange de miséricorde conjurant l'ange des vengeances. « Est-ce déjà le ciel qui s'ouvre pour moi? » pensa le mourant; « cet ange ressemble à celui que j'ai perdu. »

Montecristo montra du doigt à la jeune femme le sofa où reposait Morrel. Elle s'avança vers lui les mains jointes et le sourire sur les lèvres. « Valentine! Valentine! » cria Morrel du fond de l'âme. Mais sa bouche ne proféra point un son; et, comme si toutes ses forces étaient unies dans cette émotion intérieure, il poussa un soupir et ferma les yeux. Valentine se précipita vers lui. Les lèvres de Morrel firent encore un mouvement. « — Il vous appelle, » dit le comte; « il vous appelle du fond de son sommeil, celui à qui vous aviez confié votre destinée, et la mort a voulu vous séparer! mais j'étais là par bonheur, et j'ai vaincu la mort! Valentine, désormais vous ne devez plus vous séparer sur la terre; car pour vous retrouver, il se précipitait dans la tombe. Sans moi, vous mouriez tous deux; je vous rends l'un à l'autre; puisse Dieu me tenir compte de ces deux existences que je sauve! » Valentine saisit la main de Montecristo, et dans un élan de joie irrésistible elle la porta à ses lèvres. « Oh! remerciez-moi bien, » dit le comte, « oh! redites-moi, sans vous lasser de me le redire, redites-moi que je vous ai rendue heureuse; vous ne savez pas combien j'ai besoin de cette certitude. — Oh! oui, oui, je vous remercie de toute mon âme, » dit Valentine, « et si vous doutez que mes remercîments soient sincères, eh bien! demandez à Haydée, interrogez ma sœur chérie Haydée, qui depuis notre départ de France m'a fait attendre patiemment, en me parlant de vous, l'heureux jour qui luit aujourd'hui pour moi. — Vous aimez donc Haydée? » demanda Montecristo avec une émotion qu'il s'efforçait vainement de dissimuler. « — Oh! de toute mon âme! — Eh bien! écoutez, Valentine, » dit le comte, « j'ai une grâce à vous demander. — A moi, grand Dieu! suis-je assez heureuse pour cela?... —

Oui ; vous avez appelé Haydée votre sœur, qu'elle soit votre sœur en effet, Valentine ; rendez-lui à elle tout ce que vous croyez me devoir à moi ; protégez-la, Morrel et vous, car » (la voix du comte fut prête à s'éteindre dans sa gorge) « car désormais elle sera seule au monde… — Seule au monde ! » répéta une voix derrière le comte, « et pourquoi ? » Montecristo se retourna. Haydée était là debout, pâle et glacée, regardant le comte avec un geste de mortelle stupeur. « — Parce que demain, ma fille, tu seras libre, » répondit le comte ; « parce que tu reprendras dans le monde la place qui t'est due, parce que je ne veux pas que ma destinée obscurcisse la tienne. Fille de prince ! je te rends les richesses et le nom de ton père ! »

Haydée pâlit, ouvrit ses mains diaphanes comme fait la vierge qui se recommande à Dieu, et d'une voix rauque de larmes : « Ainsi, mon seigneur, tu me quittes, » dit-elle. « — Haydée ! Haydée ! tu es jeune, tu es belle ; oublie jusqu'à mon nom et sois heureuse ! — C'est bien ! » dit Haydée, « tes ordres seront exécutés, mon seigneur ; j'oublierai jusqu'à ton nom et je serai heureuse. » Et elle fit un pas en arrière pour se retirer. « — Oh ! mon Dieu ! » s'écria Valentine, tout en soutenant la tête engourdie de Morrel sur son épaule, « ne voyez-vous donc pas comme elle est pâle ? ne comprenez-vous donc pas ce qu'elle souffre ? » Haydée lui dit avec une expression déchirante : « — Pourquoi veux-tu donc qu'il me comprenne, ma sœur ? il est mon maître et je suis son esclave ; il a le droit de ne rien voir. » Le comte frissonna aux accents de cette voix qui alla éveiller jusqu'aux fibres les plus secrètes de son cœur ; ses yeux rencontrèrent ceux de la jeune fille et ne purent en supporter l'éclat. « — Mon Dieu ! mon Dieu ! » dit Montecristo, « ce que vous m'avez laissé soupçonner serait donc vrai ! Haydée, vous seriez donc heureuse de ne point me quitter ? — Je suis jeune, » répondit-elle doucement, « j'aime la vie que tu m'as toujours faite si douce, et je regretterais de mourir. — Cela

veut-il donc dire que si je te quittais, Haydée...? — Je mourrais, mon seigneur, oui! — Mais tu m'aimes donc? — Oh! Valentine, il demande si je l'aime! Valentine, dis-lui donc si tu aimes Maximilien! » Le comte sentit sa poitrine s'élargir et son cœur se dilater; il ouvrit ses bras, Haydée s'y élança en jetant un cri. « Oh! oui, je t'aime! » dit-elle, « je t'aime comme on aime son père, son frère, son mari! je t'aime comme on aime sa vie, comme on aime son Dieu, car tu es pour moi le plus beau, le meilleur et le plus grand des êtres créés! — Qu'il soit donc fait ainsi que tu le veux, mon ange chéri! » dit le comte; « Dieu, qui m'a suscité contre mes ennemis et qui m'a fait vainqueur, Dieu, je le vois bien, ne veut pas mettre ce repentir au bout de ma victoire; je voulais me punir, Dieu veut me pardonner. Aime-moi donc, Haydée! Qui sait? ton amour me fera peut-être oublier ce qu'il faut que j'oublie. — Mais que dis-tu donc là, mon seigneur? » demanda la jeune fille. « — Je dis qu'un mot de toi, Haydée, m'a plus éclairé que vingt ans de ma lente sagesse; je n'ai plus que toi au monde, Haydée; par toi je me rattache à la vie, par toi je puis souffrir, par toi je puis être heureux! — L'entends-tu, Valentine? » s'écria Haydée; « il dit que par moi il peut souffrir, par moi qui donnerais ma vie pour lui! » Le comte se recueillit un instant. « — Ai-je entrevu la vérité? » dit-il. « O mon Dieu! n'importe, récompense ou châtiment, j'accepte cette destinée. Viens, Haydée, viens... » Et jetant son bras autour de la taille de la jeune fille, il serra la main de Valentine, et disparut.

Une heure à peu près s'écoula pendant laquelle, haletante, sans voix, les yeux fixes, Valentine demeura près de Morrel. Enfin elle sentit son cœur battre, un souffle imperceptible ouvrit ses lèvres, et ce léger frissonnement qui annonce le retour de la vie courut par tout le corps du jeune homme. Enfin ses yeux se rouvrirent, mais fixes et comme insensés d'abord; puis la vue lui revint, précise, réelle; avec la vue

le sentiment, avec le sentiment la douleur. « Oh! » s'écria-t-il avec l'accent du désespoir, « je vis encore, le comte m'a trompé! » Et sa main s'étendit vers la table, et saisit un couteau. « — Ami, » dit Valentine avec son adorable sourire, « réveille-toi donc et regarde de mon côté. » Morrel poussa un grand cri, et, délirant, plein de doute, ébloui comme par une vision céleste, il tomba sur ses deux genoux...

Le lendemain, aux premiers rayons du jour, Morrel et Valentine se promenaient au bras l'un de l'autre sur le rivage, Valentine racontant à Morrel comment Montecristo était apparu dans sa chambre, comment il lui avait tout dévoilé, comment il lui avait fait toucher le crime du doigt, et enfin comment il l'avait miraculeusement sauvée de la mort, tout en laissant croire qu'elle était morte.

Ils avaient trouvé ouverte la porte de la grotte, et ils étaient sortis; le ciel laissait luire dans son azur matinal les dernières étoiles de la nuit.

Alors Morrel aperçut dans la pénombre d'un groupe de rochers un homme qui attendait un signe pour avancer, il montra cet homme à Valentine. « Ah! c'est Jacopo! » dit-elle, « le capitaine du yacht. » Et d'un geste elle l'appela vers elle et vers Maximilien. « — Vous avez quelque chose à nous dire? » demanda Morrel. « — J'avais à vous remettre cette lettre de la part du comte. — Du comte! » murmurèrent ensemble les deux jeunes gens. « — Oui, lisez. » Morrel ouvrit la lettre et lut :

« Mon cher Maximilien,

« Il y a une felouque pour vous à l'ancre. Jacopo vous
« conduira à Livourne, où M. Noirtier attend sa petite-fille
« qu'il veut bénir avant qu'elle vous suive à l'autel. Tout
« ce qui est dans cette grotte, mon ami, ma maison des
« Champs-Élysées et mon petit château du Tréport sont le

« présent de noces que fait Edmond Dantès au fils de son « patron Morrel. Mademoiselle de Villefort voudra bien en « prendre la moitié, car je la supplie de donner aux pauvres « de Paris toute la fortune qui lui revient du côté de son père « devenu fou, et du côté de son frère, décédé en septembre « dernier avec sa belle-mère.

« Dites à l'ange qui va veiller sur votre vie, Morrel, de « prier quelquefois pour un homme qui, pareil à Satan, « s'est cru un instant l'égal de Dieu, et qui a reconnu, avec « toute l'humilité d'un chrétien, qu'aux mains de Dieu « seul est la suprême puissance et la sagesse infinie. Ces « prières adouciront peut-être le remords qu'il emporte au « fond de son cœur.

« Quant à vous, Morrel, voici tout le secret de ma con- « duite envers vous. Il n'y a ni bonheur ni malheur en ce « monde, il y a la comparaison d'un état à un autre, voilà « tout. Celui-là seul qui a éprouvé l'extrême infortune est « apte à ressentir la suprême félicité. Il faut avoir voulu « mourir, Maximilien, pour savoir combien il est bon de « vivre.

« Vivez donc et soyez heureux, enfants chéris de mon « cœur, et n'oubliez jamais que, jusqu'au jour où Dieu dai- « gnera dévoiler l'avenir à l'homme, toute la sagesse hu- « maine sera dans ces deux mots :

« *Attendre et espérer !*

« Votre ami,

EDMOND DANTÈS,
« Comte de Montecristo. »

Pendant la lecture de cette lettre, qui lui apprenait la folie de son père et la mort de son frère, mort et folie qu'elle ignorait, Valentine pâlit, un douloureux soupir s'échappa de sa poitrine, et des larmes, qui n'en étaient pas moins poi-

gnantes pour être silencieuses, roulèrent sur ses joues; son bonheur lui coûtait bien cher.

Morrel regarda autour de lui avec inquiétude.

« Mais, » dit-il, « en vérité le comte exagère sa générosité; Valentine se contentera de ma modeste fortune. Où est le comte, mon ami? Conduisez-moi vers lui. » Jacopo étendit la main vers l'horizon. « — Quoi! que voulez-vous dire? » demanda Valentine; « où est le comte? où est Haydée?—Regardez, » dit Jacopo. Les yeux des deux jeunes gens se fixèrent sur la ligne indiquée par le marin; et, sur la ligne d'un bleu foncé qui séparait à l'horizon le ciel de la Méditerranée, ils aperçurent une voile blanche grande comme l'aile d'un goëland.

« Parti! » s'écria Morrel; « parti! Adieu, mon ami! adieu, mon père! —Partie!» murmura Valentine. « Adieu, mon amie! adieu, ma sœur! — Qui sait si nous les reverrons jamais! » fit Morrel en essuyant une larme. « — Mon ami, » dit Valentine, « le comte ne vient-il pas de nous dire que l'humaine sagesse était tout entière dans ces deux mots:

« *Attendre et espérer!* »

FIN.

833793



